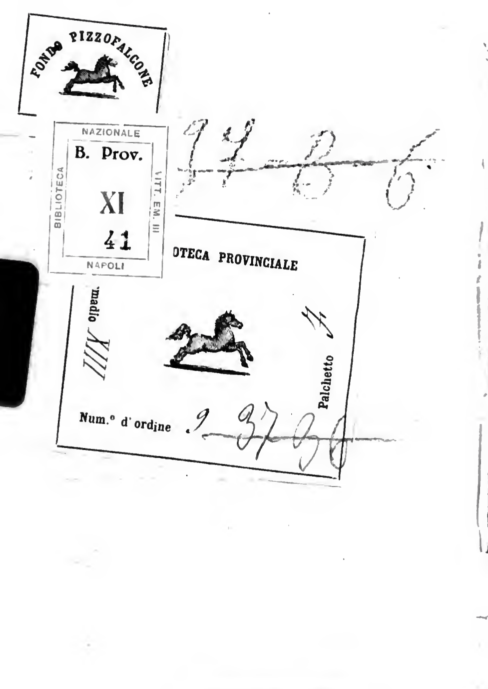




DU GÉNIE

DES

PEUPLES ANCIENS.

*

DE L'IMPRIMERIE DE HARDY,
rue de la Harpe, ancien Collége d'Harcourt.

DU GÉNIE

DES PEUPLES ANCIENS,

OU

TABLEAU HISTORIQUE

ET LITTÉRAIRE

DU DÉVELOPPEMENT DE L'ESPRIT HUMAIN CHEZ LES PEUPLES ANCIENS, DEPUIS LES PREMIERS TEMPS CONNUS JUSQU'AU COMMENCEMENT DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Par Mme V. DE C********

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, vis-à-vis de celle du Pont de Lodi, n° 9.

M. DCCCVIII.



DU GÉNIE
DES
PEUPLES ANCIENS.

SUITE
DE LA SIXIÈME ÉPOQUE.

LIVRE ONZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De la Philosophie en général, depuis le quatrième siècle, jusqu'au troisième siècle avant l'ère chrétienne.

Nous avons vu le célèbre Pythagore réunir en une société les sages de la grande Grèce. Il ajouta des réglemens précis aux préceptes de la morale; il proposa des dogmes importans; il sut lier ses disciples entre eux par les nœuds saints d'une amitié sacramentelle, en quelque sorte, et il dirigea leur étude, non vers les hypothèses qui, jusque là, avaient absorbé en de vaines discussions l'attention des meilleurs esprits, mais vers

la recherche curieuse des vérités mathématiques, dont la justesse positive et l'abstraite combinaison avaient de quoi flatter et de quoi satisfaire leur intelligence.

C'est à l'école de Pythagore que se rattachent effectivement les sciences mathématiques. Archytas, de Tarente; Eudoxe, de Gnide, son disciple; Philolaüs, de Crotone, saisirent en ce siècle même plusieurs des belles découvertes, dont l'intime réunion forme la science de la géométrie.

On prétend que Philolaüs conçut le système du monde, et le mouvement relatif des sphères, comme l'immortel Copernic les a depuis déterminés; mais il ne paraît pas que de tels aperçus aient reçu à cette époque les développemens qu'ils appelaient. On n'avance que lentement dans la carrière idéale des sciences, et même dans cette carrière, avant d'être accueillie comme une vérité, la divination du génie a besoin d'être constatée par des démonstrations reprises en sous-œuvre, et cimentées étroitement. Nous verrons dans le siècle suivant l'école d'Alexandrie marquer par ses progrès une route si tardivement frayée, et dont la portée sans limites passe l'essor de l'imagination.

C'est à l'école de Pythagore que Socrate aussi emprunta l'opinion des transformations que les substances de toute nature devaient continuellement subir. Tout, d'après le système des pythagoriciens, ayant été créé en une fois, le nombre même des intelligences produites ne pouvait pas être augmenté, et les ames successivement devaient habiter plusieurs corps. Ce fut de cette école encore que Socrate reçut les notions positives

qu'il prit plaisir à adopter sur les êtres intermédiaires entre les hommes et la Divinité. Il proclama son génie familier, son démon, son ange tutélaire; il attesta ses inspirations jusque dans son apologie. Socrate mit d'ailleurs uniquement ses soins à appliquer les maximes des sages à la conduite habituelle de la vie; réduisant tout à la pratique, ce fut par des entretiens sur toute espece de sujets qu'il crut pouvoir disséminer des idées saines et salutaires. Il a essayé d'être utile; il a parlé, et n'a point écrit; il a cherché les jeunes gens, et a pris auprès d'eux, non l'austérité rebutante d'un maître, mais la tendre bienveillance d'un ami. Il a donné son temps à ses contemporains, et son exemple à la postérité.

Les sciences proprement dites ne furent jamais pour Socrate l'objet d'un extrême intérêt: elles étaient peu avancées de son temps. L'astronomie ne consistait guère qu'en suppositions ingénieuses; la physique n'était, à proprement parler, que l'application de quelques phénomènes à l'appui d'un système purement spéculatif. Platon, dans ses Dialogues, n'introduit qu'un seul géomètre, il s'appelait Théodore, de Cyrène; et ce Théodore, en effet, le contemporain de Platon, n'a pas laissé un nom fameux.

Socrate, qui n'avait point tourné ses méditations vers les sciences, n'en avait point sans doute pressenti la puissance; mais quand il aurait pu le faire, ses maximes sur la vertu et sur les véritables biens, ses opinions sur la simplicité qui appartient aux discussions, et sur la précision qui appartient aux résultats,

auraient toujours été les mêmes. Socrate fut l'ami de la vertu, il consacra son existence à étendre son noble empire, et, regardant les opinions fausses comme la source des égaremens les plus dangereux, il se montra l'ennemi continuel des sophistes, et ne cessa de porter les jeunes gens à se rendre compte à eux-mêmes de leurs pensées et de leurs vues ultérieures.

C'est une chose digne d'observation, que le nombre de sectes fondées par les disciples de Socrate. Leur maître, en leur offrant de simples vérités, n'avait point établi de système, et la même substance reçut entre leurs mains les formes les plus opposées. Aristippe, de Cyrène, voulut que la vertu fût pour lui seulement un plaisir, et, se piquant de rejeter toute considération, il saisit pour se résigner, le prétexte de l'insouciance, et celui de l'attrait pour cultiver la sagesse.

Epicure, après lui, posa la volupté comme un dogme fondamental. Il en joignit le précepte rigoureux à une vie vraiment austère, et en mêla les principes abstraits à la théorie des atomes, qu'avait confusément entrevue Démocrite, et que Lucrèce depuis colora dans ses vers.

Platon parut mettre sa gloire à propager les opinions de Socrate, et jusque dans la forme où il les avait énoncées; mais son imagination se plut à s'égarer au milieu des intelligences auxquelles elle pensait s'associer, en se dégageant autant que possible, de tout ce qui tenait à la matière. Qu'il est beau, en effet, de planer en quelque sorte au-dessus de l'humanité, de ses besoins et de ses faiblesses; de se livrer tout entier à

l'amour et à la connaissance du beau, du bon, c'est-à dire, des plus pures vérités! Je suis tellement convaincue de l'attrait d'un pareil aperçu, que je ne doute pas que les atomes eux-mêmes qui ont fondé le matérialisme n'aient séduit les plus vives imaginations, par ce qu'ils leur offraient d'idéal et d'indéfini. Jusqu'au temps de Socrate, les spéculations de l'esprit avaient essentiellement été tournées vers la formation et la composition de ce monde, et de ce qu'il renferme. Platon les dirigea vers les substances intellectuelles, vers les opérations de l'ame; mais ses idées et ses principes n'ayant pas été établis avec assez de réflexion, la confusion des termes amena celles des objets, et produisit plus d'une erreur : une route nouvelle fut ouverte à la discussion des hommes. On eût à disputer sur des expressions, dont jamais le sens ne fut exactement fixé, et qu'il fallait dès ce moment employer sous des acceptions si neuves, que le langage reçu n'eût pas suffi sans doute à leur précise définition. De bons esprits dans cette obscurité prirent bientôt le parti du doute; et, vers le commencement du siècle qui suivit, Arcésilas, disciple de Crantor, fonda la seconde académie, dont le doute fut le principe.

Un autre disciple de Socrate, Antisthènes, prétendit que les maximes de la sagesse devaient dégager celui qui en était pénétré, de vaines jouissances, et par conséquent des entraves que présente la société. Diogène, son disciple, ne craignit pas de se déclarer cynique. Il sut vivre dans un tonneau; et, n'ayant à demander au futur conquérant du monde que de ne

point lui cacher les rayons du soleil, il se plaça, de l'aveu d'Alexandre, à la même hauteur que lui ; car, aux yeux de l'orgueil, le mépris équivaut à la possession.

Onésacrite, Cratès, et Hypparchia, femme de Cratès, professèrent, après Diogène, la même philosophie cynique. Cette secte n'eut pas alors un grand nombre de partisans ; mais il paraît, d'après Lucien, que la corruption des mœurs lui en conserva quelques-uns, dans un temps où cette profession semblait autoriser les excès de tout genre.

Ce qui honore le plus cette secte cynique, c'est d'avoir concouru à élever la secte stoïque, dont les principes, exagérés peut-être, méritent cependant les hommages de tous les hommes, pour leur parfaite rectitude et leur sublime élévation. Euclide, de Mégare, disciple de Socrate, avait répandu ses leçons ; mais il leur avait imposé un caractère plus sombre et plus sévère. Stilpon, de Mégare, fut disciple d'Euclide et de Diogène tout à la fois ; et, quand Zénon, de Citium, eut écouté Stilpon et tour à tour Cratès, le philosophe cynique, le mot solennel de devoir sortit sans effort de sa bouche, et résonna pour la première fois. Soumis d'ailleurs à une destinée qu'il regardait irrévocable, Zénon soutint que le bonheur du sage était indépendant de tout ce qui l'environnait, et des vains accessoires de sa situation.

Aristote s'éleva de l'école de Platon, continuée, après sa mort, sous les arbres de l'Académie. Il saisit tout à coup, d'une manière encore neuve, toutes les

connaissances humaines et les suppositions qui servaient de point d'appui aux efforts de l'esprit humain. Son esprit universel, sa prodigieuse capacité, le firent d'abord prétendre à rassembler le savoir acquis jusqu'à son temps. Il réalisa, le premier, l'idée de réunir une bibliothèque. Il écrivit sur tout ce qu'on avait appris. La politique lui doit des travaux précieux, la physique des recueils de faits et de vastes conceptions; la logique, la rhétorique, la poétique, leur législation éternelle, ou du moins la compilation de leurs invariables lois.

En travaillant sur la dialectique, et sur une métaphysique dont le langage, en quelque sorte allégorique, confondait trop souvent les notions purement abstraites avec la spiritualité de certains êtres, Aristote livra un champ indéfini aux discussions et aux systèmes. Différant de Platon, seulement à quelque égard, il fournit plus aux disputes des sectes que s'il lui avait été entièrement opposé, car plus une distinction est subtile, et plus il est difficile de l'anéantir. Les péripatéticiens du moyen âge ont épuisé les argumens, les sillogismes, et toutes les formes, pour faire triompher Aristote; semblables aux chevaliers dont les combats avaient précédé leurs joûtes, et qui ne voulaient, pour prix de leurs aventures, que le triomphe d'une beauté qui devait rester inconnue.

Les premiers philosophes, tels que Thalès, Démocrite, Anaxagore, s'étaient proposé, pour première question, de déterminer la formation du monde qu'ils habitaient. La permanence des lois de la nature, la

variété perpétuelle des objets, devaient d'abord frapper les hommes; mais quand, à force de discuter sur la formation du monde, ils eurent été conduits à reconnaître, par raisonnement, une suprême intelligence; l'intelligence de l'homme, dont chacun avait en soi la lumière, parut un sujet digne d'occuper les méditations. Faute d'observations et d'éclaircissemens suffisans, on n'établit que des systèmes; les discussions s'éloignèrent peu à peu de ce qui faisait leur objet primitif, et les sectateurs des écoles ne furent plus que des champions.

Socrate et même les sophistes de son temps rendirent la philosophie vulgaire, et, par ce mot de philosophie, j'entends ici l'analyse des pensées et des êtres, et sur-tout l'examen de toutes les notions morales. Mille partis s'offrirent à l'imagination; cette indépendance de systèmes, la profession ouverte que chacun fit du sien, tandis que tout l'ordre social ne laissait pas de suivre son cours dans une indépendance entière et absolue de cet ordre fictif d'idées, produisirent d'étranges contrastes. A la fin de ce siècle même, et au commencement du siècle qui suivit, on vit, et l'on vit à la fois les stoïciens, dont le portique fut le siége, professer la vertu dans toute sa hauteur; les disciples de Platon, tels que Xénocrate, Polémon, Crantor, de Salos, errer dans les bosquets de l'Académie, en livrant leur esprit aux plus subtiles spéculations et sur l'ame et sur l'intelligence; Epicure, dans ses jardins, placer le souverain bien dans la seule volupté; Pirrhon, d'Elide, prendre le parti de nier

toute chose, parce qu'en rejetant l'erreur, qui ne pouvait le satisfaire, il avait cru rejeter la vérité.

Cependant l'école de Pythagore poursuivait en silence les sciences mathématiques, dont Alexandrie allait s'enorgueillir; les cyniques promenaient leur besace orgueilleuse, en donnant l'exemple du détachement de tous les biens; et les disciples d'Aristote, appliqués, comme leur maître, à tous les genres d'études, cultivaient avec les lettres une douce philosophie, que Théophraste et Démétrius, de Phalère, ont consacrée.

Au reste, les notions de devoir et de vertu n'attendirent ni Socrate ni Zénon pour éclore; le plaisir devança les leçons d'Epicure; les récompenses, les peines de l'autre vie, et par conséquent l'immortalité de l'ame, n'eurent pas besoin des démonstrations de l'académie pour répandre, chez les plus obscurs des hommes, un effroi salutaire, et de plus salutaires consolations. Les méprises vulgaires, en un mot, ne tombèrent jamais que sur les allégories; quelque interprétation qu'ait reçue, selon les systèmes, l'expression du souverain bien, ce fut constamment à la vertu que les philosophes en rapportèrent l'idée; deux chaînes d'opinions, dont l'une semblait si fort au-dessus de l'autre, se rapprochèrent sans cesse à leur extrémité.

Nous allons maintenant revenir sur nos pas, et nous examinerons avec plus de détail les ouvrages des personnages dont nous venons de rappeler les noms.

CHAPITRE II.

De Xénophon et de ses ouvrages.

Tous les hommes distingués, en Grèce, par leur esprit et même par cette naissance qui ne permet pas à ceux qu'elle honore, de demeurer ou de paraître trop inférieurs aux connaissances de leur siècle; tous les hommes, à l'époque où nous sommes parvenus, suivaient assiduement les écoles des rhéteurs, et s'attachaient aux instructions des philosophes et des sophistes. L'exercice des armes auquel les citoyens ne pouvaient guère alors soustraire quelques années de leur vie, et qui contribuait sans doute aussi à étendre et à modifier leurs idées, n'éloignait en aucune manière des études philosophiques tous ceux qui aspiraient à une réputation quelconque.

L'histoire ne fut écrite en cette période brillante, que par les nourrissons de la philosophie, et quelques-uns aussi furent d'illustres guerriers. Ils traitèrent généralement des événemens de leur siècle; et, peu jaloux encore de revenir sur des antiqués qu'Hérodote semblait avoir approfondies, ils consignèrent les faits présens. Xénophon, l'Athénien, disciple de Socrate, et l'un des chefs dans la retraite que les Dix mille firent en Asie, nous a laissé la relation de cette expédition mémorable. Il a repris l'histoire de Thucydide jusqu'à la journée de Mantinée.

Les vastes intérêts qui, vers la fin du siècle, absor-

bèrent les esprits, devinrent aussi le sujet d'un grand nombre d'ouvrages; mais il ne reste plus que les noms de leurs auteurs. Dinon, Cléarque, écrivirent sur la Perse; Clitarque et Callisthène, sur sa rapide conquête; Aristobule et Ptolémée, dans le camp même d'Alexandre le Grand, dressèrent les mémoires de leurs glorieuses campagnes. Ces ouvrages n'existent plus, mais on en retrouve la substance dans la belle histoire d'Arrien. Imitateur fidèle des héros éclairés dont il méditait les écrits, Arrien fut à la fois un habile capitaine et le disciple zélé de l'austère Epictète, dont il nous a transmis toute la philosophie.

Ce siècle encore eut d'autres historiens. Philiste, de Sicile, beau-frère de Denys l'Ancien, celui dont le rare savoir put être comparé à celui de Platon même; Ephore de Cumes, en Eolie; Theopompe, de Chio; le philosophe Héraclide, d'Héraclée, connu d'ailleurs comme poète tragique; Aristippe, de Cyrène; le fameux Polémon, chef de l'académie, après Xénocrate son maître; mais les ouvrages de Xénophon sont les seuls morceaux historiques que ce siècle nous ait laissés.

Les savans ne sont pas d'accord sur l'âge qu'avait Xénophon au temps de la retraite des Dix mille, dont il fut le principal chef et le principal historien. Il avait écouté Socrate, en quelque sorte, depuis l'enfance. On rapporte qu'un jour le trouvant sur ses pas, le sage resta frappé de sa beauté parfaite; il lui fit, selon sa manière, des questions de plus d'un genre, et voyant qu'il ne savait pas où les hommes se formaient sur-tout à la vertu, il lui ordonna de le suivre.

Xénophon raconte lui-même, dans le récit de la retraite des Dix mille, de quelle manière il se vit engagé dans cette étrange expédition. Proxène, de Béotie, son ami, allait joindre le jeune Cyrus, avec un corps de deux mille hommes qu'il avait levés pour son service. Xénophon consulta Socrate avant que de prendre son parti, et de marcher avec Proxène. Socrate le renvoya à l'oracle de Delphes; mais Xénophon n'interrogea le dieu que pour savoir à quelle divinité il devait demander, par quelques sacrifices, le succès de son entreprise.

Nous avons vu comment l'armée des Grecs se divisa aux bords de l'Hellespont, et comment le détachement, dont Xénophon demeura le chef, fut obligé de servir Senthés, un des rois guerriers de la Thrace. Une lettre conservée du philosophe de Chio, qui se trouvait alors à Bysance, atteste avec quel courage, avec quelle sagesse Xénophon sauva cette ville, qui s'était exposée au pillage des soldats grecs, en refusant les subsistances qu'elle avait promis de fournir.

« Je croyais bien, dit-il, que la philosophie augmentait la vertu chez les hommes, dans tout ce qu'elle leur laissait entreprendre; je comprenais qu'ils ne puisent la justice et la tempérance qu'au sein de la philosophie; mais je pensais que la philosophie nous entraînait dans une sorte de mollesse, qu'elle nous faisait aimer une vie tranquille, éloignée du tumulte des affaires. J'étais donc fâché de voir que la philosophie, en me rendant meilleur dans tout le reste, rétrécirait mon ame, m'éloignerait du service militaire et m'em-

pêcherait, si j'y étais appelé, d'y faire une action d'éclat; je craignais même qu'amolli par la philosophie, elle ne me tînt en quelque sorte enchanté, et n'enchaînât ma force et mon courage en me rendant incapable d'une grande entreprise. J'ignorais en effet que ceux qui cultivent la philosophie augmentaient aussi cette vertu qu'ils appellent la force, c'est ce que Xénophon vient de m'apprendre, moins par ses discours que par son exemple; car pour avoir été disciple fort assidu de Socrate, il n'en est pas moins capable de sauver les villes et de commander les armées. La philosophie ne lui a rien fait perdre ni pour lui ni pour ses amis. La vie tranquille est assurément celle qui conduit le mieux à la félicité; mais celui qui sait jouir du repos, doit savoir aussi, dans le besoin, se comporter avec grandeur. »

Exilé, à son retour, pour peine d'avoir servi un prince ennemi d'Athènes, Xénophon se retira à Sparte, et s'attacha au roi Agésilas, avec lequel bientôt il passa en Asie. Retiré ensuite à Scyllunte, il y composa ses ouvrages; mais cette petite ville ayant été détruite, Xénophon alla à Corinthe, et y mourut dans un âge avancé.

Xénophon consacra à Scyllunte une partie du butin mis en réserve, au retour des Dix mille, pour Apollon et pour Diane. On avait partagé ce dépôt religieux entre les chefs de toute l'armée. Xénophon déposa dans le temple de Delphes une riche offrande, sous son nom et sous celui de Proxène, son ami. A Scyllunte, il acheta des terres, il y bâtit un temple et un autel,

et il voua un sacrifice à Diane. « La déesse fournit, dit-il, à ceux qui viennent au sacrifice, de la farine d'orge, du pain, du vin, une portion des victimes engraissées dans les pâturages sacrés, du gibier de la chasse, que les fils de Xénophon et que les habitans du lieu ne manquent pas de faire pour cette solennité. Les fourrages sont abondans; le temple est entouré d'un bois d'arbres à fruits. On lit sur une colonne l'inscription suivante : CES TERRES SONT CONSACRÉES A DIANE ; QUE CELUI QUI EN SERA POSSESSEUR, ET EN RÉCOLTERA LE PRODUIT, EN OFFRE TOUS LES ANS LA DÎME A LA DÉESSE, ET QUE DU RESTE IL ENTRETIENNE LE TEMPLE. »

J'ai rapporté ce détail d'après Xénophon même, il écrivait dans sa retraite, et il a cru sans doute devoir à la postérité le compte du dépôt sacré qu'il avait reçu à Cérasunte.

Le récit de la retraite des Dix mille est un modèle de clarté et de simplicité. Xénophon ne se permet jamais que les digressions indispensables pour faire connaître au lecteur et les peuples et les pays qu'il lui a fallu visiter. Ses opinions, ses sentimens, toujours d'accord avec les principes les plus exacts et les plus purs, font ressortir de l'ouvrage toute la moralité de l'auteur, sans le secours des vaines sentences.

Xénophon parle de lui à la troisième personne. Il se sert des harangues, qu'il place dans la bouche de ses personnages principaux, pour exposer le motif des déterminations, mais ces harangues ne sont point toutes fictives. Rien ne se décide, pendant la retraite

fameuse, que par l'avis et le conseil des chefs, et l'assentiment des soldats.

L'auteur rapporte ces discours sans ornemens, et sans aucun de ces frivoles accessoires que les grands intérêts réprouvent. Ils sont sages, ils sont raisonnés; et l'armée, par ses soins, n'eut à délibérer que sur des questions posées sans équivoque, et susceptibles de se résoudre, ou par la négative ou par l'affirmative.

Le ton religieux de l'ouvrage ressemble à celui qui règne dans l'histoire des Hébreux. L'armée n'entreprend rien, sans consulter les dieux par quelque sacrifice, et sans appeler des devins, dont on ne dissimule pourtant pas que la probité est quelquefois douteuse. Les dieux opèrent plusieurs miracles pour le salut de cette armée; et les guerriers après le péril, s'unissent pour leur rendre graces.

Ce fut sur la foi d'un songe envoyé par les dieux, qu'après la désastreuse bataille de Cunaxa, Xénophon se décida à rassembler les Grecs, et à leur faire prendre d'accord une résolution nécessaire. Au moment de tenter au pays des Carduques, le passage d'une rivière difficile en lui-même, et gardé d'ailleurs de toutes parts, ce fut encore par le moyen d'un songe qu'il eut l'avertissement et la promesse des dieux. Il crut être dans des entraves, et tout à coup s'en trouver dégagé. Plein de confiance à son réveil, il fit connaître sa vision, et la joie se répandit bientôt. Les généraux sacrifièrent dès l'aurore, la première victime confirma leur espoir; des libations consacrèrent le repas, que toute l'armée prit à la fois. L'instant venu, Chririsophe,

l'un des chefs, se couronna de fleurs et de verdure, il prit ses armes et tenta le passage. Les prêtres, sur la rive, offraient des sacrifices; les ennemis, à l'autre bord, lançaient des traits tous impuissans; les soldats, à grands cris, chantèrent l'hymne des Batailles; les femmes, répondirent par des chants d'alégresse. Les obstacles furent tous vaincus, et le fleuve fut traversé.

Sans doute l'intervention des dieux agrandit les hauts faits des grands hommes.

Xénophon conduisit aussi sa destinée sous la main des dieux protecteurs. Il nous apprend qu'en rentrant en Asie, pour remettre ses troupes au Spartiate Thimbron, son dénuement était si absolu, qu'il fut forcé de vendre son cheval auquel il tenait fortement; deux de ses amis le lui rachetèrent. Il se rendit à la ville de Lampsaque, et pour sortir d'une telle détresse, il alla consulter le devin Euclide, fils du peintre Cleagoras, qui avait peint la façade du Lycée. Un sacrifice offert, par son conseil, à Jupiter Mélichius, eut le succès le plus heureux. Xénophon enleva avec une faible suite la famille d'un Perse opulent; et le butin qu'il fit en cette circonstance, le mit, comme il le dit lui-même, dans le cas d'obliger à son tour un ami réduit au besoin.

Les sept livres de l'histoire grecque, intitulés *les Helléniques*, sont une suite des livres écrits par Thucydide. Ils commencent à la bataille qui précéda celle des Arginuses, et ils conduisent jusqu'après la bataille de Mantinée. La période qu'ils renferment est

très-intéressant. Le récit de Xénophon est plus rapide encore, et plus abrégé que celui de Thucydide; il est écrit avec la même sagesse, mais on y trouve moins de force et de nerf; l'auteur entre en matière sans aucun préambule, et reprend simplement le fil que Thucydide avait interrompu. Xénophon, dans ce morceau, donne les dates une fois ou deux, en indiquant l'olympiade. Il y joint le nom des Archontes, celui des Ephores en charge, et des athlètes qui remportèrent les prix. Mais, dans la retraite des Dix mille, il ne spécifie point d'époque, et quand il veut fixer l'instant de quelque événement, il marque l'heure du marché ou de quelque opération publique.

L'histoire de Xénophon, comme celle de Thucydide, atteste que la Grèce éprouvait dans son sein bien plus d'agitations qu'on n'en supposerait en s'arrêtant aux événemens que la renommée a publiés tant de fois.

On retrouve dans les Helléniques la partialité du citoyen d'Athènes, et pour Lacédémone et pour Agésilas; j'observe même que Xénophon ne prononce que rarement le nom d'Epaminondas; il ne le place pas une seule fois dans le récit de la bataille de Leuctres, et il écarte, autant qu'il peut, l'image de ce guerrier philosophe, qui le premier fit voir aux femmes de Sparte la fumée d'un camp ennemi: fidèle aux principes religieux qu'il annonce dans tous ses écrits, Xénophon rappelle sans cesse les sacrifices offerts aux dieux, et destinés avant une action à consulter leur volonté; il consigne soigneusement les indices de tout genre, et

les augures tirés avec sagacité des événemens ou des prodiges.

L'éloge d'Agésilas est un morceau fort court, mais en son genre c'est un modèle. L'auteur suppose les événemens connus, il ne les cite que relativement au héros qu'il veut célébrer, et, dans ce cas, il les retrace avec autant de concision que d'intérêt et de noblesse; il peint ensuite les rares vertus, les vertus familières du roi Agésilas. Octogénaire quand il rendit cet honorable témoignage, il survécut un ou deux ans au plus à celui qui l'avait mérité. On trouve un genre d'intérêt tout nouveau dans cette histoire particulière écrite par un contemporain, et l'on croirait entrer en relation intime avec l'ami d'Agésilas.

La Cyropédie, ou l'histoire de Cyrus, par Xénophon, est un ouvrage sur lequel les savans ont beaucoup disserté. Mon projet n'est point de revenir sur cette ancienne discussion, et de contester à Xénophon les vérités historiques de son récit. Les grands événemens de la vie de Cyrus, tels que la conquête de Babylone et la réunion de l'empire de l'Asie, sont constatés. Son caractère eut des traits de grandeur consacrés par les traditions. Xénophon avait habité l'Asie pendant qu'il était au service du jeune Cyrus; il y repassa encore avec Agésilas. Il avait pu réunir un grand nombre de faits et de lumières sur un règne si éclatant. Je ne suppose pourtant pas que les détails des combats, et sur-tout celui des entretiens de Cyrus, aient jamais été puisés dans les relations qu'il avait recueillies. Mais Xénophon aimait l'art militaire, et

le possédait dans toutes ses parties, et il en fixa les principes et les règles sous le nom glorieux du conquérant. Xénophon était philosophe, il fit en toute occasion raisonner Cyrus comme un sage. Disciple de Socrate, il plaça dans sa bouche les sentimens du maître qu'il aimait; il prêta même à quelques entretiens du monarque de toute l'Asie le tour que le simple philosophe savait donner à ceux qu'il dirigeait; il a pu, à quelques égards, exagérer l'admirable tableau qu'il a tracé de l'éducation des Perses; il a pu se proposer d'offrir sous un coloris séduisant les institutions de Sparte; mais tout, sous ce rapport même, ne fut pas, de sa part, une pure invention. Les mœurs des Perses étaient agrestes dans le temps où naquit Cyrus, et la justice fut toujours la compagne de la simple frugalité. Cyrus avait reçu de la nature des dispositions heureuses; il avait l'esprit droit et le cœur élevé; il fut grand homme et grand guerrier, et sa nation fit d'immenses conquêtes.

Le style de la Cyropédie est dépouillé de toute espèce de pompe. L'historien y attribue à Cyrus même et à ses capitaines, et sur-tout pendant les repas, des bons mots, dont il semble que la naïveté passe les bornes que nos usages prescrivent; mais il avait fréquenté les guerriers, et la gaieté qui convient dans les camps ne pouvait lui être étrangère. Le ton de raillerie d'ailleurs était reçu et, en quelque sorte, prescrit dans les repas des Spartiates; et Xénophon révérait dans son âme tout ce qui tenait à leurs usages.

Sous le pinceau du pieux auteur, Cyrus paraît cons-

tamment pénétré de confiance dans les dieux, et de soumission pour leur ordre suprême ; mais en tout temps les Orientaux ont manifesté leur penchant pour les sentimens religieux et pour les pratiques du culte; et l'Asie, je pense, est le pays où la religion a le plus dominé, non seulement les affections, mais les actions même de l'homme. Au reste, Xénophon donne le nom de Jupiter au souverain des dieux, que Cyrus adorait; il donne le nom de Diane à la divinité fameuse dont les jeunes prêtresses étaient vouées pour toujours à la virginité. Les Grecs ont appliqué leur mythologie propre à tous les systèmes religieux ; ils ont trop souvent confondu et leurs notions particulières, et celles qu'ils devaient emprunter.

Je ne reviendrai pas ici sur des histoires aussi connues que celles de Cyrus, de Cambyse son père, d'Astyages, de Mandane, de Ciaxares. Xénophon ne dit point que Cyrus ait condamné Crésus, son prisonnier, à perdre la vie dans les tourmens; mais il fait tenir à ce roi vaincu les discours que l'histoire lui attribua toujours sur l'instabilité de la fortune et le mouvement des choses humaines.

On ne peut lire sans le plus vif intérêt la conquête de l'Arménie et sur-tout l'épisode relatif à Tigrane; celui d'Abradate et de Panthée est un véritable chef-d'œuvre, et si ce récit, moral et touchant à la fois, ne présentait qu'une fiction, le talent pur de Xénophon en recevrait un lustre nouveau; les beaux sentimens qui s'y trouvent peuvent se rencontrer sans doute sans le concours des circonstances que l'écrivain a

réunies ; mais le cadre dans lequel il les fait ressortir ne pouvait être mieux conçu, ni disposé avec plus d'art.

Xénophon fait mention d'une ambassade du roi des Indes, envoyée pour déterminer les droits du roi de la Médie et ceux du roi de Babylone. Xénophon n'avait sur les Indes que les notions imparfaites de son temps ; et cette mention qu'il fait du roi des Indes en fournirait seule une preuve. Il se peut toutefois qu'un roi des frontières de l'Inde eût effectivement pris part, par des envoyés, au différent de deux puissances de l'Asie. Au temps de Zoroastre, sous Darius Hystaspès, un monarque de l'Inde fit choix de quelques Sages pour prendre connaissance de la doctrine de ce réformateur.

Le récit de Xénophon, conforme, à cet égard, à toutes les traditions historiques, prouve que l'Asie, au temps de Cyrus, était partagée en un nombre infini de peuples. Cyrus en réunit une assez grande partie, d'autres ne furent point subjugués ; mais Xénophon observe que, de son temps, l'Europe aussi se divisait en un nombre infini d'états qui n'avaient point entre eux de correspondance liée. C'est de l'augmentation des relations des peuples qu'est résultée progressivement l'amélioration de leurs destins, et rien n'influe davantage sur l'homme en particulier que l'état des communications des hommes.

Je trouve dans la Cyropédie des détails très-intéressans sur les changemens que fit Cyrus dans sa conduite, quand il fut maître de l'Asie ; mais il ne se borna pas en tout aux conseils de la vanité, il combla

de bienfaits ceux qu'il voulut gagner, et il prit soin de faire passer une partie de ses graces, même par les mains de ceux qu'il desirait d'élever et de mettre en honneur. Réfléchissant enfin que les compagnons de sa fortune devaient en être aussi les défenseurs, il se fit une prérogative de les conduire lui-même dans toutes les occasions, et de leur donner en tout l'exemple des vertus. Les amis fidèles, dit-il dans le beau discours qui précéda sa mort, les amis fidèles sont aux rois leurs sceptres véritables, et les appuis certains de leur puissance; eux seuls peuvent se les acquérir, et la violence ne servirait à rien. Il avait pour principe de montrer de l'attachement à ceux qu'il voulait s'attacher, persuadé, dit Xénophon, qu'on ne peut être haï de ceux qui s'imaginent qu'on les aime. Il tenait une table abondante et somptueuse, il y invitait ses courtisans, ayant opinion, dit l'auteur, que de toutes les actions où les hommes se peuvent témoigner de l'amitié, il n'y en a point qui, pour une dépense égale, soit plus obligeante que celle où l'on reçoit ses amis à boire et à manger; et ce n'est pas seulement pour l'honneur, ajoute aussitôt Xénophon, ce n'est pas seulement pour l'honneur que ces faveurs du roi peuvent être recherchées, c'est encore pour le plaisir. L'on ne saurait douter qu'à la table du roi les viandes ne soient apprêtées d'une manière incomparable.

Cette réflexion caractérise le siècle; car dans le nôtre elle n'échapperait pas au plus famélique écrivain; le philosophe insiste sur la sienne, et il en

prouve la justesse par des exemples pris de plusieurs professions.

Xénophon observe également que Cyrus eut toujours soin de recueillir les remèdes propres à la médecine, et les instrumens de chirurgie dont il acquérait la connaissance, afin de les procurer à ceux qui en avaient besoin ; il s'était aperçu que la plupart des hommes, quand ils sont en santé, font une abondante provision de toutes choses qui servent quand on se porte bien, mais ne songent point à se fournir des remèdes qui leur sont nécessaires quand ils se trouvent en maladie. De pareils soins, de telles observations sans doute n'appartiennent plus à nos mœurs. Il nous reste de Xénophon un grand nombre d'autres morceaux ; ils sont fort courts pour la plupart, mais ils respirent la sagesse ; ils sont écrits avec simplicité ; on y reconnaît l'inimitable empreinte que le temps lui-même considère avec complaisance et faveur.

Le Traité de l'Equitation paraît complet, quoique abrégé ; le style en est soutenu, mais sans emphase, et sa lecture porte de l'intérêt. L'auteur aime le cheval, il le décrit, ou plutôt il le peint ; il exprime jusqu'au détail la perfection de ses parties, afin de fournir à ses amis le moyen de n'être pas trompés dans l'acquisition des chevaux ; il apprécie la taille qu'un poulain atteindra ; il prescrit tous les soins que le cheval demande ; il explique les exercices auxquels il faudra le dresser, et les graces fières qu'une main délicate saura développer dans toutes ses attitudes. « Le cheval irrité, dit-il, perd le moelleux de ses mouvemens ; c'est quand

il a plus de liberté qu'il prend les plus nobles postures; souple et beau dans ses allures, quand il va à d'autres coursiers, c'est de l'admiration qu'il inspire. Le bel animal! s'écrie-t-on, qu'il a de vigueur et de courage! »

Ce n'était pas la nature des êtres que les anciens avaient approfondie; et quand ils en expriment la forme et les contours, quand ils peignent ce qui frappe leurs yeux, la vérité, sous leur pinceau, ressort comme une grace immortelle; mais ils ne peuvent guère disserter sans procurer un véritable ennui. Préoccupés de systèmes, que le défaut de données suffisantes rendit parmi eux si divers, et tout ensemble si bizarres, ils s'éloignent, en pareil cas, de ce qu'ils voient, de ce qu'ils sentent et de ce qu'ils avaient compris.

Xénophon ne fait point cette faute; dans l'enthousiasme qui le guide, il se plaît à vanter le généreux compagnon de l'intrépide guerrier; il pense que les héros, les dieux, ne sont jamais représentés plus dignement que sur des chevaux magnifiques.

L'ouvrage de Xénophon, relativement aux chevaux, ne fut pas le premier en ce genre. Xénophon cite lui-même les écrits de Dimon sur la cavalerie, et il ajoute: que cet auteur, avec lequel il est souvent d'accord, avait érigé un cheval d'airain dans l'enceinte même d'Eleusis, et gravé le nom de ses ouvrages sur la base de la statue. Cette circonstance nous donne la double preuve et de l'intérêt qu'ont mis de tout temps les anciens au bel art de l'équitation, et de l'usage si général de consacrer religieusement des statues pour toute espèce de gloire et de succès.

Le Traité de Xénophon intitulé : *Le Maître de la cavalerie*, renferme, en peu de pages, d'utiles conseils pour un chef militaire ; et si les instructions dans le détail desquelles il entre, semblent plus propres à un simple capitaine qu'à un commandant en chef, ses maximes générales appartiennent à tous, et je dirais presque à tous les hommes.

Ainsi, après avoir établi des préceptes plus convenables peut-être à la conduite d'un détachement qu'à celle d'une armée ; mais aussi tels que le demandaient les armemens si peu nombreux des villes grecques ; après avoir proposé des pompes équestres, dans lesquelles les citoyens d'Athènes étaleraient, à cheval, toute leur magnificence, en défilant autour des Hermès, dans les places, et en se disputant le prix dans des joûtes guerrières, Xénophon recommande essentiellement au chef de sacrifier aux dieux avant toutes choses, et de leur demander des pensées, des paroles, des actions, qui lui méritent leur suffrage, le sien propre, celui de ses amis, et qui le rendent agréable à la république, et digne de contribuer à sa prospérité.

« On n'a, dit-il ailleurs, aucun empire sur l'esprit du soldat, qu'il ne soit disposé à aimer son chef et à le regarder comme plus habile dans l'art de vaincre. Or, ce qui commande la confiance du soldat, c'est l'amitié que le chef lui témoigne, c'est la prévoyance dont il use pour lui procurer des vivres, et le chef ne craindra pas le mépris en se montrant supérieur à tous ceux qu'il commande.

« Peut-être on s'étonnera, dit plus loin Xénophon,

peut-être on s'étonnera de me voir tant insister sur la nécessité de recourir sans cesse à la protection des dieux, mais j'ose bien assurer qu'on en sera moins surpris, si l'on se trouve souvent au milieu des dangers. De qui prendre conseil alors, si ce n'est pas des dieux eux-mêmes? ce sont eux qui savent tout, et ils se communiquent à ceux qu'ils favorisent, soit dans les sacrifices, soit par le vol des oiseaux, soit en songe, soit par des bruits vagues; mais ne devront-ils pas, sous ces rapports, préférer tous ceux qui, par avance et dans le sein du bonheur, auront pris soin de les honorer autant qu'il est possible à un faible mortel de rendre quelque honneur aux dieux. »

Le dialogue intitulé : *Hiéron, ou De la condition des Rois*, est un morceau fort curieux; c'est un chef-d'œuvre de sagesse et aussi de naïveté; c'est la peinture simple et vive de la situation d'un tyran dans une cité libre avant lui, et ce petit ouvrage est vraiment historique.

L'entretien roule tout entier entre Hiéron et Simonide.

« Le poëte Simonide étant allé à la cour du roi Hiéron, dit l'auteur, un jour que l'un et l'autre ils étaient de loisir; Simonide dit à ce prince: Voudriez-vous bien, Hiéron, m'apprendre certaines choses que vous savez sans doute mieux que moi? Et je vous prie, répondit Hiéron, quelles sont donc les choses dont je pourrais être mieux instruit qu'un aussi habile homme que vous? Je sais, reprit Simonide, que vous avez passé de l'état de simple particulier à la dignité

royale; il y a donc apparence qu'ayant éprouvé ces deux conditions, vous savez mieux que moi en quoi elles diffèrent l'une de l'autre, par rapport aux plaisirs et aux incommodités dont elles sont accompagnées. »

Hiéron prie Simonide de lui retracer les jouissances des hommes privés; et Simonide expose avec candeur toutes les sensations physiques qui peuvent causer ou plaisir ou douleur, sans même oublier le sommeil, « et sans doute, lui ajoute-t-il, les rois, par chacun de ces moyens, reçoivent mille fois plus de jouissance et beaucoup moins d'inquiétude que nous autres particuliers. » Hiéron l'assure qu'il se trompe; et, reprenant avec la plus parfaite simplicité le détail des plaisirs que les sens font goûter, il démontre que la contrainte, inséparable de la condition des rois, ne leur en permet presque aucun. « Les spectacles qu'ils voudraient voir, ils ne peuvent s'y montrer qu'en certaines occasions; les louanges qu'ils entendent, l'intérêt les dicte autour d'eux; les mets qu'on leur sert, ils en ont satiété; l'amour qui rend charmans les plaisirs de la volupté, il se plaît rarement à loger dans le cœur des rois; il se nourrit d'espérance; les satisfactions aisées, et toujours prêtes ne sont point de son goût; et comme on ne saurait prendre plaisir à boire, si l'on n'a jamais soif, qui ne connaît pas l'amour, ne connaît pas non plus, ce que la jouissance a de plus doux. Que dites-vous, Hiéron? reprend Simonide, et d'où vient donc que vous aimez Daïloque, dont on vante tant la beauté? — Ah, Simonide! ce n'est pas, je vous jure, ce que je puis obtenir aisément qui m'attache ici davantage; et

ce qu'un roi peut le moins attendre, est ce qui fait tout mon desir. Enfin, dit Simonide, tout ceci est peu de choses; mais voici certainement en quoi vous l'emportez : vous formez de grands desseins, et vous les exécutez promptement; vous avez en abondance tout ce qu'il y a de plus excellent, les meilleurs chevaux, les plus belles armes, les plus riches ornemens de femmes, les palais les plus magnifiques, les meubles les plus précieux, vous avez de nombreux domestiques; leur adresse est toute merveilleuse, et leur habileté est parfaite; enfin vous pouvez, mieux que personne, vous venger de vos ennemis, et faire du bien à vos amis. »

Hiéron dément tout à fait cette énumération pompeuse : il peint le roi, ou le tyran, dans un état de guerre continuelle avec les sujets qu'il maîtrise, et d'autant moins en paix quand l'état est sans guerre; car il n'y eut jamais de véritable paix entre un tyran et ceux qu'il a mis sous le joug. Il va jusqu'à repousser les idées de richesses et l'image d'abondance que Simonide lui avait présentées. Beaucoup, c'est toujours ce qui est au-delà de ce qui suffit, et peu ce qui est en-deçà.

L'amitié, entre tous les biens qu'on peut posséder en ce monde, le plus honorable et le plus doux, le bien d'être aimé, qui lui paraît si grand, que qui possède ce trésor, lui semble, pour cela seulement, béni par les dieux et les hommes : personne moins que les rois n'eut le droit d'en jouir.

Hiéron poursuit avec feu, il fait voir le tyran privé

de la confiance que demandent les entretiens, et de la douceur qu'on goûte à aimer sa patrie. « Les tyrans, s'écrie-t-il, craignent les hommes vertueux, capables d'énergie, et personne maintenant n'a de plaisir avec moi, car je n'ai plus que des esclaves pour amis. Desirer de rendre esclaves des gens qui étaient libres; donner la liberté, parce qu'il le faut bien, à des esclaves nés pour servir, n'est-ce pas la marque sensible d'un esprit aliéné, et troublé par la peur? »

Simonide oppose à ce tableau les honneurs qu'on reçoit dans la condition royale; « car c'est l'amour de l'estime et de l'honneur, dit-il, qui distingue l'homme du reste des animaux; et de tous les plaisirs dont l'homme est susceptible aucun ne peut davantage approcher d'un plaisir divin, que le plaisir d'être honoré. » Mais Hiéron soutient toujours que les honneurs qu'on rend aux rois sont, comme les jouissances de l'amour, absolument décolorés pour eux, par le défaut de liberté de ceux qui viennent les leur offrir.

« Et pourquoi donc, réplique Simonide, ni vous ni quelque autre que ce soit, n'avez jamais renoncé au diadème après l'avoir mis sur son front? C'est pour cela même, dit Hiéron, que la royauté est la chose la plus funeste: on ne peut pas s'en défaire, on ne peut pas la quitter. En vérité, ajoute-t-il, s'il est avantageux à qui que ce soit de se pendre, je trouve moi que c'est à un tyran. »

Simonide n'est pas vaincu, il revient sur tous les bienfaits qu'il dépend d'un roi de répandre, et sur l'allégement qu'il dépend de lui d'apporter à l'inévitable

fardeau que tout gouvernement impose : les présens qui viennent de lui font sur l'esprit de tous les hommes une impression qu'eux seuls peuvent causer. Il y a un certain caractère, une certaine grace, que les dieux ont comme attaché à la personne d'un roi, et qui non seulement rendent l'homme plus beau, mais encore le font regarder avec plus d'admiration. Les gardes mêmes dont le prince s'entoure peuvent cesser d'inspirer l'effroi : ils peuvent offrir une sauvegarde aux habitans de la cité ; ils peuvent les protéger contre le danger imminent que leur opposent des esclaves nombreux ; ils peuvent les soulager en gardant quelques postes ; ils peuvent résister à leur place aux premiers efforts de l'ennemi.

Le poète excite le monarque à enflammer l'émulation, par des prix distribués avec solennité, comme ceux qu'on donne dans les jeux d'exercice, dans les courses de chars, dans les chœurs de musique. Il voudrait que l'agriculture, que l'art militaire, le négoce, eussent des prix particuliers ; il voudrait voir les plus utiles travaux exécutés au nom des rois, et de leurs propres revenus. Regardez toujours, lui dit-il, votre patrie comme votre maison, vos citoyens comme autant d'amis, vos amis comme vos enfans, vos enfans comme votre propre vie. Et il achève sa belle exhortation par le tableau touchant du respect et de l'amour dont un roi seul peut recevoir les tributs.

J'ai dit que Xénophon avait laissé un petit traité, sur l'économie politique d'Athènes. Cet ouvrage est intitulé *Des revenus d'Athènes, et de la manière*

de les augmenter. Il offre un monument précieux des notions des anciens sur cette branche si importante des administrations modernes; et il est impossible de le parcourir sans intérêt.

Xénophon s'exprime avec sagesse, il est conduit par un vrai sentiment d'attachement à son pays, quoique ce sentiment n'entraînât pas de sa part une grande estime pour ses concitoyens. Ses vues générales sont belles, mais quand il les applique à un système étroit combiné strictement sur les idées du temps, on ne retrouve plus dans Xénophon que le citoyen d'une petite ville; l'usage des moyens que réprouve la nature, rapetisse l'influence du génie des grands hommes. Sans l'esclavage domestique contre lequel rien ne réclamait encore, Xénophon n'aurait pas donné un projet peu susceptible d'exécution, et moins encore d'utilité.

Je citerai quelques passages empruntés à l'auteur lui-même; ils sont concis, et chacune des paroles peint, à bien des égards, le siècle de l'écrivain et sa situation. Aujourd'hui que la ville d'Athènes n'offre plus que des souvenirs, on est frappé de voir un des hommes les plus éclairés de son temps, un de ceux qui avaient le plus voyagé, traiter d'Athènes comme de la capitale du monde.

« J'ai toujours observé, dit-il, que les gouvernemens ressemblent à leurs chefs, et que la prospérité ou les disgraces, la force ou la faiblesse de chaque état, tiraient leur origine des vertus ou des vices, des talens ou de l'incapacité de ceux qui gouvernent. On avoue communément, en faveur de l'administration des

Athéniens, qu'ils entendent aussi bien que le reste des hommes, les principes généraux de la justice; mais on ajoute qu'ils sont obligés, pour subvenir aux besoins du peuple, d'accabler les villes alliées d'impôts et de tributs.

« J'ai entrepris d'examiner si ce reproche était bien fondé, et si les richesses du pays, si les revenus de l'état d'Athènes, ne suffiraient pas pour entretenir tout le corps du peuple, ce qui serait, à mon avis, la plus juste et la plus noble des ressources.

« Je soutiens que si on pouvait faire réussir un pareil dessein, on pourvoirait plus efficacement aux besoins de l'état, et qu'on éteindrait les jalousies et les soupçons de nos voisins.

« Il m'a paru d'abord que le territoire d'Athènes pouvait fournir, tous les ans, un revenu considérable: pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur l'état et la qualité de son terroir.

« Les fruits de la terre sont des preuves suffisantes de la bonté du climat, et de la température des saisons: car nous avons quantité de plantes dans notre pays qui ne sauraient croître dans les autres; et notre mer aussi bien que notre terre abondent en toutes les choses nécessaires à la vie. Ajoutez à cela, que tous les avantages accordés par les dieux, aux différentes saisons de l'année, commencent plus tôt, et finissent plus tard en ce pays, que dans aucune partie du monde. Sans parler des biens dont la possession n'est que passagère et fugitive, notre terroir nous fournit des richesses stables et permanentes. N'avons-nous pas des carrières inépui-

sables de marbre, dont on se sert pour élever et pour orner les temples, les autels et les statues des dieux? Les nations barbares les recherchent comme les Grecs.

« Dans ces endroits où le terroir est trop stérile pour recevoir la culture ordinaire, nous trouvons des trésors cachés, plus utiles que tous les fruits de la terre : car la nature nous a fait présent de mines inépuisables d'argent. C'est un avantage que nous avons au-dessus de toutes les villes voisines, qui n'ont jamais pu découvrir une seule mine d'argent dans l'étendue de leur territoire.

« Nous avons aussi quelque raison de croire qu'Athènes est située au milieu du monde habitable; car toutes les nations se trouvent incommodées par trop de chaleur ou trop de froid, à proportion de leur éloignement de ce pays. Il est même visible que nous sommes dans le centre de la Grèce, puisque tous ceux qui voyagent par terre et par mer, d'une extrémité de la Grèce à l'autre, sont obligés de passer par Athènes.

« Quoique l'Attique ne soit pas une île, nous avons cependant l'avantage de pouvoir commercer, quelque vent qui s'élève, parce que nous sommes bornés des deux côtés par la mer. D'ailleurs notre pays étant joint au continent, nous avons toujours le moyen de trafiquer par terre.

» Plusieurs villes se trouvent exposées à la fureur des nations barbares; mais la nôtre est heureusement éloignée de ces mauvais voisins. »

Après avoir tracé ce magnifique tableau d'Athènes, l'auteur propose des moyens principaux d'augmenter sa

prospérité. Il voudrait que l'on portât des lois favorables aux étrangers. Les étrangers, dit-il, ne sont pas à charge à l'état comme les citoyens que l'état pensionne. Et en effet, à cette époque, les citoyens recevaient des rétributions réglées. Xénophon voudrait que les étrangers, loin d'être assujettis à servir avec une armure pesante, fussent exemptés de tout service, et encouragés seulement à servir dans la cavalerie. Il voudrait qu'on leur accordât, avec choix, le territoire vide renfermé dans l'enceinte des murs, pour y bâtir. Il voudrait que l'on relevât la dignité des juges du commerce, et qu'on fît des honneurs aux marchands et aux mariniers.

Il voudrait que l'état fît construire dans le port des hôtelleries pour les marins, des boutiques pour les marchands; qu'il donnât en location des vaisseaux de transport, afin que les rentes de ces objets augmentassent les revenus de l'état; et s'il fallait un premier fonds pour subvenir à ces dépenses, Xénophon n'hésite point à le faire emprunter des citoyens, des étrangers, des rois même, dont les noms seraient consignés sur les livres de la république, ce qui ferait leur récompense, et servirait d'encouragement.

Mais le grand moyen que Xénophon propose, est que la république achète des esclaves, et jusqu'au nombre de dix mille; qu'elle loue ensuite leurs bras et leurs travaux à ceux qui entreprennent l'exploitation des mines, comme le font plusieurs particuliers. Il réfute avec zèle toutes les objections qui pourraient résulter, et du défaut d'ouvrage, et des dépenses premières. Il ne songe

même pas qu'on puisse redouter dans l'état un nombre d'esclaves trois fois plus grand, de son aveu, que celui des citoyens.

Xénophon demanderoit sur-tout que tous ceux qui gouvernent la république, sentissent le besoin de conserver la paix pour l'intérêt de sa prospérité. Etablissons, dit-il, un conseil pour la paix, composé de magistrats choisis. Athènes, en temps de paix, est comme un grand théâtre, où le genre humain est en spectacle; et, à commencer par les négocians, en quel pays ceux qui trafiquent peuvent-ils trouver, et un plus prompt débit et une vente plus avantageuse de toutes leurs denrées, qu'à Athènes? Dans quelle région les gens riches peuvent-ils mieux faire valoir leur argent? Dans quel pays les arts, les sciences, le bel esprit, sont-ils plus estimés, et les artistes mieux récompensés et plus occupés? Quelle contrée offre à ceux qui aiment les sciences et les belles-lettres un plus grand nombre de sophistes, de philosophes et de poètes célèbres? Enfin, dans quel endroit du monde trouve-t-on des représentations plus dignes de la curiosité des étrangers qui prennent plaisir à la célébration des cérémonies religieuses, des jeux publics et des fêtes les plus brillantes? »

J'ai sans doute beaucoup cité dans un morceau aussi peu long; mais je ne pouvais le faire connaître mieux. Xénophon y décrit Athènes comme un Anglais de nos jours aimerait à représenter sa patrie, le centre du commerce, et la reine des mers; comme tout homme peindrait la France et sa capitale opulente, où tout rit, où tout abonde, où les arts triomphent de toutes parts:

ce riche tableau pourtant regardait une cité si pauvre, au moins relativement à nous, qu'elle pouvait fonder l'augmentation de ses revenus sur la location de quelques hôtelleries et de quelques vaisseaux de transport, sur celle enfin de dix mille esclaves.

On reconnaît le sceau de l'antiquité, et le secret de la faiblesse des empires qu'elle a vu élever et détruire dans cet épouvantable usage de vendre les hommes, et de disposer des hommes vendus comme d'une marchandise. Xénophon n'en sentait point l'horreur. On ne trouve même nulle part qu'elle ait frappé Socrate, tant il est vrai qu'il n'est point de vertu dans le cœur que le préjugé ne puisse étouffer. Un des grands bienfaits de la religion chrétienne est de tendre sans cesse à écarter les opinions qui nuisent le plus au bonheur des hommes en masse. Il est bien nécessaire, pour se conserver pur, de remonter sans cesse aux notions primitives, et le ciel heureusement a permis qu'il n'y eût pas de liaisons plus nécessaires entre les erreurs différentes, qu'entre toutes les vérités.

Xénophon termine son morceau par des réflexions religieuses qui caractérisent son siècle, et qui se trouvent souvent dans ses écrits. Il veut qu'avant de tenter l'exécution de ses projets même, on consulte solennellement l'oracle, et qu'on l'interroge sur le dieu qui en deviendra le protecteur ; car tout ce qu'on entreprend, dit-il, sous les auspices de la Divinité, est toujours suivi d'un heureux succès.

Xénophon ne pouvait manquer de consacrer quelques lignes aux institutions de Sparte. Le court écrit,

dont elles sont le sujet, en offre l'exposé complet. Le philosophe en fait l'éloge avec l'enthousiasme du cœur, et l'étonnement se renouvelle toutes les fois que l'on considère le spectacle qu'a présenté, pendant un intervalle si long, cette communauté militaire et tout ensemble monastique; mais, quand les mœurs universelles contrastèrent trop fortement, les mœurs de Sparte s'altérèrent, et Xénophon lui-même en porte témoignage. « On pourra me demander, dit-il, si, à Sparte, on observe encore les lois que Lycurgue a données. Je ne puis faire, à cet égard, une réponse bien décisive. Je sais seulement que les Lacédémoniens aimaient mieux autrefois vivre tranquillement chez eux, sans ambition, dans la compagnie de leurs égaux, que de faire leur cour à des rois pour obtenir, par de basses flatteries, et des emplois et des gouvernemens. Je sais aussi que leurs prédécesseurs ont autrefois méprisé les richesses, mais qu'aujourd'hui plusieurs d'entre eux mettent leur gloire à posséder beaucoup d'or et beaucoup d'argent. On chassait autrefois de Sparte les étrangers, et il était défendu aux Lacédémoniens de voyager, de peur que les mœurs des autres peuples ne les corrompissent; aujourd'hui les principaux d'entre eux briguent le gouvernement des places et le commandement des troupes chez les étrangers. Alors ils se contentaient d'être dignes de commander, à présent ils veulent commander, et s'en montrent peu dignes. C'est ce qui fait que les Grecs, qui autrefois avaient coutume d'avoir recours aux Lacédémoniens pour en obtenir des capitaines capa-

bles de les défendre contre leurs ennemis, sont maintenant en garde contre la puissance et l'ambition de ces mêmes Lacédémoniens, qui n'obéissent ni aux oracles d'Apollon ni aux préceptes de Lycurgue. »

Le Traité de l'Economique, de Xénophon, est un morceau que Scipion l'Africain avait toujours entre les mains, et que Cicéron prit plaisir à traduire. Il respire une douceur, une sagesse, une vérité, qui le font lire encore avec un charme extrême.

Ce Traité est un dialogue entre Socrate et Critobule. Socrate excite Critobule à se livrer à l'agriculture et aux soins de sa maison, et il propose, afin de l'encourager, le bel exemple d'Ischomaque, dont il rapporte l'entretien.

On sait que Socrate amenait ceux avec lesquels il conversait à reconnaître, comme d'eux-mêmes, la vérité qui brillait à ses yeux; il ne faisait que de simples questions, mais il les faisait avec ordre. Il suivait quelquefois une première réponse, jusqu'à ce que la série de ses conséquences bizarres en démontrât l'absurdité, et il forçait un esprit indolent à user de ses propres moyens. Cette méthode est un peu lente, et, si l'on prétendait établir dans cette forme une discussion travaillée, sans qu'en effet elle fût produite par le choc des pensées de deux interlocuteurs, il faudrait une justesse tout à fait singulière, et même une sorte de subtilité; mais on a lieu de supposer que les entretiens qui nous ont été transmis sous le nom de Socrate, ont été réellement recueillis de ses conversations, et qu'à beaucoup d'égards au

moins, ils ne sont pas imaginaires. Le concours d'un second esprit soulageait celui de Socrate, et suggérait les questions; et c'est là sans doute ce qui donne un caractère de vérité si grand aux dialogues rapportés par le fidèle Xénophon.

La marche des questions de Socrate est si simple, que ceux qui sont accoutumés aux raisonnemens rapides, peuvent la trouver fatigante; mais c'est ainsi que procèdent les idées mathématiques; il faut, pour s'élever aux applications les plus hautes de la géométrie, avoir démontré strictement les plus simples propositions.

Xénophon commence par ces mots : « J'entendis un jour Socrate parler en ces termes sur l'économie : Dis-moi, Critobule, donne-t-on à l'économie le nom d'art, comme on le donne à la médecine, à la fabrique des métaux et à d'autres professions? — Je le crois, Socrate. — On peut déterminer l'objet de ces arts; peut-on déterminer aussi celui de l'économie? — Le devoir d'un bon économe est, si je ne me trompe, de bien gouverner sa maison. — Et sans doute la maison d'un autre, si on venait à l'en charger? — C'est mon avis, Socrate.

« Qu'est-ce qu'une maison? dit Socrate. Est-ce seulement le domicile? » Cette question de Socrate amène un entretien sur la nature des biens, et l'on convient de ne considérer comme tels que les choses qui sont utiles et susceptibles de servir; sur les richesses, et le sens qu'on doit attacher à ce mot; et les détails dans lesquels entre Socrate sur ce sujet,

font connaître à quel point les dépenses des riches d'Athènes étaient absorbées par les charges de l'état. L'inégalité des répartitions est un vice des sociétés imparfaites. Les riches n'étaient accablés, à Athènes, que parce que l'industrie et l'agriculture étaient presque entièrement livrées à des esclaves.

« Penses-tu, Socrate, dit Critobule, que nous soyons toujours assez riches, et qu'il ne nous faille rien au-delà de ce que nous possédons? — Si c'est de moi que tu parles, Critobule, je crois qu'il ne me faut rien au-delà de ce que je possède; je suis assez riche. Pour toi, Critobule, je te trouve bien pauvre; quelquefois même tu m'inspires de la pitié. — Explique-toi, Socrate.

« D'abord, Critobule, tu es forcé d'immoler de nombreuses et précieuses victimes, sous peine de t'attirer la haine des dieux et des hommes; ensuite ton rang exige que tu accueilles avec magnificence une quantité d'étrangers. Ta table doit encore être ouverte à tes concitoyens; tu leur dois toute sorte de bons offices si tu ne veux perdre leur appui. Je vois que le gouvernement commence à te charger d'impôts énormes, ce sont des chevaux à entretenir, des fêtes publiques à payer, des combats de gymnase à présider, des clientelles à soutenir, et, s'il survient une guerre, de nouvelles charges t'attendent. Quant à moi, s'il me manquait quelque chose, tu sais toi-même qu'il y a telles personnes dont les modiques bienfaits verseraient l'abondance dans ma petite demeure. Tes amis, au contraire, avec plus de moyens pour soutenir leur état que tu n'en as pour soutenir le tien, ne te perdent pas un

instant de vue, ils comptent bien sur des secours de ta part. »

L'entretien continue : on vient à l'influence que la femme doit exercer sur la prospérité de la maison, et Socrate renvoie son disciple à l'incomparable Aspasie, pour apprendre l'éducation qu'un mari peut donner à sa jeune compagne. Une femme, chez les Athéniens, était toujours l'élève de son premier mari. Nourries dans la retraite la plus profonde, mariées au sortir de l'enfance, les femmes même alors n'avaient avec les hommes, dans leur nouvel état, que les communications indispensables à leurs affaires et à leurs devoirs. Leur appartement était séparé de celui des hommes. Elles ne se trouvaient point à leurs repas, quand ils mangeaient ensemble. Il me paraît toutefois certain qu'elles assistaient aux spectacles; elles suivaient les pompes religieuses, les pompes funèbres de leurs parens, et n'épargnaient aucune démarche quand ils devenaient malheureux, et qu'il s'agissait de les servir.

« Je pense, disait Socrate, qu'une bonne compagne est tout à fait de moitié dans le bien dont jouit une maison. »

Socrate, pour encourager Critobule aux soins dont il l'engage à se charger, lui cite l'exemple du roi de Perse, également attentif à l'entretien de ses troupes et à la culture de son empire.

« Remarque-t-il une province bien cultivée, enrichie de toutes les plantations et productions dont le sol est susceptible, il augmente les attributions du gouverneur, il le comble de présens et lui donne une

place d'honneur à sa cour. Ce n'est pas tout, en quelque lieu qu'il séjourne, il a soin qu'il se trouve de ces jardins appelés paradis, qui sont remplis des plus belles et des meilleures productions de la terre, et il y demeure aussi long-temps que peut le permettre la saison. »

Ces soins du monarque de l'Asie, et le respect qu'il témoignait pour les travaux de l'agriculture, doivent rappeler à notre esprit les hommages qui leur sont rendus dans le vaste empire de la Chine, où l'empereur, toutes les années, ouvre un sillon de ses propres mains.

Socrate cite encore à Critobule l'exemple du jeune Cyrus, et les arbres plantés de ses mains, qu'il faisait admirer à Lysandre.

On regrette de ne pouvoir copier en son entier le bel éloge que Socrate fait ici de l'agriculture. « Les soins qu'on donne à la culture, dit-il, procurent les plaisirs les plus purs, ils augmentent la fortune, ils fortifient le corps et fournissent les moyens de remplir les devoirs de l'homme libre. Ces fleurs qui ornent les autels, ainsi que les statues des dieux, et qui parent aussi le front des hommes, c'est la culture qui nous les offre, et qui, par elles, flatte notre odorat et charme ensemble nos regards. L'art d'élever les troupeaux est étroitement lié à celui de l'agriculture. La terre, qui elle-même est une divinité, donne aux ames attentives des leçons de justice, et, reconnaissante, elle comble de bienfaits ceux qui la comblent de leurs soins. La puissance des dieux, Critobule,

ne s'étend pas moins sur l'agriculture que sur l'art militaire. L'homme sensé implore les dieux pour en obtenir des récoltes abondantes, et pour la conservation de tout ce qui lui appartient. »

Après avoir fait le tableau des plaisirs et de l'abondance, dont la campagne, en toute saison, ne cesse d'être le séjour; Socrate raconte à Critobule comment les entretiens du vertueux Ischomaque lui enseignèrent les véritables maximes de l'économie domestique.

Ischomaque avait raconté à Socrate comment il avait réussi à former sa jeune épouse aux soins qu'il attendait d'elle; et rien n'égale la douce naïveté et l'intéressante simplicité de ces utiles leçons conjugales.

« Comment, lui disait Ischomaque, comment me l'eût-on donnée instruite? elle avait à peine quinze ans, on l'avait jusque là tenue si bien renfermée, qu'elle n'avait rien vu, qu'elle n'avait rien entendu, et qu'elle avait questionné le moins possible. C'est donc toi, répondit Socrate, c'est donc toi, Ischomaque, qui as rendu ton épouse capable des soins qui la regardent? — Oui, Socrate, mais ce ne fut pas avant d'avoir sacrifié aux dieux, avant de leur avoir demandé pour moi la grace de lui bien enseigner pour elle le don de bien apprendre ce qui contribuerait à notre bonheur commun. — Ta femme sacrifiait donc avec toi? Elle mêlait ses prières aux tiennes? — Ouí, Socrate, oui, assurément. »

Il faut lire comment le tendre instituteur encouragea sa jeune compagne à se charger des soins intérieurs

d'une communauté dans laquelle il lui apprenait, qu'elle avait la même part que lui-même. Il comparait ses fonctions à celles de la mère abeille. « La plus douce de tes jouissances, lui disait-il, tu l'éprouveras, quand, devenue plus parfaite que moi, tu trouveras en moi le plus soumis des époux ; quand, loin de craindre que l'âge éloigne de toi la considération, tu verras s'accroître avec les ans, les respects de toute la maison. » Il lui enseignait l'art de ranger toutes choses à la place convenable, afin d'en faire aisément et souvent la revue. « Qu'il est agréable, disait-il, de voir des chaussures placées de suite, des habits séparés les uns des autres, des tapis, des vases d'airain, et tout ce qui a rapport au service de la table, serrés avec ordre. Un beau coup d'œil encore, non pour un homme léger qui s'en moquerait, mais pour un homme grave et sensé, c'est de voir même des marmites rangées avec intelligence. »

Cet exemple de simplicité prouve que les anciens, moins en mesure que nous de se procurer les objets nécessaires, devaient avoir besoin de provisions en tout genre, et devaient y attacher une importance réelle.

« L'énumération des devoirs de mon épouse, disait Ischomaque, c'est l'énumération de ses vertus; » et Socrate reprenait avec feu : « Zeuxis me montrerait une beauté, chef-d'œuvre de son pinceau, que j'aimerais mieux contempler en original la vertu d'une femme. »

Socrate poursuit le détail de ce long entretien. Ischo-

maque lui avait raconté quelle vie saine et active il menait en s'occupant de la régie de ses biens; il lui avait parlé de ses soins pour inspirer aux serviteurs des sentimens de bienveillance envers sa famille et lui-même. Il leur faisait du bien toutes les fois que les dieux en répandaient sur lui; il croyait que dans la conduite des esclaves, la justice doit encore emprunter les secours de la bonté.

Socrate voulait savoir en quoi consistait en effet la science de l'agriculture. « L'agriculture, avait répondu Ischomaque, n'a point l'inconvénient des autres arts, qui exigent une longue habitude, avant que ceux qui les étudient en retirent une honnête subsistance. Regarde travailler le cultivateur, écoute ses raisonnemens, tu seras bientôt toi-même en état de donner des leçons. Je te crois même, à cet égard, plus avancé que tu ne le supposes. Cet homme de bien alors, interrogeant Socrate, selon sa manière à lui-même, et le faisant répondre à propos, il lui faisait expliquer tout au long les opérations de la culture, depuis le premier labour jusqu'au vannage des grains. « Ne t'ai-je pas dit, reprenait Ischomaque, ne t'ai-je pas dit que l'agriculture était le plus noble des arts, parce qu'il est le plus facilement appris: tout le monde aux mêmes questions répondrait comme tu l'as fait. Interroger, c'est enseigner, lui disait Socrate à son tour. Tu conduis mon esprit à travers des idées connues, puis tu lui offres des idées nouvelles, liées par leur rapport avec celles qu'il avait déjà. Tu me prouves que je savais ce que je croyais ignorer.

« L'agriculture, Socrate, est un art si débonnaire, si ami de l'homme, que pour peu qu'on entende et qu'on voie, on y devient habile. La nature est un guide certain; et la vigne, en grimpant contre un arbre voisin, nous demande l'appui qui lui est nécessaire. Ce n'est, en agriculture, ni le savoir qui enrichit, ni l'ignorance qui ruine; c'est des soins ou de la négligence, c'est de la conduite enfin, plus que des grandes découvertes dans les travaux agraires, que résulte pour les agriculteurs la différence de leur fortune. »

Les fragmens de l'apologie de Socrate, et ceux de ses entretiens que Xénophon a recueillis, sont un monument précieux à la gloire du disciple et à celle du maître. On cite une lettre de Xénophon à Eschine, dans laquelle il exprime sa tendre admiration pour le sage qu'il regrette. « C'est pour moi, lui dit-il, une preuve de votre vertu, que l'estime où je vous vois pour le mérite de cet homme, si toutefois quelqu'un peut regarder la vie de Socrate comme celle d'un mortel. Il ne cessait d'enseigner ce que c'est que la force, la justice et les autres vertus, qu'il appelait les biens de l'humanité. Ce philosophe a été déclaré, par Dieu même, le plus sage des hommes pendant le temps qu'il a vécu; et, après sa mort, ses assassins n'ont pu trouver d'expiation à leurs forfaits. »

Xénophon, dans cette lettre, accuse, sans les nommer, Aristippe, et sur-tout Platon, de n'avoir écouté Socrate qu'avec des vues intéressées; de préférer en Sicile les présens d'un tyran aux leçons de la philosophie, et d'affecter une science vaine. Il régna toujours peu d'union

entre Xénophon et Platon, et même entre Platon et quelques autres des disciples de Socrate; mais à peine quelques traits épars dans leurs ouvrages attestent-ils leurs divisions. Tous ont rendu sur des tons différens le même hommage à leur maître commun. Platon a conservé dans son entier l'apologie de Socrate; Xénophon n'avait pu en recueillir qu'une partie; le fonds des idées est le même, et nous remettrons à parler de l'apologie de Socrate, quand nous en serons aux écrits de Platon.

Xénophon et Platon ont tous deux publié les conversations de Socrate; mais ils ne les ont pas présentées dans le même genre. Platon s'est livré davantage à son propre génie, quand le sujet et le lieu de la discussion n'ont pas exigé qu'il se conformât exactement aux traditions conservées par les auditeurs de Socrate. Xénophon, au contraire, fidèle jusqu'au scrupule, ne rapporte jamais que ce qu'il a appris ou ce qu'il a réellement entendu. Il le publie pour justifier la mémoire de celui qu'il révère toujours. Ancien disciple de Socrate, il expose les entretiens vertueux et moraux, que des citoyens de tout âge, et dont il donne les noms, avaient eus cent fois avec lui. Ces dialogues ramassés et réunis sans plan, sont relatifs, presque tous, aux circonstances ordinaires de la vie. Quelquefois cependant, mais sans rien changer à l'extrême simplicité de ses discours, Socrate traite d'objets plus relevés. Il entretient le jeune Périclès sur le commandement des armées; il dirige un autre jeune homme dans la carrière de l'ambition, et travaille à le préserver d'une présomption dangereuse.

On ne saurait assez s'étonner, de nos jours, du genre

de vie que menait nécessairement Socrate. On peut dire que sa vie entière s'est écoulée sous les regards des hommes. Le matin, il allait à la promenade et dans les lieux d'exercice; il se montrait sur la place, aux heures où le peuple s'y rendait, et passait tout le reste du jour au milieu des plus nombreuses assemblées. Le plus souvent il parlait, et tout le monde pouvait l'écouter. Alors les chars ne volaient point en tout sens dans les voies publiques; les places, les portiques, sous le beau ciel de la Grèce, étaient les lieux de réunion les plus fréquentés. La société, si, comme nous, on attache à ce mot l'idée des communications habituelles, et des rassemblemens en diverses cotteries, déterminés par l'usage et le plaisir, la société était presque nulle en ce temps; les spectacles n'avaient lieu qu'à certaines solennités; la plupart des travaux qui tiennent à l'industrie, n'occupaient que les seuls esclaves, et les livres étaient d'une extrême rareté.

Il paraît que Socrate mit une grande importance à la divination religieuse, et qu'il la regardait comme un moyen indispensable à la conduite des états. Xénophon prend un soin particulier de consigner sur ce sujet les opinions de Socrate, parce qu'il y attachait lui-même une confiance absolue. « Quelles sont, dit-il, quelles sont les nouveautés qu'il est possible qu'on lui reproche? il a agi, dans toutes les occasions, comme ceux qui croient le mieux à la divination; s'ils consultent les oiseaux, s'ils sont attentifs aux paroles fortuites, s'ils interrogent les entrailles des victimes, ils ne pensent pas que les hommes soient par eux-mêmes instruits de ce qu'ils veulent savoir, et ils croient que ce sont les dieux qui

manifestent de cette manière l'expression de leur volonté : ce sentiment était celui de Socrate. Il savait, il disait qu'un être supérieur daignait constamment l'inspirer. Religieux en public, il ne l'était pas moins dans le secret de la plus intime amitié : il engageait ses amis à suivre leurs lumières dans les choses indispensables; mais dans les entreprises dont l'événement est toujours incertain, il leur faisait consulter les oracles. L'art de la divination, disait-il, est nécessaire pour administrer un état, et même pour bien régler une famille. Il regardait comme une folie de ne pas reconnaître dans les événemens une providence divine, et de soumettre leur direction aux seules données de l'intelligence humaine; mais il lui semblait insensé d'aller consulter les oracles sur les choses que les dieux nous ont permis d'apprendre, et dont notre esprit peut juger : comme si l'on s'avisait de demander à la Divinité, si l'on doit faire conduire son char par un cocher habile ou maladroit, ou si l'on confiera son vaisseau à un bon ou à un mauvais pilote. Il taxait d'impiété la manie d'interroger les dieux sur ce qu'on peut aisément connaître, en prenant la peine de calculer, de mesurer, de peser. « Commençons, disait-il, par apprendre ce que les dieux nous ont accordé de savoir, et consultons-les ensuite sur ce qu'ils nous ont caché; car ils daignent se communiquer à ceux qu'ils favorisent. »

Je me suis un peu étendu sur ce sujet, parce qu'il constate les opinions des plus sages des anciens sur la divination : opinions primitives dont on retrouve partout la trace, et qu'il est, pour cette raison, si intéressant

d'étudier. L'homme n'est pas aujourd'hui beaucoup plus affermi, mais des distractions plus fréquentes et une plus grande diversité d'idées lui dissimulent mieux sa faiblesse. L'extrême fusion des sociétés lui fournit plus facilement la divination des conseils et les oracles de l'amitié. Il semblerait d'ailleurs que dans les masses immenses dont se composent les états modernes, les intérêts de chaque homme sont devenus plus petits; l'individu se trouve entraîné; mais s'il interroge moins ces arrêts du destin, se conduit-il davantage de soi-même?

« Socrate, continue Xénophon, Socrate n'avait pas la manie d'embrasser tout ce qui existe, et d'examiner dans ses leçons l'origine de ce que les sophistes nomment emphatiquement la nature, ou de remonter aux causes nécessaires qui ont donné naissance aux corps célestes. Content de s'entretenir des choses qui sont à la portée de l'homme, il examinait ce qui est pieux, ce qui est impie, ce qui est honnête ou honteux, ce qui est juste ou injuste. Il recherchait ce que c'est que la sagesse, et ce que c'est que la folie; ce qui constitue la valeur, et ce qui fait la pusillanimité; ce que c'est que la société, et quel est celui qui en connait les principes; ce que c'est que le gouvernement, et comment on se rend digne d'y prendre une grande part. »

« Il n'avait pas de la Providence les étroites idées du vulgaire, qui pense que plusieurs choses sont connues par les dieux, et que d'autres choses leur échappent. Socrate était persuadé que les dieux voient toutes nos actions, entendent tous nos discours, et pénètrent jusque dans les profondeurs de nos plus secrètes pensées; il

était convaincu que les dieux sont par-tout, et qu'ils font en toute occasion connaître leurs volontés aux mortels.

« Habile à faire espérer aux jeunes gens qu'ils deviendraient un jour hommes honnêtes et courageux, en s'accoutumant à veiller sur eux-mêmes, Socrate leur inspirait le goût de la vertu; ce n'est pas qu'il se vantât d'enseigner la sagesse, mais il était sage; on le savait, et en le visitant, en s'efforçant de l'imiter, on se flattait d'approcher de sa vertu. »

J'ai pensé que les paroles de Xénophon lui-même donneraient, mieux que tout autre commentaire, une juste idée de la pureté des notions morales de Socrate; et le recueil de ses entretiens doit, malgré son peu d'étendue, se considérer comme un trésor.

Xénophon entreprend d'y justifier Socrate sur les liaisons qu'il avait eues avec Alcibiade, et sur-tout avec Critias, l'un des trente tyrans d'Athènes. « Ces ambitieux, dit-il, n'avaient cherché en lui que le talent de la parole, qui lui faisait tourner les esprits à son gré; et ils furent sages tant qu'ils le fréquentèrent, parce qu'ils avaient alors l'idée du bien. »

Xénophon, dans son Histoire grecque, n'avait dit qu'un mot de Socrate. Il y rappelait seulement sa non obéissance à la toute-puissance des tyrans, qui le chargeaient d'un ordre inique. Dans le recueil de ses entretiens, se livrant davantage à tous les sentimens de son cœur, et les exprimant à tous momens par les plus vives exclamations, Xénophon n'a pas négligé les détails de ce fait honorable. Il y raconte aussi l'apo-

logue hardi que Socrate ne craignit pas de proposer, quand il vit les tyrans accabler une partie de leurs concitoyens, en forçant l'autre à seconder leurs détestables injustices. « Je serais étonné, disait-il, qu'un gardien de troupeau qui en égorgerait une partie, et ferait dépérir le reste, prétendît passer pour un bon berger; mais un homme qui, se trouvant à la tête de ses concitoyens, en détruirait une portion, et voudrait corrompre les autres, m'étonnerait encore davantage s'il ne rougissait pas de sa conduite, et s'il prétendait à la gloire d'être encore un bon magistrat. »

Ce discours valut à Socrate une défense expresse et sévère de communiquer avec la jeunesse; et si le règne des tyrans avait été moins court, il aurait sans doute épargné au peuple d'Athènes le crime énorme du supplice de Socrate.

L'entretien de Socrate avec Aristodème sur la Divinité, dont la providence préside à toute la nature et à toutes nos actions, est un morceau plein de sagesse. Socrate procède toujours du connu à l'inconnu; il part souvent d'une idée tellement simple, qu'on serait quelquefois tenté de trouver trop de simplicité dans l'application qu'il en fait à divers objets familiers, afin de bien expliquer les premières réponses qu'on lui adresse, et d'établir clairement le sens que l'interlocuteur y donne. Il raisonne ensuite de conséquence en conséquence jusqu'à celle où il veut arriver, quelquefois il part du principe même qu'il a intention de combattre, et sa manière alors est de la réduire peu à peu à sa plus simple expression, et de l'appli-

quer, sous cette forme, à quelque exemple familier, de sorte que le défaut de justesse en devienne plus apparent.

En s'entretenant avec Aristodème, Socrate veut apprendre de lui quels sont, dans tous les arts, ceux qu'il admire le plus. Homère d'abord, Sophocle ensuite, Mélanippe pour le dithyrambe, Polyclète, Zeuxis, etc. Socrate passe à la production des êtres animés, supérieurs à toute espèce d'ouvrages. Il démontre, en peu de mots, l'organisation parfaite de nos sens et leurs rapports intimes avec tous nos besoins. « Mais, dit Aristodème, je ne vois pas les ouvriers qui ont mis au jour ces chefs-d'œuvres. Vous ne voyez pas non plus, dit Socrate, vous ne voyez pas votre esprit qui pourtant gouverne votre corps; dites donc aussi, que vous faites tout par hazard et rien avec intelligence. O bon et honnête homme, sachez que votre esprit, tant qu'il est uni à votre corps, le gouverne à son gré. Il faut donc croire aussi que la sagesse qui vit dans tout ce qui existe, gouverne ce grand tout comme il lui plaît. Quoi! votre vue peut s'étendre jusqu'à plusieurs stades, et l'œil de Dieu lui-même ne pourrait pas tout embrasser! Votre pensée peut en même-temps s'occuper des événemens dont vous êtes témoin, et des affaires de l'Egypte et de la Sicile, et l'esprit de Dieu ne pourrait à la fois s'occuper de tout l'univers! »

Socrate était si bien persuadé que les dieux jugent et comprennent tout, qu'il les priait seulement de lui accorder ce qu'il pourrait lui être utile d'obtenir, et

il pensait qu'ils connaissaient mieux que nous nos véritables avantages.

Socrate prêchait la tempérance, et plusieurs de ses entretiens sont relatifs à ce sujet. « S'il faut obliger ses amis, ou s'il faut servir sa patrie, qui sera plus en état de le faire, dit Socrate à Antiphon? Sera-ce celui qui vit comme moi, ou celui qui mène cette vie dans laquelle vous placez le bonheur? Les délices, la magnificence, voilà ce que vous appelez le bonheur. Et moi, je crois que n'avoir besoin de rien, c'est la félicité des dieux, et qu'avoir besoin de peu de chose c'est approcher de ce bonheur suprême. »

C'est à Aristippe lui-même que, dans un de ses entretiens, Socrate expose l'allégorie d'Hercule, qui vit en songe la Volupté et la Vertu se disputer la conduite de sa vie. Socrate attribuait cette belle idée à Prodicus; mais la peinture qu'il fait de ces deux personnages, est digne d'un ami des arts tel que lui, et les discours qu'il leur prête, répondent à la mâle sagesse et à l'agrément infini qui animaient ses pensées et caractérisaient ses paroles. Le morceau tout entier respire la haute simplicité d'un bel antique. Socrate ajoute cependant qu'il avait rendu les pensées de Prodicus, mais non pas les beautés et la noblesse de sa diction.

Dans un entretien avec un de ses fils, qui conservait quelque ressentiment contre sa mère, Socrate fait comprendre à ce jeune homme, avec toute la délicatesse d'une exquise sensibilité, tout le devoir de l'amour filial, et tout ce que la tendresse maternelle offre de plus attendrissant.

Il ne se montre pas moins estimable et moins touchant dans un entretien qui avait pour but la réconciliation de deux frères, et dans lequel il s'agissait de déterminer l'un d'eux à faire une première démarche.

C'est avec la même douceur qu'il parle de l'amitié, de ses devoirs et de ses charmes. « Est-il quelque bien, dit Socrate, qu'on puisse jamais comparer à la possession d'un ami? Un bon ami est toujours prêt à se substituer à son ami, à le seconder dans les soins de sa maison, dans les affaires de l'état. Vous voulez obliger quelqu'un, il va vous aider dans cette bonne œuvre; quelque crainte vous agite, comptez sur ses secours; faut-il faire des dépenses, des démarches, employer la force ou la persuasion, vous trouvez un autre vous-même. Dans le bonheur, il ajoute à votre joie; dans les revers, il relève votre ame, qui était prête à succomber. »

On se plaît à suivre le philosophe dans les soins qu'il rend lui-même à ses amis. Tantôt il encourage un ami vertueux, surchargé, par quelque accident, de la famille de ses frères, à occuper utilement cette famille, afin que, devenue utile et à lui et à elle-même, la sérénité renaisse entre eux, et s'y fixe avec l'abondance. Tantôt il éclaire l'orgueil d'un homme honnête, mais pauvre; il le décide à prendre quelque emploi dans les affaires de quelque riche, et, dans le même instant, il décide le riche à faire le sort d'un homme vertueux, en acceptant des services utiles.

Socrate encourageait le jeune Périclès à la poursuite des emplois, en s'efforçant de lui démontrer que

toutes les fois que les Athéniens avaient été bien dirigés, soit aux chœurs de musique, soit à l'aréopage, ils s'étaient montrés dignes de leur gloire, en dépit de la corruption qui pouvait se remarquer en eux, et que Périclès peignait avec une extrême énergie. En d'autres circonstances, il analysait les connaissances superficielles dont un jeune homme présomptueux se vantait au sortir d'une école. Il s'attachait, selon les cas, à faire comprendre à un jeune homme que ses talens ne devaient point rester inutiles par l'effet d'une indolence déguisée; il démontrait à un autre qu'il ne devait point se lancer dans la carrière des affaires publiques, sans avoir acquis les connaissances préliminaires.

« A quoi, lui demandait-on, l'homme doit-il s'appliquer? C'est à bien faire, répondait-il. Etre homme de bien, sans chercher à le paraître, c'est le vrai chemin de la gloire. Y a-t-il donc, lui disait-on, des principes pour faire fortune? Non, répliquait Socrate, car faire fortune n'est autre chose que ne rien faire du tout. Trouver son bien-être sans le chercher, voilà ce que j'appelle faire fortune; devoir son bonheur à ses soins, à son travail, c'est ce que j'appelle une bonne conduite; tenir une bonne conduite, c'est faire le bien. Je regarde comme des hommes estimables et chéris des dieux, le laboureur qui travaille bien la terre, le médecin qui pratique bien l'art de guérir, l'homme d'état qui doit à ses études de bons principes de gouvernement. Ne rien faire, ou ne faire rien d'utile, c'est être indigne de plaire aux dieux. »

Xénophon nous rapporte deux entretiens de Socrate, l'un avec le peintre Parrhasius, et l'autre avec le sculpteur Cliton, qui s'occupait, à ce qu'il paraît, essentiellement des statues des athlètes vainqueurs. C'est sur-tout de l'expression qu'il traite avec ces artistes habiles. On a cru même que l'art lui était redevable. Xénophon n'a pas négligé un entretien du philosophe avec la belle courtisane Théodote, sur la manière d'attacher et de retenir des amans. Socrate indique sur-tout la bonté du cœur, la réserve, et tout ce qui ressemble enfin à la vertu. Ce court entretien a de la grace : il sert aussi à peindre les mœurs de ce temps. Socrate et ceux qui le suivaient se rendirent tout à coup chez la belle Théodote, pour s'assurer s'il était vrai que sa beauté fût au-dessus de tout éloge. Ils la trouvèrent avec un peintre, auquel elle servait de modèle.

D'autres entretiens de Socrate roulent, avec les jeunes gens, sur la nécessité des exercices du corps, les inconvéniens de la paresse, et ceux de la gourmandise, telle qu'on la trouve chez les anciens, et qui consistait à se gorger de viandes et à manger avec excès.

Xénophon rapporte encore beaucoup d'entretiens de Socrate, d'un genre plus relevé, et relatifs à la justice, à la piété, à la connaissance des hommes et de soi-même. Il ne faisait pas du raisonnement un art; cependant la justesse parfaite de son esprit, dont le calme de son cœur ne permettait pas que les lumières fussent obscurcies, lui donnait le moyen d'analyser les

pensées, les définitions, les raisonnemens, les subtilités même. Il cherchait à communiquer cette sagacité naturelle à ses disciples, en les accoutumant à chercher le vrai en toutes choses. La logique n'a pas d'autre base.

Xénophon termine son recueil par ce bel éloge de Socrate, qui fait aussi une si belle leçon.

« Tous ceux, dit-il, que leurs penchans entraînent au bien, et qui ont connu Socrate, ne cesseront pas de le regretter, parce qu'ils trouvaient auprès de lui les plus grands secours dans la recherche de la vertu. Je l'ai bien connu; je l'ai vu tel que je l'ai dépeint : si religieux, qu'il n'osait rien entreprendre sans un avis du ciel; si juste, qu'il ne s'est jamais permis de faire le moindre tort à personne, et qu'il faisait le plus grand bien à tous ceux qui recherchaient son amitié; si tempérant, qu'il ne préféra jamais ce qui paraissait le plus agréable à ce qu'il croyait le plus honnête; si prudent, qu'il ne se trompait point entre le bon et le mauvais parti. Il n'avait pas, pour cela, besoin de consulter les autres; il n'avait qu'à suivre le sentiment exquis auquel il se laissait conduire. Enfin, capable d'éclaircir les plus grandes difficultés, de donner à des choses difficiles les définitions les plus claires; habile à connaître les hommes, toujours prêt à les reprendre de leurs fautes, et à les porter à l'honneur et à la vertu, tel m'a toujours paru Socrate; et sans doute c'est dire assez qu'il était le meilleur des humains, et qu'il en était le plus heureux. »

CHAPITRE III.

De quelques disciples de Socrate, des ouvrages qu'ils ont laissés, et des disciples qu'ils ont eus.

On ne saurait énumérer tous ceux qui furent disciples de Socrate; il faudrait, à beaucoup d'égards, rappeler les noms de tous les Athéniens qui, dans son siècle, ont eu quelque célébrité; et, sans parler de ceux qui exercèrent quelque influence sur les destinées de leur patrie, sans parler même du célèbre Platon, que ses talens placent hors de ligne, Glaucon, Phédon d'Elée, Eschine, Criton, le plus fidèle et le plus zélé des amis; Simon, corroyeur à Athènes; Simmias, Cébès de Thèbes, Aristippe, Euclide de Mégare, Antisthène, sont au nombre des principaux. Ces personnages avaient recueilli soigneusement les dialogues de leur maître commun. D'autres encore en avaient fait autant; mais il ne nous est rien resté de leurs précieuses compilations, et l'on a seulement de Cébès un morceau court, intitulé : *Le Tableau de la vie humaine.*

Cet ouvrage est un dialogue destiné à l'explication d'une allégorie très-morale.

L'auteur suppose qu'il se promenait dans le temple de Saturne, avec quelques amis. Occupés à considérer les présens qu'on y avait offerts, ils aperçurent un tableau dont ils ne purent comprendre le sujet : un

vieillard qu'ils rencontrèrent essaya de le leur expliquer, et là commence le dialogue.

Le tableau représentait une enceinte qui était la Vie. L'Imposture était à la porte, et au moyen d'un breuvage qu'elle faisait prendre à tous ceux qui entraient, elle leur communiquait l'erreur et l'ignorance.

Les Opinions, ainsi que les Voluptés, s'emparaient alors de celui qui était entré dans l'enceinte, et le conduisaient à sa perte, ou le conduisaient à son salut. La Fortune distribuait ses présens au hasard, et paraissait montée sur une boule mobile; tous les Maux marchaient à la suite des Vices et de la fausse Doctrine. Poètes, orateurs, dialecticiens, musiciens, géomètres, astrologues, etc. étaient à la suite de cette dernière; mais le Repentir pouvait ramener à la véritable Doctrine; la Continence et la Patience aidaient à gravir jusqu'à elle. Elle était assise sur une pierre carrée; la Vérité et la Persuasion se tenaient auprès de son siége; on atteignait par leur secours et les Vertus et la Félicité.

Telle est en substance cette allégorie, dont la très-sage et très-morale conclusion se trouve dans cette idée, que la sagesse seule est un bien, la folie seule un mal, et que le reste ne mérite que, relativement à son principe ou à ses effets, le nom ou de mal ou de bien.

Je ne puis m'empêcher de rappeler ici la préface que Gilles Boileau, traducteur de ce morceau, a mise à la tête de son ouvrage. Il y déclare qu'il s'est livré à son travail avec d'autant plus d'intérêt, que cette espèce d'allégorie est tout à fait du goût de son siècle : ce siècle

était le dix-septième. La Carte du royaume de Coquetterie, de l'abbé d'Aubignac, avait, nous dit-il, fait une grande réputation à celui qui en était l'auteur; le succès des Cartes du Tendre n'avait pas été moins complet; et ces froides allégories, si dépourvues d'intérêt à nos yeux, firent les délices d'un temps dont les richesses bien plus réelles font encore aujourd'hui les délices du nôtre.

Ce défaut de goût, à une époque où l'esprit sembla triompher, est assurément remarquable. Peut-être on préludait, par ces faibles essais, à la métaphysique, à l'art d'analyser; car c'était l'enchaînement des êtres allégoriques, et la justesse de leurs désignations, qui faisaient, en ce temps, le mérite et le prix de ces compositions fantastiques.

Aristippe, de Cyrène, a laissé après lui plutôt un nom célèbre qu'une école durable. Ses maximes sans doute n'avaient rien de précis; il rapportait tout à la volupté, mais il n'isolait pas son existence des devoirs de la société. Il usait de tout sans estime; et, ainsi que l'a remarqué le savant Le Batteux, sa devise ne différait de celle des stoïciens que dans l'application qu'ils en firent. « Je m'efforce, disait Horace, d'après le philosophe de Cyrène, je m'efforce toujours de me soumettre les choses, et de ne me point soumettre aux choses; » mais, pour professer avec grace les maximes de l'égoïsme, il fallait cet heureux mélange d'esprit, de penchans, d'habitudes, de qualités, qui se trouva dans Aristippe, et que peu de ses sectateurs ont su réunir comme lui.

Souvent l'auteur d'un système fort étrange l'honore de son propre mérite, et le fait estimer par ses propres talens, tandis que ceux qui prétendent l'adopter se plongent dans le vice ou se rendent ridicules; mais l'auteur d'un système ne l'a pas toujours eu; les idées qu'il avance sont le résultat laborieux des combinaisons qu'il a faites; et s'il s'est égaré enfin dans ses dernières conclusions, ses notions primitives du moins les modifient toujours, sans qu'il s'en doute, et leur imposent une modération, j'ai presque dit une sagesse, qui n'était pas de leur essence, et qui fait ensuite illusion.

Théodore, l'un de ceux qui suivirent Aristippe, se déclara ouvertement athée, et professa l'insouciance à tel point, qu'il affirma qu'on ne devait pas s'exposer, même pour servir sa patrie.

Nous verrons sous les Ptolémée un disciple d'Antipater, qui avait suivi Aristippe, traiter avec tant de chaleur du mépris de la vie, que plusieurs de ses auditeurs se tuèrent après l'avoir écouté. Nous en verrons un autre prêcher l'ingratitude et calomnier l'amitié; conséquences funestes d'une présomptueuse erreur : car, de quelque manière qu'on l'interprète, la volupté n'est le souverain bien qu'aux regards et au cœur de l'homme personnel; et la nature a donné l'égarement de l'esprit pour châtiment à la sécheresse de l'âme.

Il parait qu'Aristippe passa une partie de sa vie à Syracuse, auprès de Denys l'Ancien. Il aimait le luxe des cours; mais il disait, dans certaines occasions, que les philosophes devaient se trouver auprès des tyrans

comme les médecins auprès des malades. On le vit, dans une circonstance, faire jeter les richesses que ses esclaves portaient à sa suite, afin de faire hâter leur marche, et pour manifester de toutes les manières son indifférence parfaite pour tout ce qui n'est qu'accessoire. Un jour qu'il s'était mis aux pieds de Denys l'Ancien pour en obtenir une grace en faveur d'un de ses amis, il répondit à tous les reproches, que ce n'était pas assurément sa faute si cet homme n'avait des oreilles qu'aux pieds. Diogène Laërce a cité un grand nombre de mots heureux qui appartiennent à Aristippe. On lui demandait un jour quel avantage avaient les philosophes? Celui, dit-il, de vivre toujours de même, quand toutes les lois périraient.

Aristippe avait composé une Histoire de Lybie, qu'il dédia à Denys l'Ancien, et plusieurs dialogues sur des sujets moins sérieux qu'agréables. Il eut une fille appelée *Areté;* il la rendit savante, et la mit à son tour dans le cas d'instruire son fils, le jeune Aristippe, et de perpétuer ainsi, pour quelque temps, cette secte cyrénaïque dont le nom sourit au plaisir.

Antisthène a fondé une secte dont la durée a été bien plus longue. Ses préceptes sévères avaient sans doute, dans leur austérité, quelque chose de plus conforme à la véritable nature de l'homme, que cette philosophie des voluptés dans laquelle l'esprit se confond quand il vient à l'approfondir. Il est certaines lumières qui brillent pures au fond de nos ames, et qui obligent l'apôtre du plaisir à contredire dans ses applications le sens qui d'abord le séduit. Les maux et les chagrins sont inhé-

rens à notre humanité; le bien qui nous est propre est la consolation. Les jouissances extérieures ne sauraient atteindre notre ame; et le détachement, fût-il même excessif, lui prête, en ses fréquentes épreuves, de la force et de la grandeur.

On dit que ce fut Antisthène qui poursuivit les accusateurs de Socrate, et qui obtint le bannissement d'Anytus, et le supplice de Mélitus. Diogène de Sinope fut son disciple; et ce fut lui qui ajouta aux principes professés par son maître, une pratique extérieure qui distingua depuis les cyniques. Affectant de dédaigner et les subtilités et les raisonnemens qui ne lui paraissaient que de brillans artifices, on le vit marcher devant un sophiste qui prétendait nier le mouvement; et Platon ayant dit une fois que l'homme était un animal à deux pieds, et sans plumes, Diogène jeta dans l'académie même, un coq entièrement déplumé, en s'écriant: Voilà l'homme de Platon. Mais un jour qu'il affectait de salir avec ses pieds nus les tapis sur lesquels Platon était couché, en répétant: Je foule aux pieds le vain orgueil de Platon, ce philosophe lui répondit: C'est par un autre orgueil; et il avait coutume de dire que Diogène, à ses yeux, était Socrate fou.

En vérité, si quelque chose peut faire sentir le besoin d'une lumière surnaturelle, que les esprits saisissent dès qu'on la leur présente, c'est l'espèce de divagation où se perdirent plus ou moins tant d'esprits supérieurs dans le siècle de leur plus entière et de leur plus honorable indépendance.

Diogène était de Sinope, colonie grecque dans le Pont.

Banni de cette ville avec son père, pour avoir fait de la fausse monnaie, il vint à Athènes, et suivit les leçons d'Antisthène. Enlevé par des pirates, et acheté par Xéniades de Corinthe, il passa presque toute sa vie auprès de son libérateur, et s'occupa avec succès de l'éducation de ses enfans, et même du soin de sa maison; et Xéniades disait souvent qu'il y avait reçu un bon génie.

Ce fut à Corinthe que Diogène connut la fameuse Laïs: il fut ému de tant de charmes, et ne la trouva pas insensible à ses vœux. Sans doute ce Diogène, dont nous nous représentons la besace et le tonneau plus aisément que le caractère, était doué d'un esprit supérieur, et de cette originalité piquante qui plaît toujours quand elle est vraie.

On dit qu'un jeune homme d'Athènes ayant un jour mis son tonneau en pièces, les Athéniens firent punir le jeune homme, et rendirent un tonneau au philosophe mendiant.

Nos mœurs répugnent à cette espèce de mendicité, que les cyniques affectèrent toutes les fois qu'ils furent dans le besoin; mais ils exigeaient et n'imploraient pas. L'orgueil et l'austérité des cyniques couvraient l'espèce de bassesse qu'eux-mêmes prétendaient bien ne pas trouver dans leurs actions; et l'esclavage domestique empêchait que le philosophe impérieux ne fût suivi presque aussitôt d'un solliciteur misérable.

On a attribué à Diogène quelques écrits, et même plusieurs tragédies; mais la plus saine partie de l'anti-

quité a donné à d'autres auteurs les ouvrages qu'on lui prêtait.

Ceux qui l'avaient écouté et suivi, se disputèrent l'honneur de fournir à ses funérailles, et ils érigèrent en commun un chien de marbre sur son tombeau.

Diogène eut plusieurs disciples, et l'on a compté parmi eux le rigide et vertueux Phocion, dont les vertus exagérées firent le malheur et les fautes.

Onésycrite fut un des plus célèbres; on le compara à Xénophon; il suivit Alexandre le Grand, ainsi que Xénophon avait suivi Cyrus, et il écrivit son histoire.

Cratès, de Thèbes, ajouta aux principes et aux manières cyniques de son maître, tout ce que les défauts d'un extérieur rebutant, et les dispositions d'un caractère effronté pouvaient avoir de plus étrange: cependant il eut des disciples; et Hypparchia, de Thèbes, s'attacha si profondément à lui, qu'elle voulut l'épouser, malgré tous ses parens, et en dépit des représentations qu'il ne craignit pas de lui faire. Elle le suivit par-tout; elle adopta le genre de vie qu'il suivait: on dit que le style de cette femme extraordinaire approchait de celui de Platon, et on lui a attribué des tragédies toutes remplies de hauts sentimens.

Stilpon, de Mégare, figure aussi parmi les disciples de Diogène. Stilpon l'avait été d'abord d'Euclide; et l'antiquité l'a cité comme un des hommes les plus éloquens et les plus habiles dans le discours. Un jour qu'il reprochait à la courtisane Glycère de corrompre toute la jeunesse: peu importe, dit-elle, que la jeunesse soit dérangée par une courtisane ou par un sophiste. Ce mot

plein de sagesse fut utile à Stilpon. Il réforma l'école de Mégare, et en bannit les sophismes et les subtilités. Ce philosophe, recherché par Démétrius Poliorcète, profita de son ascendant sur ce prince pour lui inspirer des sentimens humains et généreux. Il composa, pour ce motif, un ouvrage qu'il lui remit, et que le conquérant lut avec intérêt. Stilpon jouit toute sa vie d'une extrême considération dans la Grèce, et le célèbre Zénon, fondateur du Portique, sortit de l'école de Stilpon.

CHAPITRE IV.

De Platon et de ses ouvrages.

PLATON, que les charmes de son style ont fait nommer l'Homère des philosophes, a mérité que la pureté de ses idées le mît au premier rang des dispensateurs de la morale. Platon a réuni toute la science de son siècle, il a entrevu les progrès dont elle était susceptible; et sa vie, réellement active, l'a honoré autant que ses écrits.

Platon était d'une famille illustre; il descendait de Codrus et d'un frère de Solon. On dit que dans un songe qu'eut le père de Platon, Apollon déclara que l'enfant qui naîtrait lui devrait la naissance. Un essaim d'abeilles déposa son miel sur ses lèvres, tandis qu'il dormait dans un bosquet, et que sa mère, qui l'y avait

laissé, offrait, avec son père, un sacrifice aux Nymphes et aux Muses; enfin, la veille du jour où Socrate le reçut au nombre de ses disciples, Socrate avait songé qu'il portait un jeune cygne dans son sein, et que le cygne, ayant pris son essor, avait chanté d'une voix mélodieuse.

Platon, doué, dès son enfance, des plus heureuses dispositions, se livra aux exercices du gymnase sous Ariston, d'Argos; et ce fut avec tant de succès, qu'il pensa à suivre uniquement la profession honorée des athlètes. Presque tous ses écrits attestent l'importance qu'il attacha toujours aux exercices du corps. Les mouvemens qu'imposent de nos jours et les devoirs et les plaisirs étaient, à mille égards, étrangers aux anciens, et ils ne concevaient pas qu'un homme pût s'abstenir de quelque exercice journalier.

Platon apprit la grammaire sous Denys, la musique sous Dracon, d'Athènes, et sous Métellus, d'Agrigente. Il se livra à la peinture, il se livra à la poésie, et à l'âge de vingt ans il avait composé plusieurs tragédies. Il entendit Socrate, et renonça à tout pour étudier la sagesse. Il voulut, peu d'années après, tenter de défendre Socrate; mais le génie qui présidait à la destinée du plus sage des hommes l'obligea de refuser ce secours. Platon suivit Euclide jusqu'à Mégare, et prit ensuite le parti de voyager, afin de réunir la science qui se pouvait recueillir en différens pays. Il avait étudié la philosophie d'Héraclite sous Cratylus, celle de Parménide sous Hermogène. Il alla en Egypte, il y entendit les prêtres de cette contrée, dont les temples

gardaient de si précieux dépôts, et l'on pense qu'il y puisa quelques notions sur les livres hébreux.

Platon, à Cyrène, se lia avec un géomètre appelé Théodore; mais ce fut en Sicile, et dans la société des pythagoriciens qu'il étendit ses connaissances mathématiques. On a cru qu'il avait trouvé la duplication du cube; ses écrits, en tout cas, offrent par-tout la preuve de son attrait pour les sciences exactes, et de sa confiance dans les progrès que bientôt elles devaient faire.

C'est à son voyage en Sicile que Platon connut Denys l'Ancien. Il paraît que ce tyran, blessé de quelques réponses trop libres, le fit vendre comme un esclave. Racheté par quelques philosophes, et enfin de retour à Athènes, il ne put pourtant résister aux prières que lui fit Dion, et aux instances des pythagoriciens, qui le conjurèrent de venir à Syracuse, et lui promirent que pour le prix de cette mission philosophique, il ferait un sage du jeune Denys. Tout réussit d'abord, au-delà de ses vœux : la cour devint une école de sagesse; mais les ennemis de Dion, effrayés de la métamorphose, opposèrent à Platon le savant Philistus, et vinrent à bout d'inculper Dion lui-même dans l'esprit du jeune Denys. Dion fut exilé, et Platon, après de longs délais, obtint la liberté de retourner en Grèce.

Il y trouva Dion, et voulant le mettre en crédit dans Athènes, il lui permit de faire, sous son nom, des frais d'une grande magnificence, pendant les fêtes de Bacchus. Denys, jaloux d'un tel succès, voulut abso-

lument revoir le philosophe; il s'empressa de lui écrire, il le somma au nom des intérêts de Dion même de revenir à Syracuse. Platon céda encore, mais découvrant bientôt que toutes les promesses du tyran étaient vaines, et que, non content d'avoir privé Dion du revenu de ses biens, il avait marié son épouse à un autre, il retourna en Grèce pour la troisième fois, et Dion, qui le vit dans les jeux olympiques, apprenant de lui ce qui s'était passé, conçut à l'instant l'entreprise dont le dénouement fut une catastrophe.

Platon passa paisiblement le reste de sa longue vie. Un citoyen d'Athènes, nommé Académus, lui fit présent d'un jardin planté d'arbres, et ce fut sous leur ombrage qu'il reçut et communiqua les inspirations de la sagesse. Ce sanctuaire reçut le nom d'Académie; Platon y fut entouré de disciples, et Casthénie, courtisane célèbre, y suivit toutes ses leçons.

Ce philosophe mourut à plus de quatre-vingts ans, et jouissant déjà de la gloire immortelle que le temps a depuis consacrée à son nom.

On a dit que les Cyrénéens avaient demandé à Platon de faire des lois à leur usage, et qu'il leur avait répondu qu'ils tenaient trop à leurs richesses, pour recevoir de bonnes lois. Les Thébains eurent de lui un semblable refus, et il leur dit que l'égalité était trop loin de leurs idées. Plusieurs cités de la Grèce pourtant prirent quelques-uns de ses disciples pour être leurs législateurs. Son école resta célèbre; Aristote en sortit; Théophraste la fréquenta; Polémon, Crantor de Salos, et Démétrius de Phalère, soutinrent, plus ou

moins, les maximes de cette brillante Académie, que Speusippe, neveu de Platon, et le fameux Xénocrate présidèrent successivement.

On vit, après dix-huit siècles entiers, le rénovateur des beaux-arts et des lettres, Côme de Médicis, former à Florence le plan d'une Académie platonique. Laurent le Magnifique en réalisa la pensée, et les réunions eurent lieu quelque temps, à l'époque du 7 novembre, le jour de la naissance et de la mort de Platon. On dissertait sur ses ouvrages, dont on tirait les articles au sort; on traitait de la langue italienne; et cette intéressante société, qui devint l'origine des Académies des belles-lettres, compta dans son sein Machiavel, Politien, Landinus, Marsile Ficin, Pic de la Mirandole. Les troubles de Florence la dispersèrent en 1521; mais, sous une forme nouvelle, elle y renaquit de ses cendres.

Platon joignit à des talens divins une douceur enchanteresse. Timothée, célèbre général athénien, qui l'entendit dans le temps de ses propres triomphes, s'écriait: O l'heureuse vie! ô la vertueuse félicité! Il fit de son neveu Speusippe un philosophe et son successeur, en dépit des écarts de sa première jeunesse. Quand le jeune homme, rebuté de ses parens, se réfugiait auprès de lui, jamais Platon ne paraissait avoir connu ses égaremens; et, vivant en quelque sorte en sa présence, il imprimait dans un cœur vivement touché la plus puissante des leçons.

Platon ne se maria point, mais il aima ses frères, son neveu, sa famille. On lui a attribué des vers, qui

furent sans doute, s'ils sont de lui, les premières fleurs de sa jeunesse. Dans les uns, il disait d'une courtisane, déjà vieille, que l'amour se tenait encore en embuscade dans les rides de son front; en d'autres, il chantait ces préceptes connus, anciens comme le temps, nouveaux comme les saisons, qu'il faut jouir de la jeunesse, que la beauté est une fleur, et qu'il faut se hâter d'aimer, si l'on ne veut perdre ses beaux jours. Une autre pièce attribuée à Platon, contenait au moins une ingénieuse pensée: Vénus avait voulu éloigner les Muses d'elle; mais cet ordre imprudent avait failli en éloigner l'Amour.

Les lettres de Platon, conservées en petit nombre, ont presque toutes pour sujet les relations qu'il eut en Sicile, et plusieurs en contiennent l'histoire. Elles sont adressées la plupart au jeune Denys, à Dion, ou aux parens et aux amis de Dion, après la mort de cet enthousiaste aussi sombre que vertueux.

Les lettres d'un personnage célèbre font plutôt partie de ses actions, qu'elles ne le font de ses ouvrages. On croit, en les lisant, recevoir une confidence, et l'intérêt que l'on éprouve approche de celui que causerait un entretien. Les lettres de Platon sont un beau monument d'esprit et de sagesse. Tous les hommes peuvent y trouver de sages conseils; et tous les temps, un trésor abondant de vérités et de lumières.

Il faut lire ces lettres qu'on ne peut analyser, et dont toute apparence d'affectation est bannie; riches de sentimens et de pensées, on n'y regrette point les ornemens que l'écrivain pénétré ne songea point à y

ajouter. Je vais en rapprocher seulement quelques traits; ils donneront l'idée des principes de Platon sur la conduite convenable aux hommes d'état.

« La sagesse et la souveraine puissance, dit-il dans une lettre à Denys, sont faites l'une pour l'autre; elles ont toujours cherché et cherchent encore à s'unir; on aime à les trouver ensemble. Ne soyons pas indifférens sur les jugemens de l'avenir. L'espèce de pressentiment qu'en ont les grandes ames, me ferait croire aisément que les morts ont quelque connaissance de ce qui se passe ici bas. L'homme pervers n'en convient point; mais de quel prix est la croyance du méchant à côté de celle du sage. » « Partagez avec d'autres, écrivit-il à Dion, partagez cette valeur, cette impétuosité, cette force qui fait le caractère des héros; mais réservez-vous la justice, la vérité, la bienveillance, cette sagesse supérieure qui élève autant un prince au-dessus des autres hommes, qu'il est au-dessus d'eux par son rang et sa dignité. Vous devez vous souvenir qu'on doit trouver entre vous et les autres citoyens, la même différence qu'il y a entre un homme et un enfant. Il faut qu'on soit persuadé que vous êtes réellement tel que vous affectez de paraître. Avec le secours de l'Etre suprême, rien ne vous est plus facile; la fortune vous a placé dans un poste si éminent que vous pouvez, pour ainsi dire, être aperçu de l'univers entier, sans changer de place. » Et plus loin il ajoute: « Je ne dois pas vous taire que bien des gens vous reprochent de n'être point assez affable. Souvenez-vous que la bienveillance de nos semblables est né-

cessaire dans toutes nos entreprises, et que nous abandonnons bien vite celui qui semble nous rebuter. »

Platon expose dans ses lettres comment, après avoir été témoin des troubles et des maux de sa patrie, il avait reconnu que toute espérance de réforme y était interdite, et que du moins tout effort en ce genre excèderait les forces d'un seul homme; et s'étant borné à méditer sur les bases de la politique, il avait conclu qu'on ne pouvait espérer la fin des misères humaines, que lorsque les philosophes seraient rois, ou que les rois seraient devenus philosophes.

Ce fut cette illusion qui le conduisit en Sicile, quand il y fut appelé auprès du jeune Denys. Dion n'avait pas d'autre envie que de faire servir les dispositions qu'il supposait dans ce jeune prince, à opérer sans secousse une révolution nécessaire.

C'est une erreur bien dangereuse, parce qu'elle séduit, que celle qui fait commencer une immense entreprise, sans autre point d'appui que ses propres idées, et l'ascendant qu'on se flatte d'exercer et de conserver sur un autre. Tout ce qui manque de base, manque aussi de portée, et ne peut produire que des troubles affreux. Un prince conseillé se révolte bientôt contre la conduite même qu'on lui a fait tenir; le conseiller, qui s'est identifié de plus en plus à ses projets, ne peut plus résister au besoin, et je dirai presque au devoir de s'emparer de quelque action, et de se placer puissance modératrice là où son souffle inaperçu n'avait fait que soulever les flots. Les défiances, les trahisons, flétrissent alors toutes les ames, obs-

curcissent tous les esprits qui croient seulement se désabuser; et les maux parvenus au comble ne cessent que lorsqu'une excessive fermentation a combiné des résultats inattendus.

Les maux de Syracuse en furent, à cette époque, un déplorable exemple. L'aveuglement patriotique de Dion, la malheureuse légèreté de Denys, le fatal et inévitable entraînement qui les perdit tous deux, furent la source des malheurs qui désolèrent si longtemps la Sicile. Timoléon enfin parvint à les faire cesser, et il fallut, comme nous l'avons vu, repeupler presque toutes les villes.

Platon, loin de vouloir concourir à bouleverser l'état, qu'il se flattait de guérir, tenait pour maxime inviolable, ainsi que ses Lettres en font foi, que le sage doit indiquer les fautes du gouvernement quand elles peuvent se corriger; mais qu'il doit garder le silence si ses avis doivent entraîner sa perte; si une révolution ne peut s'opérer sans répandre le sang d'une partie des citoyens, ou causer la ruine et l'exil d'une autre; son devoir unique, alors, est de prier les dieux en secret d'amener, et pour lui et pour tous, des temps qui soient moins malheureux. « Si vous pouviez, dit-il plus loin, en s'adressant aux amis de Dion, si vous pouviez changer le gouvernement présent, et mettre tout à coup les choses dans une autre situation, vous ne pourriez encore vous flatter de faire le bonheur de votre patrie : vous devez savoir, par expérience, qu'il ne faut, dans ces sortes de crises, qu'un petit incident non prévu pour renverser l'édifice

qu'on avait commencé de bâtir, et entraîner après soi un déluge de maux, qu'aucune puissance ne peut ensuite arrêter. »

Platon recommande en général que, pendant les troubles civils, la justice soit maintenue égale, et que le parti qui prétend s'affermir fasse à ses ennemis le moins de mal possible, à tous le plus de bien qu'il est en son pouvoir.

Tout est substance dans les lettres écrites à des personnes qui agissaient effectivement : Platon n'y entame aucune dissertation; mais, dans celles qui s'adressent à Denys, et ce sont les moins nombreuses, on trouve quelque aperçu sur les entretiens purement philosophiques qui avaient roulé entre eux, et qui avaient pour objet l'essence des choses : Platon semble se proposer de n'exposer jamais au vulgaire les opinions qu'il s'est formées à cet égard, et l'on trouvera peut-être un peu de sécheresse dans les reproches qu'il fait à Denys, sur la présomption avec laquelle il prétendait avoir entrevu la solution de certaines difficultés abstraites. Platon soutint dans une de ses épîtres, que le principe de la vie philosophique n'est pas hors de nous, mais que l'ame, pour y être propre, doit avoir une certaine convenance avec la justice et l'honnêteté, et qu'il faut qu'il s'y joigne une mémoire heureuse et une grande pénétration d'esprit.

Les ouvrages philosophiques de Platon ont tous la forme de dialogues. Socrate, presque toujours, y fait le principal rôle; et dans les entretiens rapportés par Platon, comme dans ceux que nous a conservés Xé-

nophon, Socrate, le plus souvent, propose des questions, et suit de point en point la réponse qu'on lui fait. Il pousse avec un flegme inébranlable et les demandes et les répliques à la plus grande absurdité; il lui arrive aussi de ne pas saisir toujours le sens figuré que peuvent offrir les réponses qui lui sont faites, et d'en suivre uniquement le sens tout littéral. Il veut alors forcer ses interlocuteurs à exprimer avec précision leurs idées, ou il veut obliger celui qu'il interroge à convenir de son ignorance. Ainsi, dans le dialogue intitulé : *Le premier Alcibiade*, ou *De la Nature humaine*, Socrate demande à ce jeune homme, près de se lancer dans la carrière politique, sur quel sujet il se propose de conseiller les Athéniens. « Sera-ce, lui dit-il, sur la formation des caractères de l'écriture? — Non. — Sur les exercices du gymnase? — Non. — Sur la musique? — Non. — Sur la manière de construire les vaisseaux? — Non, sans doute, car un charpentier en saurait sûrement davantage, et, s'il s'agissait de maladies, un médecin en connaîtrait mieux; mais ce sera, dit Alcibiade, et sur la paix et sur la guerre. La guerre, répond Socrate, la guerre doit être juste; or, vous avez appris à lire et à écrire, à jouer de la lyre, à lutter, avez-vous donc appris ce que c'est que la justice, ou bien l'avez-vous toujours su? Je l'ai appris, dit Alcibiade. A quelle époque? reprend Socrate. Serait-ce bien il y a un an? — Non; deux ans, trois ans peut-être. — Je pense, moi, que vous le saviez dès le temps même de votre enfance; vous saviez, dès ce temps, accuser d'injustice les jeunes

compagnons de vos jeux. C'est le peuple, dit Alcibiade, qui m'a enseigné la justice. Le peuple, reprend Socrate, enseigne le langage : il le sait; mais il n'enseignerait pas à faire une statue, car il ne sait pas les secrets de cet art. Peut-il bien enseigner ce qui est juste, quand il est trop sûr qu'il l'ignore? Ainsi le bel Alcibiade, ainsi le fils de Clinias, va prendre la parole pour conseiller les Athéniens sur ce qu'il ne sait pas lui-même! Mais, reprend Alcibiade, le juste est toujours clairement connu. Les Grecs ne délibèrent que de ce qui est utile, et la chose est bien différente! Le prouveriez-vous? dit Socrate.—Je n'ose plus parler devant vous.—Eh bien, répond Socrate, je vais vous prouver le contraire; seulement répondez moi. »

Socrate fait, en peu de mots, déclarer au jeune homme combien une lâcheté même, quand elle sauve la vie, est plus horrible que la mort. En grec, le mot qui signifie *bien faire* est reçu aussi dans cette acception, *être heureux*. Alcibiade s'embarrasse dans ses propres paroles et dans l'idée qu'il croit avoir, car Socrate l'oblige à conclure, dès qu'il a avancé une seule proposition, et tous ses résultats deviennent contradictoires. Frappé de tant d'incertitudes, Alcibiade convient enfin de son ignorance; mais Socrate le force à en distinguer deux : l'une qui se connaît, et elle est sans danger, comme celle du passager qui ne sait pas la manœuvre, et laisse agir le pilote en toutes choses; l'autre qui se croit la science, et elle est pernicieuse, elle est honteuse tout à la fois. Le disciple ne conteste rien; il se contente de penser que

les heureux talens qu'il a reçus de la nature le mettront dans le cas de l'emporter sur ceux qui se mêlent du gouvernement de l'état. Socrate lui reproche vivement une ambition si peu digne de lui. Alcibiade doit s'élever au-dessus de tous les hommes, et non pas seulement au-dessus d'hommes sans talens. Socrate ajoute qu'il aura à combattre et Lacédémone et le grand roi, et il oppose avec une douce ironie la noblesse du roi de Perse à celle dont Alcibiade se plaît à se vanter; l'importance, les richesses, l'éducation soignée d'un prince qui règne sur l'Asie à celles d'un particulier né au sein de la ville d'Athènes. Il représente les railleries que ferait Amestris, mère d'Artaxercès, si on lui disait que ce n'est point sur sa supériorité morale, mais sur sa belle taille, sur ses graces, que l'Athénien Alcibiade fonde l'espérance d'un succès contre la puissance de son fils. Il lui rappelle cet adage de Delphes, qui revient si souvent dans ses sages discours : *Connais toi;* il lui déclare enfin que Dieu, qui ne lui avait pas encore permis de l'entretenir sur de pareils sujets, le députait en ce moment vers lui pour lui montrer le chemin de la gloire.

« Mais dans quelle vertu Alcibiade se proposera t-il d'exceller? — Assurément, dans celle qui rend propre aux affaires. — De quelles affaires veut-il parler? Sont-ce de celles du manége ou de la navigation? — Non; de celles qui occupent les plus habiles Athéniens. — Mais de quelle genre d'habileté s'agit-il? est-ce de celle du cordonnier? est-ce de celle du tailleur? —

Non; il s'agit de l'habileté qui peut servir à gouverner? — Est-ce à gouverner les chevaux? — Non; c'est à gouverner les hommes. — Quels hommes, encore? les malades, peut-être? les moissonneurs, les danseurs, les mariniers? — Non pas; les hommes qui vivent ensemble, et sous les mêmes lois. — Mais l'art de commander aux marins, aux danseurs, n'a-t-il pas en lui-même son nom? et l'art que veut acquérir Alcibiade ne doit-il pas en avoir un aussi? Cet art est celui de conseiller; mais ne faut-il pas connaître bien les parties sur lesquelles doivent porter les conseils? » Alcibiade, toujours serré plus étroitement, ne trouve plus un mot à répondre à des questions puisées dans les objets les plus vulgaires. Socrate lui démontre qu'il faut, pour s'éclairer, revenir à l'adage *Connais-toi;* et, procédant ensemble à la connaissance de l'homme, ils découvrent graduellement que l'homme, par sa nature, est autre chose que le corps. L'homme se sert de son corps, ainsi l'ame est tout l'homme, et le corps est son instrument.

L'œil, pour se juger lui-même, se regarde dans un autre œil; l'ame, pour se voir, doit se regarder dans une ame, et dans cette partie de l'ame où s'engendre toute sa vertu, qui est la sagesse; ou bien encore elle doit se regarder dans quelque chose de plus noble, à quoi cette partie de l'ame ressemble, à quelque égard. C'est dans cette ame dont la nôtre n'est que l'image, dans cette ame toute divine qu'il faut se regarder; c'est en contemplant bien toute la Divinité, c'est-à-dire Dieu et la sagesse, qu'on peut se connaître soi-même

parfaitement. Ce n'est point avec des richesses que l'homme soulage ses malheurs ; il n'a de vrai secours que celui de sa sagesse, et c'est en un mot la vertu qu'il faut donner à ses concitoyens. Alcibiade, continue le sage plein d'éloquence, Alcibiade agira toujours avec justice, s'il se regarde toujours dans la Divinité, dans cette lumière resplendissante qui seule montre la vérité ; mais si au lieu de regarder la Divinité et la véritable lumière, il regarde ce qui est sans Dieu et plein de ténèbres, il ne fera que des œuvres de ténèbres, des œuvres pleines d'impiété, parce qu'il ne se connaîtra pas lui-même. Alcibiade convaincu, déclare avec Socrate que le vice n'est que bassesse, et n'appartient qu'à l'esclavage, et que la vertu seule est un apanage fait pour l'existence d'un homme libre; il rougit de l'état où il est; il se promet de s'en tirer, si toutefois il plaît à Socrate, et Socrate lui répond : Dites s'il plaît à Dieu.

Tout ce dialogue est conduit avec beaucoup de grace, mais la marche en est lente, et il en est ainsi de presque tous les dialogues de Platon. La philosophie, dit l'estimable Dacier, en commençant la traduction des ouvrages des philosophes, la philosophie demande pour disciples des hommes libres qui soient maîtres de tout leur temps, et qui, satisfaits de découvrir la vérité, ne s'inquiètent pas si les discours qui les y mènent doivent être plus longs ou plus courts.

Dans le deuxième des dialogues appelés du nom d'Alcibiade, Platon fait rencontrer Socrate et ce jeune

homme à la porte d'un temple, où celui-ci vient prier. Socrate l'interroge sur les dispositions qu'il va porter à la prière; il lui fait sentir le danger des vœux trop imprudens que l'ignorance invite à proférer, il cite comme un modèle cette belle invocation, composée par un poète. « Grand Dieu, donnez-nous les biens qui nous sont nécessaires, soit que nous vous les demandions, ou que nous ne vous les demandions pas, et éloignez de nous les maux, quand même nous vous les demanderions. » Les Lacédémoniens n'importunaient les dieux que pour obtenir d'eux ce qui est beau et ce qui est bon. Les dieux, ajoute Socrate, ont plus d'égard à l'état de notre ame qu'à nos présens et à nos sacrifices; ils savent distinguer les hommes justes et saints, et l'oracle d'Ammon prononça une fois que le Dieu mettait plus de prix aux simples bénédictions des Lacédémoniens qu'aux riches offrandes des Athéniens. Ceux-là seuls, dit Socrate, sont justes et sont sages, qui savent, dans leurs paroles comme dans leurs actions, s'acquitter de ce qu'ils doivent et aux dieux et aux hommes.

Un auteur a dit que Platon possédait un art admirable pour placer, et pour présenter ses interlocuteurs au commencement de ses dialogues. Le jeune Alcibiade et le sage Socrate, à l'entrée d'un temple imposant, et discourant avec simplicité sur la prière et sur les dieux, offrent sans doute à la pensée une image pleine d'intérêt.

L'Eutyphron, l'Apologie de Socrate, le Criton et le Phédon, sont quatre morceaux que l'on peut com-

parer, dans l'ordre où je viens de les placer, aux parties d'un drame sublime.

Accusé par Mélitus, et se rendant au portique du roi, ou de l'archonte roi, pour répondre, Socrate trouve le devin Eutyphron, et ce devin lui confie qu'il vient pour accuser son propre père, comme coupable d'homicide. Un de ses fermiers, étant ivre, s'était emporté si furieusement contre un esclave, qu'il l'avait tué. Le père d'Eutyphron avait fait charger de chaînes ce frénétique meurtrier, il l'avait fait jeter dans un cachot, et le malheureux y était mort. C'était au sujet de cette mort qu'Eutyphron venait pour accuser son père.

Socrate, sans paraître chercher à le dissuader d'un pareil crime, l'interroge d'un ton calme, avec l'accent du doute, et le desir apparent d'être éclairé par un homme si supérieur sur la justice, sur la sainteté, sur leur essence, et sur les actions qui en portent l'auguste caractère. Cette discussion est liée, avec un art extrême, aux accusations mêmes portées contre Socrate. Eutyphron s'autorise de l'exemple des dieux. Jupiter enchaîna le vieux Saturne, son père, parce qu'il dévorait ses enfans au berceau. « Eh quoi! répond Socrate, est-ce donc là ce qui fait qu'on me cite en justice? Quand on me proposait de tels contes sur les dieux, je ne les recevais qu'avec peine; mais si vous, Eutyphron, vous croyez toutes ces choses, comme tout le peuple les croit, il faudra bien que nous les croyions aussi. Au nom de l'amitié, dites, les croyez-vous? » Eutyphron ne craint pas de l'affirmer. Il répète son affirmation quand Socrate lui

demande s'il croit bien sérieusement qu'il y ait entre les dieux, des haines, des guerres, des combats, et qu'il règne parmi eux de ces passions étranges que les tableaux, les tapis, et les ouvrages des poètes nous représentent ? Socrate vient peu à peu à lui faire définir ce qu'est la sainteté; et il faut lire dans le dialogue même avec quel art il enlace Eutiphron dans les réponses qu'il en obtient. La confiance implicite qu'annonce le devin dans les traditions relatives à l'histoire des dieux, l'oblige de convenir que les dieux quelquefois peuvent ne pas s'accorder dans les jugemens qu'ils portent des mêmes choses. Mais si ce que tous les dieux approuvent est saint, si ce que tous les dieux condamnent est profane, ce qui est approuvé des uns et condamné des autres ne sera-t-il donc ni profane, ni saint, ou plutôt sera-t-il tous les deux ? Socrate feint de supposer qu'Eutyphron ne veut point lui découvrir ses secrets. Eutyphron s'étonne, à son tour, de ce que toutes les propositions qu'ils ont l'air d'établir s'évanouissent et leur échappent. Il lui arrive enfin de soupçonner que la sainteté et la piété sont cette partie de la justice qui concerne le soin et le culte des dieux. Socrate lui fait réduire cette définition, et bientôt, selon Eutyphron, la sainteté est la science de donner, et de demander aux dieux : de sorte que la sainteté est un trafic entre Dieu et les hommes. Eutyphron est forcé de convenir que l'homme saint n'est pas utile aux dieux, mais qu'il leur est agréable. Enfin, toujours plus pressé par Socrate, il se dérobe à l'entretien, et il est demeuré constant qu'il n'avait pas osé porter l'accusation qu'il méditait. Ce triomphe

secret de Socrate, au moment qu'il allait devenir une victime de l'envie, ressemble à celui de Dieu même, quand il détourne le méchant du mal par l'influence inaperçue de quelque cause secondaire.

L'Apologie de Socrate, conservée par Platon, est, ainsi que nous l'avons dit, conforme, pour le fond, à l'extrait que Xénophon en a recueilli, et réuni à ses ouvrages; mais on ne peut douter que le discours rapporté par Platon n'ait bien plus d'importance, et par conséquent bien plus d'intérêt. Je ne crois pas qu'on puisse lire un plus beau morceau : la douceur, la simplicité, la vérité, qui le caractérisent, séparent toujours cette belle apologie de toute espèce de plaidoyer connu. Jamais le compte d'une vie de soixante-dix années ne fut rendu d'une manière plus noble; jamais de plus saines opinions ne furent exposées avec plus de candeur. La condamnation de Socrate est un fait consacré dans les fastes de l'histoire. Il semble assurément que la sagesse des dieux ait voulu pour toujours réprimer l'orgueil que les hommes auraient pu mettre dans leur sagesse; mais la vie de Socrate reste aux hommes comme un modèle digne à jamais de leur émulation. Inconcevable arrangement des choses humaines! la terre n'a porté qu'un Socrate, et sa condamnation n'a point causé de secousse dans le lieu où elle a été prononcée! et rien, à cette époque, n'a paru ébranlé dans les destins d'Athènes!

Socrate rappelle dans son discours comment, longtemps avant l'accusation juridique qu'on lui intente, le poète Aristophane avait mis sur la scène un certain

Socrate qui prétendait connaître les secrets de la nature; mais Socrate, sans mépriser cette étude, déclare qu'il ne s'y attacha jamais.

Il recherche sans arrogance les causes de l'envie qui s'acharne à le poursuivre. Un oracle avait déclaré qu'il était le plus sage des hommes; et, certes, quelque opinion qu'on puisse avoir des oracles, il est bien singulier que l'organe révéré des dieux ait prévenu le jugement des siècles, et proclamé ce pauvre Athénien le plus sage de tous les hommes; on ne dira pas assurément que la singularité de ses mœurs avait frappé les ministres du temple. Alors toute espèce d'instruction se transmettait de vive voix, et la Grèce était remplie de sophistes, que la jeunesse des villes suivait et écoutait dans les places publiques.

Socrate raconte comment il se fit une religion de chercher le sens véritable et la confirmation de l'oracle; il alla trouver quelques hommes alors en réputation de sagesse; l'orgueil dont il les vit pénétrés lui persuada bientôt qu'il était plus sage qu'eux. Je ne sais rien, dit-il, mais je ne crois pas non plus savoir ce que j'ignore. Cependant l'examen que Socrate fit alors lui attira autant d'ennemis qu'il démasqua de présomptueux. Il alla trouver des poètes, et il connut bientôt qu'ils n'étaient pas en état de rendre compte de leurs meilleurs ouvrages; il s'aperçut que les poètes ne travaillaient pas par sagesse, mais par certains mouvemens de la nature, et par un certain enthousiasme, comme les prophètes et les devins qui disent tous de fort belles choses, sans rien comprendre à ce

qu'ils disent. Il remarque toutefois que les poètes, à cause de leur poésie, se croyaient les plus sages des hommes dans toutes les choses qui n'avaient aucun rapport à leur art, et auxquelles ils n'entendaient rien; il fit la même observation sur tous ceux qui excellaient dans une profession quelconque. Il demeura donc convaincu que Dieu seul est véritablement sage; il crut que c'était le vrai sens d'un oracle par lequel il était prouvé que la sagesse humaine est peu de chose, ou, pour mieux dire, qu'elle n'est rien. Si donc l'oracle a désigné Socrate, il ne s'est servi de son nom que pour proposer un exemple, et dire, en quelque sorte, aux hommes: Le plus sage d'entre vous est celui qui reconnaît, comme Socrate, qu'il n'y a véritablement aucune sagesse en lui.

Socrate poursuit l'examen des motifs de la haine dont il est l'objet, et des imputations dont il est la victime; il trouve les motifs de la haine dans l'usage où il est de faire ressortir la fausse sagesse de tous ceux qui s'attribuent de hautes lumières, et dans le plaisir que prennent les jeunes gens dont il est entouré, à l'imiter à cet égard; il interroge Mélitus même sur les délits dont il le charge; il le fait tomber en contradiction. Mélitus l'accuse d'enseigner d'autres dieux que ceux de l'état, mais il l'accuse aussi de n'en reconnaître aucun. Mélitus lui reproche de dire que le soleil est une pierre, et la lune une terre. Mais c'est Anaxagore qui l'a autrefois soutenu, et les livres où l'on trouvait l'exposition des systèmes de ce genre étaient vendus publiquement dans Athènes.

Au reste, Socrate déclare qu'il ne doit ni ne peut s'abstenir de répandre les lumières que Dieu a mises en lui. « Athéniens, s'écrie-t-il, je vous honore et je vous aime, mais j'obéirai à Dieu plutôt qu'à vous. C'est Dieu qui me commande, et je suis persuadé qu'il n'est jamais arrivé un si grand bien à votre ville que ce service continuel que je rends à Dieu. Toute mon occupation est de travailler à vous persuader, jeunes et vieux, qu'il ne faut pas tant aimer son corps, les richesses, et toutes les choses de quelque nature quelles soient, mais qu'il faut aimer son ame. Je ne cesse de vous dire que la vertu ne vient point des richesses, mais qu'au contraire les richesses viennent de la vertu, et que c'est de là que naissent tous les autres biens qui arrivent aux hommes, et en public et en particulier. »

Socrate expose que son esprit familier, cette voix divine qui se fait entendre à lui, non pour l'exciter à rien entreprendre, mais seulement pour le détourner, l'a toujours empêché de prendre part aux affaires publiques. Il prouve, par les faits connus, que jamais la crainte ne put le réduire à commettre l'iniquité; il rappelle que jamais il ne fit métier de l'enseignement, et il cite en témoignage de la pureté de ses instructions, les hommes les plus vertueux de la ville, et leurs familles entières, dont il indique les noms; il déclare à la fin qu'il ne descendra pas à la supplication, et qu'il ne souffrira jamais que sa femme et ses enfans viennent, suivant l'usage, verser des pleurs devant les juges. «N'attendez point, dit-il, que j'aie recours à des

moyens que je ne crois ni honnêtes ni justes, dans une occasion sur-tout où je suis accusé d'impiété. Je suis plus persuadé de l'existence de Dieu que mes accusateurs eux-mêmes; et j'en suis si persuadé, que je m'abandonne et à Dieu et à vous, afin que vous me jugiez comme vous le trouverez meilleur, et pour vous et pour moi. »

La condamnation de Socrate ne passa que de trente-trois voix, et l'on sait que les tribunaux d'Athènes étaient excessivement nombreux. Appelé à prononcer sur la peine dont il se jugeait digne, Socrate, avec plus de calme et d'élévation qu'il n'en avait encore montré, refusa d'être injuste envers lui-même. Il préférait d'ailleurs la mort à une vie passée dans l'exil, et il consentit seulement par respect pour la sentence, à se condamner à trente mines d'amende, sous la caution de Platon et de ses autres amis ; ce fut alors que l'arrêt de mort fut porté. Socrate reprit la parole, et son dernier discours fut comme le chant du cygne. Il représenta aux Athéniens, mais du ton le plus modéré, que l'injustice commise à son égard aurait pour eux des conséquences bien plus funestes que pour lui. La voix divine qui avait pris soin de l'avertir dans les plus petites circonstances de sa vie, ne lui avait donné en celle-ci aucun signe sinistre; ce qu'il éprouvait, était sans doute un bien, car ce serait une erreur de penser que la mort pût être un mal. Si la mort n'était en effet qu'une privation de sentiment, que pourrait avoir cet état de plus malheureux que le sommeil? Si elle est un passage à un état meilleur, quelle plus heureuse

perspective que celle de converser bientôt avec tant de demi-dieux, de héros et de sages; avec Musée, Hésiode, Homère, Palamède et tant d'autres? « Non, dit Socrate, il n'y a aucun mal pour un homme de bien, ni pendant sa vie ni après sa mort. Les dieux ont soin de ce qui le regarde; ce qui m'arrive présentement n'est point un effet du hasard. Je suis très-convaincu qu'il m'est avantageux de mourir, et d'être ainsi débarrassé de tous les maux de cette vie; je n'ai donc aucun ressentiment contre ceux qui m'ont accusé, et ceux qui viennent de me condamner. Nous allons être séparés, moi pour mourir, et vous pour vivre. Qui de nous est le mieux partagé? Tout le monde l'ignore, Dieu seul le sait. »

Criton, disciple de Socrate, l'un de ceux qui lui étaient le plus tendrement dévoués, et l'un des plus riches d'Athènes, gagna les gardiens de la prison pour ménager la fuite de Socrate : le sage refusa de profiter de ses soins, et les motifs généralement connus qui décidèrent alors de sa conduite, font le sujet du beau dialogue intitulé *Criton*.

Le célèbre dialogue intitulé *Phédon* est un récit de la dernière scène du spectacle étonnant dont la mort de Socrate a offert au monde la représentation. Il nous sera permis de nous arrêter un peu sur un morceau dont la réputation s'est étendue dans les siècles.

Je crois nécessaire d'observer que s'il appartient à la métaphysique de combiner certaines vérités abstraites, mais incontestables, pour amener des résultats évidens,

il arrive trop souvent que l'esprit s'égare dans la comparaison d'idées obscures, ou formées d'élémens qui ne permettent entre elles aucune espèce de rapports exacts. Les résultats que cette comparaison présente, peuvent en eux-mêmes paraître vrais ou faux, sans que la démonstration proposée soit réellement faite ou manquée. Une suite d'argumens n'est pas, à proprement parler, un raisonnement; mais bien souvent on s'y méprend, et les anciens tombèrent fréquemment dans cette erreur.

En accordant quelques momens à l'étude que le Phédon mérite, nous nous ferons une assez juste idée de la métaphysique des anciens. Nous nous pénétrerons aussi de cette morale douce, grave et sublime, dont les leçons font sur notre ame l'effet d'un air bien pur sur la santé.

Echecrate rencontre Phédon, et l'interroge sur les derniers momens de Socrate; Phédon lui raconte les circonstances qui les ont précédés, et lui nomme ceux qui y assistèrent : le fidèle Criton, Simmias, et Cébès de Thèbes, Apollodore, Antisthène, Phédon lui-même et quelques autres; Platon était malade, et Aristippe était à Egine. Cette dernière réflexion a toujours été regardée comme un reproche lancé exprès contre Aristippe; Egine était peu éloignée d'Athènes. L'entretien est amené par une question de Cébès; il demande à Socrate sur quoi l'on se fonde, quand on assure qu'il n'est pas permis de se tuer; persuadé que l'occupation la plus convenable pour un homme qui va comme lui, bientôt partir, est de tâcher de connaître

à fond quel est ce voyage que nous devons tous faire, Socrate répond volontiers à Cébès. Il lui dit que les dieux ont soin des hommes, que les hommes sont une possession des dieux ; qu'il n'est donc pas juste de se tuer ; qu'il faut attendre que Dieu nous envoie un ordre formel pour sortir de la vie, et que cette obligation ne varie jamais, même pour ceux à qui la mort serait meilleure que la vie.

Socrate ni Platon n'ajoutent rien à cette décision précise ; aussi l'objet de l'entretien qui remplit les derniers momens de Socrate est-il essentiellement de démontrer l'immortalité de l'ame. Le Phédon fut lu deux fois par Caton à Utique, dans la nuit même de sa mort ; mais son ame irritée n'y trouva qu'une maxime contre le suicide, et il chercha dans les preuves de l'immortalité de l'ame l'assurance de celle de son nom. Toutefois, en étudiant, dans une situation calme, les lignes qu'un grand homme désespéré parcourait avidement pour y trouver, dans une sentence divine, une loi supérieure à celle d'un homme vainqueur, il est impossible de ne pas sentir quelque émotion, et l'on croit que les temps se rapprochent.

Socrate, pressé par les questions un peu subtiles de Cébès, se voit obligé de détailler à ses amis les raisons qui le persuadent, qu'un homme qui a vieilli dans la philosophie doit mourir avec beaucoup de courage, et avec une ferme espérance qu'il jouira, dans l'autre vie, d'une félicité qui ne se trouve pas dans celle-ci. Je me sers de ses expressions. « Les véritables philosophes, dit-il, ne travaillent toute leur vie qu'à

apprendre à mourir. La mort consiste uniquement dans la séparation du corps et de l'ame; or, les soins d'un philosophe n'ont jamais le corps pour objet; il ne travaille qu'à rendre son ame libre et à la détacher de tout commerce avec le corps.

« Les sens les plus exquis ne font que des rapports infidèles; c'est sur-tout par le raisonnement que l'ame embrasse les vérités. Or, elle ne raisonne jamais mieux que lorsqu'elle n'est troublée ni par la vue, ni par l'ouïe, ni par la douleur, ni par la volupté, et que, renfermée en elle-même, et laissant là le corps, sans avoir avec lui aucune communication, autant que cela lui est possible, et en quelque sorte sans le toucher, elle s'attache à ce qui est, pour le connaître. »

Il me paraît que le mot d'abstraction n'était pas proprement connu des anciens, quoique leur esprit fût souvent occupé d'opérations abstraites. On dit que Platon fut le premier qui se servit du mot *idée* et du mot *élément ;* mais il manquait encore, ce me semble, aux anciens une expression claire pour rendre cet usage des facultés de l'esprit, et leur raisonnement s'appesantissait et perdait de sa rectitude. « Ce n'est point, disait Socrate, par un sens corporel qu'on a jamais véritablement touché et connu les choses, telles que la grandeur, la santé, la force, en un mot, l'essence des choses, c'est-à-dire ce qu'elles sont en elles-mêmes; on ne parvient que par la seule pensée à saisir l'essence pure et véritable des choses; aussi les philosophes se disent-ils : Tant que nous aurons notre corps, et que notre ame sera embourbée dans

une si grande corruption, jamais nous ne possèderons l'objet de nos desirs, c'est-à-dire la vérité; et c'est un adage vulgaire, *que le corps ne nous mène jamais à la sagesse.*

« Ce qu'on nomme la mort est l'instant où l'ame se délie et se sépare du corps. Les véritables philosophes travaillent à délier leur ame : sa délivrance fait leur occupation. Comment donc craindraient-ils la mort?

« Les hommes appellent intempérant celui qui se laisse vaincre et gouverner par les passions, mais bien souvent ils ne surmontent certaines voluptés que parce qu'ils sont vaincus par d'autres voluptés. La sagesse est la seule pièce de bon aloi contre laquelle il faut donner et échanger toutes les autres.

« La vertu est toujours vraie quand elle est unie avec la sagesse et indépendante des voluptés, des tristesses, des craintes et de toutes les autres passions. Toutes ces vertus dénuées de sagesse, dont on fait une sorte d'échange, ne sont que des ombres de vertu. Cette vertu, esclave du vice, n'a en elle rien de sain. La véritable vertu est effectivement et réellement une purgation de toutes les passions. »

Cébès convient de la beauté des espérances que la vertu pourrait offrir aux hommes, si l'on parvenait à démontrer précisément que l'ame fût immortelle. Socrate emploie alors, pour le convaincre, toutes les ressources qu'offrait le raisonnement dans un siècle où, comme je l'ai dit, les disputes roulaient sur des

mots, et où les conclusions se tiraient souvent des paroles mêmes.

Socrate rappelle d'abord l'antique opinion de la descente des ames aux enfers. Il établit ensuite que chaque chose naît de son contraire, et que rien ne s'anéantit; ainsi la mort naît de la vie, la vie naît de la mort; et l'apparition des ames dans les corps qui viennent au monde n'est, à proprement parler, qu'une renaissance et un retour à la vie.

A cette époque, la physique même n'était qu'un recueil de quelques conjectures, et les ouvrages de Platon ne présentent, en ce genre, que de simples apparences. Il fallait bien des siècles d'études pour que l'homme pût concevoir qu'il avait le temps d'étudier. En tout ce qui sert à la pratique, notre instinct saisit d'abord les résultats, et, avant de remonter aux causes, il faut avoir assez de ces résultats pour l'usage.

On retrouve dans cette opinion de Socrate celle de la métempsycose. Il semble certain à Socrate qu'à leur retour dans cette vie, les ames meilleures doivent être mieux; celles des méchans plus mal placées. Bientôt même il ira plus loin; il supposera qu'elles peuvent se retrouver dans les corps de divers animaux; et je serais disposée à croire que le commerce de Platon avec les pythagoriciens de Sicile a pu lui fournir quelques-uns des argumens qu'il a mis dans la bouche de Socrate. On dit que ce philosophe, ayant vu quelques-uns des premiers dialogues de Platon, s'écria : « Que de choses ce jeune homme me prête! » Il suffit à la gloire du plus sage des hommes d'être mort pénétré

du sentiment et de la confiance de la nouvelle vie, au sein de laquelle son ame allait prendre un heureux essor, et d'avoir consacré ses derniers momens à inspirer ces consolantes pensées à ses amis. Sans doute que l'opinion, exprimée aussi par Socrate, de la tendance de l'ame vers la souveraine vérité, et même la supposition d'un lieu d'expiation où l'ame s'épure de tout ce qui l'appesantissait encore, sans doute, dis-je, que de tels sentimens ont été réellement ceux de Socrate.

Toutefois, en doutant que Socrate ait de lui-même apporté autant de soins au développement du système de la métempsycose, on ne peut douter qu'il n'ait toujours soutenu qu'apprendre était se ressouvenir; et dans son dernier entretien, il fonde sur cette réminiscence la preuve d'une existence antérieure. Cette faculté d'abstraire, que Socrate exprime si péniblement, et qu'il désigne par la faculté de concevoir l'égalité, indépendamment des choses qui en présentent le rapport à nos yeux, cette faculté d'abstraire, dis-je, paraît à Socrate une des plus fortes preuves de la réminiscence. « Comment, dit-il, étendre à toutes les possibilités cette égalité que nous offrent deux objets, si nous n'avons vu cette égalité avant le temps. »

Les vérités mathématiques se découvrent en quelque sorte par une suite d'évidences. Socrate y voit moins la tendance de notre esprit et la portée de son avenir, que le vestige d'un ancien savoir. Il se méprend au sceau de la vérité, si fortement empreint dans toutes les ames, par-tout où la passion ne l'efface pas.

Il ne suffit pas à Socrate d'avoir démontré la préexistence des ames, et, par analogie, la prolongation de leur durée, puisqu'elles doivent renaître. Il expose assez bien comment un être qui, tel que l'ame, est simple dans son essence, n'est pas susceptible de se décomposer et de se dissoudre. Même en traitant d'objets si relevés, Socrate conserve sa méthode : les comparaisons les plus familières sont celles qu'il présente aux amis qui l'écoutent; ses sentimens s'exaltent quelquefois, mais la conviction brûlante qui le pénètre, est le seul principe de cet élan. « Les seules fonctions du corps, dit-il, sont de considérer les objets par les sens. Quand l'ame se sert du corps pour considérer quelque objet, soit par la vue, soit par l'ouie, ou par quelque autre sens, elle est attirée par le corps en des choses qui ne sont jamais les mêmes; dans cet état, elle s'égare, elle se trouble, elle chancelle, elle a des vertiges comme si elle était ivre, car elle est engagée dans la matière; mais quand elle examine les choses en elle-même, sans y appeler le corps, elle se porte vers ce qui est pur, éternel, immortel, immuable, et, comme elle est de même nature, elle y demeure tant qu'elle est à elle-même, et autant qu'elle le peut. Ses égaremens cessent alors, et elle reste la même, parce qu'elle est attachée et unie à ce qui ne change jamais. Cette passion de l'ame est ce qu'on nomme sagesse ou prudence. »

« Notre ame, dit ailleurs Socrate, est très-semblable à ce qui est divin, immortel, intelligible, indissoluble, toujours le même; et notre corps, à ce qui est humain,

mortel, sensible, composé, soluble, toujours changeant, et jamais semblable à lui-même. »

Après la mort, l'ame, cet être invisible, va dans un lieu semblable à elle, merveilleux, pur, invisible, c'est-à-dire, dans les enfers, et elle retourne véritablement à un Dieu plein de bonté et de sagesse. « Et c'est, dit Socrate, où j'espère que, s'il plaît à Dieu, mon ame ira dans un moment. Quoi! une ame de cette nature, et créée avec tous ces avantages, n'aurait pas plutôt quitté le corps, qu'elle serait dissipée et anéantie comme la plupart des hommes le croient! Voici plutôt ce qui doit arriver, et ce que nous devons croire très-fermement. Si l'ame se retire pure, sans conserver aucune souillure du corps, comme n'ayant eu volontairement avec lui aucun commerce, mais au contraire comme l'ayant toujours fui, et s'étant toujours recueillie en elle-même, méditant et philosophant avec vérité, et apprenant effectivement à mourir, car la philosophie est une préparation à la mort; si l'ame se retire, dis-je, dans cet état, elle va à un être semblable à elle, à un être divin, immortel et plein de sagesse, dans lequel elle jouit d'une merveilleuse félicité, délivrée de ses erreurs, de son ignorance, de ses craintes, de ses amours qui la tyrannisaient, et de tous les autres maux attachés à la nature humaine; enfin, comme on le dit de ceux qui sont initiés aux saints mystères, elle passera véritablement l'éternité avec les dieux. »

C'est à la suite de cette grande idée, que Socrate détaille le passage des ames plus ou moins souillées

en d'autres corps. « Le grand privilége d'approcher de la nature des dieux n'est réservé qu'à ceux qui ont aimé la véritable sagesse : voilà pourquoi les véritables philosophes renoncent à tous les desirs du corps. Ils se retiennent et ne se livrent point à leurs convoitises; ils n'appréhendent ni la ruine de leurs maisons, ni la pauvreté, comme le peuple et ceux qui sont attachés aux richesses; ils ne craignent ni l'ignominie ni l'opprobre, comme les ambitieux qui n'aiment que les dignités et les honneurs; en un mot, ils renoncent à tout et à eux-mêmes. »

J'ai cité ces morceaux pour donner une idée de la sévérité et du détachement de l'antique philosophie; on s'y livre malgré son austère gravité, car on aime ce qui est pur.

Platon a quelquefois mêlé des méprises de raisonnement aux vérités qui vivifiaient son ame, et qui animent ses écrits. La lumière du soleil réveille chaque matin la nature toute entière. Quelles que soient nos erreurs dans les jugemens que nous portons de son essence, nous sommes éclairés de ses rayons quand nous doutons si la clarté émane de lui; et nous sommes réchauffés de ses feux, lorsque nous dissertons sur sa chaleur.

Après que Socrate, dans une sorte d'extase, a représenté l'ame du sage au-dessus de toutes les passions, occupée constamment à contempler ce qui est vrai, divin, immuable, nourrie de la vérité pure et de l'espérance, après la mort, d'être rendue à l'être immortel comme à sa source, et délivrée de tous les

maux qui affligent la nature humaine ; il se fait un silence ; et Socrate demeure absorbé dans les sentimens qui l'inondent.

Ce n'est pas par un discours suivi que Socrate conduit un raisonnement, c'est par des questions à ses amis. Simmias et Cébès lui font chacun leurs objections. L'un craint qu'on ne puisse bien comparer notre ame à l'harmonie d'une lyre qui cesse quand on casse l'instrument; l'autre craint qu'il n'y ait un terme au passage successif de l'ame dans les corps, et qu'on ne puisse la comparer à un homme, à un tailleur, c'est son expression, qui, après avoir usé plusieurs habits, en laisse en mourant un tout neuf.

Socrate écoute leurs observations non seulement avec patience, mais avec intérêt. « Le plus grand de tous les maux, dit-il, est celui de haïr les raisons, et cette misologie vient de la même source que la misantropie. On hait les hommes pour avoir été trompé par quelques-uns ; mais quand on veut converser avec les hommes, il faut avoir l'art de les connaître. Si l'on avait cet art, on verrait les choses comme elles sont, et on trouverait que les bons et les méchans sont très-rares, et que ceux qui tiennent le milieu sont en très-grand nombre. » Il combat ensuite la comparaison de l'harmonie produite par un instrument, par l'opinion de la préexistence de l'ame ; il observe d'ailleurs que l'ame commande au corps, et que l'harmonie dépend de l'instrument qui la produit.

La deuxième objection entraîne Socrate à de plus longs développemens; il représente à Cébès que pour

résoudre sa question il faut remonter aux sources de la naissance et de la corruption, et il lui dit que dans sa jeunesse il avait étudié avec une violente passion cette science qu'on appelle l'*histoire de la nature*.

Cet aveu de Socrate ne m'a point paru sans intérêt; mais il ajoute, après l'avoir fait, que n'ayant rien découvert de satisfaisant sur les causes, il se trouva moins avancé qu'avant d'en avoir fait l'étude. Socrate, il faut le dire, ne se proposait pas d'épier en effet la nature; avide de conclusions, cherchant tout à la fois à deviner et à connaître, Anaxagore lui ouvrit une route nouvelle, en proclamant que l'intelligence est la cause de tous les êtres, et les a tous disposés; mais Anaxagore, s'écartant de cet aperçu lumineux, n'embrassait bientôt plus que les causes secondaires, et les donnait à la place des principes. « Ainsi, reprend Socrate, expliquer la raison pour laquelle je suis sur ce lit et à cette place, en raisonnant sur l'emboîtement de mes os et de mes muscles, c'est tomber dans une grande erreur; la raison qui m'y a conduit est qu'il a paru bon aux Athéniens de me condamner, et celle qui m'y a retenu est qu'il m'a paru bon de me soumettre. Mes muscles et mes os seraient depuis long-temps à Mégare ou en Béotie, si je n'eusse pensé de la sorte.

« C'est d'après une méthode aussi erronée que les uns environnent la terre d'un tourbillon qui tourne toujours, la supposant fixe au centre du monde; que les autres la conçoivent comme une huche plate et large, qui a l'air pour base et pour fondement : et quant à la puissance de celui qui l'a disposée et placée comme elle

devait être pour le mieux, ils ne la cherchent point, et ne croient point qu'il entre ici de vertu divine; mais ils s'imaginent avoir trouvé un Atlas plus fort, plus immortel, plus capable de soutenir toutes choses; et ce qui est bon, c'est-à-dire ce lien immortel, seul capable de lier et d'embrasser tout, ils le prennent pour une chimère. »

Socrate dirige donc ses recherches d'une manière différente : il prend pour base la raison, et pour vrai ce qui lui est conforme. Il s'efforce ensuite, par une réunion d'exemples et une suite de questions essentiellement tirées des nombres, de faire concevoir à Cébès que les contraires ne peuvent recevoir leurs contraires : ainsi, l'ame étant le principe de la vie, et l'apportant avec elle, l'ame ne peut s'identifier à la mort, et elle est par conséquent immortelle.

Ce morceau n'est pas un de ceux où Socrate s'énonce avec le plus de facilité : les formes, et jusqu'aux idées élémentaires des raisonnemens de ce genre, étaient encore peu en usage; mais ce qui est admirable, c'est la conclusion de Socrate.

« Mes amis, dit-il, une chose qu'il est juste de penser, c'est que si l'ame est immortelle, elle a besoin qu'on la cultive et qu'on en ait soin, non seulement pour ce temps que nous appelons le temps de la vie, mais encore pour le temps qui la suit; c'est-à-dire pour l'éternité : car, en y pensant bien, vous trouverez qu'il est très-dangereux de la négliger. Si la mort était la ruine et la dissolution de tout, ce serait un grand gain pour les méchans, après leur mort, d'être délivrés en même temps de

leur corps, de leur ame et de leurs vices; mais puisque l'ame est immortelle, elle n'a d'autre moyen d'être délivrée de ses maux, et il n'y a de salut pour elle, qu'en devenant très-bonne et très-sage. Elle n'emporte avec elle que ses bonnes ou ses mauvaises actions, ses vertus ou ses vices, et ils sont la cause de son bonheur ou de son malheur éternel, qui commencent au premier moment de son arrivée dans les enfers. »

Socrate achève son discours par la peinture du sort qui attend les ames à la sortie de la vie. Celles qui sont pures sont les seules qui se réunissent immédiatement aux dieux. Socrate entreprend de faire la description de plusieurs mondes, qu'il suppose renfermés dans l'enceinte du nôtre. Il décrit les enfers selon les notions mythologiques, et il décrit le séjour de l'éternelle clarté, à peu près comme l'évangéliste de Pathmos nous peint la Jérusalem céleste. « Au reste, ajoute-t-il, que toutes ces choses soient précisément ainsi, c'est ce qu'un homme d'un bon esprit n'assurera jamais; mais ce que je vous ai dit de l'état des ames et de leurs diverses destinations, s'il est certain que l'ame est immortelle, c'est ce que tout homme de bon sens assurera, et il trouvera certainement que cela vaut bien la peine qu'il en coure le risque; en effet, quel plus beau danger! il faut s'enchanter soi-même de cette espérance bienheureuse. »

Le reste du Phédon contient le récit de la mort de Socrate. On ne peut trop admirer la douce sérénité de ce vieillard, qui raille avec amitié la douleur extrême de Criton. Tous ceux qui sont présens versent

des larmes; la douleur de l'exécuteur même ajoute à l'intérêt de ce tableau. Les dernières paroles de Socrate s'adressèrent à Criton. « Nous devons, dit-il, un coq à Esculape. » Ce souvenir et ce vœu ont été bien souvent l'objet des plus pointilleuses discussions; mais, s'il est démontré que Socrate ne reconnut qu'un dieu éternel, immuable, juste et bon, personne également, plus que lui, n'a admis l'influence des intelligences angéliques. Le dialogue intitulé *Criton*, et quelques autres, attestent qu'il croyait aux songes. S'il a regardé les croyances mythologiques comme des fables, et s'en est ouvertement expliqué, son langage s'est toujours ressenti des religieuses allégories de son temps. Dans le Phédon, il se compare aux cygnes, qui chantent au moment de leur mort; il se considère comme étant, ainsi que ces oiseaux, consacré à Apollon, et doué, par le dieu, de l'esprit de divination qu'il communique; il se réjouit, comme font les cygnes, aux approches de l'immortalité qui s'ouvre en ce moment devant lui.

On n'attend pas de moi des détails aussi longs sur la plupart des autres dialogues de Platon. Socrate est mis en scène dans presque tous ces entretiens, et le plus grand nombre a pour objet de démasquer la vaine science, et de détruire l'échaffaudage des subtilités qui dénaturaient le raisonnement, et le bon sens toujours impassible et toujours simple. Socrate réduit tout à des expressions positives, et se permet des questions qui sembleraient trop étranges, si le but du philosophe n'était de démontrer que son

interlocuteur n'a aucune idée saine, ou du moins aucune idée fixe. La lecture de ces dialogues est souvent agréable, parce qu'on y trouve beaucoup d'esprit, des sentimens très-purs et de grandes idées; mais elle fatigue quelquefois, parce qu'on y rencontre beaucoup de subtilités, et qu'il y a souvent des longueurs. On a quelquefois de la peine à se persuader que les sophistes et les rhéteurs de ce temps aient poussé l'assurance jusqu'à soutenir, comme dans l'Enthydémus, qu'ils savaient tout, et qu'ils étaient en état de tout enseigner; ou qu'ils pouvaient, comme dans le Gorgias, porter la conviction sur toutes sortes de sujets, et tout démontrer. Socrate arrête leur arrogance présomptueuse par quelque question bien simple, sur laquelle il exige une réponse précise. Il interroge sans se lasser, et du ton plein d'humilité d'un ignorant et d'un disciple; il relève toutes les contradictions, il interdit les longs discours et l'emphase; mais j'avoue que cette suite d'interrogations ne m'a pas toujours paru la voie la plus certaine pour arriver à une vérité.

Ainsi, dans le Protagoras ou les Sophistes, on est souvent tenté d'être plus satisfait des discours de Protagoras, que des questions et des difficultés que Socrate propose sans cesse. Un jeune Athénien est résolu de se mettre entre les mains du célèbre Protagoras, qui arrive à Athènes, et de lui donner une grosse somme pour qu'il se charge de son éducation. Socrate l'engage à s'assurer d'abord de ce que Protagoras promet de lui enseigner : car un musicien enseignerait à jouer de la lyre, un peintre enseignerait la peinture; que doit

enseigner un sophiste? Le jeune Athénien et Socrate se rendent chez l'hôte qui a reçu, non seulement Protagoras, mais encore Prodicus, de Cos, et Hyppias, d'Elide; et Platon peint avec infiniment de vérité, les attitudes de ces maîtres, et celles de leurs disciples enthousiastes.

Socrate aborde Protagoras, et lui demande, d'un ton modeste, ce qu'il se propose d'enseigner à son jeune ami? Le sophiste répond avec confiance : La vertu; et son disciple devait en très-peu de temps, devenir propre aux affaires de l'état.

Socrate paraît douter que la vertu puisse s'enseigner et s'apprendre, et les motifs de son opinion sont une satire très-fine du gouvernement de la république et des hommes de ce temps. Il ne lui paraît pas que Périclès même, si soigneux de fournir à ses enfans et à ses pupilles des maîtres en toutes sortes d'arts, ait eu la moindre idée de les instruire sur tout ce qui concernait le gouvernement et la vertu, et sans doute, parce que ces choses ne peuvent s'enseigner. Il a pris garde que dans la place publique, quand il s'agissait d'objets d'arts, on ne laissait parler que les artistes, et que tout homme indistinctement pouvait donner son opinion sur les matières de justice et de gouvernement. Il y avait donc lieu de présumer que sur de tels sujets, personne n'avait besoin de rien apprendre pour être suffisamment éclairé.

Protagoras répond par le récit très-agréable de la fable de Promethée: « Il fut un temps, dit-il, où les dieux existaient et où il n'y avait pas encore d'êtres mortels.

Lorsque le temps de leur existence marquée par le destin fut arrivé, les dieux les formèrent dans le sein de la terre, composant leur substance de terre, de feu et des autres élémens qui se mêlent avec le feu et la terre. Au moment de les faire paraître, ils chargèrent Epiméthée et Promethée du soin d'orner les créatures; Epiméthée commença par faire la part des animaux, et Promethée s'aperçut trop tard qu'il ne resterait plus rien à l'homme. Promethée n'eut de ressources pour pourvoir aux besoins de l'homme, que de dérober pour son usage, la sagesse de Vulcain et de Minerve, et de plus, le feu. Ce fut ainsi que notre espèce reçut l'industrie. La politique restait inaccessible dans le palais de Jupiter; ainsi, les premiers hommes ne pouvaient pas former des sociétés durables. Jupiter envoya Mercure pour distribuer à tous les hommes et la pudeur et la justice. Il voulut que tous y eussent part; et il faut en effet, ajoutait Protagoras, que tous participent à cette vertu politique; car, sans elle, cela est certain, il n'y aurait point de cités. Les hommes sont obligés de dire qu'ils sont justes, qu'ils le soient ou ne le soient pas; et quiconque ne se donne pas pour tel, est réputé un insensé. »

C'est après ce discours assez long de Protagoras, que Socrate l'interroge sur la vertu elle-même. Il lui demande si elle est un tout? si la justice, la tempérance, la sainteté en sont les parties, ou si ce ne sont que les noms différens d'une même chose? Protagoras a dit que la vertu pouvait s'enseigner; ainsi, ces questions ne sont pas étrangères à l'objet de l'entretien. Cet entretien

se termine sans conclusion précise, mais on le lit avec plaisir, parce qu'il amène un commentaire sur une chanson du poète Simonide; et la chaleur dramatique avec laquelle Socrate interprète chaque vers, chaque pensée de ce petit poème, a bien pu fournir à Molière quelque idée de la scène où le misantrope paraphrase si heureusement une antique chanson populaire.

Cette lutte continuelle de Socrate avec les sophistes de son temps, est véritablement attachante; et elle le serait davantage, si l'on pouvait hâter un peu la marche de ses discussions, et donner un peu plus de clarté, et par conséquent, de précision à sa propre métaphysique. Ce ne sont pas toujours des sophistes qu'il attaque. Si, dans les deux Hyppias, il n'a pu faire expliquer à Hyppias, d'Elide, ce que c'est que le beau pris en lui-même, et ce que c'est que le mensonge, dans le dialogue intitulé *Lachès*, il met aux prises effectivement Lachès, général estimé parmi les Athéniens, Nicias, et Lysimaque, fils d'Aristide, sur la définition de la valeur. Il s'agit de savoir si l'exercice militaire doit s'étudier les armes à la main, comme, depuis peu seulement, quelques maîtres habiles avaient commencé de l'enseigner. Ces guerriers ne peuvent arrêter entre eux une définition incontestable et complète de la vaillance ; mais leur entretien nous intéresse par la franchise et la bonne foi qui y président, et par la justesse des idées qui ressortent de leurs discours.

Dans le Théätète, dialogue entre un jeune Athénien de ce nom, Socrate et Théodore, de Cyrène, géomètre, il s'agit de la définition de la science. Socrate, dans cet

entretien, se compare lui-même à une sage femme, et compare ses conversations aux opérations d'une personne qui en accouche une autre. Il soutient que l'esprit renferme en soi les vérités; et il compare aux travaux de l'enfantement la méditation qui les fait éclore. Aussi prend-il plaisir à dire qu'il rend aux esprits le service que sa propre mère rendait aux femmes enceintes. On aura une assez juste idée de son influence sur ses disciples, en faisant attention à ces mots que Platon a insérés dans le Théagès. Aristide, petit-fils d'Aristide le Juste, disait à Socrate : « Je n'ai jamais pu rien apprendre de vous, comme vous le savez bien; cependant, je ne laissais pas de profiter, quand j'étais seulement dans la maison où vous étiez. J'avançais encore plus, quand je me trouvais dans la même chambre, et toutes les fois que vous parliez. Je profitais mieux encore, quand je fixais mes yeux sur vous, et le progrès était plus grand, quand j'étais assis à portée, et que je pouvais toucher vos vêtemens. »

Dans le Philèbe, Socrate discute longuement, et avec des développemens très-intéressans, cette question du souverain bien, qui devint l'amusement des sectes, quand la philosophie fut devenue une matière de dissertation. Philèbe avait dit que le bien, pour tous les animaux, consiste dans la joie, la volupté, le plaisir et toutes les autres choses de ce genre. Socrate soutenait que la sagesse, l'intelligence, la mémoire, et tout ce qui est de même nature, l'opinion droite et les raisonnemens vrais, sont meilleurs et plus estimables que la volupté, et sont ce qu'il y a de plus avantageux pour les êtres

présens et à venir, capables d'y participer. Socrate entâme la discussion, en la réduisant à ces termes : quelle est la manière d'être, et la disposition de l'ame, capable de procurer à tous les hommes une vie heureuse ? Il oblige Protarque, un de ses interlocuteurs, à examiner, prises à part, la vie voluptueuse et la vie sage, en observant que la sagesse n'entre pour rien dans la vie voluptueuse, ni la volupté dans la vie sage. Cet examen les conduit à celui des sensations, à celui des impressions et de leur mélange, à celui des plaisirs de l'esprit, et par conséquent des sciences ; et ils concluent, en reconnaissant que ni la volupté ni la sagesse n'ont en elles-mêmes la suffisance et la propriété du bien parfait ; qu'une troisième espèce de bien, supérieure à toutes deux, peut résulter de leur juste amalgame, mais que l'intelligence a une affinité mille fois plus grande et plus intime que la volupté avec l'essence de ce bien victorieux.

Dans le dialogue intitulé *Ménon*, ou *de la Vertu*, Ménon interroge Socrate sur cette question : Si la vertu peut s'enseigner ? Socrate y soutient son système de la réminiscence, et pour en donner une preuve claire, il exerce, selon son expression, les fonctions de sage femme envers l'intelligence d'un jeune esclave de Ménon qu'on introduit. Il lui fait découvrir par une suite de questions et d'épreuves, la ligne proportionnelle qui donne le double d'un carré, problème connu dans les écoles sous le nom du carré de l'hypoténuse.

Mais, selon Socrate lui-même, quand son opinion

à cet égard ne serait pas incontestable sur tous les points, la persuasion qu'on doit chercher ce qu'on ne sait pas, et qu'on a en soi les moyens de le découvrir, doit nous rendre meilleurs, plus courageux, moins paresseux que la conviction contraire.

L'incertitude qui résulte parfois de la manière dont Socrate expose et développe certaines opinions, ne doit pas nous faire penser que l'étude de ces dialogues soit inutile. Elle ramène l'esprit à la nécessité de se rendre compte des opinions sur lesquelles il s'appuie, comme si elles étaient incontestables, de les sonder dans tous les sens, de bien comprendre ses propres paroles, de bien savoir sa propre pensée.

Dans le dialogue intitulé *Gorgias*, Platon met sur la scène ce célèbre rhéteur, Polus, son élève, et un autre Athénien; il y expose la présomption et l'arrogance de ceux qui commençaient alors à faire une profession de l'éloquence. Socrate y définit la rhétorique, une certaine profession où l'art n'entre pour rien, mais qui suppose dans celui qui l'exerce, le talent de la conjecture, du courage et de grandes dispositions naturelles à converser avec les hommes. La discussion entraîne les interlocuteurs à traiter des biens et des maux; Socrate raconte avec détail la fable d'Eaque, de Minos et de Rhadamante; il peint le jugement qui doit suivre la mort, et démontre, avec autant de force que d'enthousiasme, que les succès du méchant ne peuvent mériter le nom de bonheur, et que le crime est toujours sévèrement puni par les dieux.

Le Banquet de Platon suppose un repas chez le

jeune Agathon, pendant lequel un des convives propose à ceux qui sont à table de faire tour à tour l'éloge de l'amour. Cet usage de discourir à table sur un sujet donné, se conserva long-temps parmi les beaux esprits de l'antiquité, et on en trouve des exemples dans les dialogues de Lucien. Les détails de la politique et les événemens qui en dépendent, alimentent de nos jours les conversations des sociétés; mais les citoyens de ces anciennes républiques se reposaient dans leurs réunions, des idées qui avaient rapport aux opérations du gouvernement, ou du moins ils ne traitaient entre eux que les questions générales qui pouvaient y être relatives, et c'était même alors d'une manière purement philosophique.

Le morceau de Platon, intitulé *le Banquet*, est traité avec un art admirable. Platon suppose qu'Alcibiade survient au milieu du repas, sortant d'une partie de débauche, et étant déjà pris de vin. Il partage, en entrant, la couronne qu'il portait avec Socrate, son maître et son ami, et il ne craint point d'exposer les piéges qu'il avait sans succès tendus parfois à sa vertu. On a reconnu beaucoup de finesse dans cette justification indirecte de Socrate; mais les traducteurs de Platon, et même le grand Racine, qui avait commencé la traduction de ce morceau, en ont supprimé cette partie.

On trouve dans les discours du reste des convives, de l'agrément et de l'intérêt; et je ne doute pas que le Banquet de Platon n'ait fourni la matière de tout ce qu'on a dit sur l'amour platonique, nom que l'on a

donné aux sentimens de tendresse, dont rien ne profane la pureté. Le bel Agathon, Pausanias, son ami; le médecin Eriximaque, le poète Aristophane, le jeune Phèdre, sont de ce Banquet; chacun d'eux prononce un discours, et, quelle que soit la diversité des couleurs qu'ils répandent sur le sujet qui leur est proposé, leur conclusion unanime décide que c'est à l'ame seule que l'ame peut s'attacher, et qu'elle seule participe à ce beau éternel, dont la beauté du corps n'est que l'image.

Tous les discours du Banquet de Platon peuvent être lus avec plaisir, et ils en causeraient davantage, si la forme un peu scholastique ou académique dans laquelle ils sont présentés ne leur donnait une tournure pédantesque.

Phèdre rapporte à l'amour la naissance et la conservation du monde; il lui rapporte toutes les vertus. Qui oserait, après une mauvaise action, reparaître devant ce qu'il aime? Le jeune enthousiaste raconte le dévouement d'Alceste, et il l'oppose, il le préfère à celui d'Orphée, qui ne pensa pas à mourir, et que les dieux, à cause de cela, n'exaucèrent point. Il cite l'exemple d'Achille, qui se dévoua pour venger Patrocle, son ami. « Celui qui aime, dit-il, est plus divin que celui qui est aimé, car il est possédé d'un dieu. »

Pausanias distingue deux Amours comme il distingue deux *Vénus*, et ses opinions, à cet égard, sont assez pures. Eriximaque, comme médecin, ne peut dégager entièrement les effets de l'amour de

l'organisation de l'être humain. Il regarde l'amour, dans son essence, comme le lien des sociétés, le fondement de la piété et des devoirs qui unissent les hommes entre eux, et qui les rapprochent des dieux mêmes. Aristophane se plaît à raconter comment, dans le principe, l'être humain fut créé double; comment, par l'ordre de Jupiter, Apollon en fit deux moitiés, qui tendent sans cesse à se réunir. Agathon s'attache à peindre l'Amour, à exprimer sa beauté, ses bienfaits, sa puissance. Socrate enfin prend la parole, et, fidèle à sa méthode d'interrogation, il adresse quelques questions, et il rapporte ensuite un entretien qu'il avait eu sur le sujet de l'Amour, avec la célèbre Diotime. L'Amour, ainsi qu'il l'avait appris d'elle, n'était point un dieu, mais un ange, ou, suivant l'expression grecque, un démon, une nature qui tient le milieu entre les dieux et les hommes; qui porte au ciel les vœux des hommes, rapporte aux hommes les ordres des dieux, et entretient la communication entre toutes les parties de l'univers.

La savante Diotime lui donnait pour mère la Pauvreté, pour père, le dieu de l'abondance; elle supposait qu'il tenait de tous deux, et que, timide et hardi tout ensemble, il était le plus grand des enchanteurs. L'amour est, en général, l'inclination qui fait desirer à chacun de posséder toujours ce qui lui paraît bon. L'amour est immortel, sous ce rapport que, par lui, l'animal, mortel de soi-même, devient immortel dans son espèce. Cette disposition, que toutes les ames ont à produire, réside dans l'ame aussi

bien que dans le corps; mais elle a besoin du concours de la beauté; le propre de la beauté est de s'accorder avec la nature divine, et la laideur, si l'on peut parler ainsi, n'est laideur que par sa dissonance avec la Divinité. L'être mortel se conserve toujours, non par une ferme subsistance, comme l'être divin, mais par une succession qui ne souffre aucune perte sans la réparer, et qui introduit toujours des choses nouvelles à la place de celles qui s'échappent. Voilà comme une nature périssable participe à l'immortalité que la divinité possède par elle-même.

Mais ce n'est pas seulement à la conservation de tout ce qui respire, que la puissance de l'amour est employée; l'ame qui est douée de vertus, et qui, par là même, participe à la nature divine, cherche à répandre ses trésors, et l'ame qu'elle trouve digne d'elle l'aide, en quelque façon, à enfanter les belles idées qu'elle avait conçues depuis long-temps, et qui lui sont plus chères lorsqu'elles lui deviennent communes avec cet ami qu'elle ne peut oublier, même quand il est absent.

Diotime continue le développement de ses sublimes pensées; elle suppose que le sentiment vif de la beauté des formes doit conduire, par degrés, à apprécier et préférer la beauté de l'ame. Ce sentiment entraîne bientôt à la contemplation des beautés intellectuelles que fournissent les sciences et la méditation. Cédant enfin à son enthousiasme, Diotime représente cette beauté admirable à la contemplation de laquelle parvient celui qui, après avoir parcouru tous les degrés

de la beauté, est parvenu au terme de l'amour; beauté qui est subsistante par elle-même, qui n'est point sujette à finir, et qui n'a point eu de commencement; qui ne peut recevoir ni accroissement ni diminution; dont la perfection est entière et invariable, et qui ravit tous ceux qui la connaissent; beauté universelle, qui ne peut être représentée à l'esprit sous aucune image; beauté qui n'est affectée en particulier à aucun être, mais qui doit être conçue simplement en elle-même sans aucun mélange; beauté qui se communique aux natures particulières, sans que leur changement ni leur ruine lui apportent ni dommage ni augmentation. Celui qui, étant épris d'un amour légitime, s'en sert comme d'un moyen pour parvenir à connaître cette souveraine beauté, est arrivé au but où il doit tendre. « O le merveilleux spectacle, que cette beauté divine, pure, simple, entière, parfaite, sans mélange de corps ni de couleurs, et inaccessible à toutes les misères qui corrompent les biens terrestres! Quelle opinion ne doit-on pas avoir d'une vie qui serait employée à cette contemplation? L'œil capable d'apercevoir le beau ne conçoit pas seulement l'image des vertus, mais les vertus mêmes, car les ombres ne conviennent plus à qui a atteint la réalité. L'homme arrivé à cet état, devient ami de Dieu, et obtient l'immortalité, si un être humain peut y prétendre. »

C'est avec cette élévation que Platon traite de l'amour; et toute femme qui se sera vue l'objet d'un attachement estimable et profond, pourra trouver, en

lisant ce discours, quelque jouissance à considérer la grandeur du rôle que le ciel lui a départi.

Socrate se plaisait à rapporter aux femmes les lumières qu'il avait puisées près d'elles. Dans le Ménexène, dialogue dont le sujet roule sur les oraisons funèbres, Socrate récite celle qu'il avait retenue d'Aspasie en l'honneur des guerriers morts pour la république; et ce morceau peut se comparer à celui que prononça réellement Périclès.

Socrate, Platon, son divin interprète, étaient pénétrés tous les deux d'un amour vif pour tout ce qui est beau; leur ame s'élançait d'elle-même vers tout ce qui en présentait l'idée, et voulait s'y identifier autant qu'il était possible. Ils aimaient tous deux la poésie. Le génie dramatique de Platon se retrouve dans la disposition de ses interlocuteurs et dans la forme de dialogues qu'il a donnée à tous ses ouvrages. Il est vrai que ces dialogues ne sont pas toujours des discussions; l'on pourrait quelquefois en supprimer un rôle, parce que les réponses de celui qui le fait sont de nature à être sous-entendues, et que le discours suivi permet, en certains cas, des interrogations simulées.

Les dialogues de Platon sont nourris de vers d'Homère ou de quelques autres poetes, et sont semés d'allusions poétiques. Les anciens faisaient de la poésie l'ambroisie de leur imagination. Dans le Criton même, dans cet entretien où Socrate reçoit la nouvelle que l'instant de sa mort est venu, ce sage raconte le songe

qu'il avait fait. Une figure lui était apparue, et lui avait annoncé son destin, en lui disant quelques vers de l'Iliade.

Nous avons vu dans l'apologie de Socrate à quel point il était pénétré de l'influence divine sur les poètes. Nous retrouvons cette idée dans le court dialogue intitulé *Ion.* « Jusqu'au moment de l'inspiration, dit-il, tout homme est dans l'impuissance absolue de faire des vers et de prononcer des oracles; ce n'est point l'art, mais une vertu divine qui les produit. Si les poètes, si les devins, savaient parler par art sur de pareils sujets, ils sauraient également bien parler sur tous les autres, mais le Dieu leur ôte la raison avant de se servir d'eux comme de ses ministres, afin qu'en entendant leur voix, nous connaissions que ce n'est pas d'eux-mêmes qu'ils disent des choses si merveilleuses; ils sont hors de leurs sens, mais la Divinité nous parle par leur bouche, et ils n'en sont que les organes. »

C'est avec un rapsode que Socrate s'exprime de la sorte. Ce dialogue nous atteste, qu'au temps même des plus magnifiques spectacles, la passion des Grecs pour Homère et pour la poésie était telle, qu'un déclamateur, s'il était habile, pouvait, en parcourant la Grèce, en se trouvant aux fêtes et aux jeux publics, recueillir beaucoup d'applaudissemens et de profit. Ces rapsodes se revêtaient d'habits magnifiques; ils récitaient en public les plus beaux morceaux des poètes, et se faisaient ensuite une gloire de les expliquer. En ce temps les livres étaient rares, et il paraît d'ailleurs que l'oreille des Grecs était infiniment sen-

sible à l'harmonie tout à fait musicale, dont leur langue était susceptible.

La République de Platon est un long dialogue en dix livres. Il est peut-être nécessaire d'être accoutumé aux anciens pour apprécier cet ouvrage. C'est un entretien sur la justice, dans lequel l'organisation d'une république ne paraît, à bien des égards, qu'une allégorie, et n'est au moins qu'un accessoire. Les idées brillantes qui ressortent de cet ouvrage, et les sages principes qu'on y puise, ont servi de sauvegarde à quelques hypothèses bizarres qu'on y rencontre. Au reste, on peut remarquer que les institutions de plusieurs villes de la Grèce étaient, au temps de Platon, assez étrangères aux mœurs des autres villes, pour qu'il fût permis à un philosophe de laisser errer son imagination, en spéculant sur l'organisation d'un état.

Platon, dans ce dialogue, a donné les rôles principaux à Glaucon, à Adimante, ses frères, et à Socrate, selon son usage. Mais je ne doute point que les idées renfermées dans cet ouvrage n'appartiennent plus encore à Platon qu'à Socrate; ce philosophe n'a guère réduit en maximes que les principes de la morale, et je ne crois pas qu'il ait jamais établi de systèmes en aucun genre.

L'entretien commence par quelques disputes sur la définition de la justice. On y trouve bien quelques subtilités, mais les plus purs sentimens y dominent. Socrate, appelé pour éclaircir les idées de ses jeunes amis, propose d'étudier la nature de la justice dans les sociétés, avant de la considérer dans les individus;

de même que, pour mieux lire des lignes écrites en lettres fines, on les étudierait sur des caractères plus grands, qui seraient d'ailleurs absolument semblables.

« Ce qui donne naissance à la société, dit Socrate, c'est l'impossibilité où nous sommes de nous suffire à nous-mêmes, et le besoin que nous avons de beaucoup de choses. » Le philosophe procède donc à la formation de la cité, en y réunissant des ouvriers de tout genre: cette marche ne fut pas sans doute celle des sociétés primitives, où la division des travaux ne s'introduisit que lentement; mais, dans un temps où les villes envoyaient souvent des colonies dans l'emplacement des villes conquises, ce mode, employé si souvent à la formation d'une cité, devait frapper les meilleurs esprits.

Une classe, dans cette cité, attire sur-tout l'attention de Socrate; c'est celle des gardiens, ou des défenseurs de l'état; car la guerre est un mal inhérent à notre humanité. L'antiquité a toujours conservé l'empreinte des notions primitives de tribus, de castes, ou de corporations. Ces idées étaient la suite du premier isolement des familles et de celui des sociétés, éparses en des contrées immenses.

Socrate s'occupe de l'éducation de ces guerriers, et d'abord il prétend qu'on n'entretienne pas leur enfance de ces fables consacrées, qui leur donneraient lieu de croire que les actions des dieux autorisent le crime. Il veut qu'on ne rapporte aux dieux que les bonnes choses, et qu'on n'enseigne ni les mensonges, ni les métamorphoses que la mythologie leur prête.

Socrate retranche dans les ouvrages des poètes tout

ce qui peut inspirer l'effroi de la mort, en faisant horreur des enfers, et tout ce qui suppose quelque faiblesse dans les dieux ou dans les héros, et il ne me paraît pas qu'il sépare d'aucune manière la théologie de la poésie.

Toujours également sévère, il proscrit, même dans le poëme épique, tout ce qui ressemble aux formes dramatiques. Ennemi de toute imitation, il redoute sur-tout celle qui conduit au théâtre.

Socrate desire que les guerriers, dès l'enfance, ne reçoivent de tous les objets que de salutaires impressions. Il veut que tout les porte à suivre, à aimer la droite raison, et à établir entre elle et eux un parfait accord. Il veut que la musique et tous les arts gardent un caractère grave et modeste; mais en même temps il s'oppose à ce qu'on offre aux regards rien qui manque de grace, de correction, de proportion et de noblesse. La musique, bien enseignée, est infiniment précieuse dans l'éducation; elle fait entrer de bonne heure dans l'ame le sentiment du nombre et de l'harmonie, et en lui inspirant de l'enthousiasme pour le beau, elle la dispose à la vertu.

C'est une chose bien singulière que la manière dont Socrate, ou plutôt Platon, traite de la gymnastique. Il y comprend la médecine, parce qu'elle est, comme la gymnastique, relative aux soins que demande le corps. Il ne prescrit, dans les gymnases, que des exercices modérés et propres seulement à fortifier les membres; et il veut que la médecine se borne presque entièrement au traitement des accidens auxquels on est sujet

dans l'état de santé. Une maladie chronique lui paraît indigne de l'attention des enfans d'Esculape, et il fait honte, en quelque sorte, à la médecine qui s'occupe de guérir des maux de cette espèce, et aux malades qui se prêtent aux remèdes que des maux de cette nature exigent.

Ses principes sur la jurisprudence ont à peu près les mêmes bases. Il faut, dit Socrate, que l'âge ait mûri celui qui devient juge; qu'il ait appris tard ce que c'est que l'injustice, qu'il l'ait étudié long-temps, non dans lui-même, mais dans les autres, et qu'il distingue le mal du bien, plus par la connaissance et la réflexion, que par sa propre expérience. Les gens rusés, soupçonneux et consommés dans l'injustice, peuvent se croire habiles et prudens, mais ils ne paraissent tels, que quand ils sont avec leurs semblables. Ils font trop voir, dans la société des gens de bien, qu'ils ignorent et la droiture et la franchise. La méchanceté ne peut se connaître à fond ni connaître la vertu. Mais la vertu, aidée de la réflexion et d'un long usage des hommes, se connaîtra elle-même, et connaîtra le vice. Ainsi, la vraie prudence est le partage de l'homme vertueux, et ne saurait être le partage du méchant.

Platon veut que les gardiens de la république n'aient rien en propre, et que leur vie soit commune comme tous leurs repas. Ici, j'observe que la distribution des portions territoriales assignées par la loi à chaque citoyen, dès le moment de sa naissance, comme une sorte de fief civil, et l'institution des repas publics, ont été pratiquées pendant une suite de siècles, et en Crète et à Sparte. La

communauté des biens toujours a fait la base des sociétés de pure convention, et bien souvent aussi des sociétés naissantes. Les sociétés monastiques n'ont pas eu d'autre fondement. On vit au Paraguai les missionnaires user de ce moyen pour réunir des hommes presque isolés, dont les idées supposaient une sorte d'enfance.

On a vu les Romains prendre leurs dictateurs dans le champ même que leurs mains labouraient. Mais, chez des peuples plus anciens, la culture avait été longtemps trop exposée aux brigandages, pour que le fort armé ne fût pas toujours obligé de veiller à la défense des sillons qui s'ouvraient pour lui. Les travaux de l'agriculture se trouvaient alors nécessairement livrés à des esclaves; et l'honneur rendu à cet art atteste la sécurité sociale.

Socrate se sert de sa république idéale, et des comparaisons qu'il en tire, pour établir que la justice dans l'homme résulte d'une juste subordination entre les parties de son ame, et de l'application de chacune d'elles aux fonctions qui lui sont propres. Il passe ensuite à l'examen de l'injustice et de ses causes, et cherche ses comparaisons dans la dégénération des diverses formes de gouvernement. Mais, avant de se livrer à cette étude, il est forcé de revenir sur l'article important des femmes, et de l'existence qu'elles doivent avoir dans la cité qu'il organise.

Il veut d'abord qu'on donne aux femmes la même éducation qu'aux hommes, afin qu'elles deviennent capables des mêmes choses; il pense que l'habitude influe sur la

plupart des idées de convenance. Il est bien sûr que du temps de Platon, les femmes des Sarmates n'étaient point étrangères aux combats. Il est encore incontestable que les lumières n'ont pu se répandre sans que l'esprit des femmes en ait été graduellement éclairé; et, de nos jours, leur éducation soignée diffère peu de celle que les hommes reçoivent. Les femmes d'ailleurs sont toujours au niveau du siècle dans lequel elles vivent : éminentes en vertus, au temps des vertus de Rome; tendres et fières, exaltées, généreuses au temps des chevaliers et des preux; instruites et charmantes dans le siècle des arts. Si dans la Grèce, au temps de Platon, les mœurs antiques réprimaient l'essor dont l'esprit des belles Athéniennes était capable, c'est que les arts s'étaient créés avec la gloire, et tout à coup, comme sans progrès : malgré tant d'obstacles pourtant, Socrate, et Platon après lui, surent distinguer les moyens qu'il ne fallait que développer chez les femmes. Les courtisanes célèbres charmèrent la vie des philosophes; Périclès eut besoin de s'unir à Aspasie; et le feu sacré du patriotisme se conserva sur-tout à Sparte, dans le cœur de ses citoyennes.

Je serais tentée de croire que l'espèce d'abaissement où les peuples d'Orient ont été constamment plongés, en dépit des trophées que leurs exploits conservent dans l'histoire, tient à la nullité à laquelle une moitié du genre humain a constamment été réduite chez eux. L'homme ne prend que des sentimens d'esclave, auprès de l'esclave qui ne saurait envisager un autre état. Le grand Soliman II voulut être l'époux de Roxelane, qu'il

aimait et dont il n'était que le maître. Mais d'ailleurs, n'est-ce pas au sein de son ménage, que l'homme, quelque pauvre qu'il soit, trouve un empire, un point d'appui, de la consolation, du bonheur et, par là même, une vraie dignité? il est certain dans toutes ses infortunes, qu'il est un coin de la terre d'où les vœux les plus touchans s'élèvent vers lui : les enfans qu'il a mis au monde, sont réellement des frères; et l'amour de leur mère leur apprend à le chérir. Aussi, parmi les peuples de l'Europe, c'est dans les plus pauvres familles qu'est établie le plus nécessairement la communauté d'intérêts; et dans les classes moyennes où l'éducation peut mettre tant de nuances entre les moyens des époux, c'est à la raison impérieuse et utilement éclairée de la femme qu'est confiée, à beaucoup d'égards, la direction des talens qui peuvent distinguer le mari.

On pardonnera ces réflexions à l'intérêt que j'ai droit d'y prendre. J'ai lu avec plaisir ces paroles de Socrate: « Est-il un art ou un emploi, pour lequel les femmes n'aient pas reçu de la nature les mêmes dispositions que les hommes? » J'ajoute pourtant avec la même franchise, qu'il suppose en général leur infériorité. Socrate voudrait que les mariages ne fussent que momentanés, et que l'époque de ces mariages fût la même; il voudrait même que les nourrices ne reconnussent plus les enfans auxquels elles auraient donné le jour, et que leur lait se distribuât au hasard; il voudrait aussi qu'on fît secrètement disparaître les rejetons des couples les moins estimables. Enfin, pour conserver une sorte d'ordre dans les unions, on les interdirait entre tous

ceux dont l'âge différerait de vingt années et au-dessus, et les noms de pères, de mères et d'enfans se donneraient réciproquement entre eux.

On ne peut faire aucune réflexion sur une hypothèse aussi absurde. Socrate oubliait tout au moins les passions et leur influence; il est vrai qu'il ne se servait des hommes et des femmes dans sa supposition, que comme d'êtres purement abstraits, et seulement pour se faire comprendre; de même qu'avant d'avoir connu l'algèbre, les calculateurs se servaient des règles de fausse position. Socrate compose une communauté, et il ne voudrait prendre dans les liaisons de famille que la reproduction capable de la perpétuer : il était près d'imaginer les communautés religieuses, et il s'en fût servi avec plus d'avantage; car il n'y a qu'une loi religieuse qui puisse contenir avec force les mouvemens et les actions.

Quand les auditeurs de Socrate l'interrogent sur le degré d'exécution dont son projet est susceptible, il répond que, conformément à la nature des choses, l'exécution approche toujours moins du vrai, qu'il n'appartient à l'idée même.

Socrate regarde en général l'amour de la vérité comme la base de la philosophie; il veut que l'ame s'unisse intimement à cet amour pour produire l'intelligence et la vertu. Le philosophe vit alors d'une véritable vie; il a de l'être, une vue claire et distincte; le philosophe devient, en tant que la faiblesse humaine le permet, un homme divin et réglé dans toutes ses actions par le commerce qu'il se donne avec tous les

objets divins entre lesquels règne un ordre admirable.

Socrate pense que le plan de sa république sera toujours plus près de se réaliser, quand des philosophes présideront au gouvernement des états; et il veut que ceux qui gouverneront sa république soient philosophes. En effet, si l'idée du bon est l'objet de la plus sublime des connaissances; si la justice et les autres vertus empruntent de cette idée leur bonté et leur utilité; s'il est un bien dont toute ame poursuive la jouissance, en vue duquel elle fasse tout, et qu'elle ne connaisse pourtant que par conjecture, toujours dans l'incertitude et dans l'impuissance de le définir, convient-il, dit Socrate, que cette portion de l'état à laquelle nous devons tout confier, ne connaisse pas mieux ce bien que ne le fait le commun des hommes?

Socrate compare tout l'appareil de l'œil et les moyens de la vision aux facultés intellectuelles; puis il ajoute: « Tenez pour assuré, que ce qui répand sur ce que nous connaissons, la lumière de la vérité, ce qui donne à l'ame la faculté de connaître, c'est l'idée du bien. Elle est le principe de la science et du vrai connu par l'intelligence; quelque belles que soient la science et la vérité, vous pouvez assurer, sans craindre de vous tromper, que l'idée du bien les surpasse en beauté. On peut dire dans le lieu visible, que la lumière et la vue ont quelques traits de ressemblance avec le soleil; mais il serait faux de dire qu'elles sont le soleil. De même dans le lieu intelligible, on peut regarder la science et

la vérité comme des images du bien; mais on aurait tort de prendre l'une ou l'autre pour le bien même dont la nature est d'un genre infiniment plus relevé. »

Socrate propose une belle allégorie au sujet de l'état de la nature humaine par rapport à la science, ainsi qu'à l'ignorance. Il suppose des hommes enchaînés de tout temps dans un souterrain le dos tourné à la lumière, et ne voyant que des ombres s'agiter sur la muraille devant leurs yeux. Il compare les notions qu'auraient conçues de pareils êtres avec celles d'un de leurs compagnons, qui ayant été conduit un moment sur la terre reviendrait à eux dans le cachot; il ne pourrait s'en faire entendre, et il ne les entendrait plus.

Socrate, dans ce dialogue, considère la science des nombres comme une de celles qui conduisent à la connaissance de la vérité. « Elle oblige l'ame, dit-il, à se servir de l'entendement pour obtenir un résultat. »

Il en est de même de la géométrie; l'objet de cette science admirable est la connaissance de ce qui est, a été et sera toujours. Elle oblige l'ame à relever ses regards qu'elle fixe mal à propos sur toutes les choses d'ici bas. L'astronomie offre le même avantage; la principale utilité de ces sciences est sûrement de purifier, de ranimer l'organe de l'ame, éteint et aveuglé par les opérations de la vie.

La partie de la géométrie qui regarde les solides était peu connue à ce temps. On a attribué à Platon

la découverte de la duplication du cube; mais c'est à Archimède sans doute que les plus belles découvertes en stéréométrie furent dues. Socrate et Glaucon veulent dans leur entretien regarder comme connue une partie de la géométrie qui, disent-ils, ne peut pas manquer de l'être bientôt. Ils font le plus bel éloge de cette science, ils vantent les progrès qu'elle fait chaque jour; mais ce que Socrate pressentait qu'il fallait chercher dans ces sciences, c'était les rapports éternels dont elles ne sont que la découverte.

Le morceau dans lequel Socrate compare tour à tour les changemens qui s'opèrent dans les gouvernemens, et ceux que les passions et les circonstances amènent dans le caractère des hommes, est très-beau; il est rempli de portraits, dont l'étonnante vérité annonce une grande connaissance du cœur humain. C'était sans doute à Syracuse que Platon avait pris l'idée de son tyran: à ne consulter que la vérité, dit Socrate, le tyran est un esclave assujetti à la plus dure servitude, c'est un flatteur qui rampe malgré lui devant les hommes les plus méchans.

« Ce qui est le plus avantageux à chaque chose, dit Socrate, est ce qui a le plus de rapport avec sa nature propre. La science, la sagesse, la raison, ont des rapports intimes avec notre ame, et c'est à cause de cela qu'ils en font le plaisir. »

On aura lieu de s'étonner qu'après avoir posé de tels principes, Platon, dans son dixième livre, critique amèrement les poètes, et leur reproche de n'avoir jamais porté les hommes à la vertu, parce qu'ils n'en

donnent pas les préceptes précis. La poésie sert mieux que les sentences; les vers sont une harmonie, qui d'elle-même charme l'ame, et l'ame contente et paisible est bien près de ce qui est bon.

Platon termine son dialogue par un retour sur l'essence de l'ame et sur son immortalité: « Pour bien connaître l'ame, dit-il, il faut faire réflexion aux choses vers lesquelles elle se porte, aux objets dont elle recherche le commerce, à la liaison ouverte qu'elle a avec tout ce qui est divin, immortel, éternel. » Il rapporte ensuite, et du ton de la confiance, le récit que fit un Arménien ressuscité sur ce qu'il avait vu se passer dans les enfers. L'Arménien avait vu le jugement et les punitions des méchans; il avait vu les récompenses des gens de bien; il avait vu les parques remplir leurs fonctions; il avait vu les ames revenir sur la terre. C'était à ce moment qu'il leur était permis de faire le choix de leur destin; mais le choix fait, elles buvaient de l'eau d'oubli, et quelques unes en buvaient tant, qu'elles ne conservaient plus aucune notion du passé, en reparaissant sur la terre.

Plusieurs des dialogues de Platon ne sont pas traduits en français. De ce nombre sont le Timée et le Critias. Le Timée est tiré, à beaucoup d'égards, du Traité de Timée de Locres, qui renferme, en cinq courts chapitres, ainsi que nous l'avons remarqué, les opinions des pythagoriciens sur la création du monde, et sur celle de tous les êtres. Platon a développé, dans ce dialogue fameux, toutes ses idées sur les intelligences. Le Critias doit son nom à l'aïeul de Platon, qui

lui avait transmis les choses que lui-même avait, dans sa jeunesse, apprises de la bouche de Solon, et le législateur d'Athènes les tenait d'un prêtre de l'Egypte.

Plutarque a fait un magnifique éloge de ce morceau que Platon n'a point achevé: il le compare, tel qu'il est, au temple de Jupiter Olympien, en Sicile, que la main des hommes n'avait point terminé, et qui demeurait à l'admiration des siècles, comme le plus beau monument des conceptions humaines. Plutarque rapporte que Solon lui-même avait écrit en vers sur l'Atlantide, qui fait le sujet du Critias, d'après ce que lui avait enseigné le sage d'Egypte. On a toujours regardé le Timée et le Critias comme deux morceaux étroitement liés au dialogue de la république. Platon propose, dans le Critias, l'exemple d'un peuple heureux et sage qui perdit à la fois sa puissance et sa gloire, en s'écartant de ses institutions. Ce texte a fourni à l'illustre Bailly une hypothèse ingénieuse et savante. Frappé des lumières pures que toute l'antiquité le forçait à découvrir, en remontant aux origines, il suppose un peuple primitif qui, dans un temps immémorial, avait instruit les nations. Mais, sans tenter d'ajouter après coup une introduction aux registres de l'histoire, il est aisé de se figurer comment l'homme placé sur la terre avec la jouissance des facultés qui appartiennent à son être, put les multiplier dans un climat heureux et doux, qui fournissait à ses besoins, et sous l'influence duquel ses facultés, ses lumières naturelles, ne devaient souffrir aucune altération. Ces natives clartés s'effacèrent peu

à peu et à mesure que le genre humain s'écarta plus de son berceau; mais ce fut toujours par celle qu'il conserva, qu'il guida ses pas incertains; et il paraît hors de contestation que les lieux consacrés par la riante tradition du paradis terrestre, n'ont jamais pu être sauvages.

Le Traité des Lois, de Platon, est un dialogue en douze livres, dont les interlocuteurs sont un Spartiate, un Crétois et Platon lui-même, indiqué sous la désignation vague d'un Athénien. Dans ce morceau, Platon propose des lois précises pour une colonie que le Crétois doit conduire bientôt assez loin de sa patrie.

Les anciens nous surprennent toujours quand ils raisonnent sur de pareils sujets. Ils n'avaient pas l'idée de la liberté individuelle, puisque l'esclavage domestique leur semblait un mal inhérent à l'état de la société; c'était l'opinion de leurs personnages les plus sages, et Platon nous l'explique dans son Traité des Lois. Les anciens n'avaient pas l'idée d'un grand état, ils n'avaient pas l'idée d'une puissance étendue. Une sorte d'orgueil naïf les empêchait de réfléchir à la puissance du grand roi, qu'ils traitaient de barbare; les gouvernemens des satrapes, qui leur semblaient autant d'états indépendans, diminuaient encore à leurs yeux l'importance d'un empire dont Athènes avait soutenu l'effort, et un nombre infini de villes grecques, dans un état de liberté mixte, étaient de plus enclavées et souveraines dans les différentes satrapies.

Tout ce que les anciens ont écrit sur l'objet des gouvernemens ne répond guère qu'à l'idée d'une ins-

titution monastique. Des repas publics, une surveillance exacte sur toutes les actions, non du citoyen, mais de l'homme; un éloignement extrême pour toute espèce de commerce, et rien, ou presque rien sur l'agriculture même, voilà ce qu'on trouve dans leurs écrits. Sans doute que le propre de l'esclavage est de punir l'homme oppresseur en l'écartant de la charue nourricière, sur laquelle pèsent chaque jour des mains fatiguées de leurs chaînes; en l'éloignant du sein de la mère commune, il le prive, comme Antée, de ses meilleures facultés, et de ses plus salutaires ressources.

Platon prétend que la nouvelle colonie soit établie loin de la mer. Il en bannit tous les spectacles; il interdit tous les voyages à ceux qui doivent l'habiter, à moins d'une permission expresse, et pour ceux qui auraient atteint l'âge de quarante ans au moins. Je ne conçois pas comment des hommes si éclairés sont tombés, comme d'autres l'ont fait depuis, dans l'erreur de supposer que les institutions peuvent résister à la force des choses; tout est relation dans ce monde; une ville située sur une plage inconnue, existera long-temps sans avoir de commerce; mais elle deviendra commerçante si elle a des objets d'échange, et que des vaisseaux viennent la visiter. Lacédémone garda sa monnaie de fer jusqu'au temps où Lysandre et Agésilas eurent besoin de l'or des satrapes, pour porter en Asie une guerre que l'état de leur république rendait alors indispensable. Sparte ignorante ne compta pas de citoyens plus savans ailleurs que dans leur cité,

tant que les poèmes d'Homère, qu'elle avait possédés la première, furent les seuls vers dignes de l'admiration des Grecs; il n'y avait presque point d'arts connus, quand Lycurgue voulut proscrire l'oisiveté; mais la lyre des Spartiates cessa d'être harmonieuse, quand les Ephores eurent coupé trois cordes à la lyre de Therpandre.

On trouve, quoi qu'il en soit, dans le Dialogue des Lois de Platon, des renseignemens précieux à recueillir; on y reconnaît le caractère de grandeur qui tient à son amour pour le beau, dont ses ouvrages portent l'empreinte, et à l'élévation que ses idées religieuses donnent à toutes ses conceptions. La chaîne de ses pensées se rattache toujours dans le ciel; et dans l'ordre des astres mêmes, il ne lit que la théorie invariable des mouvemens et celle des rapports éternels, écrites en caractères de feu, par le Dieu de qui toute vérité procède.

On voit dans ce dialogue et dans tous ceux de Platon, que les banquets étaient minutieusement réglés. Platon disserte longuement sur les réunions des banquets, et il veut qu'on en tire parti pour dévoiler le secret des cœurs.

Il disserte aussi sur les arts; il voudrait qu'on réglât les chants, il voudrait qu'on réglât les poèmes, ainsi qu'en Egypte, où, dit-il, il n'est point permis, ni aux peintres, ni aux autres artistes, de jamais faire aucune innovation. On trouvera chez eux, ajoute-t-il, des ouvrages de peinture, des ouvrages de sculpture, faits depuis dix mille ans, à la lettre, et qui ne sont ni

plus beaux, ni moins beaux que ceux qu'on y fait aujourd'hui, tant les règles sont uniformes.

Il nous suffira de rappeler que chez les Egyptiens tout était profession, et que sans doute ils faisaient une statue comme dans nos manufactures on fait une tapisserie. Leurs monumens supposent de belles et immenses conceptions, mais la perfection des détails qu'ils renferment, fruit d'un prodigieux concours d'ouvriers, est la même dans la représentation du lotus qui couronne effectivement le Nil, et dans les figures fantastiques, enfans muets de l'allégorie, qui appauvrissent l'effet des arts.

On peut sûrement amortir le génie des arts, on peut le détourner de sa route; mais lorsque son flambeau s'éteint, on ne peut pas le rallumer. Les arts sont comme les fleurs, qui ne s'épanouissent que dans leurs saisons. Leur éclat tient, en quelque sorte, à l'atmosphère qui les entoure. Vainement, en travaillant sur l'art, on prétendra le faire fleurir; et en lui donnant des entraves, ce serait vainement sans doute qu'on en attendrait un progrès. Les Egyptiens eurent des ouvrages, mais je ne crois pas qu'ils aient eu des artistes.

Platon voudrait, dans son Dialogue des Lois, que la poésie et la musique fussent comme tous les autres arts, uniquement consacrés à la vertu; et les morceaux laissés par les anciens lui paraissent faits pour être conservés, et même pour être répétés, sans que jamais on les renouvelle. Je ne conçois pas comment Platon, qui avait dit que l'objet des arts était l'imitation de la nature, a pu proposer de leur donner leurs propres

essais pour modèles; il aurait dû se contenter de les leur offrir comme études.

Platon, je pense, n'avait pas d'attrait pour la musique instrumentale qui se répandait de son temps, et dont Aristote parle aussi dans ses livres des Politiques. « C'est l'effet, s'écriait Platon, d'une ignorance grossière, ou d'une vaine ostentation, que de jouer du luth ou de la flûte, autrement que pour accompagner ou la danse ou le chant. La musique digne de ce nom est cette partie des chœurs qui accorde les voix; et les accens qui passent jusqu'à l'ame, lui inspirent le goût de la vertu. La parfaite sagesse, dit-il, un peu plus loin, n'est autre chose que le plus beau et le plus parfait des accords; mais on ne saurait la posséder, qu'autant qu'on vit selon la droite raison. »

Ce philosophe suppose que le genre humain a été détruit plusieurs fois, et de différentes manières, mais il le fut sur-tout par un déluge qui fit perdre entièrement les notions antérieures; de sorte, dit-il, que mille ou deux mille ans peut-être se sont écoulés depuis la naissance des arts qu'on attribue à Dédale, à Orphée, à Palamède, Marsyas, Amphion, et aux autres auteurs de tant de découvertes qu'on croirait nées depuis deux jours.

Platon fait précéder l'exposition des lois qu'il destine à la colonie, d'un coup d'œil sur les gouvernemens de Perse, d'Athènes et de Sparte, et sur l'histoire de ces puissances Il conclut de cet examen, que tout gouvernement sage doit faire une juste distribution de l'estime et du mépris, et ne point rompre l'union et la

correspondance qui doivent régner entre les membres de l'état ; il pense d'ailleurs qu'aucune loi n'est, en général, l'ouvrage d'aucun mortel, et que presque toutes les affaires humaines sont entre les mains de la fortune.

Platon ne veut pas qu'il se trouve plus de cinq mille quarante familles dans sa cité. Il charge les magistrats d'arrêter la surabondance de la population, et de statuer sur ses effets.

Les détails dans lesquels il entre, et sur les repas publics, où il appelle les femmes, et sur la possibilité de conduire les femmes à la guerre à l'âge de cinquante ans, et sur la conduite réciproque des époux, de leurs surveillans et surveillantes, sont tout à fait extraordinaires, si l'on ne veut rien dire de plus.

On trouve toutefois dans les règles de Platon, relativement à l'éducation des enfans, quelques aperçus fort heureux. Il voudrait qu'on les tînt dans un mouvement continuel : il remarque qu'une éducation efféminée les rend chagrins, qu'une éducation contrainte les rend lâches et misantropes ; mais il voudrait qu'au moins, jusqu'à l'âge de trois ans, on éloignât d'eux toute crainte et tout déplaisir, afin de leur inspirer des dispositions douces et un caractère paisible. Il desire qu'on les rende adroits à tous les exercices, qu'on leur enseigne la musique, et même, comme en se jouant, tous les élémens des calculs. Il veut enfin que les filles reçoivent la même éducation que les hommes, et que l'ordre des journées soit établi par le législateur.

Platon admet des châtimens contre ceux qui man-

queront au culte dû aux dieux. L'habitude de maltraiter des esclaves faisait tolérer aux anciens les punitions les plus honteuses, même à l'égard des hommes libres : ainsi, la sévérité des réglemens de Platon n'est pas ce qui doit ici le plus nous étonner ; c'est cette inquisition païenne méditée par un sage, et exercée par caprice, et si cruellement, dans plusieurs des républiques grecques. La religion n'a jamais présenté un aspect terrible, que quand les hommes ont voulu s'en servir pour appuyer leurs institutions sociales : elle est un instrument trop fort entre leurs mains ; ils ne peuvent en mesurer l'usage, et l'arme se tourne contre eux.

L'Epinomis ou le Philosophe, est un nouveau dialogue entre les mêmes interlocuteurs ; et Platon s'efforce d'y découvrir quelle est la science qui nous rend sages. Il parcourt les objets des différentes sciences, et elles ne lui présentent rien qui, sous ce rapport, le satisfasse. Il passe enfin à la connaissance des nombres, et elle le mène à l'étude des astres ; il revient, dans ce morceau, sur les grandes vérités démontrées dans les entretiens antérieurs : il y a des dieux ; leur providence s'étend à tout, aux petites comme aux grandes choses, et l'on ne saurait les fléchir contre les règles de la justice. Platon développe ensuite ce qu'il n'avait fait qu'indiquer dans son dialogue sur les lois ; savoir, que tout astre a une ame ou une intelligence qui le guide ; que ces astres sont tous d'une grosseur prodigieuse ; et que le soleil, par exemple, est plus grand que toute la terre. Je ne doute pas que ce discours de Platon ne soit le

résumé de toutes les connaissances de son temps, et sur-tout en astronomie. Platon y parle avec emphase des puissances du ciel, qui sont le soleil, la lune, l'étoile du matin, celle du soir, et quelques-unes des planètes. « Quelques-unes de ces puissances, dit-il, n'ont pas de nom; car on en doit la découverte à des Barbares : c'est en Chaldée que la beauté du ciel attira d'abord l'attention des hommes. »

Platon rapporte à la piété envers les dieux tout ce qui constitue nos vertus et notre sagesse. « On ne peut, dit-il, enseigner la sagesse que sous la direction des dieux, autrement il vaudrait autant ne pas l'apprendre. Platon veut que l'astronomie et la science des nombres nous aident à chercher Dieu, qui est le type de toute justesse et de toute harmonie, afin qu'après une vie pure et perfectionnée par de telles études, l'homme, devenu un être simple, de multiple qu'il était en cette vie, puisse goûter un bonheur ineffable. »

Les dialogues de Platon ont toujours paru si beaux, que, du temps de Pline, de Tacite, de Trajan, on les faisait apprendre à des enfans, qui les récitaient dans les repas, comme autant de scènes. L'auteur de tant d'ouvrages merveilleux réunissait le caractère le plus doux et les mœurs les plus simples à des talens si admirables. On raconte que s'étant lié, pendant le temps des jeux olympiques, avec des étrangers qui se rendaient à Athènes, il leur causa une extrême surprise quand il leur déclara que le célèbre Platon, qu'ils y venaient chercher, était cet Athénien dont ils avaient trouvé la société si agréable et si facile.

CHAPITRE V.

De quelques philosophes pythagoriciens.

PLATON avait été pour la première fois en Sicile dans le dessein d'y faire la connaissance des sectateurs de Pythagore. Ces hommes habiles, nous l'avons observé, dirigeaient essentiellement leurs études philosophiques vers les sciences exactes. Archytas, de Tarente, fut un de ceux que Platon fréquenta de préférence; et c'est à Archytas que la géométrie a dû la découverte, ou plutôt l'expression de quelques vérités fondamentales. C'est à lui qu'on a attribué quelques inventions mécaniques qui eurent long-temps une grande célébrité. Archytas fit une colombe qui d'elle-même pouvait voler, et cette colombe automate a été presque autant citée que certaines statues de Dédale, auxquelles la tradition portait qu'il avait donné des mouvemens.

Eudoxe, de Gnide, disciple d'Archytas, cultiva soigneusement la géométrie sous ses lois; il étudia jusqu'à la médecine. Il voyagea pour s'instruire davantage; il visita le bœuf Apis, en Egypte, et ce dieu lécha les bords de son manteau; ce qui fut considéré comme l'augure d'une vie courte et d'une longue renommée. Eudoxe, à son retour, fut chargé de donner des lois à sa patrie; car dans l'antiquité il était ordinaire de voir les hommes instruits se livrer à la politique. On croyait alors certainement que l'habitude de l'étude,

et celle de la réflexion, disposaient l'entendement à des méditations de tout genre. On croyait que le calme intérieur qui naît des spéculations de l'esprit, devait élever l'ame; enfin, on croyait que de la recherche habituelle de tant de vérités, devait résulter une plus grande aptitude à en saisir les formes différentes. Il paraît que dans tous les temps on a reconnu les droits de cette capacité personnelle et immuable que développent les circonstances; et quoique dans les états modernes il y ait des hommes qui naissent rois, des hommes d'une autre classe ont presque constamment disposé de la puissance, et dirigé vraiment le destin des empires.

Philolaüs, de Crotone, est cité pour avoir reconnu que la terre tournait circulairement, et avoir ainsi devancé le génie de Copernic dans la découverte hardie des grandes lois de la nature. Mais Copernic forma un système complet et calculé; Philolaüs ne fit qu'un aperçu, et un seul aperçu n'est point une véritable création.

Aristoxène, de Tarente, a laissé des élémens harmoniques qui sont demeurés sans traduction. Il paraît, de plus, qu'Aristoxène avait écrit sur Pythagore et sur plusieurs philosophes italiques.

Plutarque a rapporté, dans la vie de Dion, que lorsque ce prince entra vainqueur dans Syracuse, il monta, pour haranguer le peuple, au haut d'une horloge solaire fort élevée que Denys avait fait bâtir. Cette horloge était un cadran, et l'on ne sera pas étonné que dans une ville où la présence de Platon avait occasionné une sensation si grande, il se trouvât un pareil édifice. Quelques savans ont affirmé que dans

l'antiquité la plus haute, les Phéniciens avaient établi à Scyros une espèce de cadran propre à indiquer les solstices, époques si importantes dans leur navigation.

Ce fut également à Scyros que le sage Phérécide, maître de Pythagore, s'efforça de marquer les divisions du temps, en mesurant la marche de l'ombre.

L'abbé Sallier a consigné dans les Mémoires précieux de l'Académie des inscriptions, une dissertation sur les horloges des anciens; il y suppose, d'après Diogène Laërce, que ce fut Anaximandre qui le premier posa un style sur un instrument destiné à indiquer l'instant des équinoxes et des solstices, et qui en fit connaître à Sparte et les usages et les propriétés, vers le temps à peu près de Pythagore et de Phérécide. Il est parlé au Livre d'Isaïe de l'horloge d'Ezéchias, sept cent quarante-deux ans avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire, deux siècles entiers avant celui de ces savans et de ces sages; mais nous n'avons aucune idée de la division de cette horloge. Au reste, comme les connaissances astronomiques ont d'abord fleuri en Chaldée et dans les contrées orientales, il n'est pas surprenant que l'horloge solaire leur ait été connue, avant que le reste du monde en soupçonnât l'heureuse combinaison. La Grèce, au temps où Ezéchias régnait en Judée, était encore bien loin d'être le théâtre des arts. Lycurgue y avait apporté depuis un demi-siècle seulement les poëmes immortels d'Homère, et cette époque répond à peine à l'olympiade de Chorœbus.

Les antiques traditions se vérifient l'une par l'autre, et c'est toujours aux clartés de l'Orient que s'est allumé

le flambeau des sciences et de la vérité. Les Phéniciens étaient un peuple de l'Asie; Phérécide était de Scyros; Anaximandre, d'Ionie; les sages de leur temps allaient encore chercher de la sagesse et du savoir dans l'antique patrie des hommes; et Hérodote, qui écrivait un siècle après Anaximandre, a prétendu que les Grecs avaient reçu de Babylone l'usage du pôle, du style et de la division du jour en douze parties.

La division du temps en années, en mois et en jours, fut connue à ce qu'il paraît à une époque fort ancienne; mais le jour n'a pas toujours été mesuré de même. Les Athéniens comptaient depuis le coucher du soleil, les Babyloniens depuis son lever, les Egyptiens commençaient à minuit, les Romains commencèrent comme eux.

Le mot d'heure ne se trouve dans aucun ouvrage antérieur au temps du troisième Ptolémée. La Clepsydre servait dans tous les tribunaux, et l'on mesurait l'eau, dont l'écoulement devait mesurer les instans.

Aristophane et, bien plus tard, Ménandre parlent du nombre de pieds marqués au long d'un mur par la course de l'ombre. Un autre poète comique, Balton, a fait mention d'une horloge portative, mais cette invention fut sans doute peu suivie; car, au temps même de Philadelphe, on commença à faire une profession d'annoncer l'heure pour de l'argent, et par la suite un esclave eut le soin de la proclamer avec exactitude.

Les Romains n'eurent de cadran que vers l'an 461 de Rome, quelques années avant la guerre de Pyrrhus, et par conséquent dans le siècle qui suivra celui qui

nous occupe maintenant. Ce fut le temps où toutes les inventions qui supposent quelque calcul se perfectionnèrent chez les Grecs; et c'est à Archimède, à ce Grec de Sicile, qu'ont été dues les immenses découvertes qui ont réalisé la belle science des rapports, à peine entrevue jusqu'à lui.

On trouve dans le recueil des entretiens de Socrate, tel que l'a donné Xénophon, que de son temps encore, les mois se réglaient sur les phases de la lune; et les peuples qui ont le plus long-temps conservé quelques traces des notions primitives, ont toujours supputé par nuits. Les Gaulois ont toujours choisi les époques des lunes, pour celles de leurs réunions religieuses, et nos pères s'enfonçaient la nuit dans les forêts pour sacrifier à sa lumière.

Je ne sais si le fameux Pythéas, de Marseille, doit être aussi compté parmi les pythagoriciens, dont les études et les dogmes ont répandu tant de vérités et de lumières. Quoi qu'il en soit, il était Grec, il était savant, et son courage le porta à travers des régions, dont l'existence tout au plus était soupçonnée avant lui.

Pythéas vécut à peu près vers le milieu du siècle que nous parcourons; ses connaissances mathématiques lui firent déterminer la latitude de Marseille. On peut juger, d'après les discours de Strabon, qu'il poussa ses voyages dans le Nord jusqu'au soixante-septième degré, et qu'il y eut la connaissance du jour solsticial de vingt-quatre heures: il étudia, il écrivit les étoiles voisines du pôle boréal, et les savans qui le suivirent ont fait l'éloge de son exactitude. Il rapporta que dans

les régions glacées qu'il avait parcourues, il n'y avait ni terre, ni mer, ni air, mais un composé de tous trois, assez semblable au zoophyte spongieux qu'on appelle poumon marin; il crut que la terre et la mer étaient suspendues sur cette matière, qui servait de lien ou d'atmosphère aux différentes parties de l'univers. Les Norvégiens, enveloppés d'épais brouillards, appellent encore la mer Glaciale d'un nom qui signifie mer du poumon, à cause des glaces flottantes qui lui donnent une apparence spongieuse. Il arriva à Pythéas de prendre les brouillards qu'il ne pouvait percer, pour les bornes du monde, et cette erreur, dans un sens différent, a été commise plus d'une fois. Au reste, quand on pense à la surprise que devait causer à des Grecs la relation d'un voyage comme celui de Pythéas, on doit leur pardonner d'avoir admis des fables qui ne devaient pas leur être plus étranges, que ne l'étaient certaines vérités; et l'on ne sera pas étonné qu'ils aient au hasard rejeté certaines vérités pour des fables. Les observations de Pythéas furent chez les savans anciens une matière de contestation, et je ne puis m'empêcher de rappeler ici la remarque d'un auteur chinois. « On est bien sujet à l'erreur, quand on fait de ce que l'on sait, la règle de ce qu'on ignore. »

Pythéas fit un voyage au fond même de la mer Baltique; et quelques passages de Strabon en sont l'unique monument. On peut juger qu'à cette époque on n'élevait même point d'animaux domestiques en ces contrées si rigoureuses. Les hommes y vivaient de fruits sauvages, ils buvaient une liqueur de miel et

de froment fermentés, et l'on a lieu de supposer que ce breuvage est encore celui dont on y fait généralement usage.

Bougainville, auteur d'un Mémoire intéressant sur Pythéas, pense que le commerce de Marseille fut le principal objet de ses voyages, et que cette cité en fit les frais. Il croit que ce fut Pythéas qui procura à sa patrie le commerce de l'ambre jaune ou succin, et qui la mit dans le cas de partager avec Tyr et Carthage le commerce avantageux de l'étain. Il paraît que peu d'années avant les voyages de Pythéas, la ville de Marseille avait donné une mission vers le Sud, à Eutymène, et que ce navigateur pénétra jusqu'à un grand golfe, dans lequel tombait un fleuve considérable, dont les bords étaient peuplés de crocodiles.

Nous avons déjà vu que Carthage avait aussi, plus anciennement, envoyé Imilcon dans les mers septentrionales, et Hannon dans celles du Midi; mais, en général, les anciens divulguaient peu les résultats de leurs voyages, dont le commerce était l'objet. On rapporte qu'un vaisseau romain essaya de suivre un vaisseau de Cadix, pour connaître d'où venait l'étain; le marchand de Cadix se fit échouer pour conserver son secret, et le trésor de la cité le dédommagea de ses pertes.

Pythéas écrivit en grec; c'était la langue de Marseille, sa patrie; et, quelque isolées que fussent, à cette époque, les colonies, elles gardaient sur les rives les plus lointaines la dignité de leur patrie, dont elles

pouvaient, par leur situation, garder l'opulence et les mœurs.

Les sciences, qui commençaient à s'épanouir à cette époque, s'étendaient peu à peu sur toutes les parties que leur influence pouvait atteindre. On cite, vers l'an 366 avant l'ère chrétienne, un ouvrage de tactique, dont l'auteur fut un Grec nommé Anéas. Cet ouvrage s'est conservé, mais je n'en ai pas eu connaissance.

Si les disciples de Pythagore se distinguèrent éminemment par le genre et par le succès de leurs études, ils ne dûrent pas moins de célébrité à leurs excellentes vertus. Il existait entre eux comme un lien religieux et une hospitalité fraternelle. Un pythagoricien qui mourait en voyage, laissait à son hôte un billet orné du symbole du maître, et sa dépense était acquittée certainement par les pythagoriciens voyageurs.

La fidélité des pythagoriciens en amitié leur méritera, dans tous les temps, un hommage des cœurs sensibles. Le trait touchant de Damon et de Pythias n'en sera jamais oublié. Ils furent contemporains de Denys, de Syracuse, qui mit leur confiance réciproque à une si frappante épreuve. On grave de bonne heure cette histoire dans la mémoire des jeunes enfans, et l'expérience, qui flétrit tant d'idées, nous fait mieux goûter celles que suggère ce souvenir.

Le pythagoricien Lysis mérite une mention toute particulière. On sait que, retiré à Thèbes, il fut le maître d'Epaminondas, et lui enseigna ces vertus aussi simples qu'inébranlables, que la gloire de ce grand homme fit briller d'un si pur éclat. On a générale-

ment attribué à Lysis les vers dorés qui portent le nom de Pythagore ; et en effet, les pythagoriciens affectaient de placer seulement le nom révéré de leur maître à la tête de leurs ouvrages : toute sagesse venait de lui.

Les vers dorés sont au nombre de soixante-onze, et renferment une belle doctrine réduite en préceptes précis.

Il faudrait rapporter en entier, et textuellement, ce petit abrégé, où la vertu s'exprime avec calme et sérénité. L'insouciance n'est pas l'essence de la philosophie, quoiqu'on affecte quelquefois de prendre le change à cet égard. Le philosophe travaille constamment sur lui-même ; il se rend chaque jour plus propre au commerce des autres hommes, et doit y retrouver bientôt cette douceur qu'il essaie d'y porter ; il tend sans cesse à de plus hautes et de plus indépendantes destinées, et, selon un des symboles du maître, *il cède aisément au troupeau qui passe.* Ce seul adage des vers dorés : « Ne fais jamais rien pour exciter l'envie, » pourrait suffire, dans la pratique, au repos des sociétés.

Nous possédons un commentaire sur les vers dorés de Lysis, et il est digne de l'ouvrage. L'auteur de ce commentaire est Hiéroclès, philosophe d'Alexandrie, qui vivait au cinquième siècle de notre ère, et qui professa l'éloquence en même temps que la sagesse, avec le plus brillant éclat. Une seule pensée éparse en quelques fragmens qu'on a de lui, donnerait l'idée de ses sentimens. « Pour en bien user avec tout le monde,

il faut, dit-il, nous mettre à la place de chacun, et nous imaginer qu'il est nous, et que nous sommes lui. »

Si Hiéroclès paraphrase trop longuement les préceptes moraux de Lysis, il étend avec avantage tout ce qui tient à la spiritualité, et ce morceau est un beau monument des clartés intellectuelles auxquelles étaient parvenus les sages de son temps.

Près de dix siècles ont séparé Pythagore et Hiéroclès. Les idées philosophiques et religieuses de Pythagore étaient simples, mais il y joignit des préceptes symboliques et de certaines notions enveloppées d'expressions mystérieuses, qui devaient distinguer ses disciples des autres hommes. Le sage Hiéroclès éprouve quelque peine à expliquer le quaternaire, nombre par lequel Pythagore désignait quelquefois Dieu même. On a dit que Pythagore faisait allusion, par ce nombre, au nom sacré de *Jehovah,* qui, dans la langue des Hébreux, est exprimé en quatre lettres, et signifie positivement, source de tout ce qui a reçu l'être; Lysis appelait Dieu la source de la nature qui ne cesse pas de couler. Hiéroclès analyse autrement ce nombre merveilleux; un, deux, trois, quatre, additionnés, font dix, le nombre des nombres. Quatre est donc la puissance du dix; le quatre de plus est le milieu entre l'unité et le sept, qu'on appelle le nombre vierge, et sans mère, puisqu'il n'est composé d'aucun nombre qui l'ait produit; le quatre enfin est le symbole de la première figure solide.

On conçoit la sécheresse de ces allégories, auxquelles je ne pense pas que les anciens aient jamais

dû trouver d'autres sens et d'autre intérêt que ceux qu'ils ont pu leur prêter.

Mais, si la théorie emblématique des nombres n'a jamais été susceptible d'éclaircissemens, il n'en est pas ainsi des pures notions intellectuelles, et, depuis Pythagore jusqu'à Hiéroclès, la métaphysique sûrement avait fait de semblables progrès.

La métaphysique n'obtient quelque sûreté que quand le raisonnement s'est long-temps exercé sur des objets connus, et que l'esprit, à force de comparer, a acquis la faculté d'abstraire. La vérité sans doute perce toutes les ténèbres, mais sa marche est imperceptible; elle ne compte point avec le temps.

Le monde ne fut jamais absolument privé de la notion primitive d'un seul Dieu; elle demeura toujours pure dans l'enseignement des Hébreux. Elle ressortit graduellement des méditations des sages, mais ce ne fut pas cette clarté pure qu'on trouve dans les livres saints. Les philosophes qui la saisirent ne la dégagèrent pas toujours des anciennes impressions que leur esprit avait reçues. Les instructions recueillies en Egypte ne furent pas exemptes de toute obscurité, et c'était en hiéroglyphes que la plus antique sages seavait été léguée au monde.

Mais, fût-elle mal connue, les conséquences n'en fussent-elles pas tirées avec l'habileté convenable, une vérité éclaire dès qu'elle a pu jaillir, et c'est comme le jour qui précède l'apparition de l'astre qui le produit. Il dut suffire que le christianisme existât pour que l'idolâtrie, c'est-à-dire, le culte et les opinions

religieuses auxquels on a donné ce nom, perdissent toute consistance, au moins dans les livres écrits et dans les méditations des sages. L'expansion successive des lumières, dont lui-même il était le foyer, concourut aux progrès que fit le christianisme, et le commentaire d'Hiéroclès offre le plus beau reflet de ses sublimes clartés.

On considère avec respect un pythagoricien doué de talens et de vertus, qui rend, après dix siècles, hommage au nom du maître, et suit le fil de la doctrine dont il avait établi les systèmes.

Hiéroclès, d'après Pythagore, attribue à Dieu, à l'Etre excellent, créateur du monde, d'être la cause des dieux et le créateur des substances raisonnables et immuables. Ce sont ces substances et ces dieux qu'on appelle, selon lui, dieux immortels, parce qu'ils ont toujours les mêmes sentimens et les mêmes pensées du dieu qui les a créés; qu'ils sont toujours attentifs et attachés à ce souverain bien, et qu'ils ont reçu de lui immuablement et indivisiblement l'être et le bien-être, comme étant les images inaltérables et incorruptibles de cette cause qui les a créés.

Le philosophe distingue les dieux immortels qui ne meurent jamais à la vie divine, et les ames des hommes qu'on pourrait, selon lui, appeler dieux mortels, parce qu'elles meurent quelquefois à la vie divine, par leur éloignement de Dieu, et qu'elles la recouvrent aussi par leur retour vers lui. Le philosophe suppose entre eux une substance intermédiaire, celle des anges ou des héros, doués de bonté et de lumière.

« L'honneur qu'on rend à celui qui n'a besoin de rien, dit Hiéroclès, consiste à recevoir les biens qu'il nous procure. Tu honoreras Dieu parfaitement, disaient les pythagoriciens, si tu fais en sorte que ton ame soit son image. Dieu, disaient-ils encore, n'a point sur la terre d'habitation plus convenable qu'une ame pure. »

Hiéroclès cite sur ce sujet deux réponses d'Apollon Pythien, l'une conçue en ces mots : « J'habite avec moins de plaisir dans le brillant olympe, que dans les ames des hommes pieux. » L'autre, au sujet d'une hécatombe offerte sans aucun sentiment de piété. « L'orge du pauvre Hermionée était agréable à mes yeux. »

Je ne cherche point à pénétrer comment il a pu plaire à Dieu d'inspirer de si sublimes vérités aux hommes, et au milieu de toutes les erreurs qui accompagnaient un oracle. Je pense qu'un enthousiasme religieux, quand il est sincère, doit rapprocher l'ame des vérités, et lui permettre de les découvrir en elle-même; et quels accessoires d'ailleurs devaient offrir à l'imagination, c'est-à-dire à la plus subtile des facultés de l'ame, les rochers de Delphes, les bois qui entouraient son temple, les hommages des peuples et le beau ciel de la Grèce!

En commentant le deuxième vers qui prescrit le respect du serment, Hiéroclès recourt à cette belle idée, que les sermens des hommes entre eux sont l'image du serment primitif de Dieu même ; de ce serment qui est le gardien de la loi divine, qui sert de garantie à l'ordre et à l'arrangement de l'univers.

Hiéroclès développe au troisième vers sa théorie des substances intermédiaires. Il lui semble que le nom de héros qu'on leur a donné, vient du mot qui signifie amour ; et que ces êtres ont reçu ce nom, parce que, pleins d'amour pour Dieu, ils ne cherchent qu'à nous faire passer de cette vie terrestre à une vie divine. On les nomme aussi bons démons, à cause de leur science, et anges parce qu'ils annoncent aux hommes les règles de la vie bonne et de la félicité. Il observa que certaines opinions séparaient, sous ces trois noms, ces mêmes substances en trois classes.

Sous le nom des démons terrestres, que le quatrième vers ordonne de respecter, Hiéroclès entend les hommes que leurs vertus et leur sagesse ont placés après leur mort dans les ordres divins. On ne peut, ce me semble, annoncer plus noblement l'immortalité de l'ame et pressentir plus clairement la consolante association des ames vertueuses avec les êtres supérieurs.

La fin des vertus c'est l'amitié, c'est la piété. Le sage, disaient les pythagoriciens, ne hait personne, et aime les seuls gens de bien. « Nous devons pratiquer la tempérance et la justice, dit Hiéroclès, avec tous les hommes, et non pas seulement avec les justes et les tempérans. Nous ne serons pas bons avec les bons, et méchans avec les méchans; car, de cette manière, tous les accidens auraient le pouvoir de nous changer; et nous n'aurions à nous en propre aucun bien que nous puissions étendre et déployer sur tous les hommes. Si nous n'avons acquis l'habitude de la

vertu, il ne doit pas dépendre du premier venu de nous la faire perdre.

« Tout ce qui rend l'ame meilleure, et qui la ramène à la félicité convenable à sa nature, c'est véritablement la vertu et la loi de la philosophie.

« Nous diminuerons par la droiture de nos jugemens l'amertume de tous les accidens de la vie; et ensuite, par de savantes méthodes et de bonnes réflexions, faisant remonter notre ame, comme à force de rames, vers ce qui est le meilleur, nous nous délivrerons entièrement de tout ce que nous souffrons de plus fâcheux et de plus sensible.

« Une marque pure que la droite raison est naturellement dans l'homme, c'est que l'injuste juge avec justice, et l'intempérant avec tempérance, dans toutes les occasions où il ne va pas de leur intérêt. Le méchant a de bons mouvemens dans toutes les choses qui ne le touchent point; aussi le vicieux peut-il toujours s'amender et devenir vertueux s'il condamne ses premiers vices.

« Comme il existe une Providence, il n'est pas possible que celui qui devient homme de bien soit négligé, quoiqu'il porte sur son corps les marques de ses anciens péchés qui ont attiré sur lui la colère divine; car, dès le moment qu'il acquiert la vertu, il dissipe sa douleur et sa tristesse, et il en trouve le remède en tirant de lui-même le secours contre la tristesse, et de la Providence, la guérison de tous ses maux.

« Il faut tâcher, sur toutes choses, de ne pas pécher, et quand on a péché, il faut courir au-devant de la

peine, comme au seul remède de nos péchés, en corrigeant notre témérité et notre folie, par le secours salutaire de la prudence et de la raison ; car, après que nous sommes déchus de notre innocence par le péché, nous la recouvrons par le repentir et par le bon usage que nous faisons des punitions dont Dieu nous châtie pour nous relever. Le repentir est le commencement de la philosophie. »

J'ai rapporté ce texte entier, parce qu'on supposerait plutôt qu'il appartient à quelque Père de l'Eglise qu'à un élève de l'antiquité grecque ; et je croirais aisément que les premiers écrivains de l'Eglise puisèrent, dans les écoles philosophiques de leur temps, quelque chose de leur austérité, comme ils y prirent le goût des argumens et des dissertations sur les questions les plus subtiles.

CHAPITRE VI.

D'Aristote et de ses ouvrages.

Nous avons dit que Platon avait laissé l'académie à la conduite de Speusippe, son disciple et son neveu : Aristote s'en montra jaloux; mais, quand il eut quitté Alexandre le Grand, les Athéniens lui donnèrent le lycée, et ses disciples, à sa suite, reçurent le nom de péripatéticiens. L'académie et le lycée furent long-temps en rivalité, et comptèrent presque également des membres qui les honorèrent. Ces deux écoles différèrent moins par

leurs principes que par la nature de leurs études. L'académie s'attacha peut être davantage à la morale, et le lycée aux questions savantes. Aristote était né à Stagyre, ville de Macédoine, trois cent quatre-vingt-quatre ans avant l'ère chrétienne. Son ardeur pour l'étude le distingua dès ses premières années, et à l'âge de dix-sept ans, il était auditeur de Platon. Il paraît qu'il passa ensuite plusieurs années auprès d'Hermias, son ami, prince de Mysie; il épousa sa nièce, et éprouva pour elle des sentimens si vifs, qu'il lui éleva des autels. Une pièce de vers à la gloire de ce prince, et qui pourtant n'est qu'une ode à la vertu, fit accuser Aristote d'impiété, après la mort d'Alexandre le Grand: cette redoutable accusation l'obligea de sortir d'Athènes; il se retira à Chalcis, et y mourut trois cent vingt-deux ans avant l'ère chétienne environ.

Lorsque l'on considère la somme des ouvrages faits par Aristote, on demeure dans l'étonnement. La liste qu'en donne Diogène Laërce, est immense. J'observe néanmoins que plusieurs de ces ouvrages étaient de simples traités, et se rapportaient souvent à un même sujet. Ces morceaux étaient assez courts, et les anciens, presque toujours originaux ou créateurs, ne cherchaient pas encore, comme on l'a fait depuis, à tirer des autres ouvrages la substance de ceux qu'ils voulaient composer.

Les ouvrages d'Aristote furent confiés par lui à Théophraste, son disciple, qui les garda mystérieusement. Ils passèrent des mains de Théophraste, en celles de Néleus; et quand les rois de Pergame mirent leur

ambition à former leur bibliothèque, les héritiers de Néleus, qui redoutaient l'enlèvement de leur trésor, prirent le parti de le cacher sous la terre. Ces manuscrits, trente ans après, en furent tirés à demi détruits: l'Athénien Pellicion en fit l'acquisition; il s'efforça d'en rétablir le texte; il en fit faire des copies. Sylla, après la prise d'Athènes, acheta la bibliothèque de Pellicion. Tyrannion, le grammairien, revit les livres d'Aristote: Andronic, de Rhodes les publia; et nous en possédons la plus grande partie.

Le savoir d'Aristote et la puissance de son génie ont réellement tenu du prodige: il fit de la logique un art; il sut réduire le raisonnement en formes presque mécaniques; et cet artifice ingénieux, qui enchaîne toutes les idées dans un ordre factice, mais étroitement lié, n'a pas cessé d'être en usage.

Aristote a traité de la poésie dramatique, et sa poétique puisée dans la nature et dictée par le goût sûr qui vient d'elle, est encore aujourd'hui le répertoire le plus complet des règles du théâtre et de l'art.

Sa rhétorique est le meilleur traité qui existe en ce genre.

Sa politique offre un recueil d'observations et de maximes, toujours dignes de l'étude de ceux qui se consacrent aux emplois publics.

Ses traités de morale ont le charme de la vertu.

Toutes les sciences ont partagé son attention créatrice: aucune partie de l'histoire naturelle, neuve encore, n'a échappé à ses regards. L'histoire des animaux fait encore aujourd'hui l'admiration des naturalistes.

Buffon ne connaissait point d'ouvrage que l'on pût mettre au-dessus. Ses études anatomiques placent Aristote au premier rang de ceux qui ont à cet égard réveillé l'attention des hommes; ils les porta plus loin qu'on ne l'avait encore fait. Enfin, ses études sur la nature, que Théophraste continua, ouvrirent un champ immense et inconnu aux travaux de l'esprit humain. Les philosophes, purement moralistes, avaient éclairé les ténèbres du cœur; Aristote porta le flambeau sur toutes les parties de la création, et sur toutes les opérations de l'esprit et de l'ame. Les siècles ont longtemps suivi la traînée de lumière que cette comète éclatante avait laissée sur son passage, et c'est encore au grand nom d'Aristote que l'on a vu renaître les lettres.

Aristote, dans sa première jeunesse, avait dit-on porté les armes; il consacra huit ans à l'éducation d'Alexandre, et cette période qui eût suffi à la gloire d'une autre vie, est à peine comptée dans la sienne; Il aima tous les arts. Son testament offre la preuve qu'il appréciait les chefs-d'œuvre de Praxitele. Il lui avait demandé les statues de ses enfans et celles de plusieurs divinités. Les Grecs consacraient par des statues, les sentimens que nous honorons par des tableaux, et l'on sent combien ce noble usage devait être utile à la sculpture. Aristote composa plusieurs morceaux de poésie; et celui qui avait porté l'amour jusqu'à l'idolâtrie, a consacré pour l'amitié cette heureuse définition : « Deux amis sont une seule ame en deux corps. »

Aristote laissa une fille de l'épouse qu'il avait chérie, et un fils naturel qu'il confia en mourant à Théophraste, son ami.

Il nous sera permis de revenir avec quelques détails sur quelques-uns des ouvrages d'Aristote. Je ne parlerai que des plus célèbres, et de ceux que des traductions françaises ont mis à ma portée. J'ai marqué les principaux objets sur lesquels roulent les ouvrages qui nous restent, et sur lesquels roulaient ceux mêmes qui sont perdus. On n'attendra pas de moi le développement de cette dialectique subtile qui a fait retentir les écoles, et qui servit, même par ses abus, à aiguiser l'esprit appesanti de nos pères. Elle portait essentiellement sur le classement des idées, qui fut une très-belle et très-hardie conception. Ainsi, Aristote considérait d'abord les êtres sous deux grands rapports, les substances et les accidens; c'est-à-dire, les modifications dont les substances sont susceptibles. Les idées que les êtres produisent, il les partage en dix *prédicamens* ou divisions, savoir : la substance en elle-même, la quantité, la qualité, la relation, l'action, la passion, le lieu, le temps, la situation, les accompagnemens extérieurs. C'est là ce qu'on a nommé les Catégories d'Aristote. Une foule de termes nouveaux dûrent se créér pour exprimer les opérations d'un art nouveau encore; la forme a du moins cet avantages dans l'argumentation, c'est qu'elle démontre promptement par l'absurdité de la conséquence, que les propositions n'ont pas été mises dans un juste rapport. Aristote proposait sans doute le syllogisme, autant comme une épreuve du rai-

sonnement que comme un moyen irrésistible de conviction; on vit néanmoins sur les bancs, des enthousiastes ivres de paroles, soutenir quelquefois une conséquence absurde, aussi fermement qu'une vérité, parce qu'elle résultait d'un syllogisme exact; mais l'entendement est supérieur à toutes les formes possibles, et comme l'a dit un ancien, cité par Aristote lui-même : « L'entendement de l'homme est le flambeau que Dieu a allumé dans son ame pour qu'il servît à le conduire. »

C'est en effet sous un tout autre jour qu'Aristote a traité de la poétique et de la rhétorique, c'est-à-dire, des deux arts dont l'objet est essentiellement de toucher et de convaincre.

Sa rhétorique est un traité philosophique où les règles naissent des principes de la nature et des passions, qu'il s'agit de connaître et d'exciter. Aristote se plaint que les parties essentielles de la rhétorique étaient négligées dans les leçons qu'on en faisait de son temps. Le raisonnement dans les siennes, conduit toujours aux préceptes qu'il donne.

La rhétorique, dit-il, est un art ou une faculté qui considère en chaque sujet tout ce qui peut servir à la persuasion ; s'il est honteux, de ne pouvoir s'aider de son corps, le serait-il moins d'être privé du secours de la parole dont l'usage appartient essentiellement à l'homme ? Tout l'artifice de la rhétorique est dans la preuve ; la rhétorique et la dialectique ont à cet égard beaucoup de rapports, et c'est à cause de cette liaison qu'Aristote indique à la rhétorique même le secours du syllogisme et celui de l'enthymème,

comme de deux moyens de l'analyse si nécessaire à l'art de raisonner. Mais ce n'est point seulement à la justesse du raisonnement que la rhétorique doit prétendre, son objet est sur-tout de convaincre et d'entraîner.

Aristote observe que le genre des délibérations et celui des plaidoyers, sont absolument différens. La délibération donne peu d'entrée à la malice; il est rarement avantageux de s'écarter de son sujet, quand on parle dans un conseil. L'intérêt dont on traite, est l'intérêt commun; chaque auditeur est juge dans sa cause, et l'orateur n'a d'autre devoir que de bien développer sa pensée et de la soutenir raisonnablement; mais au bareau, il faut gagner, il faut séduire l'esprit de l'auditeur, il faut le tourner dans le sens qu'on desire, parce qu'il est question de l'intérêt d'autrui, et que le juge n'a point à prononcer sur des choses qui lui-même le touchent.

Il suffit de tracer la marche d'Aristote dans son Traité de la Rhétorique, et l'ordre des chapitres dont il l'a composé, pour se faire une juste idée de la manière dont il conçoit le sujet qu'il approfondit.

Le genre délibératif, le genre démonstratif et le genre judiciaire font successivement l'objet de ses réflexions.

En traitant du premier genre, il considère que cinq points principaux donnent toujours lieu aux assemblées publiques : les finances, la guerre ou la paix, les garnisons des places, l'importation ou l'exportation des vivres et des marchandises, et l'établissement des lois.

Or il convient que l'orateur connaisse à fond toutes ces matières, qu'il ait voyagé, qu'il possède l'histoire, et ce sont autant de choses que la rhétorique n'enseigne point, et sur lesquelles elle n'est d'aucun secours.

Aristote examine ensuite le souverain bien, et les parties dont il se compose, c'est-à-dire, tous les biens. La noblesse, la beauté, la santé, le bonheur domestique, les richesses, la gloire, la réputation, l'honneur, la force, etc.; il définit toutes ces choses, mais quoique ses réflexions aient en général un caractère de justesse, de naturel et de simplicité, qui intéresse et satisfait, elles paraissent quelquefois étrangères au sujet de son Livre. Après ce préambule, il cite une foule d'adages et de maximes qu'il appelle des lieux communs, et qu'il indique comme les sources du raisonnement.

Au genre démonstratif, Aristote s'étend sur la vertu, comme il s'était étendu sur le souverain bien. Toujours plein de moralité, l'auteur ne néglige pas de parler de la persuasion qui appartient d'elle-même à la personne et aux mœurs de l'orateur, indépendamment de ses discours. « La vertu a un tel crédit, dit-il, que nous ajouterons toujours plus de foi aux gens de bien qu'à d'autres; et ce sera sur-tout dans les matières douteuses où l'esprit ne trouve aucune raison, pour suivre avec sûreté l'une des opinions entre lesquelles il flotte. »

Les différens degrés de ce qui est honnête, les divers modes et les divers sujets de louanges, sont dé-

taillés toujours dans la même forme; l'auteur indique les axiomes, comme aussi quelques argumens plausibles, et susceptibles de faire illusion à leur place : l'art réside dans l'illusion.

Aristote observe dès les premières lignes de son Livre, que le discours pour persuader doit porter à quelque passion. Nous jugeons autrement, dit-il, quand nous sommes tristes ou quand nous sommes joyeux; quand nous aimons ou quand nous avons de la haine. Les anciens écrivaient avec une naïveté qui les rend propres à tous les temps, et qui les empêche de vieillir.

Au genre judiciaire, qui traite de l'accusation et de la défense, il examine quelles choses portent les hommes à se nuire, et combien il y en a; quels sont ceux qui le font, et les dispositions qu'ils ont à le faire; à quelles personnes ils s'attaquent, et en quelles dispositions il faut qu'ils les trouvent.

Aristote remarque fort bien que les hommes ne sont presque jamais injustes ou malfaisans qu'en ce qui touche le vice qui les commande; et il définit l'équité « une certaine raison de justice qui supplée au défaut de la loi écrite, parce que cette loi n'en fait jamais aucune mention. »

L'auteur traite de suite des passions et des mœurs d'une manière admirable, et toujours conformément aux pures dispositions d'une ame honnête et aux observations d'un esprit droit et sincère, dont la finesse consiste toute entière dans une parfaite sagacité. Le

bon sens des anciens résulte en général de la justesse de leur esprit, et non pas de sa gravité.

Je citerai, parce qu'il faut se réduire, la seule peinture de la jeunesse, telle que je la trouve dans ce livre excellent.

« Les jeunes gens, dit l'auteur, ont des desirs impétueux; on les voit prêts à tout oser, pour satisfaire leurs passions. C'est le plaisir des sens que sur-tout ils recherchent, c'est sur-tout le plaisir que peut donner l'amour. Ils ne connaissent point de mesures; un seul instant les voit changer : à peine satisfaits, ils éprouvent l'ennui; plus ils ont eu d'ardeur, plus tôt ils sont calmés. Mais leurs volontés sont poignantes; ils n'endurent pas un retard : c'est la faim, c'est la soif de ceux qui sont malades; ils s'animent, ils s'échauffent, ils ne se gouvernent plus.

« Bouillans par caractère, épris de toute espèce d'honneurs, ils ne souffrent pas le manque d'égards, ils s'irritent à la moindre injure. Ils font cas de l'opinion, mais bien plus encore du succès; la jeunesse aime à triompher, et tout succès est une victoire.

« Trop d'intérêts absorbent les jeunes gens pour que l'argent puisse les occuper; mais, s'ils mettent moins de prix aux richesses, c'est qu'ils n'ont pas encore éprouvé l'indigence; et, comme dit Pittacus, ils sont plutôt bons que méchans, parce qu'ils n'ont pas encore vu beaucoup de maux. Ils sont crédules, par la raison qu'on n'a pas eu le temps de les tromper. L'espérance brille toujours devant leurs yeux, par la raison qu'ils n'ont point éprouvé de mécomptes vrai-

ment cruels. Ils se repaissent d'illusions, car l'espoir embrasse l'avenir, la mémoire ne fait que retracer le passé. Leur avenir est bien long, leur passé est bien court ; pour eux, le souvenir n'est rien ; pour eux, l'attente est tout. Sans doute ils sont sujets à s'abuser souvent ; je l'ai dit, ils se flattent volontiers ; mais, en prenant quelques années, ils sont plus emportés, et ne sont pas moins confians. Incapables de craindre, ils s'abandonnent franchement, sans jamais réfléchir ; la colère jamais n'a connu de danger, et quiconque espère un grand bien, s'y repose par avance.

« Les jeunes gens ont en eux le sentiment de ce qui est honnête et de ce qui est bien : ils ne s'y méprennent point, et n'ont encore eu qu'un seul guide. Ils ont de la générosité. Les épreuves de la vie n'ont pas encore froissé leurs ames. Ils n'ont pas cette expérience qui accorde tant de choses à la nécessité. Il y a de la grandeur d'ame à se croire digne de ce qui est grand, et le propre de l'espérance est de relever le cœur. Les jeunes gens préfèrent toujours ce qui leur semble honnête à ce qui leur est utile ; ils suivent leurs mouvemens bien plus que la raison : l'intérêt prend un calcul pour sa règle ; la vertu suit l'entraînement d'une ame pure.

« Les jeunes gens veulent des amis ; ils veulent des compagnons. Ils aiment la société ; ils aiment ses douceurs, sa familiarité. En ne pensant jamais à ce qui peut être utile, ils y songent encore moins dans le choix de leurs amis. Leurs fautes sont plus complètes, leurs fautes sont plus entières, quoi que Chilon ait pu

dire. Ils mettent l'excès en tout; ils aiment trop, ils haissent trop, et pour tout il en est de même. Exagérés à tous égards, ils font l'injure pour humilier bien plutôt que pour nuire; et, d'un autre côté, ils sont compatissans; ils pardonnent sans effort, parce qu'ils croient que tous les hommes sont bons, sont très-bons, comme ils sont eux-mêmes. Ils jugent les autres d'après eux; ils les croient, comme eux, délicats et sensibles. Toutefois, ils aiment à rire; ils prennent plaisir sur-tout à se moquer, car la raillerie suppose une sorte d'assurance et même de supériorité. »

Aristote peint la vieillesse avec un aussi grand succès. Il peint de même les caractères; il représente ce noble qui méprise et qui pourtant envie les autres; ce riche insolent et fastueux; ce nouveau riche surtout, qui n'offense que pour faire affront. Il saisit toutes les nuances, et donne une frappante vérité à l'ensemble de ses portraits.

Après ce préliminaire moral, et qui suppose une connaissance du cœur humain, indispensable à l'orateur, il détaille les ressources que les sentences, les exemples, les enthymêmes, les syllogismes, les amplifications, l'art enfin, lui fournissent; l'élocution vient, à la suite, avec la division des parties du discours. Ce chapitre est le moins long dans l'ouvrage d'Aristote, et le sujet qu'il traite est pourtant presque le seul auquel tous nos traités de rhétorique se réduisent.



Aristote nous apprend que le véritable secret pour composer et placer des sentences, est de découvrir les sentimens de ses auditeurs et les opinions particu-

lières dont ils sont prévenus; il ne faut plus qu'en faire des maximes générales, et les produire comme si elles étaient vraies et hors de toute contestation. Aristote, au reste, prétend que la diction soit toujours lumineuse. Pénétré de l'importance que mérite l'action, il ne veut pas qu'une harangue débitée ait toute la régularité d'un discours froidement écrit. Il ne demande enfin que l'effet, et proscrit tous les argumens quand il ne s'agit que d'entraîner.

On trouve sans doute quelques longueurs dans la rhétorique d'Aristote; les raisonnemens y sont quelquefois trop compliqués; mais le mérite réel de cet ouvrage ne peut assez se reconnaître. Il est digne d'observation d'ailleurs que, depuis le temps d'Aristote, les moyens de persuader les hommes sont toujours demeurés les mêmes; les finesses de l'art n'ont point changé, et, de tout temps, le sentiment a employé le même langage.

La Poétique en offre une nouvelle preuve, et ces ouvrages peuvent se considérer comme deux monumens de l'esprit humain.

La Poétique est un discours assez précis, dans lequel, en définissant le caractère particulier de la poésie, Aristote trace avec simplicité, et selon la nature, la marche qui convient à la tragédie et à l'épopée, pour produire les grands mouvemens qui appartiennent à leur essence.

Le philosophe traite les règles en grand, et comme des moyens consacrés par l'expérience et la nature. La tragédie est, à son opinion, la plus difficile production

de l'esprit, et il s'attache essentiellement aux principes d'après lesquels il convient de la composer; mais, toujours simple en exposant de grandes idées qui lui sont familières, l'auteur ne cherche point à élever son style; il se contente de le soutenir.

Aristote explique son sujet dans les premières lignes du livre. « Je vais traiter, dit-il, de la poésie en général, de ses espèces, de l'effet que doit produire chaque espèce, et de la manière dont les fables doivent être composées pour avoir la meilleure forme. »

La poésie, la musique, la danse, sont autant d'arts d'imitation qui peuvent réunir ou séparer leurs moyens, mais ce n'est point par le vers, c'est par l'imitation qu'on est poète. Homère et Empedocle ont tous deux fait des vers; ils n'ont que le vers de commun : l'un est un poète, et l'autre un physicien.

L'imitation poétique a pour objet de représenter des hommes qui agissent, et le mot drame signifie l'imitation qui se fait par l'action.

Homère a donné le modèle des poésies héroïques, et ses imitations sont toutes dramatiques.

La Poétique d'Aristote est un ouvrage des plus connus; ainsi, je me borne à dire que les règles qu'il y présente ont été vraies pour tous les siècles, parce qu'elles sont puisées dans la nature. « L'action, dit-il, est la fin de la tragédie; sans action il n'y a point de tragédie. Les poètes tragiques ne composent point leur action pour imiter le caractère et les mœurs; ils imitent les mœurs pour produire l'action. On peut coudre ensemble de belles maximes, des pensées morales, des

expressions brillantes, sans produire l'effet de la tragédie; et on le produira si, sans rien avoir de tout cela, la fable est bien dressée et habilement conduite. L'élocution poétique doit être toujours claire, et pourtant au-dessus du langage commun. »

Voilà des vérités de tous les temps; le petit nombre d'observations qui tiennent uniquement au siècle d'Aristote, sont relatives à la langue, dont l'auteur examine les différentes parties avec les modifications que la poésie grecque permet d'y apporter.

Il renvoie aux soins des ordonnateurs la pompe et la beauté du spectacle, parce que les ordonnateurs en disposaient de son temps, et nous savons aussi qu'ils en faisaient les frais. Aristote n'oublie, dans la division des parties de la tragédie, ni le prologue, ni le chœur. Le chœur, né des mœurs populaires, fut le vestige constant de la première institution de la tragédie. Aucun poète, jusqu'au temps d'Aristote, ne l'avait encore supprimé, et nous l'avons placé dans nos drames lyriques.

Il faut que les événemens des temps que l'on nomme héroïques, aient eu un bien grand caractère; ils sont demeurés l'objet de l'intérêt des siècles; ils ont été le type d'un tragique toujours vrai. C'est que des convenances arbitraires n'avaient point influé sur les événemens; ils étaient venus des passions les plus franches, des sentimens les plus énergiques; très-simples d'incidens et dessinés à grands traits dans toutes les traditions, ils sont restés consacrés, et les mêmes, quoique modifiés mille fois dans les productions des poètes de

tous les âges. Iphigénie, sacrifiée en Aulide, ou sauvée par Diane, et prêtresse en Tauride, est toujours la vierge touchante dévouée pour le salut de la Grèce, et le fier Agamemnom est toujours pour nous le roi des rois.

Ce fut dans le cercle de ces familles si coupables et si malheureuses, que les poètes d'Athènes prirent les graves sujets de leurs plus belles tragédies. C'est dans ce cercle encore que Racine a saisi et Andromaque et Phèdre, et que Voltaire a fait apparaître Mérope.

Aristote a laissé un ouvrage sur l'ame, car rien de ce qui tient à l'organisation des êtres, à celle de la nature, aux sociétés, au développement de l'esprit, ne lui fut étranger. Mais sa métaphysique, comme en général celle des anciens, ne peut guère se lire sans ennui. Le Traité de l'ame a ce défaut. L'auteur avait pourtant un esprit prodigieux, et son sujet, quoique difficile, présentait un grand intérêt.

Les anciens ne connaissaient pas autant d'objets que nous, et ils les connaissaient sous bien moins de rapports. Si des mœurs, à quelques égards, plus rapprochées de la nature, laissent à leurs sentimens plus de naïveté, de vérité et de fraîcheur; si leurs poètes, si leurs moralistes, inspirés de plus près par la nature, appartiennent davantage à tous les temps, et développent un plus grand caractère, leurs métaphysiciens, c'est-à-dire ceux d'entre eux qui n'ont combiné que des idées et des abstractions par la force de leur raisonnement, sont retombés souvent, après de vaines tentatives; ils cherchaient la lumière à travers un nuage ténébreux, et de

fausses lueurs souvent les ont séduits; ils ont mis en rapport des propositions qui n'étaient pas tout à fait homogènes, et une seule conséquence imparfaite les a souvent entraînés loin du but.

L'analyse est une sorte de mécanisme applicable aux opérations de l'esprit, et cette espèce d'instrument ne s'est perfectionné que par l'usage. Les anciens, Aristote entre autres, confondirent encore les subtilités et les grandes divisions. Aristote, dans son Traité, accable ses raisonnemens de comparaisons que l'esprit ne saisit pas toujours, et de prétendues maximes qui auraient besoin de démonstrations. Les termes qu'il emploie ne présentent pas une idée nette et précise; sa marche s'embarrasse de réflexions étrangères; on ne saisit pas le fil de ses idées, et si l'on recueille quelques aperçus assez justes de cette lecture fatigante, l'ensemble de l'ouvrage ne fait sentir aucune satisfaction. De semblables sujets ne sont traités avec succès qu'après une longue suite d'essais. Aristote n'était pas encore maître du sien.

Le premier Livre contient l'extrait des opinions de ceux qui se sont occupés avant lui de la nature de l'ame; quelques morceaux tirés de ce premier Livre aideront à connaître à la fois et la manière de l'auteur et les opinions de quelques anciens.

« C'est une vérité que personne n'a jamais révoquée en doute, que tout ce qui est animé, sent et se meut naturellement, et que tout ce qui est privé d'ame est pareillement privé de tout sentiment et de tout mouvement. Certainement les anciens philosophes ont

assigné ces deux principes à l'ame, et nous-mêmes nous les avons reçus d'eux. Quelques-uns d'entre eux tiennent pour une maxime indubitable, et sur laquelle ils posent tous leurs fondemens et toutes leurs raisons, que l'ame est ce qui fait mouvoir le corps; et sur la créance où ils sont que ce qui ne se peut mouvoir soi-même, est incapable de mouvoir autrui, ils ont estimé que l'ame était quelque chose de ce qui se meut. Voilà ce qui a obligé Démocrite à dire qu'elle était une espèce de feu, ou une espèce de chaleur, et du nombre infini des divers atomes qui sont dans la nature, il veut que ce qui s'en trouve de figure ronde, soit et feu et ame. Ces atomes sont comme ces petits fétus qui paraissent en l'air et aux rayons du soleil, tout l'amas desquels il assure être les principes de toute la nature. Leucippe a été de même avis; la raison pour laquelle Démocrite a cru que ceux d'entre les atomes qui étaient de figure ronde étaient tout autant d'ames, c'est d'autant que ce qui est rond est ce qui va avec le plus de facilité dans le monde, qui pénètre le mieux dans toutes les parties de l'univers, et partant, qui peut mouvoir toute autre chose, puisqu'il se meut lui-même. C'est pour cela que les philosophes ont eu opinion que l'ame était ce qui donnait le mouvement aux animaux; et c'est pour cela qu'ils ont pensé que la respiration était le terme de la vie, au-delà duquel elle ne saurait aller; car, posez le cas que l'air qui enveloppe les corps, serre de tous côtés ces atomes qui donnent le mouvement aux animaux pour être dans une éternelle agitation, ils se sont imaginé

que pendant qu'on respire, ceux qui sont au-dehors venant à se fourrer en dedans, successivement les uns après les autres, excitent et tiennent toujours en haleine ceux qu'ils rencontrent en entrant, et qu'en cette sorte le continuel contraste où ils sont, empêche que ceux qui sont dans le corps des animaux ne sortent et ne s'en séparent; que tant que cette guerre se fait en eux, ils vivent. Cè que les pythagoriciens disent se rapporte à ce même sens; et certes, il est vrai que quelques-uns d'entre eux assurent que l'ame n'est autre chose que ces atomes qui paraissent en l'air; d'autres croient que c'est ce qui fait mouvoir ces atomes. Nous avons déjà dit qu'ils sont dans une continuelle agitation, même au plus grand calme du monde. Ceux qui tiennent que l'ame est ce qui se meut soi-même, vont encore là. Certainement tous ces gens semblent avoir cru que le mouvement est une qualité toute particulière à l'ame, et que tout ce qui se meut, se meût par elle, et elle par elle-même. Leur raison venait de ce qu'ils n'avaient jamais rien vu mouvoir autrui, qui ne se mût lui-même. Anaxogore pareillement a dit que l'ame était ce qui donne le mouvement. Un autre a parlé en ces termes: l'Esprit a fait mouvoir tout ce grand univers.

« Plusieurs ont cru que l'ame n'était autre chose que le feu, d'autant que le feu est composé des parties les plus subtiles qu'on saurait imaginer, et que de tous les élémens, il est celui qui a le moins de corps. Outre cela il se meut, et fait mouvoir les autres. Démocrite a pensé que l'entendement et l'ame étaient une même

chose, qui provenait de ces premiers corps indivisibles. D'entre toutes ces figures, au reste, il disait que la ronde était celle qui avait le plus de facilité à se mouvoir, comme, à son dire, l'entendement et le fer. Anaxagore pense que l'entendement est le principe de toutes choses, parce que d'entre tous les êtres, il est le seul qui soit simple, non composé, et pur. Il paraît que Thalès a cru que l'ame était quelque chose qui avait la faculté de faire mouvoir, puisqu'il a dit que l'aimant avait une ame, puisqu'il faisait mouvoir le fer. Diogène, comme d'autres, a pensé que c'était l'air, à cause qu'il était le plus subtil de tous les êtres, et qu'il était un principe; et qu'il était vrai que l'ame comprenait, et se mouvait elle-même et autrui, en tant qu'elle était un principe, en tant qu'elle est une exhalaison sans corps, qui flue incessamment, et dont il veut que tous les êtres soient composés. Alcméon a dit que l'ame était immortelle, parce qu'elle était semblable aux immortels, en tant qu'elle se mouvait toujours, et que tout ce qui était divin, était dans un continuel mouvement, comme la lune, le soleil, les astres, et généralement tout le ciel; d'autres se sont imaginé que l'ame n'était autre chose que l'air, parce qu'ils voyaient que l'humidité était la cause de la génération de toutes choses. D'autres, au nombre desquels est Critias, ont cru que le sang était la première ame. Leur raison était que la qualité essentielle qui distingue l'ame, est de sentir, et que c'était à cause de la nature du sang que l'ame sentait. »

C'est avec de semblables opinions que les anciens se

flattaient de pénétrer une matière très-difficile, et ils embrouillaient leurs idées, faute d'un langage propre et d'expressions bien définies. Je suis même persuadée que c'est pour suppléer au défaut de termes abstraits, que plusieurs d'entre eux ont employé les nombres comme symboles de leurs idées. Les anciens ont souvent été dupes des argumens et de leur apparente justesse. L'observation est le seul chemin qui mène à la vérité; et comme l'esprit le plus éclairé et le plus vaste ne peut se flatter de réunir toutes les observations possibles, il n'est point de combinaison qui ne doive être faite avec une extrême réserve. En physique, les raisonnemens sont vains, et une cause seconde, d'abord inaperçue, en détruit l'échaffaudage par un seul effet qu'elle donne. En métaphysique, une seule erreur de mots produit bientôt une aberration incalculable; mais on est plus long-temps avant de la découvrir.

Aristote, au milieu de ce fatras de systèmes qu'il indique, entrevoyait que l'ame ne pouvait être considérée dans ses opérations indépendamment du corps auquel elle appartient. « Les opérations des sens, dit-il, sont des mouvemens que les objets envoient jusqu'à elle. Une de ses opérations ne peut subsister sans le corps. Vient-il à manquer, elles manquent. Mais pour ce qui est de l'ame, par laquelle nous entendons et sommes raisonnables, c'est une substance incorruptible qui se joint avec lui et qui n'est sujette à aucune altération. Si quelquefois elle paraît affaiblie, c'est qu'elle est empêchée dans ses fonctions. Si un vieillard avait d'aussi bons yeux qu'un jeune homme, sans doute il

verrait aussi clair. Ce n'est pas parce que l'ame souffre que la vieillesse survient ; mais la vieillesse survient parce qu'il arrive à la demeure de l'ame des accidens qui la ruinent. Si l'ame raisonne moins, si elle médite plus faiblement, ce n'est pas sa faute, mais celle de l'altération de ses instrumens. Si elle médite, si elle aime, si elle hait, ce n'est pas à dire que méditer, aimer ou haïr, soient des fonctions qui lui appartiennent à elle seule, car elles appartiennent à l'ame, en tant que l'ame réside dans le corps. »

Aristote conçoit que l'ame végétative appartient, depuis les plantes, à tout ce qui existe; que l'ame sensitive appartient aux animaux, et à l'homme doué seul de l'ame raisonnable. « La substance, dit-il, dans son deuxième Livre, où il cherche à définir l'ame, la substance est ce qui est composé de la matière et de la forme. La matière étant, je ne sais quoi, n'est rien en effet, mais peut être toutes choses : pour ce qui est de la forme, c'est ce qui fait que les choses sont ce qu'elles sont. L'ame est une substance, en tant qu'elle est la forme du corps naturel qui a vie, ou qui peut l'avoir. Elle est la principale perfection des corps naturels doués d'organes : il ne faut pas plus se mettre en peine si l'ame et le corps sont une même chose, que si la cire et le cachet imprimé ne sont qu'un. Si l'œil était un animal, la faculté de voir serait son ame, car c'est elle qui est la forme essentielle de l'œil. Pour lui, il est la matière de la faculté de voir; or, comme la prunelle et la faculté de voir font l'œil, l'ame et le corps font l'animal.

La faculté de se nourrir constitue, selon Aristote, l'existence de tout ce qui a vie. Le sentiment ou l'attouchement distingue les animaux, les facultés raisonnables appartiennent à l'homme. « Certes, dit-il, on ne voit pas que toute matière soit capable de recevoir toute forme; la forme ne peut entrer qu'en ce qui est en puissance de la recevoir, c'est-à-dire, en sa matière; c'est ainsi qne l'ame est la raison et la perfection de l'être qui peut devenir raisonnable et parfait. Vivre et animer les choses vivantes, c'est une seule et même chose; or, l'ame est la cause et le principe de tout cela, et rien ne jouit de la faculté des sens, qui n'ait ame. »

J'ai rapproché ces intéressans aperçus entre plusieurs pages de comparaisons, d'argumens, de digressions pénibles et obscures. Aristote s'étudie ensuite à expliquer les opérations des sens, et il devine quelquefois d'une manière étonnante; il conçoit, par exemple, que la vue ne saurait rien voir si elle n'est excitée par quelque chose qui la touche et qui la réveille, et qu'il y a quelque chose de mitoyen entre la vue et son objet. » Il arrive, dit-il, au son ce qui arrive à la lumière; il se fait toujours une réflexion de la lumière, car, autrement, elle ne s'épandrait pas de toutes parts comme elle fait; mais par-tout où le soleil n'enverrait pas directement ses rayons, il y aurait de l'obscurité et des ténèbres. Il est vrai que la lumière n'est point renvoyée de tout lieu, comme elle est renvoyée de l'eau et de l'air, et de quelque autre corps poli. On a dit avec vérité, ajoute-il, que le vide est en partie cause que

le son s'entend; car, l'air est ce qu'on nomme vide, et c'est lui qui fait qu'on entend le son. La voix est un son qui a la faculté de déclarer quelque chose. »

Après avoir parcouru, avec un assez grand détail, les opérations des cinq sens, Aristote comprend que le jugement et la comparaison de leurs impressions doivent appartenir à un sens tout particulier, qu'il appelle le sens commun; et dire, continue-t-il, que ce sens est quelque chose de charnel, c'est soutenir indubitablement une chose qui ne peut être. « Tous les animaux perçoivent par les sens; l'homme seul a l'avantage de percevoir par l'esprit. L'imagination est tout autre chose que l'esprit; elle suit néanmoins les sens et n'est rien sans eux. Il n'appartient qu'aux sens de produire l'imagination; il n'appartient qu'à l'esprit d'enfanter l'opinion. Percevoir par les sens et concevoir par l'entendement, sont deux choses dissemblables.

« L'ame doit être pure, c'est l'opinion d'Anaxagore; sa nature n'est autre que celle par laquelle elle est en puissance de comprendre et de concevoir toutes choses. Ce que nous appelons entendement, et qui, selon notre opinion, n'est que cette faculté de l'ame, par l'entremise de laquelle l'ame elle-même comprend toutes choses, et en discourt judicieusement, n'est rien en effet, et n'a rien en effet en soi de tout ce qu'il comprend, rien de tout ce qu'il discourt, du moins auparavant qu'il le comprenne et qu'il en discoure. »

L'auteur s'étend longuement sur ces principes et sur la démonstration raisonnée, mais difficile, qu'il en donne. Il termine en revenant sur les opérations des

sens; il prouve que l'objet ne les émeut qu'au moyen du corps intermédiaire : l'objet, dans ce cas, meut sans être mu, et le sens est mu, sans produire lui-même le mouvement. Aristote observe que l'attouchement, seul sens indispensable aux animaux, doit avoir un tempérament en lui qui soit comme le milieu des différences de toutes choses; il observe aussi que les plantes sont d'une nature trop terrestre pour sentir : elles n'ont que la vie et le mouvement végétatif.

Aristote s'applique enfin à démontrer que les mouvemens des animaux ont deux principes, l'appétit et l'entendement. L'entendement appelle à soi l'imagination comme un autre soi-même. C'est elle seule qui, dans les bêtes, donne le branle à leurs actions; mais dans l'homme, l'entendement est capable de raisonner pour une fin.

On ne saurait douter que la métaphysique moderne n'ait étudié cet ouvrage et n'en ait tiré des lumières; mais l'enchaînement des idées et la précision des termes donnent aux modernes un immense avantage.

Aristote, dans son Traité, cite souvent les opinions d'Empédocle : ce poète physicien, avait embrassé la nature de ses regards, mais il ne paraît pas qu'il l'eût approfondie.

C'est sans doute après avoir étudié le Traité de l'Ame, qu'il convient de parcourir celui de l'Amitié; ce livre fait partie des traités d'Aristote sur la morale. Nous savons de quelle manière les anciens maniaient ce beau sujet; nous connaissons les discussions un peu obscures sur le souverain bien, ainsi que les

subtilités sophistiques qu'ils mêlaient aux préceptes les plus purs et aux plus sublimes réflexions. Aristote s'exprime sur l'amitié avec candeur, quand il en peint les vertueuses affections. La plus sainte moralité résulte des principes qu'il expose, comme, en général, de tous ses ouvrages. On devient plus calme, on jouit mieux de son propre cœur, peut-être on est moins égoïste en lisant cet écrit. Les discours des anciens, dans leur majestueuse et simple vérité, font taire les mouvemens tumultueux de l'ame, comme ces grands et antiques édifices que l'on parcourt dans un silence religieux.

Aristote pourtant revient quelquefois à sa séduisante dialectique : il distingue des degrés, il compte des nuances, il argumente même et conclut par des syllogismes; mais, ce ton d'école n'est pas celui qui règne dans toutes les pages d'un traité relatif à la plus douce des affections de l'ame.

« Après avoir parlé des vertus, dit Aristote, il nous reste à traiter de l'amitié, car c'est aussi une vertu, ou pour le moins une chose vertueuse, et de plus, très-nécessaire à la vie, puisqu'il n'y a point d'homme qui puisse se résoudre à vivre sans ami, quand bien même il aurait en échange tous les autres biens du monde. En effet, il semble que ce sont les plus riches, ceux qui sont élevés aux plus grands honneurs et ceux qui ont le plus de pouvoir, qui ont le plus besoin d'amis : car, de quoi servirait tout ce bonheur à un homme qui ne ferait du bien à personne? or est-il que c'est à ses amis qu'il est le plus

doux et le plus louable d'en faire, et dans la pauvreté, comme dans les autres malheurs de la vie, il semble qu'on ne peut avoir recours qu'à ses amis. Certes, c'est la nature elle-même qui donne les premiers sentimens de l'amitié aux pères et aux mères pour leurs enfans, aux enfans pour leurs pères et leurs mères, non seulement dans les hommes, mais aussi dans les oiseaux et dans la plupart des bêtes; elle en fait autant à ceux qui sont du même pays, les uns envers les autres, particulièrement dans les hommes, et c'est pour cela que nous louons ceux qui sont civils, c'est-à-dire, qui témoignent de l'affection pour ceux qui vivent sous les mêmes lois qu'eux; mais il y a de plus une amitié générale et une certaine appartenance des hommes les uns aux autres, qui se reconnaît aisément par ceux qui voyagent.

« Il semble même que c'est l'amitié qui maintient les villes et les états, et que ceux qui font les lois pensent plus à elle qu'à la justice, car, la concorde est une espèce d'amitié : entre amis il n'est pas besoin de justice, mais les hommes justes ont toujours besoin d'amitié, et ils semblent même plus propres que les autres à la cultiver. »

C'est après cette peinture si naïve et si aimable, que l'auteur s'interroge sur le principe de l'amitié. Les uns croient qu'elle naît d'une certaine ressemblance, les autres d'une sorte d'opposition, et tous en donnent des raisons ou des expressions tirées de la physique. Empédocle est du premier sentiment; Euripide, Héraclite sont du deuxième. Aristote donne trois causes à

l'amitié, l'utilité, le plaisir et l'attrait. « Les amitiés qui résultent des deux premières causes sont accidentelles et aisées à dissoudre; l'amitié parfaite, c'est celle des gens de bien, dont la ressemblance est fondée sur la vertu; ils s'entre-veulent du bien, parce qu'ils sont gens de bien; et ce sont ceux qui veulent du bien à leurs amis pour l'amour d'eux, qui méritent particulièrement la qualité d'amis; et puis, il faut encore s'être hantés long-temps, avant que d'en être là; car l'on ne s'entre-connaît pas bien, dit le proverbe, que l'on n'ait mangé plusieurs minots de sel ensemble; et l'on ne peut pas s'entre-agréer ni s'entre-aimer, avant que de s'être entre-reconnus aimables, et que d'avoir pris croyance l'un à l'autre. Le desir d'être amis se peut donc bien former aussitôt, mais non pas l'amitié; celle dont nous parlons se perfectionne avec le temps.

« Les amitiés fondées purement sur le plaisir ou sur l'utilité offrent, pendant qu'elles durent, une image de l'amitié parfaite, et quelquefois même elles en sont le principe. La première sur-tout obtient souvent cet avantage; mais il n'y a que l'amitié des gens de bien qui puisse être à couvert des faux rapports, parce qu'il n'est pas aisé de leur rien faire croire au désavantage de celui qu'ils ont long-temps éprouvé, quel que soit celui qui le leur dise; ils se confient les uns aux autres.

« L'amour est comme une passion, l'amitié comme une habitude; l'affection réciproque se fait avec choix, et le choix provient d'habitude. » L'auteur observe que les vieillards contractent plus difficilement des amitiés, parce qu'ils cherchent sur-tout le profit, et

que leur caractère est en général plus chagrin. Ils ont moins de goût pour la conversation, et c'est elle particulièrement qui distingue les amis et qui fait l'amitié; c'est à cause de cela que les jeunes gens deviennent en un moment amis.

« Un homme vertueux ne peut être l'ami d'un plus grand seigneur que lui, dit plus loin Aristote, s'il n'est plus grand en vertu, comme l'autre l'est en pouvoir; car sans cela l'égalité requise entre amis ne se trouvera point par proportion, comme elle doit entre un plus grand et un plus petit. » A ce sujet Aristote pose cette question, savoir si un ami peut desirer à l'autre les plus grands biens qui soient au monde, par exemple, la divinité; car si cela arrivait, il ne serait plus son ami. Aristote pense qu'il ne lui souhaitera que les biens dont un mortel peut jouir, et il ajoute que chacun s'en desire encore plus qu'à un autre. Cela n'est assurément pas vrai quand il s'agit d'une amitié parfaite; mais sans doute qu'Aristote consultait tour à tour son imagination ou son cœur.

L'auteur parle bientôt du bonheur d'être aimé, « il équivaut en quelque sorte à celui d'être honoré. Mais si le suffrage des gens puissans donne des espérances, si celui des gens de bien encourage, pour ce qui est d'être aimé, on s'en réjouit à cause de cela même. C'est pourquoi, il semble que c'est une chose qui vaut mieux que d'être honoré, et que l'amitié est desirable par elle-même. Il semble cependant que la douceur de l'amitié consiste encore plus à aimer qu'à être aimé, comme le témoignent les mères qui se

plaisent à aimer. Celles qui donnent leurs enfans à nourrir, les aiment comme étant à elles, sans prétendre d'en être réciproquement aimées; si cela ne se peut, elles se contentent de les voir en bon état et les aiment, quoiqu'ils ne les connaissent pas. La vertu d'un ami, c'est de bien aimer. »

L'auteur s'occupe ensuite de l'influence de l'amitié sur la société civile. « Il n'y a point, dit-il, de société sans quelque justice, ni aussi sans quelque amitié. Ceux qui naviguent en même vaisseau, qui servent en même armée, en un mot, qui ont quelque intérêt commun, s'entre-parlent comme amis, et cette amitié s'étend jusques où va la communauté, tout de même que la justice; le proverbe donc qui porte que les biens des amis sont communs, est bien dit; car l'amitié consiste en quelque communauté. »

Aristote considère, d'après les principes de sa politique, les trois espèces principales de gouvernement, et les trois espèces de corruption dans lesquelles, selon leur essence, il leur arrive de tomber relativement aux rapports absolus que l'amitié peut y faire naître entre les gouvernans et les gouvernés. Il pense que dans la démocratie les amitiés sont considérables, parce que tout y est égal, et qu'il s'y trouve beaucoup d'intérêts communs. Dans la royauté propre, le roi, selon l'expression d'Homère, à tout moment cité par les anciens, le roi est le berger de ses peuples. Dans la tyrannie, celui qui commande et celui qui obéit n'ayant point d'intérêt commun, il n'existe pas entre eux plus d'amitié que de justice.

Les anciens, dans tous leurs ouvrages, ont toujours paru considérer les gouvernemens moins dans leur essence propre, que dans celle des définitions qu'ils en donnaient.

Enfin Aristote passant en revue les relations qu'établit l'amitié entre les situations différentes de la vie, il trouve que s'il ne peut exister d'amitié entre le maître et le serviteur, considéré comme serviteur, elle peut se rencontrer, quand on considère le serviteur comme homme; car il n'est point d'homme qui ne doive quelque droit de justice à un autre homme capable, comme lui, de foi, d'accord, et par conséquent d'amitié, en tant qu'il est homme. Aristote sent qu'il y a naturellement amitié entre l'homme et la femme, et qu'on ne se marie pas seulement pour avoir des enfans, mais encore pour être heureux.

L'auteur termine en parlant des devoirs que l'amitié impose, et que la différence relative des situations rend quelquefois eux-mêmes différens, comme ceux des pères aux enfans, et des enfans aux pères. Il pense que le bienfait d'un ami doit être accepté, et ne doit même être rendu qu'avec le consentement de l'ami, et qu'en tout cas, c'est à la bienveillance qui l'accorde que doit se mesurer un bienfait.

De tous les traités d'Aristote sur l'histoire naturelle, nous ne citerons que l'Histoire des Animaux, dont la réputation est aussi grande que méritée.

Aristote était fils du médecin Nicomaque, et l'on tient que sa famille descendait de Machaon, fils d'Esculape. On ne peut guère douter que les connaissances

relatives à cette science, ou du moins ce qu'elles avaient de plus particulier, ne fussent le patrimoine de quelques familles, qui s'en transmettaient les importans secrets. Les anciens avaient pressenti l'utilité de l'anatomie, mais ils la devinaient à force d'attention et de recherches, plutôt qu'ils ne l'étudiaient. Chose étrange, les anciens immolaient des hommes, et se refusaient à disséquer un cadavre. Il paraît qu'Hérophile et le célèbre Erasistrate, petit-fils d'Aristote, son émule, furent les premiers qui osèrent ouvrir un corps humain. Quelques savans, mais en petit nombre, obtinrent après eux la réputation d'anatomistes. Galien pourtant, au deuxième siècle de notre ère, ne se permit que très-rarement de faire des dissections; et après Galien, on compte un intervalle de douze siècles, après lequel il fallut un ordre de Frédéric II, empereur d'Occident, pour opérer chaque année, en Sicile, la dissection d'un cadavre.

Quoi qu'il en soit, et malgré toutes les difficultés qui environnaient cette curieuse étude, Démocrite s'y était livré. Empédocle s'était flatté de démêler le système et les moyens de la reproduction. Alcméon, philosophe pythagoricien, s'occupa aussi de cette science, sous le nom de laquelle on confondait tout ce qui appartenait à l'organisation des corps. Alcméon conjectura que les chèvres respiraient par les oreilles : ce qui, du moins sous ce rapport, ne supposait pas de grands progrès. Nous avons vu qu'Eudoxe, de Gnide, également pythagoricien, avait étudié la médecine en Sicile, et uniquement comme savant. L'humanité a

mis au premier rang de ses bienfaiteurs Hippocrate, de Cos, ses deux fils et son gendre, et la Grèce posséda toujours un assez grand nombre de médecins. Mais, si les ouvrages d'Hippocrate et ceux de ses élèves prouvent que l'organisation du corps humain ne leur était pas inconnue, leurs travaux, pour y parvenir, demandaient peut-être le mystère, dont les secrets se transmettaient ensuite, et de bouche en bouche, dans les familles. L'anatomie comparée, en tout cas, fut, dans tous les temps, d'un grand secours pour expliquer le mécanisme du corps humain ; et il paraît constant qu'Aristote, le premier, en publia quelques figures ; il y renvoie, en plusieurs circonstances, dans son Histoire des Animaux.

On possède aujourd'hui les livres d'Aristote sur l'histoire naturelle, jusqu'au nombre de vingt-cinq ; savoir : neuf de l'Histoire des animaux, quatre des Parties des animaux, cinq de la Génération des animaux, un de la Marche des animaux, un des Sensations et de leurs Organes, un du Sommeil et de la Veille, un du Mouvement des animaux en général, un de la Briéveté et de la Longueur de la Vie, un de la Jeunesse, de la Vieillesse, de la Vie et de la Mort ; un de la Respiration. Les livres perdus sur le même sujet, sont : huit livres de Descriptions anatomiques, un d'Extraits de Descriptions anatomiques, un des Animaux dont la Nature est composée, un des Animaux fabuleux.

L'objet d'Aristote, dans l'ouvrage que nous parcourons, est de donner l'histoire de la nature dans les

animaux. Il écrit avec clarté, avec élégance, mais sans éloquence proprement dite, sans ornemens; il ne fait pas de discours; il réunit des faits sous des considérations générales.

Aristote remarque d'abord qu'on peut distribuer les animaux en différentes classes, selon leur manière de vivre, leurs caractères, leurs actions, leurs parties, et il trace à grands traits la grande division des animaux aquatiques et terrestres, avec les nuances principales de ces deux grandes classes. Ainsi, parmi les animaux aquatiques, il distingue ceux qui respirent l'eau comme nous respirons l'air, et ceux qui ont besoin d'air; ceux qui ont des ailes, et ceux qui sont attachés à la roche et n'ont pas la faculté de se mouvoir; et, parmi les animaux terrestres, il distingue ceux qui volent, ceux qui marchent, ceux qui rampent; et, parmi cette multitude d'êtres, ceux qui vivent en société, ceux qui ont un chef et ceux qui n'en ont point; ceux qui vivent de chair, ceux qui se nourrissent de toute autre substance; ceux qui cherchent la lumière, ceux qui vivent dans les ténèbres, etc.

La nature est, devant l'auteur, comme un vaste horizon, qu'il coupe de mille manières en cercles aériens. Il a rangé les animaux selon leurs habitudes physiques; il les distingue bientôt selon leurs dispositions morales.

L'auteur énumère ensuite les parties communes ou semblables qui, dans les animaux, maintiennent l'existence; il ne connaît qu'un sens qui leur soit nécessairement commun, c'est le toucher.

Enfin il revient à former deux nouvelles divisions, bien sensibles quoique inégales, entre les animaux; savoir, ceux qui ont du sang, et ceux qui n'en ont point.

On dirait qu'Aristote lève un immense rideau et embrasse, d'un coup d'œil dominateur, les richesses animées de la création; ce n'est point à propos d'un animal quelconque qu'il considère le jeu de certains organes, mais, tel que la Divinité, combinant le jeu possible et varié de mille organes divers, il appelle chaque animal comme la preuve ou comme l'essai de son mécanisme savant; et, remarquant enfin que les différences entre les animaux résultent de ce que les uns ont des parties que les autres n'ont pas, ou de ce qu'elles sont différemment disposées; il donne la description exacte des parties de l'homme, pour servir de type de comparaison.

Cette description n'est revêtue d'aucun coloris, elle n'est embellie d'aucune allusion morale, et la seule considération étrangère qui échappe à l'auteur, est relative, dans cette description, aux règles de l'art du physionomiste; il donne même ces règles sèchement et sans réflexions. « Au-dessous du front, dit-il, paraissent les sourcils, au nombre de deux. Les sourcils droits sont un signe de mollesse; courbés vers le nez, ils annoncent un homme dur et austère; courbés vers les tempes, un homme adroit à contrefaire les autres, et un railleur; s'ils sont, pour ainsi dire, tirés en bas, ils indiquent un homme envieux. »

Aristote donne une description générale des parties

intérieures de l'homme; et, après ce travail, il se plaît à marquer les différences que le nombre, l'absence ou la disposition des parties, mettent entre les animaux et l'homme. Il les a tous comme présens à ses yeux et à sa pensée; il les reprend, il les tourne, en quelque sorte, et les éloigne dès qu'il a satisfait sa curiosité ou prouvé ce qu'il avançait. Le nombre des animaux cités par Aristote est d'environ six cents.

D'après le plan général de l'auteur, on conçoit aisément que les classemens systématiques et les tables de nomenclature, qu'ont imaginés les modernes, ne se trouvent point dans cette histoire; Aristote suit une chaîne d'idées plutôt qu'il ne range et ne partage ses idées. Après avoir noté les rapprochemens et les différences que présentent les parties des animaux, et sur-tout celles qui servent à les reproduire, il s'occupe du sang et des veines. C'est là qu'une personne savante déterminerait avec exactitude le degré des connaissances d'Aristote en cette partie, et indiquerait les vérités qu'il ne connaissait pas encore. C'est ce qui ne m'est pas donné; et peut-être cet éclaircissement ne tient-il pas précisément à mon sujet. « Puisque le sang et les veines, dit l'auteur, paraissent occuper le premier rang, nous commencerons par ces parties, d'autant plus que quelques-uns de ceux qui en ont traité l'ont fait avec peu d'exactitude; leur erreur vient de la difficulté de l'observation. On ne saurait discerner les principales veines dans les cadavres, parce que ce sont celles qui s'affaissent le plus tôt, à l'instant que le sang en sort, et il en sort rapidement et en abon-

dance, comme d'un vase. Or, tout le sang est renfermé dans les veines, à l'exception d'une petite quantité qui est dans le cœur, et nul autre viscère ne sert de réservoir immédiat au sang. » L'auteur cite le système de Syennésis, médecin de Chypre, qui supposait que les deux principales veines partaient de l'œil, près du sourcil; celui de Diogène d'Apollonie, qui leur faisait traverser le ventre, le long de l'épine du dos, et les ramifiait ensuite; ceux de quelques physiciens, qui fixaient la naissance des veines dans le cerveau. Aristote détaille longuement son système, et donne, comme un moyen de connaître la disposition des veines, cet horrible expédient d'étouffer des animaux, après les avoir fait maigrir. C'est du cœur que l'auteur fait partir les deux veines; et il me semble que ses observations ne manquent pas d'exactitude, mais elles sont loin d'être complètes. La circulation du sang n'était pas connue du temps d'Aristote, et il ne me paraît pas qu'il ait parlé des artères.

Les nerfs, les os, les poils, les membranes, les liquides, sont, d'après leurs rapports et leurs différences dans tous les êtres animés, l'objet successif de l'attention d'Aristote; il prétend que les os du lion sont si secs, qu'en les brisant il en sort du feu comme d'un caillou.

L'ouvrage d'Aristote suppose un recueil immense d'observations; il compare les molusques, les crustacées, les cétacées, les insectes, avec une rapidité, une sûreté, une abondance d'exemples qui étonnent la mémoire et l'imagination.

Après ce travail il examine les sens; il trouve ceux de l'homme dans tous les animaux vivipares qui ont du sang, et il prouve, par des exemples, que les poissons ne sont privés ni de l'ouie, ni de l'odorat.

Mais ce qui peut étonner, c'est qu'Aristote ait méconnu la loi universelle de la nature; il lui paraît que, dans certaines espèces, la distinction des sexes n'a pas lieu; il prétend qu'il en est de certains animaux comme il en est des plantes, dont, selon lui, les unes sont fécondes, et dont les autres sont stériles. Il ne croit pas que l'anguille produise rien de soi; et ce beau génie était satisfait de penser qu'une anguille naissait de la vase d'une rivière. « La génération des animaux, dit-il, offre un rapport à observer entre eux et les plantes. Il y a des plantes qui viennent d'une semence produite par d'autres plantes du même genre, et il y en a qui se produisent d'elles-mêmes par la réunion de principes analogues à leur nature. Parmi ces dernières, il en est qui tirent leur nourriture de la terre, et il en est qui naissent sur d'autres plantes, comme on peut le voir dans mes observations sur les plantes; de même il y a des animaux qui sont produits par d'autres animaux qu'une forme commune place dans le même genre, et il y en a qui naissent d'eux-mêmes sans être produits par des animaux semblables. Ceux-ci viennent ou de la terre putréfiée, ou des plantes, comme la plupart des insectes, ou bien ils se produisent, dans les animaux mêmes, des superfluités de leurs corps. Les animaux qui naissent d'eux-mêmes, ou dans d'autres animaux, ou dans quelques-

unes de leurs parties, où dans la terre, ou dans les plantes, et qui ont mâles et femelles, s'unissent, à la vérité, et produisent ; mais ce qui en provient est imparfait et ne ressemble en rien aux animaux qui l'ont produit. Ainsi l'accouplement des mouches produit des vers, et celui des papillons d'autres vers, qui ont la forme d'œufs; mais il ne vient de ces vers ni un animal semblable à celui qui les a produits, ni aucun autre animal. ».

Cependant, malgré ces erreurs, Aristote décrit tous les organes des êtres et les opérations qui leur sont propres, et il fournit sur la reproduction des animaux une série de détails infiniment intéressans. Il suit la conduite des oiseaux dans la confection de leurs nids et dans la ponte de leurs œufs; il épie, jour par jour, l'accroissement de l'embryon pendant l'incubation; mais il fallait qu'on ne fût pas très-avancé en histoire naturelle au temps d'Aristote, puisqu'il se croit obligé de réfuter l'opinion de certaines personnes qui regardaient le coucou comme une métamorphose de l'épervier. Cette opinion prouve bien l'influence des opinions vulgaires sur l'explication des phénomènes de la nature; car il paraît certain, d'après un grand nombre d'expériences, que le coucou prend le nid d'un très-petit oiseau appelé la bergerotte, qu'il dépose son œuf, et que la bergerotte le couve; mais quand le coucou est assez fort, il tue sa bienfaitrice et s'envole. Les anciens, frappés de ce prodige, y voyaient une métamorphose ; quelques siècles d'histoire de plus nous y font voir l'ingratitude, et c'est y voir la vérité.

Aristote observe avec étonnement un phénomène dont la constance doit aussi exciter la nôtre ; c'est que parmi les poissons, dans ce monde aquatique, qui nous paraît aussi ténébreux que muet, il ne se fait point de méprises, et il ne se forme pas d'unions que les espèces aient à réprouver. Aristote exceptait néanmoins la lime et la raie de cette loi ; et il croyait que la lime-raie provenait de toutes les deux.

Aristote paraît s'animer quand il vient aux unions des quadrupèdes vivipares. « Ils paissaient tranquillement, dit-il, et l'amour les sépare et les excite au combat. Le chameau ne souffre plus ni l'approche de l'homme ni celle même de son semblable. Je ne parle point de l'approche du cheval ; le chameau constamment est en guerre avec lui : mêmes effets parmi les animaux sauvages. La rencontre de l'ours, du loup, du lion, devient alors plus dangereuse ; s'ils se battent moins les uns contre les autres, c'est que dans ces espèces les animaux ne vivent point en troupes. La présence de ses petits rend l'ours furieux ; la chienne le devient également, et l'éléphant même est farouche dans la saison de ses amours. »

C'est par l'histoire physique de l'homme et de la femme que l'auteur termine son tableau. Il traite cette matière uniquement en naturaliste ; il ne mêle à ses observations aucune réflexion morale, et le mot d'amour n'y est point profané.

On reconnaît par-tout qu'Aristote n'a d'autre guide que son génie et qu'il ne suit que la nature ; il se hâte d'accumuler les faits, et l'on dirait qu'il n'a pas

le loisir de disserter. Alexandre le Grand avait fait réunir, pour son illustre maître, tout ce que ses vastes conquêtes pouvaient fournir d'animaux et de merveilles. Il recueille, il arrange, il contemple à la fois toutes les richesses qui l'entourent; il les groupe, il les dispose de mille manières par la pensée. Son coup d'œil les parcourt, il les possède et il jouit.

L'auteur décrit les migrations des oiseaux et celles des poissons; il traite de la nourriture des animaux; il traite de leurs maladies; enfin, ne s'occupant plus que du caractère et des habitudes des animaux, il cite et recueille une foule d'observations et de faits, dont un grand nombre a passé depuis pour fabuleux et romanesque.

C'est Aristote qui rapporte, mais seulement comme une opinion, qu'une cavale peut être fécondée par le vent. Elle court, dans ce cas, loin des autres chevaux, vers le midi ou vers le nord. Elle repousse toutes les approches et ne s'arrête qu'au bord de la mer.

C'est Aristote qui, en parlant de l'extrême longévité des mulets, en cite un qui vécut plus de quatre-vingts ans. On bâtissait le temple d'Athènes, et ce mulet qui ne servait plus, à cause de sa vieillesse, suivait ceux qui étaient attelés et les excitait à l'ouvrage. Le peuple d'Athènes fit en sa faveur un décret pour défendre aux marchands de blé de le chasser quand il approcherait de leurs coffres.

C'est Aristote qui soutient que les pygmées, dont la demeure était placée vers les sources du Nil, ne sont point des peuples fabuleux. Ce sont des hommes d'une petite stature, dont les chevaux sont aussi fort

petits, et qui habitent des cavernes. Je ne sais précisément ce qu'entend Aristote, par cette race de petite taille, dont les grues de Scythie allaient chercher le séjour dans leurs annuelles migrations; mais, comme en toutes relations, le vrai et le faux se mêlent pour donner un résultat bizarre, je ne doute pas que les singes de cette région et les habitations caverneuses des Troglodites n'aient donné lieu successivement et à la fable des pygmées et aux observations sérieuses des savans.

Aristote prétend qu'en Asie les bêtes sauvages sont plus farouches, et qu'en Europe elles sont plus courageuses. C'est en Lybie, selon lui, que leurs formes sont sujettes à plus de variétés. Il cite le proverbe qui dit que la Lybie doit toujours produire quelque monstre. « Et en effet, dit il, en Lybie, où il ne pleut pas, les animaux se rencontrent au hasard dans les endroits où il se trouve un peu d'eau; et la soif qui les épuise, les rend sans doute plus traitables entre eux. Le philosophe est disposé à croire que l'abondance des alimens rendrait privés, à notre égard, les animaux que nous croyons sauvages. Il cite, par exemple, les animaux sacrés d'Egypte, et même les crocodiles, qui connaissaient dans leurs enceintes le prêtre chargé de les nourrir.

Aristote quelquefois conte les fables surannées que les traditions unissaient à l'histoire et au nom de certains animaux. Je ne doute pourtant pas que ces fables ne fussent, aux yeux des contemporains d'Aristote, ce que seraient pour nous de vieilles et pieuses légendes

dont la naïveté peut-être aurait de quoi nous plaire, et dont le caractère pourrait nous rappeler ces siècles chevaleresques dont notre orgueil chérit les monumens, et qui sont nos temps héroïques.

L'ouvrage d'Aristote présente un bel ensemble; les erreurs qu'on y trouve, ne sont que dans les faits; et même plusieurs des faits, qui furent autrefois traités de fables, ont été confirmés par de meilleures observations. Ce qu'il rapporte sur la caprification, est au nombre de ces récits auxquels on a long-temps refusé d'ajouter foi. La caprification est une opération par laquelle certaines mouches qui se trouvent dans la Grèce sur des figuiers sauvages, font grossir les figues cultivées, en les piquant à leur extrémité.

Aristote a voulu étudier la nature sur elle-même; c'est elle et non pas lui qu'il fait voir dans son livre, et son génie ne lui sert qu'à la peindre. L'Histoire des Animaux est un ouvrage plein de richesses et d'intérêt; on comprend toutefois que la multitude des faits qui y sont accumulés peut en rendre, par intervalles, la lecture un peu fatigante.

L'auteur ne décrit pas en particulier une espèce, mais il les rapproche toutes; et comme dans une science non créée, la nomenclature ne pouvait être un objet de contestation, il ne s'occupa pas de la fixer. Cette négligence a quelquefois embarrassé les naturalistes modernes. On ne sait pas avec certitude quel cétacée doit recevoir le nom de dauphin, dont les anciens font si souvent mention. On a soupçonné que le dasypode était le lièvre, et l'agithé la linotte; en un mot, les savans

n'ont rien épargné pour éclaircir les difficultés de ce genre, mais elles ne sont point de mon sujet.

Aristote n'a pas borné aux animaux ses études sur la nature ; il a, comme Salomon, considéré l'hysope et le cèdre, après le ciron et l'éléphant. Il a considéré les grands effets que présente même l'atmosphère; il a traité des plantes; il a traité des météores, et ce sont toujours les objets qui ont manqué à ses regards.

Le créateur de l'histoire naturelle, le législateur de l'esprit humain, le scrutateur de l'essence des facultés et des affections de l'ame, le grand maître dans l'art d'exciter les passions et de les peindre, le premier guide d'un héros, Aristote enfin, bon citoyen, bon époux, bon père et bon ami, Aristote posséda encore toutes les sciences exactes qui florissaient de son temps, et ce fut pour lui qu'Alexandre fit réunir toutes les observations astronomiques des Chaldéens.

Cet homme universel nous a encore laissé un ouvrage de politique. Nous avons vu que dans les ouvrages et dans les entretiens des anciens cette matière se mêlait à toutes les notions de morale et de philosophie; Aristote, en s'y appliquant, avait aussi pour but de réfuter quelques opinions de Platon; l'école même de ce grand homme n'avait pu le contenir. Dès que le jeune aiglon a fixé le soleil, il ne peut plus demeurer dans l'aire paternelle; il lui faut son rocher, il lui faut tout l'espace. Aristote, au reste, eut le droit, plus qu'aucun publiciste peut-être, de traiter des hommes en société; car il fut le bienfaiteur de Stagyre, sa patrie, et il n'usa de son

crédit auprès de son glorieux élève que pour en obtenir le rétablissement et le bonheur de cette cité.

En écrivant des systèmes politiques, Aristote presque toujours présente de belles vérités, quand c'est d'après lui-même qu'il parle et qu'il s'exprime. Il offre des observations toujours faites pour intéresser, quand il donne ses observations; mais il n'a vu que la Grèce, et ses idées ne s'étendent pas au-delà de ses institutions. Il raisonne souvent, comme Platon, de démonstrations en conséquences, c'est-à-dire, dans un ordre purement idéal. Mais l'homme n'est pas seulement un être abstrait, et ce n'est qu'en morale qu'il peut être conduit par des notions bien exactement pures.

Le début d'Aristote est beau, il se propose d'user de l'analyse pour obtenir un résultat. « L'analyse, dit-il, est la clef des sciences, elle décompose le tout, jusque dans ses élémens; et la plus belle des méthodes est celle assurément qui suit la marche de la nature dans la composition des êtres. »

Ainsi, le philosophe, en remontant aux élémens de la société, reprend nécessairement l'ordre naturel de sa formation.

« Une cité, dit-il, est une association, et les individus ne s'associent que dans la vue d'un bien. La première société doit donc être formée par deux individus qui ne peuvent exister l'un sans l'autre, l'homme et la femme. Leur union n'est pas le résultat d'une volonté réfléchie; elle se trouve commandée par l'instinct de la nature.

« La seconde société se forme entre les deux in-

dividus que la nature a faits, l'un pour commander, l'autre pour obéir; la nature a mis une différence essentielle entre la femme et l'esclave : elle n'opère pas avec parcimonie, comme les couteliers de Delphes, dont les couteaux sont à deux fins. »

J'ai cité cette comparaison, qui paraîtra un peu triviale, parce que presque toutes celles dont Aristote se sert, sont du même genre. Nous voyons dans les œuvres de Xénophon et de Platon, que Socrate n'en employait pas d'autres; mais Aristote en fait rarement usage.

On sent qu'en supposant, dès le premier chapitre, que l'esclavage est de droit naturel, Aristote doit tourner souvent dans un cercle vicieux. Il faut se défier des systèmes que l'humanité désavoue : l'antiquité fut unanime dans ses opinions sur la nécessité de l'esclavage, et l'Europe n'est florissante que depuis qu'elle en est délivrée.

« La famille, dit Aristote, a dû créer la monarchie, et bientôt même on a dû supposer que les dieux reconnaissaient un maître suprême. L'homme a formé les dieux à son image, et il leur a prêté même ses institutions.

« La cité est dans la nature; l'homme est l'animal social par excellence : seul entre tous les animaux, l'homme a l'usage de la parole pour exprimer le bien et le mal moral, et par conséquent, le juste et l'injuste : lui seul a le sentiment du bon et du mauvais, et c'est la communication des sentimens moraux qui constitue la famille et la cité.

« La justice, voilà la base de la société; le jugement, voilà ce qui en constitue l'ordre : car le jugement est l'application de la justice. »

Après un si bel aperçu, l'auteur revient à raisonner sur l'esclavage, et une proposition fausse ne le paraît jamais davantage que quand elle est soutenue par des sophismes. On commençait à énoncer au temps d'Aristote, que la loi seule établissait la différence entre l'homme libre et l'esclave. Aristote prétend démontrer le contraire : « Qu'est-ce qu'un esclave, dit-il? c'est un instrument animé dont son maître est propriétaire; l'esclave est un instrument plus parfait qui en fait mouvoir d'autres : être homme, et n'être pas à soi, mais un autre, n'est-cepas être esclave par nature? et ne demeure-t-il pas conséquemment prouvé que la nature elle-même a créé l'esclavage?

« La nature, poursuit Aristote, a combiné partout le commandement et l'obéissance. Ainsi, l'on voit l'ame et le corps, le mâle et la femelle, etc. Un homme est voué à l'esclavage par la nature, lorsque, par la mesure de ses facultés, il appartient à un autre. Y a-t-il donc une si grande différence entre l'esclave et la bête? c'est par leur corps que tous deux ils nous servent.

« La violence est, en quelque sorte, le résultat nécessaire de la vertu qui a des moyens : il ne peut y avoir de violence sans vertu; mais si la loi toute seule constituait l'esclave, s'il n'était enchaîné que par la violence, que deviendraient entre le maître et l'esclave,

l'attachement et les communs avantages nécessaires à l'état de société ? »

On sent combien le préjugé avait besoin d'efforts pour courber la rectitude naturelle des idées d'Aristote ; on sent aussi que si la subtilité d'un argument faux peut éblouir l'esprit ou l'embarrasser un moment, la sonde rigoureuse de l'analyse fait bientôt reconnaître le vice des plus spécieuses opinions.

Les conclusions des chapitres d'Aristote, la récapitulation de tous les points qu'il y a démontrés, ne sauraient tenir lieu de barrières entre ses écrits et la vérité. Il s'exprime bien mieux d'après lui-même quand il s'écrie par enthousiasme, que « s'il naissait des hommes beaux, de cette beauté parfaite qu'on admire dans les ouvrages des dieux, le reste des hommes s'accorderait pour leur jurer obéissance. Les anciens ont été distingués par leur passion pour le beau : eux seuls s'y sont livrés avec la naïveté du sentiment et de l'indépendance. Leurs opinions systématiques, aujourd'hui loin de nos mœurs, nous paraissent au moins bizarres ; mais leurs conceptions natives, leurs impressions, leurs sentimens ont un caractère constant de grandeur et de vérité. Rien en effet n'élève moins l'esprit qu'une opinion apprise ; rien ne contribue moins à ses développemens ; et les anciens nous plaisent et nous éclairent, en nous disant toujours, non ce qu'ils ont retenu, mais ce qu'eux-mêmes ils ont trouvé.

Aristote passe des personnes aux richesses ; il exa-

mine les moyens d'en acquérir, et il distingue, à cet égard, la spéculation naturelle de l'économie.

La guerre est, selon lui, un moyen d'acquisition naturelle, aussi bien que la chasse qui en fait partie. « On fait la chasse aux bêtes, dit-il, et on la fait aux hommes qui, nés pour obéir, se refusent à l'esclavage.

« La spéculation naturelle se trouve dans les échanges indispensables; mais c'est un vil trafic que celui qui consiste à acheter pour revendre : il ne fait point partie de la spéculation naturelle. » Aristote, ainsi que les anciens, regardait le trafic comme une école de mensonge et de cupidité : il était presque entièrement entre les mains des étrangers dans les villes de la Grèce, et peut-être une sorte d'envie, attachée à leurs immenses profits, servait-elle à entretenir le préjugé qui subsistait contre eux. Au reste, tout ce qui tend à écarter le desir du gain des idées des hommes, contribue à les rehausser, et l'exagération, sous un pareil rapport, est peu à craindre dans nos mœurs.

C'est par quelques vains argumens qu'Aristote appuie son système. « Dans la nature de l'économie, dit-il, toute espèce de richesses a sa limite; mais dans l'art factice d'amasser des richesses, il n'y a pas de fin déterminée, et tout art véritable doit avoir une fin. »

La question du commandement ramène Aristote à ces sophismes qu'Alexandre le Grand l'accusait de rêver quelquefois. « L'esclave se demande-t-il, a-t-il des vertus autres que celles qui sont dans la nature

de son travail manuel et passif? il y a de l'embarras, répond il, quel que soit le système qu'on adopte. Commander et obéir diffèrent par l'espèce; le plus ou le moins ne peuvent les rapprocher : si tous doivent participer aux vertus dans la mesure de leurs fonctions, l'esclave aura un peu de vertu pour que la pusillanimité et l'intempérance ne l'empêchent pas de remplir sa tâche; mais le maître est la cause nécessaire des vertus de l'esclave, il l'est comme maître qui ordonne, et non comme instituteur qui enseigne. »

C'est ici qu'Aristote réfute le système de Platon, énoncé dans sa république; système qui ne nous a paru qu'une espèce d'allégorie, et qu'il est étrange pour nous de voir discuter dans un écrit de politique. Aristote a nécessairement un grand avantage dans une pareille discussion. « Socrate, dit-il, regarde comme la fin parfaite de la cité qu'elle soit le plus *une* possible; mais, à force de centraliser il n'y a plus de cité, on arrive à l'individu : cité et société unitaire sont deux associations différentes; admettre une unité absolue dans l'organisation publique, c'est anéantir la cité. La cité n'est pas, de sa nature, un tout formé de parties homogènes; c'est une réunion nombreuse dans l'abondance de tous les biens dont résulte le bonheur. Il eût été plus politique, ajoute l'auteur, d'ordonner la communauté des femmes entre les laboureurs, qu'entre les guerriers : elle eût relâché, dans cette classe, les liens les plus doux de la société, et il est bon qu'il y ait peu d'union entre des hommes faits à jamais pour obéir. »

« Si la communauté des biens était une chose possible, elle anéantirait la bienfaisance. Le monde est vieux aujourd'hui, continue Aristote, il a l'expérience des siècles, le génie de l'homme n'a presque plus rien à trouver. Nous devons savoir que le bonheur ne se calcule pas comme les nombres ; car une somme peut être paire avec des diviseurs impairs, et en fait de bonheur, les élémens et le tout doivent être de même nature. » Aristote observe pourtant qu'il pourrait être d'une bonne politique de fixer le nombre des naissances ; il accuse, à cet égard, l'imprévoyance des gouvernemens ; il conseille sur ce principe l'avortement et les expositions, et il voudrait que les hommes ne pussent être mariés avant l'âge de trente sept ans.

Je lis, je l'avoue, un si étrange système avec plus de peine encore, que le morceau de Platon cité par Aristote ; car celui-ci présente son système, comme susceptible absolument d'une exécution positive.

A cette époque, il était ordinaire aux philosophes, aux politiques, aux simples littérateurs même, de traiter des gouvernemens dans leurs ouvrages de tout genre. Aristote en parcourt et en réfute plusieurs : il fait remarquer entre autres, à Phaléas, de Calcédoine, qui proposait l'égalité des fortunes, comme la meilleure base d'un gouvernement stable, que l'inégalité des honneurs révolte autant les hommes, que l'inégalité des fortunes. « L'homme, dit-il, avec raison, ne se permet jamais de grandes injustices pour appaiser les besoins de première nécessité, mais pour remplir des desirs superflus. »

Aristote passe de l'examen des systèmes à celui des gouvernemens établis, et l'on reconnaît à chaque instant que le philosophe n'avait même pas l'idée d'opérer sur un grand état. Il ne se place point au-dessus des hommes, en s'occupant de les conduire; il se traîne péniblement entre les murailles des petites cités grecques; et la singularité indépendante de leurs réglemens de communauté embarrasse ses idées, au lieu de leur faire prendre l'essor; ainsi il regarde comme un principe reconnu, que, dans un gouvernement bien constitué, les citoyens occupés de la chose publique doivent êtres débarrassés du soin de pourvoir à leurs premiers besoins, et il ne trouve, à cet égard, de difficile que les moyens d'exécution. Aristote voyait que les Spartiates recevaient en naissant une sorte de bénéfice civil dans le territoire, et que les citoyens d'Athènes recevaient une rétribution : il ne soupçonnait pas quelle vie et quelle circulation de richesses procureraient un jour dans un état heureux l'agriculture et l'industrie!

Il observe que la constitution de Sparte était à son déclin, mais il se méprend sur les causes. Ce territoire de la Laconie, qui devait fournir à quinze cents cavaliers et à trente mille fantassins, nourrissait de son temps à peine mille guerriers, parce que la nécessité où s'étaient trouvés les Spartiates de devenir riches, pour se voir au niveau des autres Grecs, avait brisé les barrières qui y mettaient obstacle; et l'accumulation des héritages avait ruiné la population. Aristote, au contraire, accuse le désordre, et l'accroissement de la population et des naissances qui avaient fait, dit-

il, que plus un père avait d'enfans, et plus il avait laissé de pauvres.

Aristote blâmait les repas publics de Sparte, en ce que les citoyens étaient obligés d'y payer eux-mêmes leur dépense au taux fixé par la loi; et ceux qui ne le pouvaient pas, étaient exclus de tous les droits que comportait leur titre. Il préfère l'établissement de Crète, selon lequel l'état faisait les frais des repas. On ne peut revenir sur de pareilles institutions, sans s'étonner tous les jours davantage et de leur longue existence et de l'importance qu'elles ont eue pour tant de génies supérieurs, qui les voyaient encore mises en pratique à l'époque même où Alexandre parcourait l'Asie en vainqueur.

Le philosophe considère à quel point la faiblesse des Crétois se découvrit, quand la guerre fut portée dans leur île; il dit que les cultivateurs dans cette riche contrée, réduits à une sorte de servage, payaient des redevances en nature qui servaient au culte des dieux, et à la nourriture des oisifs citoyens; et sa pensée ne s'étend pas jusqu'à trouver le rapport de cet esclavage et de cette faiblesse; lui-même pourtant il avait dit: « Un gouvernement est durable quand les différens ordres de l'état l'aiment tel qu'il est, et ne veulent pas de changement. »

On trouve dans la Politique d'Aristote, et, je crois, dans ce seul ouvrage, des détails précieux sur le gouvernement de Carthage. Aristote fait l'éloge de sa constitution; il y trouve un mélange d'oligarchie et d'aristocratie, et l'on sait avec quel plaisir les anciens

rapportaient les institutions existantes à leurs systèmes étroits et positifs. Carthage avait des suffètes ou consuls; elle avait un sénat et un conseil des Cent. Mais Aristote, considérant cet édifice fondé sur les richesses, doutait que la république trouvât des ressources dans sa constitution, si jamais elle éprouvait de grands revers, et si ses sujets se refusaient à l'obéissance. Cette opinion d'Aristote a semblé une prophétie, quand les guerres puniques et celles des mercénaires eurent ébranlé et même détruit Carthage. Aristote contemplait Carthage de plus loin, et avec moins de préjugé que les cités grecques, et l'importance particulière de Carthage permettait de voir en grand tout ce qui avait rapport à sa conduite; d'énormes revers généralement rompent les habitudes et l'équilibre d'un état, et la ressource unique des états sera toujours, en pareil cas, dans les efforts spontanés des membres qui en font partie.

Aristote n'a même pas nommé Rome, parmi tant de villes assez peu connues, dont il donne les institutions. Il n'était encore frappé que de l'éclat de son opulente rivale; et dans l'espace de moins d'un siècle, cette république inconnue, devait avoir humilié Carthage et subjugué les villes grecques de Sicile.

Il n'est question dans les livres suivans que de l'essence des gouvernemens, et si cette partie des Politiques n'en est pas la plus curieuse, elle en est au moins la mieux raisonnée. C'est dans les distinctions marquées par Aristote, et conduites quelquefois jusqu'aux plus fines subtilités, que le défaut de définitions

exactes rend encore plus épineuses, que la plupart des publicistes modernes ont pris leurs principales bases. Toutes les idées abstraites en matière de gouvernement sont maintenant si répandues, qu'il est peu nécessaire de marquer avec détail, dans l'écrit d'Aristote, les aperçus développés ailleurs avec plus de clarté. Aristote a su distinguer l'habitant et le citoyen; il a considéré l'identité de la cité sous le rapport essentiel de ses institutions. « La cité suppose, dit-il, unité de lien, union conjugale, affinités, sacrifices, réunions fraternelles. C'est l'amitié qui fait des liens si doux; c'est elle qui nous porte à vivre avec tous nos semblables. Cette faculté d'aimer a, dans le fond de nos ames, le même principe que le courage. Les hommes se rassemblent pour le plaisir de vivre réunis : ce doux instinct est peut-être une sorte de vertu, et la vertu doit être le but des institutions dans une cité véritable : une justice égale entre tous est nécessaire à la cité. »

C'est à de pareilles notions que l'on reconnaît Aristote; mais quand il veut soutenir, comme un maître d'esclaves, que se livrer aux nobles occupations qui rendent l'homme vertueux, et gagner son pain par un travail manuel, sont deux choses incompatibles, il révolte les ames sensibles, et tout ami de l'humanité doit adorer notre Evangile, après avoir lu les écrits que nous ont laissés de tels sages.

Aristote sépare soigneusement les trois formes de gouvernement dont l'antiquité, presque seule, a eu la véritable expérience. Il en marque, à quelques égards, l'origine dans les cités de la Grèce; mais il assure

ensuite, avec beaucoup de raison, que généralement les hommes calculent peu l'influence de la science et celle de la vertu sur le régime social et sur sa perfection; presque toujours ils se contentent d'un gouvernement qui convient suffisamment à la cité.

C'est la classe intermédiaire entre les riches et les pauvres, qu'Aristote regarde comme l'élément de la cité; elle seule maintient l'équilibre, elle seule ne s'insurge jamais; et si les grands états sont moins exposés que les autres à des mouvemens populaires, c'est que la classe moyenne y est toujours nombreuse; « et le pauvre, ajoute Aristote, évite naturellement l'embarras des affaires, quand on évite de l'outrager, et qu'on respecte le peu qu'il possède. »

Aristote, au cinquième livre, traite des révolutions et des causes qu'elles peuvent avoir; et ce morceau a beaucoup d'intérêt.

L'inégalité lui paraît comme une pomme de discorde, quel que soit le gouvernement, quelle qu'en puisse être la nature; et ce grand aperçu, fondé sur la connaissance du cœur humain, a été confirmé à toutes les époques de l'histoire. « Les révolutions, dit Aristote, commencent par de petites causes, et finissent par de grands effets. » Il en rapporte une foule d'exemples, et il les tire de l'histoire d'une foule de villes presque inconnues : Rhodes, Orée, Hérie, Thurium, Ambracie, Argos, Dyrrachium, etc.

« La turbulence des démagogues, dit-il, renverse plus ordinairement les gouvernemens populaires; mais autrefois, ajoute-t-il, les démagogues étaient guerriers,

et les révolutions se faisaient au profit de la tyrannie. Maintenant, que l'art de bien dire a fait de grands progrès, ce sont les orateurs qui s'emparent du peuple, et ils ne peuvent avoir le même genre de succès.

« Quand, dans l'oligarchie, les gouvernans oppriment le peuple, tout chef paraît être assez bon au peuple, et ce chef devient un tyran, si sur-tout il reçut le jour dans la classe oligarchique même.

« Dans l'aristocratie il peut y avoir révolution, quand des hommes pleins d'énergie se voient exclus, sans espérance, de toute charge et de tout emploi; et tout gouvernement qui s'écarte de la justice est, en général, exposé aux risques d'une révolution. »

Aristote parcourt les moyens de maintenir les gouvernemens selon la nature de leur organisation. Il n'en trouve pas de plus efficace que l'habileté de ceux qui gouvernent. Il lui semble qu'un magistrat suprême doit aimer le gouvernement établi, et être doué de talens et d'équité. « L'éducation doit et peut tendre au maintien des gouvernemens, non en façonnant les hommes sur un certain modèle, mais en les rendant propres à l'ordre social. » Aristote regarde comme une erreur cet art de renforcer sans cesse le gouvernement établi. Il conseille à tous ceux qui en exercent les pouvoirs, de respecter la justice et de conserver une sage popularité. Le maintien de la démocratie tient plus particulièrement au respect dont les propriétés des riches y sont l'objet; le maintien de l'oligarchie, aux soins et aux égards que l'on accorde à la multitude. C'est rarement l'ambition et l'amour de la gloire qui

conspirent dans les monarchies; c'est plus souvent encore le mépris que la haine. La tendance vers le despotisme altère et ruine la monarchie, car la fin du tyran est sa propre jouissance, celle du monarque est la vertu. »

Aristote propose au tyran des conseils dont l'espèce a flétri le nom de Machiavel; mais il en offre aussi de bien plus doux, et il en fait valoir la supériorité. Il l'engage à se donner l'apparence des vertus, sans qu'on puisse jamais le taxer d'hypocrisie; il l'exhorte à ne permettre, à tous ceux qui l'entourent, ni injustice ni violence; il lui conseille de saper et non de briser ce qu'il voudra détruire; il veut qu'il honore les talens, afin qu'ils n'envient point les prix que décerne un peuple libre; il veut qu'il soit affable et libéral à tous; il veut qu'une certaine grandeur répandue sur tout ce qu'il fait, prévienne l'avilissement de ceux qui lui sont soumis, et serve même à leur donner du lustre.

Aristote, dans son sixième livre, traite des institutions identiques à la nature de chaque gouvernement, et l'on retrouve, dans ses discussions, les idées et les usages de son siècle, et des petites cités qu'il connaissait.

Dans le septième, il s'occupe du bonheur des cités; et c'est plutôt en sophiste qu'en homme d'état qu'Aristote traite ce sujet. Ses discussions roulent sur la vertu et sur ses définitions diverses. Il organise idéalement une cité; il n'en bannit pas tout commerce, mais il ne permet pas le commerce à tous les citoyens;

il exclut des fonctions publiques ceux qui exercent des arts mécaniques, les trafiquans, et même les laboureurs; il propose des repas publics; il veut que l'état ait un domaine, aussi bien que les particuliers, et que des esclaves sans énergie, pris en différentes nations, soient chargés de leur culture.

Tel est le rêve politique du philosophe que Philippe, le plus habile des Grecs, choisit pour former Alexandre. Mais il n'est guère de système qui ne puisse conduire à de bizarres conséquences; l'esprit, qui les admet comme autant d'opinions, n'en est pas pénétré comme d'autant de sentimens; et le domaine du raisonnement n'a souvent presque rien de commun avec l'ensemble des pensées qui fondent les principes de l'homme.

Le huitième et dernier livre des Politiques, le dernier du moins de ceux qui nous restent, est presque entièrement consacré aux institutions que l'éducation demande, et il contient par conséquent des détails curieux sur les usages des Grecs; mais c'est dans ce livre qu'Aristote exprime plus précisément ses idées sur la mesure légale de la population, et sur les expositions ainsi que sur les avortemens que cette mesure rend nécessaires.

Bientôt cet ennemi de l'humanité se montre l'ami éclairé de l'enfance; il veut que jusqu'à cinq ans, au moins, l'éducation soit négative, et que l'enfant, libre en toutes choses, même dans ses cris, ne soit exercé que par des jeux. Il fait commencer à sept ans les études de grammaire, de gymnastique, de musique

et de peinture, quoique, selon Aristote même, la peinture, à cette époque, ne fût pas généralement attribuée à l'éducation. A quatorze ans, il livre l'élève aux sciences. La philosophie, en ce temps, se trouvait toujours réservée aux études de la jeunesse.

Aristote, en traçant cet ordre de travaux, recommande d'user avec ménagement des exercices du gymnase; il blâme hautement les féroces leçons de courage que les Spartiates donnaient aux enfans, et il fait cette judicieuse réflexion, que l'homme vertueux sait braver le danger, et que le loup et les êtres cruels ne savent que le fuir.

« Le repos, ajoute-t-il, est la dernière fin de nos travaux, et les arts sont le charme de la vie. » Il insiste sur la culture dont ces beaux arts lui semblent dignes. « La musique est une source de jouissances vertueuses. Elle ranime, elle embellit les descriptions de bonheur que les anciens ont laissées. La peinture nous apprend à distinguer les belles formes; et l'homme libre et généreux ne doit pas voir par-tout des spéculations et du profit. »

Aristote n'est pas le premier qui ait placé la musique, chez les Grecs, au nombre des parties essentielles de l'éducation. Tous les anciens en avaient fait une base fondamentale; et, vers le temps d'Aristote, au contraire, la musique commençait à ne plus passer que pour un art de simple agrément. Les instrumens s'étaient perfectionnés; leurs moyens s'étaient étendus; l'exécution de la nouvelle musique offrait de nouvelles difficultés, et les anciens accompagnemens du chant

ne suffisaient plus aux artistes. Aristote néanmoins engage les enfans à s'exercer aux difficultés mécaniques que présentent les instrumens, sauf à y renoncer dans l'âge mûr; et il me sera permis d'ajouter quelques traits empruntés de cet homme habile aux éloges que d'autres sages ont fait de cet art enchanteur.

« La musique, dit Aristote, contribue à former les mœurs par l'habitude d'un plaisir honnête. Musée l'appelait le charme de la vie. Elle n'est pas un art factice et créé pour le seul plaisir; elle a, par son essence, une volupté pure; elle agit sur l'ame et les mœurs. Des philosophes ont dit que notre ame était une harmonie; d'autres, qu'elle avait de l'harmonie. La mélodie et le rithme excitent dans notre ame les mouvemens des passions, tandis que nous restons paisibles; et cette espèce de purgation morale, produite en nous par les effets de l'harmonie, soulage notre ame par le plaisir. »

Aristote mourut à soixante-trois ans, n'oubliant, dans son testament, ni la femme avec laquelle il avait vécu, ni les esclaves qui l'avaient servi; il avait réuni, de l'aveu même du sombre Antipater, le talent de s'insinuer dans les bonnes graces des hommes, aux merveilleux talens dont son esprit était orné. Le lycée qu'il avait formé demeura confié à Théophraste, trois cent vingt-deux années avant l'ère chrétienne.

CHAPITRE VII.

Des disciples de Platon et de ceux d'Aristote.

L'ACADÉMIE soutenait la gloire de son fondateur. Speusippe y avait pris la place de Platon, trois cent quarante-huit ans avant l'ère chrétienne ; et les troubles affreux, qui, durant un demi-siècle, agitèrent si cruellement la Grèce, n'empêchèrent point l'étude et la philosophie d'absorber de grands esprits et de consoler plus d'un cœur.

Diogène Laërce nous apprend que Speusippe, à l'imitation de Platon, avait composé des dialogues ; mais aucun de ces ouvrages ne nous est parvenu.

Xénocrate, après Speusippe, prit possession de l'académie. Ce philosophe était de Calcédoine, et, dès sa plus tendre jeunesse, il s'était attaché étroitement à Platon; on dit qu'il le suivit jusque dans la Sicile, et qu'il osa un jour répondre aux emportemens de Denys, qu'on lui ravirait l'existence avant que d'atteindre à Platon. Son esprit était lent, près de celui d'Aristote, avec lequel Platon le comparait souvent. Son extérieur était froid, ses manières peu agréables, et Platon l'engageait à sacrifier aux Graces. La célèbre Phryné, la célèbre Laïs, renoncèrent, l'une et l'autre, à le voir sensible à leurs charmes, et dirent à ceux qui le leur reprochèrent, qu'on pouvait bien séduire un homme, mais jamais une statue. Sa réputation de pro-

bité et de vertu, fut d'ailleurs telle, que les Athéniens le dispensèrent de prêter le serment, en venant porter témoignage. Il ne prit d'un présent que lui envoyait Alexandre, que la part indispensable à ses besoins, et il rendit le reste, en disant qu'Alexandre avait beaucoup de charge, et qu'il lui fallait des moyens pour y satisfaire pleinement. Envoyé quelque temps avant en ambassade près de Philippe, il fut le seul que l'or de ce prince ne put parvenir à corrompre; et, dans une autre circonstance, Antipater ne put même l'engager à partager son repas, qu'il ne lui eût rendu les prisonniers dont il réclamait la délivrance. Ce philosophe austère, et pourtant digne d'estime, donna ses soins à un petit oiseau qui s'était réfugié dans son sein; et il dit qu'on ne pouvoit pas trahir jamais un suppliant.

Xénocrate a beaucoup écrit, mais nous n'avons aucun de ses ouvrages. Il avait traité de la nature et des choses relatives aux objets de la physique, dont l'étude commençait à être mieux suivie; il avait fait plusieurs ouvrages sur la science de la géométrie, dont les progrès alors étaient journaliers; il avait écrit également sur différens sujets de morale et de philosophie; et il croyait les belles connaissances tellement liées avec la sagesse, qu'il refusa d'admettre dans l'académie un homme qui ignorait absolument la musique, les nombres et l'astronomie.

Polémon succéda à Xénocrate, son maître. Ce philosophe, qui montra, dans le cours de sa vie, une parfaite rigidité de mœurs, et qui affectait même de ne paraître sensible à rien de ce qui émeut les autres hommes,

Polémon avait eu une jeunesse licencieuse. Il entra un jour, encore ivre, et dans le désordre de la débauche, au milieu de l'école où Xénocrate parlait; ce sage, sans lui témoigner qu'il s'aperçût de sa présence, fit tourner son discours et sur la tempérance et sur les belles vertus qui doivent en dériver, et sur la honte qui accompagne tous les excès qu'elle réprouve. Polémon rentra en lui-même; il rougit de son état, et s'attachant dès-lors à Xénocrate, il devint un de ses disciples zélés. Cratès, un de ceux qu'il forma à son tour, lui voua une amitié si tendre qu'on les mit, à leur mort, dans le même tombeau. Ils composèrent tous deux un grand nombre d'ouvrages. Cratès fit plusieurs comédies, et exerça aussi diverses fonctions qui l'obligèrent à prononcer des discours en présence du peuple.

Crantor, de Salos en Cilicie, écouta Xénocrate et aussi Polémon. Son génie le portait sur-tout à la poésie, et son poème sur la Consolation paraît avoir été son plus célèbre ouvrage. Arcésilas, après ces philosophes, qui presque tous furent ses maîtres, fonda, vers l'an 300 avant l'ère chrétienne, l'académie nouvelle où le doute fut admis, et où l'on disputa et le pour et le contre sur toutes les propositions. Nous aurons occasion de parler d'Arcésilas.

Théophraste, dans le lycée, fut le successeur d'Aristote. Disciple de Leucippe, qui professait une philosophie semblable à celle de Démocrite, son maître, il vint dans la ville d'Athènes, il y entendit Aristote; et celui-ci, frappé à son tour de son éloquence naturelle, lui donna, dans la langue grecque, le nom expressif

de Théophraste, sous lequel il a toujours été connu depuis. On a cité, comme une preuve de la délicatesse attique, qu'une vendeuse d'herbes, à Athènes, avait traité Théophraste d'étranger, en lui entendant prononcer quelques mots ; et Théophraste effectivement était d'une île de l'Archipel.

Ce philosophe parut dans ces temps orageux où les successeurs d'Alexandre déchiraient un empire qu'ils voulaient se partager. L'ascendant du farouche Cassandre fit fermer un moment les écoles à Athènes ; mais un an après on les rouvrit, et Théophraste obtint du peuple un très-honorable décret.

Il a beaucoup écrit : le catalogue de ses ouvrages, tel que le rapporte Diogène Laërce, surpasse même, en étendue, celui des œuvres d'Aristote. Il s'était occupé de la géographie, et avait composé des cartes. Il ordonna dans son testament, qui nous reste, que ses cartes seraient placées sous un vaste portique élevé à ses frais. Les hommes commençaient à parcourir le monde, et sa description exacte offrait de jour en jour bien plus à l'intérêt. Diogène et Biton accompagnèrent Alexandre le Grand pour dresser des cartes à sa suite ; mais Eudoxe de Gnide et même Démocrite en avaient, avant eux, dessiné quelques-unes. Il paraît que Thalès eut le premier l'ingénieuse idée de représenter et la terre et la mer sur une table d'airain. Anaximandre, son disciple, imagina de les tracer sur un globe. Mais ce fut aux progrès de l'empire grec et à ceux de la géométrie qu'on dut enfin la connaissance plus générale de la géographie, et l'usage plus commun des cartes figurées.

On n'apprend pas sans étonnement qu'Alexandre pensait à trouver les sources du Nil dans celles de l'Indus, dont les débordemens lui faisaient prendre le change; et il fit vérifier par des hommes habiles si la mer Caspienne et le Pont-Euxin ne réunissaient pas leurs flots.

Le testament de Théophraste est, comme celui d'Aristote, un monument de son goût pour les arts, et de son attachement pour tous ceux qu'il aimait. Il y ordonne la construction d'un portique, d'un temple, d'un autel; il veut qu'on y place l'image d'Aristote et la statue de Nicomaque, son fils, faite de la main de Praxitèle. Il lègue ses jardins à ses amis pour en jouir en commun, et il assure le sort des esclaves qui lui sont attachés.

Le catalogue des œuvres de Théophraste annonce, qu'à l'exemple de son maître, l'histoire naturelle et toutes ses parties avaient été l'objet de ses plus sérieuses études. Il ne nous reste dans ce genre que son traité des plantes, celui des odeurs, et celui des pierres. La politique, les gouvernemens, les institutions, les usages, avaient exercé son esprit. Il avait travaillé sur la géométrie, aussi bien que sur la dialectique et sur toutes ses parties. Il avait traité des passions, des mœurs, et de toutes les affections de l'ame; mais son livre des Caractères est, à cet égard, tout ce qui subsiste encore.

Le Traité des Pierres de Théophraste est court. Il est conduit presque sur le même plan que l'histoire des animaux. L'auteur étudie les différentes propriétés que la nature a données aux pierres; et il classe plutôt ces diverses propriétés que les objets qui les présentent.

Théophraste pose en principe que parmi les corps

qui se forment dans l'intérieur du globe terrestre, les uns tirent leur origine de l'eau, les autres de la terre. Il croit que l'eau est la base des métaux, et la terre celle de toutes les pierres; et il parcourt ensuite leurs différentes propriétés avec un détail qu'il n'est point de mon sujet de suivre. Il réunit un grand nombre de faits, un grand nombre d'opinions reçues; et je regarde ce petit traité comme un monument fort curieux des connaissances des anciens sur les pierres. Les observations des anciens se bornaient encore à la superficie des corps et aux seuls effets apparens; mais il me semble que Théophraste n'avait rien négligé pour compléter le tableau qu'il voulait former des effets et des propriété reconnues dans les pierres.

Peut-être cette méthode de présenter ensemble les effets, et de les appliquer ensuite aux objets qui en sont susceptibles, est-elle moins favorable aux progrès des sciences que celle qui suit pas à pas la nature dans chaque objet, et ne se permet jamais une supposition; mais peut-être aussi elle satisfait davantage ceux qui se plaisent à contempler un ensemble. Ils croient, entourés de résultats, planer au-dessus des êtres, et même des combinaisons qu'ils souffrent; et Théophraste, Aristote, son maître, agrandissent cet horizon qu'ils nous laissent à parcourir.

C'est sur le même principe que Théophraste a traité des odeurs. Il suppose que les odeurs sont le résultat d'un mélange, et que ce qui n'est pas mêlé ne saurait avoir ni odeur ni saveur. Il appuie cette opinion sur l'effet que présentent les quatre élémens : le feu, l'eau

et l'air, qui sont des corps simples, sont absolument sans odeur; la terre, qui paraît mélangée, donne au contraire quelque espèce d'odeur. L'auteur indique les nuances que la perfection plus ou moins exquise de l'odorat semble prêter aux diverses senteurs. Il considère les différences qui se trouvent à cet égard entre les parties d'une même plante, celles qui résultent du degré de la chaleur ou de la cuisson. Il distingue les odeurs qui ne se manifestent qu'en certains cas, celles qui s'altèrent ou s'augmentent quand la substance qui les produit est fraîche ou pulvérisée. Il entre même dans le détail de la composition des parfums. On est étonné de leur nombre et de leur usage. La Grèce a toujours mis du prix aux pâtes, aux essences, aux huiles parfumées. Les belles roses de ce beau climat ont inspiré la volupté aux bergers de la Thessalie et aux philosophes d'Athènes comme aux sultanes du sérail. Il y a quelque chose de spirituel et d'aérien dans les jouissances de l'odorat; on ne peut saisir les parcelles qui les causent.

Le petit Traité de Théophraste est véritablement curieux; en nous parlant des pierres, il n'omet aucune de celles qui étaient connues de son temps; il ne néglige, dans le Traité des Odeurs, aucune plante parfumée, aucune substance odorante, et il nous explique leur usage dans la composition des différens parfums. Le philosophe saisit bien le double attrait que la réunion des saveurs délicates et des odeurs suaves est capable de faire sentir. Peut-être les anciens ne mêlaient pas comme nous le plaisir à toutes

choses; mais ils ne se contentaient pas de l'effleurer, comme nous, en passant; ils le savouraient à loisir, et leurs coupes aussi bien que leurs fronts étaient, dans les festins, tous couronnés de fleurs.

Les fleurs, les plantes aussi ont occupé le savant Théophraste, et son livre sur ce sujet est le monument le plus ancien que l'antiquité nous ait transmis. On peut même le considérer comme unique dans ce genre, puisqu'après ceux de Théophraste on ne trouve plus que les Traités composés un siècle environ depuis l'époque de l'ère chrétienne. Les plantes cependant ont toujours satisfait aux besoins les plus impérieux et des animaux et des hommes : leurs fleurs, leurs feuilles, leurs racines, leurs moindres parties ont offert, comme leurs plus beaux fruits, des remèdes et des alimens. Modèles de graces, trésors de parfums, elles ont prodigué leurs bienfaits sans qu'on daignât en chercher la nature. Théophraste décrit les parties différentes dont se composent les végétaux, comme Aristote a décrit celles des corps; il cite certaines plantes à l'appui de chacune de ses descriptions; il détaille leurs propriétés, ou supposées ou vraies; il parle de leur reproduction : mais, l'expérience ne guidait pas encore dans l'étude de la nature. On n'avait pas encore imaginé, je pense, de tendre un piége au milieu de sa course, et de la contraindre à déclarer son secret; l'observation manquait absolument : on avait reconnu des effets, mais on ne connaissait pas le mécanisme vivant, le jeu subtil et merveilleux des organes délicats des plantes, et les

anciens se contentaient encore d'un résultat et d'une image.

Les Caractères de Théophraste sont le plus connu de ses ouvrages; il dit lui-même, en le commençant, qu'il était parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans quand il entreprit de l'écrire. Le peintre avait eu le temps de considérer les objets; et le lointain, dans lequel sa vieillesse se plaisait à les retracer, lui permettait de généraliser, et même de fondre, à quelques égards, toutes les observations qu'il avait recueillies: il n'a donné qu'un petit nombre de figures, mais tous ses portraits sont achevés.

On ne trouve, dans ce livre précieux, aucun caractère de femme, et les seules relations sociales dont Théophraste paraisse frappé, supposent l'homme dans la place publique, soit qu'il y affecte l'importance, soit qu'il débite de fausses nouvelles, soit qu'il y fasse sa cour aux grands, soit enfin que, par avarice, il y achète lui-même des viandes cuites et les rapporte dans sa robe tachée, avec toute l'arrogance d'un cynique.

Les ouvrages des anciens témoignent qu'il n'était pas extraordinaire de voir des hommes avares acheter eux-mêmes leurs frugales provisions; et quelques philosophes se piquaient de le faire, ou par orgueil ou par principes.

Théophraste nous peint avec une extrême véracité, ces grands d'une république défaillante qui voudraient se fonder une souveraine puissance sur l'ancienne puissance du peuple, et qui répètent sans cesse

avec emphase, ces vers choisis dans ceux d'Homère: « Les peuples sont heureux quand un seul les gouverne; ils affectent de haïr la multitude; ils prétendent l'exclure des emplois. Soigneux de leur habillement, ils ne peuvent souffrir de siéger près d'un homme quand il est pauvre et mal vêtu, ils remontent jusqu'à Thésée, pour maudire la démocratie dont il fut l'auteur, et ils ne peuvent supporter les orateurs dévoués au peuple. »

L'auteur, dans ses peintures, nous fait bien voir des mœurs publiques, c'est-à-dire, une habitude de vie qui plaçait les citoyens sous les portiques ou sur la place, mais il n'a pu nous présenter le caractère d'un vrai citoyen. Athènes alors n'avait plus en elle-même le mobile de ses destinées; ou Cassandre ou Polysperchon, tour à tour étaient ses arbitres; et l'état est anéanti quand tous les citoyens ne voient plus que leur séjour où leurs pères voyaient leur patrie.

Théophraste, quoi qu'il en soit, nous peint les hommes de tous les temps, avec le costume de la Grèce; il est, je crois, le premier qui ait tracé des caractères, en suivant, comme s'ils agissaient, la marche qu'en telles circonstances données ils doivent nécessairement tenir. Cette peinture était d'un genre encore tout neuf; elle exigeait une extrême finesse, et la sagacité d'un esprit supérieur : on y reconnaît le maître de Ménandre. Les Caractères de Théophraste sont un véritable chef-d'œuvre, et quand on leur compare ceux qu'a dessinés depuis le fameux La Bruyère, on fait des deux ouvrages un éloge complet.

Théophraste adresse son livre à Polyclès, un de ses amis; il nous apprend, dans le petit discours qui lui tient lieu de dédicace, que son objet, en nous offrant ses esquisses, était d'encourager la jeunesse à la pratique de la vertu, et de la détourner du vice.

Les caractères tracés par Théophraste sont au nombre de trente; il peint l'homme faux, le complaisant, le flatteur, l'importun, le bavard, l'homme sordide, le médisant, l'homme rustique ou grossier, l'important, l'arrogant, le nouvelliste, etc. On voudrait citer chacun des traits par lesquels il signale ces caractères, et on les saisit dans son livre avec ce mouvement de joie qu'une justesse parfaite fait éprouver à l'esprit. « L'humeur chagrine, dit Théophraste, est la suite d'un penchant à exiger beaucoup plus qu'on ne doit obtenir. La vanité consiste dans le soin puéril et bas de rechercher une vaine gloire : la médisance se manifeste par des paroles, mais elle résulte d'un penchant de l'ame à ne voir que le mal et à l'aggraver encore. « C'est toujours de cette manière, c'est avec cette précision que Théophraste définit; il conduit ensuite le médisant, le bavard, ou l'importun dans toutes les situations de la vie, où leurs défauts doivent être plus saillans, et il fait ressortir le vice ou le ridicule avec plus de vérité et d'esprit que d'amertume. On trouve dans le petit nombre de pensées qu'on a recueillies des ouvrages perdus de Théophraste, cet adage philosophique, fruit des réflexions d'une longue carrière : « Souvent on rejette avec dédain les plus grandes douceurs de la

vie, et uniquement pour courir après une vaine fumée de gloire. »

Démétrius, de Phalère, fut le disciple et l'ami de Théophraste. Nous avons vu avec qu'elle modération ce philosophe aimable et éclairé avait su gouverner Athènes au milieu des sanglans orages dont la mort d'Alexandre avait été le signal; il acheva ses jours en Egypte dans la ville d'Alexandrie, dont il fonda la belle bibliothèque : nous reviendrons sur son sujet.

Quelques philosopnes encore furent connus vers les mêmes époques : Calisthène, neveu et disciple d'Aristote, et qui suivit Alexandre le Grand; Anaximène, de Lampsaque; Anaxarque, et tous ceux qui accompagnèrent comme lui le conquérant de Babylone. On suppose qu'Anaxarque eut l'art d'empêcher Alexandre de se faire adorer comme un dieu, en l'engageant à remarquer le sang qui coulait de ses glorieuses blessures. Un tyran de Chypre, ennemi du philosophe, s'empara, dit-on, de sa personne, après la mort d'Alexandre le Grand, et le fit périr dans un mortier; et on ajoute que cet homme courageux ne cessa de s'écrier sous les coups des bourreaux : « Ecrasez l'étui d'Anaxarque, mais pour Anaxarque lui-même, vous ne sauriez jamais l'atteindre. »

Tous les philosophes de ce temps n'eurent pas dans leurs opinions cette franchise vigoureuse qui fournit au courage. On cite Héraclide, de Pont, disciple de Speusippe et de quelques autres personnages, qui écrivit des dialogues sur la morale, sur la poésie, sur la musique et la géométrie, et qui nourrissait un ser-

pent, afin de donner lieu de supposer après sa mort qu'il avait été métamorphosé sous la figure de ce monstre mystérieux: il mourut, et le serpent fut enveloppé dans les tapis dont on couvrit le cadavre de celui qui voulait passer pour un dieu; mais quand le serpent s'échappa, le cadavre se trouvait encore, et le vain artifice fut trahi.

Bion, de Borysthène eut, à ce que l'on croit, une belle origine. Il déploya néanmoins des talens; il porta quelque temps la besace des cyniques, et, il suivit surtout Théodore l'impie, disciple autrefois d'Aristippe; mais après avoir débité les plus révoltantes maximes, il se sentit malade, il entrevit la mort; et réveillé par ses lueurs pénétrantes, il céda au cri de sa conscience, il se livra au repentir, et abjura une erreur orgueilleuse.

C'est dans le siècle qui va s'ouvrir, que nous aurons à porter notre étude sur les graves leçons de Zénon, le chef imposant du Portique. Nous visiterons les jardins d'Epicure, et nous pourrons, à notre choix, douter avec Pirrhon, d'Elide. La célébrité de ces trois hommes appartient plus au siècle qui va suivre, qu'à celui que nous venons de parcourir, et pendant lequel ils sont nés; mais avant de quitter cette période, il faut nous occuper pendant quelques momens, des philosophes et des sages de l'Inde; on en vit quelques-uns dans le camp d'Alexandre, et le célèbre Pilpay fut à peu près, dit-on, contemporain de Porus.

LIVRE DOUZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Inde, et de ses philosophes.

L'INDE n'a jamais été bien connue des anciens, et les Romains comme les Grecs, n'ont eu sur cette belle contrée que les plus vagues renseignemens.

On ne peut douter pourtant que ces riches caravanes, qui, si lentement encore, traversent les déserts, n'aient fait communiquer, dès les premiers âges du monde, l'intérieur de l'Afrique et les régions indiennes; et les Tyriens sans doute côtoyant la mer Rouge, établirent un commerce utile avec le plus abondant des pays.

Darius Hystaspès, plus tard, fit descendre l'Indus par le fameux Scylax, et le rapport qu'il en reçut lui fit essayer la conquête des bords heureux que l'Indus arrose.

Nous avons vu qu'au temps des exploits de Cyrus, des ambassadeurs venus de l'Inde avaient paru en médiateurs dans le camp du roi des Mèdes; et l'histoire de Zoroastre témoigne que les sages de l'Inde vinrent trouver le réformateur des Mages, et mirent en discussion les plus hautes matières.

L'Inde n'était point alors ce qu'elle est devenue depuis. Les conquêtes rapides et le fanatisme barbare des successeurs de Mahomet n'en avaient point dénaturé les notions pacifiques et les mœurs innocentes. Les monarchies européennes, dont le théâtre alors était même ignoré, n'avaient point dévasté ce trésor de richesses vraies, dont il semblait que la nature eût éloigné d'elles le dépôt. L'Inde était florissante; elle jouissait, et presque sans mélange, des bienfaits de la création, dont les arbres qui l'ombrageaient semblaient garder la date antique. Toutes les productions végétales devenues indispensables à notre luxe et à nos goûts, se multipliaient pour elle seule et fournissaient à ses besoins. Le peuple qui croissait au milieu de l'abondance, s'augmentait sans aucune mesure; il était doux et paisible, comme les jouissances qu'il savourait. Les opinions l'éloignèrent en tous temps de massacrer des animaux pour en faire sa nourriture, et il avait horreur du sang.

Les rois de l'Inde étaient des rajahs ou des pères; ils en avaient l'autorité, et sous un climat fortuné où la nature fait tout pour l'homme, une liberté civile et raisonnée, dont rien ne lui fait sentir la privation ou le besoin, ne peut entrer en ce qu'elle a d'abstrait dans ses idées ou dans ses vœux; l'on redoute aussi la pauvreté, quand on déteste l'esclavage.

Ces peuples cependant étaient tous belliqueux, si l'on peut en juger par la vigoureuse résistance qu'Alexandre éprouva de leur part : le courage est l'instinct de l'homme, comme la modération est l'instinct du cou-

rage. Les Indous satisfaits n'ont jamais tenté de ces conquêtes qui ont illustré en tout temps l'avidité des peuples pauvres; et s'il leur a fallu céder à l'irruption destructive des plus farouches Musulmans, on trouve encore, du moins chez les Marates, des guerriers assez généreux pour honorer les enfans de Brama.

Le siècle fécond d'Alexandre vit établir un commerce suivi entre les Bactriens, devenus Grecs, et différens peuples de l'Inde. Mais un siècle et demi environ après le règne de Séleucus, quelques hordes tartares enlevèrent la Bactriane aux Grecs, et les relations commerciales furent détruites en ce pays.

Les Ptolémée firent de l'Egypte le centre des relations avec l'Inde. La ville de Bérénice, bâtie sur la mer Rouge, reçut les cargaisons qui allaient remonter le Nil; et quand une branche de commerce, dit Robertson, s'est ouvert une certaine route, ne fût-elle pas la plus commode, et ne fût-elle pas la moins longue, il faut du temps et des efforts pour en changer la direction.

Quatre-vingts ans ou environ après la réunion de l'Egypte avec l'empire des Césars, l'observation des moussons périodiques permit à l'audacieux Hippale de cingler plus directement vers la côte du Malabar, et d'aborder à Musiris. La route alors tracée fut suivie constamment pendant vingt-quatre siècles, et l'Europe lutte en ce moment pour en reprendre la possession.

Les objets du commerce de l'Inde ont toujours été du même genre; elle trafique de ses richesses, et les

Indous industrieux ne furent jamais spéculateurs. La soie pourtant fut long-temps apportée dans les comptoirs de l'Inde, sans qu'on en connût l'origine; on la vendait au poids de l'or, et ce ne fut qu'au sixième siècle, et sous l'empire de Justinien, que deux religieux missionnaires déposèrent à Constantinople l'insecte qui nous la prodigue.

La géographie de l'Inde fut étudiée bien tard, et Strabon ne parle pas du Gange sans commettre plus d'une erreur. Cent trente-six ans après, le célèbre Ptolémée ne fit pas des fautes moins graves. Cosme, voyageur, au sixième siècle de notre ère, décrivit la côte de l'Inde avec un peu plus de précision; mais il mêla à ses mémoires des hypothèses vraiment absurdes sur la figure de la terre.

Le moment, dit Robertson, où l'on réveille puissamment les facultés actives de l'esprit humain, est celui où elles sont capables d'agir avec le plus de force, même dans un sens différent du mouvement qu'on leur a donné. Les Arabes, musulmans et conquérans au même jour, devinrent des négocians intrépides. Ils bâtirent Bassora, l'an 850 de notre ère; et, vers la même époque, des voyageurs Arabes écrivirent sur les Indes un mémoire qui nous est resté. Les Arabes allèrent à Siam, à Sumatra, à Canton même, et y trouvèrent l'usage du thé.

La splendeur de Bassora suspendit, à beaucoup d'égards, le commerce d'Alexandrie; et les nombreuses caravanes, les voyages nombreux qu'entraînaient, à ce temps, le pèlerinage de Jérusalem et celui de la

Mecque, firent de Constantinople une ville d'entrepôt. Les Latins s'emparèrent du trône des empereurs Grecs, et la république de Venise profita de cet intervalle pour s'élever à la prospérité. La république de Gênes, jalouse de ses richesses, surmonta, pour les acquérir, tous les préjugés de la religion et du siècle. Elle contribua à l'expulsion des Latins, et obtint, pour sa récompense, le monopole entier du commerce d'Orient et la souveraineté de la ville de Caffa. Venise, sans hésiter, retourna ses efforts vers Alexandrie et Damas; elle traita avec les soudans, elle effaça son habile rivale, et Florence, associée à ce commerce heureux, y puisa rapidement son extrême opulence. Il est sans doute surprenant que Machiavel, à cette brillante époque, n'ait pas dit un mot du commerce et de ses inconcevables progrès; mais des avantages si grands n'eussent peut-être été que précaires. Le joug barbare des Turcomans vainqueurs eût peut-être comprimé l'essor que l'Europe allait se donner, si l'intrépide navigateur dont le Portugal s'enorgueillit n'eût bravé le cap des Tempêtes. Sélim Ier, sultan de Constantinople, avait fait de l'Egypte une conquête; il en avait fermé l'accès, et ce fut le génie des mers qui fit pencher alors la balance des destins.

Quatre tribus ou castes ont formé de tout temps la population de l'Inde. La première, celle des brames ou brachmanes, dépositaires des sciences et de la religion; la deuxième, celle des guerriers, parmi lesquels devaient se trouver les rois, parce qu'il n'appartenait, dans le principe, qu'à des chefs militaires d'exercer

une autorité différente de celle qui emprunte ses droits des sentimens et de la religion; la troisième, celle des laboureurs, et l'on a lieu de croire qu'alors comme à présent ils n'étaient que les fermiers des rois, à qui le territoire était et est encore censé appartenir; la quatrième, celle des artisans, autrement appelés les choutres. Les malheureux parias n'appartiennent plus à aucune caste; mais il paraît que le commerce des nations européennes a formé parmi les Indous une sorte de profession nouvelle, qui est celle du négoce. On nomme Banians les Indous qui, sans abjurer leurs castes, en écartent les observances, et servent d'agens et de facteurs aux marchands et aux compagnies.

Le peuple hébreu, peuple moderne auprès des peuples de cet âge, nous offre, dans une nation de frères, le vestige de ces divisions, dont l'Égypte put bien lui suggérer l'idée. Le sacerdoce dut être exercé chez ces peuples par la seule tribu de Lévi; l'autorité, par celle de Juda. L'hérédité de profession, qui, de nos jours, se retrouvait encore chez les nobles et chez les princes, eut peut-être pour origine l'idée même qui, dans le principe, a fait des castes dans les Indes.

Cet ordre invariable des castes fut établi sans doute plutôt pour prévenir l'isolement des hommes que pour leur opposer un frein; et ces barrières, appesanties par le poids successif des siècles, et qui seraient pour nous des entraves odieuses, servirent comme d'enceintes aux hommes qui s'y rangèrent. Les sociétés alors ne pouvaient pas alimenter l'esprit de ce nombre infini d'idées, de cette variété de combinaisons, qui

lui donnent aujourd'hui des impressions si fausses ou des directions si étonnantes. Il résulta long-temps de ce classement factice une singulière perfection dans tous les travaux où les hommes étaient contraints de concentrer leurs efforts; mais, quand une domination étrangère eut dérangé les institutions de l'Egypte, et porté les alternatives du jour et de la nuit dans ces vastes souterrains, éclairés constamment des mêmes flambeaux, il n'y resta, d'une sagesse et d'une science si révérées, que des souvenirs vagues et d'inexplicables emblèmes; et, quand le joug musulman eut réduit les brachmanes aux livres mal compris de leurs ancêtres, et que leur esprit eut épuisé le cercle qu'il était obligé de parcourir, l'Inde se trouva bien en arrière de ceux qu'elle avait devancés.

Toute la science d'ailleurs étant, dans l'Inde, confiée aux brames, et, dans l'Egypte, aux ministres des temples, il était impossible qu'elle ne fût pas bientôt hors de la portée du vulgaire. La langue sanscrite ou sacrée, dans les Indes, n'est plus connue que des brames, qui l'étudient sans cesse, et qui cherchent un sens profond à des mots qui avaient sans doute une signification fort simple. Toute opinion, quand elle n'est pas publique, et je pourrais dire populaire, se dénature, s'anéantit bientôt, entre ceux-là mêmes qui s'en trouvent les orgueilleux dépositaires.

La mythologie de l'Inde est une complication étrange d'absurdités, c'est-à-dire, de conceptions sans proportion et sans rapport. C'est une preuve du danger que produit la concentration des systèmes, et le

bon sens de la multitude est la pierre de touche des pensées.

On peut, en les étudiant avec soin et en ne s'attachant qu'aux idées principales, trouver de vrais rapprochemens entre les opinions religieuses des Indous et celles des Egyptiens. Les anciens en avaient reconnu entre les opinions des brachmanes et des mages, et les notions mythologiques du Nord dérivent sensiblement de celles du Midi. La confusion qui règne dans les antiques allégories, leur donne quelque chose de sombre et de gigantesque; et, si l'esprit des Grecs a enveloppé leur gracieuse mythologie des allusions les plus heureuses, la fable qui leur sert de base, ténébreuse comme celles de toutes les nations, n'a par elle-même rien qui soit riant.

Peut-être on pourra s'étonner que des opinions désordonnées aient occupé des peuples sages, et pénétrés encore des clartés primitives; mais je ne doute pas qu'à mille égards, les prétendus systèmes qu'on nous interprète aujourd'hui, ne soient excessivement loin des conceptions qui y donnèrent naissance. Soumises à l'épreuve des siècles, les vérités simples et pures ressortent toujours plus brillantes, et intactes comme le diamant; mais les vérités symboliques éprouvent la prompte altération que subissent nécessairement toutes les créations des hommes. Décomposées, elles se reproduisent, et pourtant ne sont plus les mêmes : tel ce miroir qui réfléchit les traits, et qui les défigure quand un souffle le ternit.

L'édifice mythologique des Indous a été bâti à plu-

sieurs reprises, et l'on en trouve la preuve dans un livre, fameux dans l'Inde, qu'on appelle l'*Ezour Védam*. Il fut apporté en Europe en 1761, et il avait été donné, par un archibrame, à M. Barthélemy, membre du conseil de Pondichéry. Anquetil Duperron en fit, dans l'Inde, et de sa main, une copie minutieusement exacte, d'après celle que possédait le neveu de M. Barthélemy. Ce livre est un dialogue, dans lequel un sage réfute, par l'autorité des Védams, les opinions que lui expose un Indou tout rempli des croyances fabuleuses qui passent aujourd'hui pour la religion indienne.

Le Védam, ou le Livre sacré des Indous, est divisé en quatre livres, dont chacun a son supplément, et en outre son abrégé. Quelques savans assurent que les Védams donnés à la Bibliothèque impériale de Paris par D. Calmet, ne sont que leurs abrégés. Quelques-uns prétendent même qu'il ne reste, dans l'Inde, des Vèdes originaux que des morceaux et des fragmens, et que ces livres ne se trouvent entiers que dans une version persane.

Dieu, dit-on, apparut à Brama sur la montagne de Mérou. Il lui dit, qu'il avait été forcé de détruire le premier âge, qui n'avait point observé ses commandemens contenus dans un premier livre, et il lui donna le Védam que Brama enseigna aux hommes.

Viassen, fils de Brama, se retira dans le désert pour méditer sur la divinité; il y écrivit le Védam et le partagea en quatre livres. Le premier de ces livres roule sur la science de la divination, c'est celui des dogmes;

le deuxième traite de la piété, c'est le recueil de tous les devoirs et celui des hymnes religieux; le troisième est rempli des rites et des cérémonies du culte; le quatrième renferme la théologie mystique et la métaphysique indiennes.

La lecture des Vèdes fut interdite aux choutres qui composent la dernière caste; Viassen fit pour eux le Baradam, qui traite des mystères et de la vertu; mais on doute fortement que ce livre existe encore.

Les Védams n'ont pas, dans toute l'Inde, une égale autorité. Quelques brames les rejettent en tout ou en partie. D'autres brames seulement rejettent les Pouranams. Ce sont huit Livres célèbres et respectés généralement dans l'Inde; ils passent pour l'ouvrage des sages des premiers âges, et cependant plusieurs les ont crus postérieurs à l'hégire même.

Ces Pouranams sont les fastes des dieux de l'Inde, et ils offrent la preuve de cette malheureuse et prodigieuse fécondité de l'imagination indienne. Chaque histoire est accompagnée d'anecdotes, de circonstances, de détails fantastiques et sans goût.

On a une traduction manuscrite du Bagavadam, ou septième Pouranam. Ce Livre contient la vie et les merveilles de Vichnou, l'histoire de la création de l'univers, l'annonce de sa destruction; l'origine des dieux secondaires, des hommes, des géans, et au milieu de ce chaos de fables, de belles idées de la Divinité.

« Dieu est par sa nature, est-il dit dans ce Livre, Dieu est par sa nature exempt des vicissitudes hu-

maines; il se connaît lui seul, il est incompréhensible à tous les autres; il est si grand qu'on ne saurait s'en faire une juste idée, aussi l'appelle-t-on l'ineffable, l'infini, etc.

« Le véritable sacrifice est celui de l'esprit et du cœur. Les ignorans adressent leurs vœux aux idoles façonnées de la main des hommes; le sage adore Dieu en esprit. »

Les Shasters, dont les Anglais, Holwel et Dow, nous ont donné quelques extraits, sont des commentaires sur la religion, dont les auteurs, à quelque époque qu'ils aient vécu, s'efforcent de prêter un voile allégorique aux fables mystiques des Indous.

Les brames, avec le temps, se sont partagés sur les dogmes et le culte. Tous ne reconnaissent pas Vichnou; tous n'adorent pas le Lingam. Les Ganigneuls, en particulier, tiennent à l'unité de Dieu, qu'ils ont reçue des Samanéens.

On trouve dans l'Inde des Parsis exilés malheureux, qui conservent leurs mœurs distinctes et le feu sacré allumé dans leur patrie.

On y trouve des chrétiens depuis le premier siècle du christianisme; on y trouve deux sectes de Samanéens ou de Baudistes, et les nuances d'opinions y sont multipliées, au point que les brames réunis à Calcutta en 1773, pour la traduction de leurs lois, n'ont pas craint d'avouer que, depuis les bouleversemens occasionnés par les armées mahométanes, la religion de l'Inde avait souffert de singulières altérations.

La religion des Indous, qui fit tant de martyrs sous

le joug intolérant des disciples de Mahomet, reconnaît, selon toute apparence, un Dieu suprême et supérieur, après lequel il semble que Brama, Visnou ou Vichnou, Chiven, ou Routren, ou Chib, soient des dieux. On compte après ceux-ci un nombre prodigieux de divinités subalternes.

Les traditions et une mythologie qui n'a point eu d'Homère, indiquent dans Brama le premier législateur de l'Inde. Il épousa la déesse des Sciences et de l'Harmonie. Il osa se croire l'égal de Visnou, mais son orgueil fut sévèrement puni, et il se repentit de sa faute.

Visnou paraît être le dieu sauveur ou le réparateur du monde. Il s'incarna huit fois pour le salut des hommes. Une de ses incarnations eut pour objet de sauver Sattia Viraden et sa femme du déluge universel. Il prit la forme d'un poisson, afin de diriger leur barque, et les Indous attendent la neuvième incarnation lorsque viendra la fin du monde.

Chiven est le dieu destructeur, et cependant quelques savans ont paru le considérer comme celui que plusieurs sectes adorent sous la forme du Lingam, symbole de la reproduction; d'autres lui attribuent exclusivement la toute-puissance, et même les milliers de noms par lesquels les Indous la désignent au hasard. C'est à Chiven qu'ils attribuent ces belles paroles prises d'un livre sacré. « S'il y a un second moi-même, je dirai qui je suis. J'ai toujours été, je suis et je serai toujours; je suis avant, après, au milieu, dehors; je suis lumière, je suis un; tout ce qui est, je le suis;

tout ce qui n'est pas, je le suis encore, etc. » Il paraît que dans cette idée on confond Dieu et la nature. Mais un jour que l'on demandait à un brame où était Dieu, il alla cueillir une fleur.

La religion des Indous, fille de la Contemplation et de la Solitude, paraît être mélancolique; son culte néanmoins est doux; il admet les offrandes et non les sacrifices. On dit que les Indous reconnaissent un amour dont l'arc est une canne de sucre et les flèches autant de fleurs. On prodigue les fleurs dans leurs fêtes. Les bayadères attachées aux pagodes les embellissent par leurs danses et leurs chants, et c'est à la renaissance de l'année que les Indous célèbrent la mémoire des morts.

Mais, quelque prodigieux que soit le nombre de ces divinités, qui expriment chacune un divin attribut, les brames instruits, ainsi que je l'ai dit, en adorent une par excellence; c'est la Destinée toute-puissante. Ils disent que l'Etre unique et simple n'a aucune connexion réelle avec la matière. Ils comparent leurs rapports à ceux des rayons de la lune, avec l'eau qui la réfléchit, et qui paraissent en mouvement en même temps que l'eau qui s'agite. Dieu se manifeste dans plusieurs corps, comme le soleil, qui est unique, imprime son visage dans plusieurs vases d'eau.

Les brames enseignent les vertus, la charité, la reconnaissance. Ils croient à la métempsycose, et s'abstiennent de ce qui a eu vie; ils croient que l'Inde était civilisée long-temps avant que le monde fût sorti du chaos : et de pareilles traditions pourraient faire soup-

çonner des souvenirs antérieurs au déluge lui-même. Le plus grand bonheur pour un Indou, au reste, est de mourir dans les eaux du Gange, porté par une vache, et tenant dans sa main une queue de cet animal.

L'Ezour-Védam est postérieur aux livres sacrés des Indous. Ce livre cependant nous apprend à juger des fables reçues dans les Indes; et le sage qui les combat par l'autorité des Védams, raconte lui-même autant d'absurdités que le disciple qu'il instruit, quoiqu'il y mêle moins de prodiges. Mais, ce qui sera toujours digne de remarque dans les combinaisons des hommes sur le sujet de la religion, c'est qu'à des rêves dépourvus de sens se rattachent toujours quelque moralité et quelque idée grande et sublime.

L'Ezour-Védam est un dialogue; et *Chumontou*, le sage qui le soutient, y prodigue les injures à l'Indou *Biache*, son disciple. Il lui reproche entre autres fautes, celle d'avoir écrit les Pouranams, et d'avoir fait adorer la déesse Dourga ou Vertu. On représente cette déesse avec dix bras; elle est entourée d'un serpent, et perce d'une main le cœur du Mal : on célèbre sa fête pendant le mois de septembre, et les Européens ne s'en trouvent point exclus.

Chumontou exige de Biache qu'il renonce à ses dieux, et qu'il fréquente les gens vertueux, qui ne lisent que le Védam et qui secourent les pauvres. Il lui apprend que Dieu a tout créé, et que le déluge est pour le monde le passage d'un âge à un autre. « Quand Dieu, dit-il, existait seul, et nul être avec lui, il eut

le dessein de créer le monde. Il fit d'abord le temps, puis l'eau et la terre. La terre est ronde, mais oblongue; on l'a comparée à un œuf. Au milieu de la terre est située la montagne Mérou, et là le pays appelé Zomboudipo, ou l'Inde. »

Il est tout à fait impossible de suivre, dans l'Ezour-Védam, la description géographique et détaillée de l'auteur, qui n'omet pas un seul des noms qu'il suppose aux objets, et qui les invente tous avec une intrépide facilité. Chumontou nous représente d'ailleurs le monde comme une coquille. Les hommes en occupent le bas jusqu'au milieu. Chib vient après, puis Brama, puis le Chvarguam ou la demeure des dieux; puis, infiniment au-dessus, et tout à fait loin de la terre, est le lieu fortuné qu'habite l'Etre suprême; la mer entoure toutes choses, excepté ce lieu sacré.

On trouve dans le Chvarguam des arbres, des fleuves, des médecins et des danseuses. Le sage Chumotnou les nomme tous par leurs noms, aussi bien que les dieux. Je suis très-persuadée que cet abus de nomenclature, qui se retrouve dans presque tous les ouvrages de la plus haute antiquité, et qui sans doute a fait l'amusement de leurs auteurs, a occasionné bien des méprises.

Chumontou enseigne à son disciple que le premier homme fut Adimo, et sa femme Prokriti. Brama fut l'aîné de leurs fils; Vichnou naquit ensuite du côté droit, et Chib du côté gauche d'Adimo, leur père commun.

Les premiers brames s'occupèrent à lire le Védam

dicté à Brama par Dieu même, et ils vécurent dans une parfaite continence. Les autres hommes eurent des enfans; mais le sage observe ici que Dieu, la sagesse et la sainteté même, ne peut être l'auteur du mal : il a donné sa sainte loi, et le péché n'est autre chose que la transgression de cette loi.

Chumontou a avoué que tous les hommes étaient nés d'un seul, mais il n'en distingue pas moins quatre castes toutes naturelles, et il regarde les autres professions comme le produit du mélange des castes. Il suppose que les poètes naquirent autrefois de la fille d'un monarque et d'un simple marchand.

Les fables que Biache raconte tour à tour sont toutes fantastiques et toutes sans agrément. Si ce sont des allégories, on ne saurait en retrouver la trace; la nature y est oubliée, y est évitée même. La mythologie grecque, fondée sur des souvenirs vrais et sur des sentimens énergiques et simples, fut réunie et produite au grand jour, non par des prêtres mystérieux et graves, mais par des poètes qui s'occupaient à plaire; et tous les arts y ont ajouté quelques traits. Mais, en Orient, des hommes plus sérieux et sur-tout plus contemplatifs, ne regardaient rien autour d'eux, et ils ont manqué de couleurs pour exprimer les visions que leur procuraient de longues extases. Chez eux, le respect filial, exagéré, s'il est possible, a maintenu une foule de croyances communiquées de race en race. L'esprit de l'homme demande peu; il ne combine des rapports que quand il en trouve les types, en quelque sorte, sous ses yeux, et qu'il lui est utile

d'en faire usage; et tel suit avec hardiesse une chaîne de vérités d'un ordre supérieur, qui s'appuie avec complaisance sur un assemblage d'erreurs qui ont entouré son berceau.

On ne peut retenir, on ne peut rapporter les récits insensés de Biache; les incarnations des dieux, la métamorphose de la terre en vache, les contes des géans et des serpens, etc. Les histoires qu'oppose le sage n'ont ni plus de grace ni plus de vraisemblance, et sont aussi le fruit des écarts d'une imagination désordonnée; cependant on y reconnaît des notions plus dignes d'un sage, quand il rapporte la prière attribuée à Gonecho, fils de Chib. On représentait Gonecho avec une tête d'éléphant, et Chumontou prétend qu'il n'appartient qu'aux sots de le croire, attendu que Chib est un homme, et qu'il n'a pas été un dieu.

La prière de Gonecho est conçue en ces termes « Grand Dieu! il ne vous a coûté, pour créer toutes choses, qu'un acte de votre volonté; ce même acte, réitéré, leur conserve l'être et la vie. Une de vos pensées suffit pour les détruire et les anéantir; vous en coûterait-il plus pour me sauver ?. Vous m'accorderez cette grace dans votre miséricorde, et je ne cesserai de vous la demander. »

Chumontou recommande la méditation, la fréquentation des temples et un amour de Dieu parfait et désintéressé. Il veut que, pour recevoir les clartés divines, on mette un frein à ses passions. Ce moyen doit conduire les hommes à accomplir leurs devoirs, à trouver en Dieu consolation et miséricorde, à être

exempts d'envie, à concourir au bien des autres, à vivre dans la paix et dans la pénitence.

Les Orientaux, et particulièrement les Indous, ont une aptitude particulière à la contemplation ou plutôt à une sorte d'immobilité, poussée au point de leur occasionner des vertiges, qu'ils prennent souvent pour des visions. Leurs faquirs en offrent l'exemple, et surtout dans les lieux où la présence des enfans de Mahomet engage les enfans de Brama à exagérer leurs pratiques. Il existe dans l'Inde un livre sur cette matière, et il fut traduit en arabe sous le règne d'un descendant de Tamerlan. Ce livre est intitulé : *Miroir des Intelligences, pour parvenir à la connaissance de soi-même*, ou *Médecine de l'ame*. Le savant d'Herbelot prit cet ouvrage pour le Védam; mais il se trompa tout à fait, car les auteurs de ce Miroir sont des contemplatifs qui regardent le Védam comme inutile pour eux, à cause du degré de sainteté auquel ils se croient parvenus.

On trouve dans ce livre de grands préceptes de jeûne, et des règles pour voir et pour soumettre les esprits. Il s'agit, entre autres observances, de tracer des figures sur une table de bois de sandal, et, si l'on est bien pur, si l'on est bien exempt de toute haine et de toute action nuisible à un être quelconque, il suffira de répéter certaines paroles prescrites jusqu'à trois mille fois par jour : le troisième jour il apparaîtra un esprit. Il en est un par excellence, blanc et vert, beau et joyeux : il vient sur un paon, il tient un miroir; il sait la poésie et la musique, etc. Le con-

templatif encore peut quelquefois évoquer les esprits, en fixant le bout de son nez durant un certain temps. On sent que de pareilles absurdités sont l'abus et l'excès de la plus belle faculté de l'homme, celle de s'élever par la pensée au-dessus de lui-même; mais les entraves qui retiennent notre ame sont si pesantes, que l'esprit, bientôt fatigué, s'égare, et retombe sans forces, si la nature, de laquelle il dépend par toutes les parties de son être, ne lui fournit de nouvelles inspirations, en lui donnant, par ses bienfaits, du soulagement et du plaisir.

Le grave Chumontou nomme l'enfer Patalan, mais la demeure de l'Etre suprême, il l'appelle le Paradis. La vertu seule y donne entrée; l'or y resplendit; Dieu en est la lumière, et le bonheur immortel y remplit le cœur sans le rassasier.

Il est très-vraisemblable que le temps a altéré et même défiguré totalement plusieurs des opinions des antiques et sages brachmanes; cependant les vestiges de ces opinions, de celles au moins qui sont fondamentales, se retrouvent en des monumens que le temps n'a pas pu détruire.

Ces immenses pagodes, dont on dit que les Indous actuels attribuent les travaux aux Dews ou Dives, fées ou démons, ou bien encore à Alexandre, ont été visitées par plusieurs voyageurs. Le savant et courageux Anquetil Duperron a mis ses soins à les connaître et à les décrire fidellement. Il paraît que l'on peut distinguer plusieurs âges dans l'architecture des Indous. Les pagodes d'Eléphante et de Salcette, par

exemple, sont d'immenses souterrains soutenus d'énormes piliers, et décorés dans un genre assez pur.

Il en est de plus modernes, qui ne sont guère que d'immenses pyramides; d'autres enfin dont les imposans édifices couvrent un espace prodigieux, et sont ornés avec la plus grande magnificence.

Anquetil a trouvé dans l'île de Salcette, dans celle d'Eléphante, ou Galipouri, et ailleurs encore, les pagodes excavées dans les rocs, et il a remarqué deux sphinx sur les appuis d'une façade.

Les bas-reliefs offrent un peuple entier de figures, de nains et de géans, d'hommes à tête de tigre ou d'éléphant; et malheureusement les Portugais, qui destinaient quelques parties de ces souterrains à des chapelles, en ont masqué les décorations avec un épais enduit de plâtre.

Les pagodes d'Ylonza, auprès d'Aurengabad, sont aussi des excavations. On y trouve des logemens sans nombre, des palais et des temples, à plusieurs étages. C'est un dédale immense. On y voit les statues colossales de toutes les espèces de divinités, qu'on suppose parens ou parentes de Vichnou et de Brama. On y voit des colonnes sculptées, des bas-reliefs sans nombre, et l'imagination se confond devant la conception et l'exécution d'un tel ouvrage.

Ces monumens doivent être du même temps que ceux qui se trouvent encore à la place de Thèbes, et qui précédèrent sans doute aussi la construction des pyramides. La première idée de l'homme dut être de creuser des masses, et non pas de les transporter et de

les diviser pour les réformer après. On jouit de rencontrer ce rapport primitif entre les notions et les travaux de deux peuples qui furent aussi sages qu'éclairés, et entre lesquels on peut croire que les générations ont eu des relations plutôt que les individus. Leurs ouvrages contemporains sont également admirables, et l'on peut révérer leur sagesse inconnue, quand on se perd encore dans l'immensité de leurs temples, et que leur magnificence est inimitable pour nous.

Le Dieu de bonté et de puissance, le Dieu de tous les temps, le Dieu présent par-tout, doit sourire, ce me semble, à l'ignorance prodigieuse de ces créateurs éphémères, s'il daigne considérer que lui seul a maintenant les secrets de leur race, et que le passé, à leurs regards, est plus obscur que l'avenir.

Anquetil a visité la pagode de Tiwikarey. Celle-ci, d'un autre âge sans doute, a trois enceintes. La pyramide placée sur une des portes s'élève à une telle hauteur, qu'une balle de fusil en atteindrait difficilement la pointe. Le Lingam se trouve dans la première enceinte, et c'est la seule où le curieux Anquetil ait réussi à pénétrer. On trouve près de la pagode un étang de vingt toises carrées, garni de larges degrés en pierre. On rencontre souvent dans l'Inde de ces étangs factices, ouvrages des Indous riches, qui usent de ce moyen pour éterniser leurs noms, ou expier leurs fautes. On trouve de même des monumens d'une bienfaisance publique chez les Musulmans qui habitent les contrées septentrionales, ou adjacentes de l'Inde. Ce sont des abris ou des bancs, des arbres plantés, des fontaines

entretenues pour l'usage des voyageurs. Cette humaine hospitalité qui distingue les Orientaux, nous offre le précieux vestige des premiers liens fraternels.

La pagode de Jagrenat est une des plus magnifiques. Les faquirs s'y rendent, chaque année, un à un, de toutes les parties de l'Inde. Mais, au retour, ils font une armée qui monte à plus de six mille hommes. Le général marche à la tête, porté sur un grand éléphant. Et c'est ainsi qu'ils font contribuer le pays jusques aux frontières du Bengale, où d'ordinaire ils se séparent.

Les vaisseaux aperçoivent de dix lieues en mer les sommets élevés des trois pagodes de Jagrenat. Elles sont entourées d'une multitude de petites pagodes, d'étangs revêtus en pierres, et de bosquets. Les trois pagodes sont enfermées dans une enceinte de cent toises carrées, en pierres noires, immenses, et qui ne paraissent point cimentées.

La statue de Jagrenat est une figure d'homme, de huit pieds, travaillée grossièrement. Elle avait un œil de rubis, qui fut, dit-on, pris par un Hollandais. L'autre œil est une escarboucle brillante. L'Ezour-Védam raconte que l'arbre dont la statue fut faite, était Vichnou lui-même; que le roi, qui la faisait façonner, manqua à ses engagemens envers le sculpteur qui la tenait, de sorte que le dieu ne fut pas achevé; mais cet inconvénient n'empêcha pas le dieu de recevoir la fille du roi en mariage.

On promène Jagrenat sur trois charriots, dont les roues ont vingt pieds de diamètre. On lit dans l'Ezour-Védam que la déesse Lakhschismi prépare elle-même

les mets chétifs qu'on achète dans les deux pagodes qui tiennent à la principale. On y vend aussi des pains consacrés; et l'on trouve tout autour de petits sanctuaires et des arbres plantés en l'honneur de Jagrenat, dont le pied est couvert de chaux.

Il serait téméraire de prétendre expliquer tout ce qui nous paraît étrange dans les symboles d'une nation en tout différente des nôtres. Il serait peut-être plus téméraire de mépriser ce que nous n'entendons pas; et les siècles que nous jugeons, manquent absolument d'interprètes.

J'ai consulté, dans les Mémoires savans de l'académie des Inscriptions les recherches de l'illustre de Guignes, au sujet des Samanéens.

Ce savant pense que les Samanéens furent une secte des brachmanes; leur vie était à peu près monastique; ils la passaient en chasteté; ils priaient Dieu sans cesse, ne vivaient que pour mourir, et obtenaient ce respect que l'intérêt des hommes porte au détachement que l'on professe des biens du monde, en même temps que cette vénération que les hommes se plaisent à rendre aux images vivantes de la vertu.

De Guignes regarde Budda ou Boudasp ou Fo, comme le fondateur de ces Samanéens; il en place l'existence, du moins par aperçu, mille trente-un ans environ avant l'ère chrétienne; et il semble porté à croire que Budda est celui dont quelques savans estimés ont fait le premier Zoroastre.

Budda enseigna, nous dit-on, l'adoration de cette multitude d'idoles ou de divinités indiennes, dont le

nombre n'est pas connu, et la transmigration des ames; on ajoute cependant qu'au moment de mourir, il dit à ses disciples qu'il leur avait caché la vérité sous des figures, et qu'au fond il ne croyait pas qu'il y eût d'autre principe que le vide et le néant; tout en était sorti, tout devait y retourner. Cette contradiction donna lieu à deux sectes; l'une de la doctrine extérieure; l'autre de la doctrine intérieure. Ceux qui suivent la première sont les brames, les bonzes, les lamas, les talapoins qui adorent des millions de dieux, et qui croient que l'état de Samanéen, ou de vrai fidèle, est le dernier terme de la transmigration des ames.

Les sectateurs de la doctrine intérieure se contentent de croire que le Samanéen arrivé à l'état parfait n'a plus besoin d'expier des fautes qu'une suite de transmigrations a pour toujours anéanties. Le fond de cette opinion se retrouve dans le Phédon de Platon. Socrate, ainsi que nous l'avons vu, y développe ses idées sur la métempsycose, et il lui semble que les ames épurées par divers passages, en différens corps, même en des corps d'animaux, sont les seules qui se réunissent directement à Dieu, après une vie vertueuse. Ce système était celui des pythagoriciens; Timée de Locres ne doutait pas de la réunion des ames pures à Dieu, pour goûter sans retour une vie bienheureuse. Les dogmes italiques viennent des Egyptiens, et tout atteste les rapports qu'ont eus jadis l'Egypte et l'Inde.

En vérité, s'il est intéressant d'étudier la filiation

des hommes et des nations, il ne l'est pas moins d'étudier celle de leurs opinions, et de retrouver dans les nuances et dans les rapprochemens de leurs idées les vestiges de cette fraternité primitive et positive, le plus puissant des liens réels qui les aient unis entre eux.

Les sectateurs de la doctrine intérieure de Budda ou Fo, ne croient pas les Samanéens obligés d'offrir des adorations aux dieux, ministres du grand Dieu: ils paraissent croire que les ames forment ensemble la Divinité; qu'elles en émanent, et qu'elles y retournent quand elles ont retrouvé l'état de pureté avec laquelle elles en avaient été séparées. Leur culte est la contemplation; ils ont des livres ou des préceptes pour tendre sans cesse à l'anéantissement des passions, pour arriver à cette apathique insensibilité qui fait tout le mérite des pénitens de l'Inde. On les a accusés d'athéisme, parce qu'on s'est mépris sur l'idée qu'ils attachent au mot de néant; ils expriment par ce mot, non le néant de l'ame, mais la nécessité de détruire toutes les passions; ils regardent le Lingam comme le symbole des deux sexes. Brama, Vichnou, Eswaza ou Routren, qui viennent de leur concours, leur paraissent moins des dieux que des attributs de la Divinité; tous ces principes composent l'Etre suprême, ou plutôt en dérivent. L'Etre suprême se sert de leur ministère pour gouverner le monde, mais il viendra un temps qu'il les fera rentrer dans son sein.

Les gymnosophistes de l'Inde appartenaient sans

doute à la secte samanéenne; car les Samanéens ne considèrent pas les castes sous des rapports religieux et sacrés; et, selon une opinion très-ancienne dans l'Inde, tout homme qui passe l'Indus n'est plus censé d'aucune caste. Le gymnosophiste Calanus se brûla lui-même dans le camp d'Alexandre; il lui sembla sans doute qu'il n'était pas avantageux à l'homme de souffrir les infirmités dont il se vit tout à coup assaillir, et il ne redouta pas une mort cruelle pour s'y soustraire. On sait que les femmes de l'Inde se sont, de temps immémorial, brûlées sur le bûcher de l'époux qu'elles perdaient. Les Grecs en virent un exemple étonnant dans le camp d'Eumène, de Cardie; les deux veuves d'un Indou, qui mourut parmi eux, se disputèrent la gloire de périr après lui; l'armée fut obligée de prononcer entre elles : celle qui se trouvait enceinte fut condamnée à conserver la vie; l'épouse victorieuse soutint jusques au bout son dévouement et son courage, et elle se jeta dans les flammes à la vue du camp tout entier. Anquetil Duperron a vu une jeune Marate suivre ce singulier usage, qui ne paraît pas s'être étendu jamais au-delà des frontières de l'Inde, et dont on reconnaît à peine quelques vestiges chez les peuples les plus barbares quand, on immole auprès d'un mort illustre ses esclaves et ses animaux.

On a remarqué en général que dans les climats où les sens exercent le plus d'empire, et le despotisme le plus de violence, la vie se quitte avec une sorte de nonchalance qui fait l'illusion du courage; mais

les femmes joignent toujours une résignation consolante à la plus sincère énergie.

Ceux qui ont étudié la religion des Chinois, et qui ont trouvé parmi eux des bonzes ou disciples de Fo, ont rapporté à Budda et à ses sectateurs l'origine de cette innovation religieuse qui tendait à répandre quelque philosophie sur les croyances de ce grand pays, et qui a donné lieu à de nouvelles méprises et à de nouveaux excès. Les Chinois possèdent, dit-on, un ouvrage de Fo lui-même; et, en traduisant cet ouvrage, s'il est certain qu'ils l'aient traduit, ils l'ont aussi orné des formes usitées dans leurs productions originales; ils le commencent de cette manière: « La véritable loi de l'adoration du *Chi* (le siècle ou le temps sans bornes) ne consiste que dans les méditations, dans l'éloignement des passions et dans une parfaite apathie. Celui qui est parvenu à la plus grande perfection dans cette loi, après s'être abymé dans les profondes contemplations, peut soumettre les esprits, aller au milieu des déserts, parcourir les révolutions des quatre *Ti* (les périodes de la vie), méditer sur les cinq fameux philosophes (les compagnons de Fo), et particulièrement sur Kiao, Chiu, Yu, et enfin, passer par les différens degrés de sainteté que l'on acquiert en pratiquant la loi. »

Il paraît que sous les Han, vers l'an 65 de l'ère chrétienne, deux brames ou bonzes vinrent à la Chine, par ordre de l'empereur Mim-Ti, pour enseigner leur religion, et que plusieurs années avant, un prince de la Bactriane avait remis les livres de Fo à des am-

bassadeurs chinois. On a soutenu que vers deux cent dix-huit ans avant l'ère chrétienne, un général chinois avait rapporté de l'Inde une statue en or qui représentait Fo, et que dix-huit bonzes, dès cette époque, avaient pénétré à la Chine. On trouve chez les habitans, et du Boutan et du Thibet, vastes régions intermédiaires entre les Indes et la Chine, la trace des institutions des Samanéens et de Budda, avec un mélange bizarre des idées antiques et des altérations successives que la religion des Indous a pu présenter et subir.

Il ne paraît pas qu'en ce pays on songe à distinguer les castes, mais on y croit sûrement à la transmigration des ames. L'abstinence des viandes y est comme générale, et tout fait présumer qu'il a reçu du Midi les usages que l'on y trouve.

Les contrées riantes et fertiles du Boutan, donnent aux cérémonies religieuses qu'on y pratique, l'air gracieux des fêtes de la Grèce. Samuel Turner qui y fut envoyé en 1783, rapporte dans sa relation, qu'il vit sur des hauteurs une danse sacrée, exécutée par sept jeunes filles, au son de leurs voix, et ce spectacle était plein d'agrément. Chaque lac, chaque montagne, chaque fleuve a son génie; et, le soir, on en redoute l'influence. De telles idées ne furent étrangères à aucun peuple dans le monde; mais elles furent sur-tout admises parmi les nations du Nord, et je ne doute pas que nous n'ayons reçu d'elles ce mystérieux préjugé.

Tous les peuples de ces contrées sont extrêmement

religieux. L'instinct de l'homme, a dit un auteur, est d'adorer Dieu: quelles que soient, quelles qu'aient été les différences entre les cultes, le monde en tous les temps a été religieux; par-tout aussi les hommes ont reçu des mystères, parce que la religion ne peut être entièrement à la portée d'un être trop borné, et le sentiment intime et commun de ces mystères a dérivé de cette intime et universelle conviction.

La tradition du déluge subsiste, et s'est maintenue dans ces belles contrées. On y consacre le lotus, comme on le consacrait en Egypte; on y voit plusieurs grands ouvrages attribués généralement à des êtres surnaturels; mais, comme l'observe Turner, chez un peuple qui n'a pas d'annales, il ne faut peut-être pas un siècle pour que toutes les traces soient perdues. Toute la Tartarie reconnaît la dignité suprême des Lamas, et la Chine elle-même les revère. On vient de l'extrémité de l'Asie pour chercher leur bénédiction; le titre de Lama, au reste, s'accorde parfois par honneur à quelques supérieurs des ordres religieux, et on le donne à la Chine jusqu'aux religieux eux-mêmes.

Au Boutan, au Thibet, et dans une partie de l'Asie, le gouvernement est une théocratie d'une espèce particulière. Chaque état y reconnaît un Lama pour son chef, et ce Lama ne meurt jamais; c'est un prince dieu, l'intermédiaire entre le ciel et la terre; quand il cesse d'exister, on soutient qu'il se réincarne : un enfant reconnu alors, à certains signes déterminés, est le Lama renouvelé. On rend hommage à son berceau, on l'accoutume à la représentation, et dès qu'il a trois

ans, toute régence disparaît. Un tel gouvernement est nécessairement absolu, car on ne peut mesurer que ce qui est raisonnable.

Cette idée d'attribuer la divinité à celui qui gouverne, a bien pu naître de quelques autres idées aussi étranges. La division des castes et de leurs droits, l'adoration rendue de loin à des sciences inconnues, mais dont les facultés humaines pressentaient le mérite et l'étendue; la méprise qui dut résulter, avec le temps, des fausses notions de devoirs imposés sur les hommes; l'oubli où l'imagination, dans ce pays, mit essentiellement la nature; les systèmes de transformation universellement répandus et nourris des plus beaux sentimens de morale, tout enfin put préparer une erreur moins humiliante pour l'humanité que le culte accordé par Rome à des êtres vivans et redoutés; l'apothéose décernée à leur mémoire, et la déification de leurs favoris.

Les ordres monastiques sont très-nombreux en ces contrées; les moines ou gylongs y font des vœux sévères. La cour d'un Lama est un couvent très-régulier, où les louanges de Dieu sont chantées chaque jour par deux ou trois mille hommes, accompagnés d'instrumens rauques, mais bruyans, et dont l'ensemble, dit Turner, ne manque pourtant pas d'harmonie.

Teschou Lombou, capitale du Thibet, est un immense monastère qui renferme quatre à cinq mille gylongs. Cette ville éblouit au lever du soleil; les dômes, les toits, tout y est doré; de longues écharpes de soie, des sonnettes brillantes sont suspendues à des

charpentes qui resplendissent. Le mausolée du lama Erteni était, au rapport des Anglais, d'une magnificence extraordinaire; l'or massif, les perles, les ornemens, les broderies y étaient prodigués. Tout porte à croire que le temple de la Mecque est décoré avec la même richesse, et que les ornemens y sont du même genre. L'oisive magnificence des frères aînés des hommes, surpasse de beaucoup le luxe laborieux des Occidentaux nés plus tard.

On retrouve les traces de la religion indienne, et sur-tout celles de la religion de Budda ou Fo, ainsi que celles des mœurs des austères samanéens ou gymnosophistes, dans la deuximèe presqu'île de l'Inde. Il paraît que ses côtes furent connues des anciens, mais ce fut sans doute à peu près tout. Ptolémée, au deuxième siècle, a tracé sur sa carte quelques-uns de ses ports, qui, sous le nom de marchés, faisaient alors un grand commerce.

Les Birmans sont une grande et belliqueuse nation, dont la valeur a soumis nouvellement une grande partie de ces contrées. Ce peuple reconnaît la religion des Indous, mais il ne reçoit point la distinction des castes; il révère les brames, mais sans les préférer à ses prêtres, connus sous le nom de talapoins.

Gandura, ou peut-être Budda, est la divinité principale des Birmans. Elle est presque toujours représentée assise, les jambes croisées, la main droite sur les genoux, la gauche pendante. Le piédestal qui la supporte est orné de feuilles de lotus. Cette figure est affreuse, et toute irrégulière. Le major Symes en vit une à Ava,

en 1795; elle était haute de vingt-quatre pieds, quoique assise. La tête avait huit pieds de diamètre; la poitrine, dix de large; les mains, cinq à six pieds de longueur; le piédestal, sept ou huit de hauteur; et toute cette masse était d'un seul bloc de marbre, et dorée partiellement.

L'or, chez les Birmans, n'est jamais employé à fabriquer de la monnaie; il ne sert que pour l'ornement, et sur-tout pour celui des temples, dont rien d'ailleurs n'exprime la richesse. On trouve les temples de cette immense contrée debout, presque seuls, au milieu des débris des villes renversées, ou ruinées par cinquante ans de guerres terribles; et la conservation de ces édifices atteste le rapport des idées religieuses entre les peuples qui se déchiraient.

Le temple de Shoe-Madou, ou Dieu d'or, est un des plus beaux édifices de Pégu; et les autres temples lui ressemblent, à quelques différences près de richesses et de dimensions. Il est bâti sur une double terrasse, l'une de dix, l'autre de vingt pieds. La première avait mille trois cent quatre-vingt-onze pieds de face, et formait un parallélogramme; l'autre six cent quatre-vingt-quatre pieds. Les murailles dégradées qui soutenaient la terre des terrasses, étaient revêtues de plâtre, et ornées de bas-reliefs; de grands escaliers y conduisaient; et les demeures des rhahaans, ou ministres du temple, élevées de cinq pieds au-dessus du sol, étaient autour de ce bâtiment. Ces demeures n'ont qu'une chambre, et, pour tout meuble, un banc.

En général, dans toute l'Asie comme en Egypte, à présent comme autrefois, les maisons des particuliers

n'ont jamais approché de la magnificence et de la solidité des édifices publics, et sur-tout de celles des temples; aussi n'en trouve-t-on aucune trace.

Le temple est une pyramide de briques sans couverture. Elle est octogone à sa base, sur cent soixante-deux pieds par face. La pyramide, ou plutôt cette base pyramidale se termine circulairement à six pieds de hauteur. Il se trouve un grand avancement sur lequel sont posées cinquante-sept colonnes pyramidales de vingt-sept pieds de haut, et de quarante de circonférence à leur base. Le tout est couvert de moulures dorées, et surmonté d'un *Tée*, ou colonne de fer de cinquante-six pieds de circonférence, à son tour surmonté d'aiguilles, de girouettes, et garni de clochettes. Le temple est élevé, en tout, jusqu'à trois cent soixante-un pieds de terre. Cet édifice, et tous ceux de cette nature, sont absolument tels qu'on nous représente ceux des Chinois. Il se trouve aux coins des terrasses des petits temples particuliers; on y voit des figures gigantesques et fantastiques. Il y en a une qui écrit, dit-on, les bonnes et mauvaises œuvres des mortels; et une autre qui représente une femme qui aujourd'hui protège le monde, et qui doit le briser un jour.

Il se trouve plusieurs bancs auprès de la pyramide sacrée, et c'est là qu'on dépose les diverses offrandes. Elles consistent sur-tout en riz bouilli, en amandes de cocos, frites dans l'huile, en confitures de différentes espèces. Les chiens sauvages et les corneilles dévorent quelquefois les alimens choisis, à l'instant même qu'ils sont offerts; mais on n'ose les en empêcher.

Les idoles, disposées avec profusion, sont la plupart en marbre du pays; quelques-unes sont de bois doré, quelques-unes sont en argent : mais, en général, l'argent et l'or ne servent guère dans ce pays que pour faire des dieux domestiques.

L'habitation du grand-prêtre du temple est à une distance de cinq milles, et dans une retraite charmante. Il dit au major Symes, en 1795, que le temple qu'il admirait avait deux mille trois cents ans d'antiquité : deux marchands l'avaient élevé, au commencement, d'une coudée; l'esprit des élémens et des orages, Sigiami, en avait ajouté une autre, et successivement jusqu'à douze; le reste était l'ouvrage de différens rois du Pégu.

Le temple de Shœdagon, ou Dagoung, est aussi beau, mais un peu moins élevé que celui de Shœmadon. Le temple de Syriam et beaucoup d'autres, sont à peu près semblables. Le nom de Dagon nous rappelle les antiques Philistins, et le nom qu'ils donnaient à Dieu. Les pyramides, les terrasses, nous rappellent les édifices qu'on retrouve en Egypte, et ceux qu'ont eus les Mexicains.

En effet, le savant auteur de l'Histoire de l'Amérique, Robertson, nous apprend que les temples que rencontrèrent les Espagnols à Mexico, étaient formés de plusieurs terrasses pyramidales l'une sur l'autre, et qu'on y montait par des degrés.

Les kiums sont des monastères de rhahaans et de punghis ou talapoins, prêtres d'un ordre inférieur. On y reçoit les enfans dès le bas âge; ils sont tenus à

une continence absolue, sous peine d'infamie et d'expulsion; ils vivent d'aumônes, et donnent ce qui leur reste. Leurs demeures, avec plusieurs toiles, ressemblent absolument aux kiostes élégans de la Chine. Les rhahaans n'ont jamais pris de part aux affaires de la politique; ils enseignent gratuitement à lire et à écrire, de sorte que les Birmans possèdent presque tous ce double talent. Il y avait autrefois des prêtresses au Pégu, mais on n'en voit plus aujourd'hui. La religion des Indous et leurs superstitions n'ont à nos yeux rien qui soit riant, parce qu'elles sont le fruit d'une vie contemplative que le climat permet et soutient; mais leurs mœurs ont toujours été douces et hospitalières; et, autant que l'influence étrangère veut le souffrir, elles gardent le sceau antique des premières institutions. Anquetil Duperron crut se trouver au temps des patriarches, en rencontrant les boyades qui viennent des environs de Goa, jusque dans le Décan et jusqu'au nord de l'Indoustan, pour apporter des marchandises. Ce sont de petites caravanes qui mènent cinq à six cents bœufs chargés, et le chef conduit la troupe au son d'un flageolet; le voyage dure un an. Les Marates ont rappelé à tous ceux qui les ont connus, les images qu'on se retrace des hommes des premiers âges.

On a trouvé, dans la deuxième presqu'île, la tribu des Caraïners qui se gouverne par des traditions et non par des lois écrites; ses mœurs paisibles sont à la fois et agricoles et pastorales. Les Caraïners font profession de vivre en paix avec tout ce qui les entoure, ce qui

les tient dans un état de soumission; mais c'est à leurs travaux et à leurs soins suivis que l'on doit l'abondance du pays qu'ils habitent. Vivre et mourir auprès de son berceau est, pour un Indou, le vrai bonheur.

La justice civile est fort simple dans l'Inde; la justice criminelle y est toujours sévère, mais arbitrairement modifiée, et l'on pourrait même croire que certaines épreuves, en quelque sorte miraculeuses, n'y sont pas encore hors d'usage. Les Nations du nord y ont mis bien long-temps une confiance implicite. Rome, qui reçut d'elles une partie de ses notions, ne fut pas insensible aux frappans témoignages que la Divinité rendit, par un prodige, à des accusés sans secours. Nos pères, avec d'autres idées religieuses, ont admis le jugement de Dieu; ils ont, en sa présence, combattu en champ clos, ont présenté leurs corps à des épreuves cruelles. Les usages, les maximes sont essentiellement ce qui fait loi dans l'Inde. Le célèbre Hastings, dans le siècle dernier, réunit les pundits ou docteurs et savans de l'Inde, pour rédiger les lois connues : ce recueil, répandu sous le nom de lois des Gentous, est une compilation de simples décisions sur un nombre infini de cas.

On a lieu de croire que les lois des Birmans, dans la deuxième presqu'île de l'Inde, leur sont venues, comme leur religion, de la presqu'île occidentale. Ces peuples croient les avoir reçues de Ceylan, et elles remontent chez eux à la plus haute antiquité; mais comme leur religion, comme leurs mœurs pa-

raissent dégagées du préjugé des castes, leurs lois aussi ont moins de commentaires que dans l'Inde proprement dite. Ils attribuent leur code à Menou, petit-fils de Brama; on y trouve des réflexious et des adages du genre de ceux-ci : « On peut comparer un pays opprimé à du lait dans lequel on a mis de l'eau; l'oppression ruine le plus beau et le plus florissant pays : mais tout le bien auquel auront contribué ceux qui jugent et gouvernent les hommes, sera conservé dans les fastes du ciel; et, au dernier jour, à l'heure solennelle et terrible du jugement, l'ange leur en montrera le registre sur les tables de diamant où sont écrites les actions ds hommes. »

Les rangs sont marqués, chez les Birmans, en tout ce qui est extérieur, et c'est peut-être une dernière trace du préjugé originel des castes.

Il est assez intéressant d'observer que ce peuple se tatoue comme dans les îles de la mer du Sud et dans les forêts de l'Amérique. Il se trouve même dans les montagnes une peuplade, ou une tribu, appelée les Kains, dont les individus se tatouent jusqu'au visage, et se parent de grains de verre, comme ceux que nous appelons sauvages. Ils croient, après leur mort, revenir au monde, enfans; et c'est comme une dernière trace du système oriental de la métempsycose. Ce serait une étude intéressante que celle des limites que le temps ou l'espace donnent aux préjugés et aux opinions. Il serait curieux d'observer comment leurs cercles s'étendent, mais en s'affaiblissant toujours, jusqu'à ce que toutes les nuances se trouvent confondues..

Les Indous et même les Birmans brûlent les corps de ceux qui ont cessé de vivre. Des peuples qui jamais ne quittèrent leur territoire, et qui n'ont fait que plier sous un joug étranger à toutes les notions qui d'ailleurs les gouvernent, permettent de lire le passé dans les vestiges que le présent en conserve; l'antiquité a connu cet usage; et les rivages reculés de la triste terre de Diemen ont offert récemment aux voyageurs Français l'aspect intéressant de quelques abris consacrés à recueillir les cendres des morts. Le savant, plein de génie*, auquel nous allons devoir la curieuse relation de l'expédition lointaine faite par le capitaine Baudin, n'a pas douté qu'une telle pratique n'eût pour principe universel le défaut d'instrumens propres à remuer la terre, ou à soulever les rochers, pour mettre à l'abri des outrages les restes de ceux que l'on avait chéris.

On ne peut, en effet, sans le moyen du fer, creuser la terre jusqu'à de grandes profondeurs, et le sol oppose souvent d'insurmontables résistances. La mer peut rejeter de son sein le dépôt qu'elle a reçu ; le feu, l'ame de la nature, le feu qui purifie toute chose, et le symbole de toute pureté, dut présenter un secours facile et sûr, et l'expédient fourni par le besoin devint un usage sacré; car il y a toujours quelque chose de filial dans le respect que nous gardons à l'antiquité : nous lui obéissons sans rien approfondir, et un secret instinct soutient nos habitudes. Un même sentiment toutefois peut suggérer des idées différentes. Les Egyptiens, entourés des riches parfums de l'Arabie, firent des momies qui vivent encore. Les Guanches, habitans des

îles fortunées, ensevelirent en d'immenses cavernes leurs morts, enveloppés de peaux. C'est bien plus pour les préserver, que pour leur rendre effectivement hommage, que les tribus américaines transportent les ossemens desséchés de leurs pères : quelques-unes en placent le dépôt sur des arbres élevés et hors de toute atteinte ; d'autres suspendent des pyrogues, et y font reposer les morts, couverts de fourrures épaisses.

Les Indous, au temps d'Alexandre, étaient sans doute bien plus nombreux et bien plus heureux qu'aujourd'hui, j'allais dire plus belliqueux ; mais le souvenir des Marates, celui des fiers Seykes, et les exploits enfin d'Hyder et de Tipoo, ont retenu tout à coup ma pensée. Porus vaincu, et prétendant toujours qu'on le traitât en roi, ne rougirait pas des malheurs que ses successeurs intrépides ont eu de nos jours à souffrir.

On a cru que le Candahar avait été le royaume de Porus ; ce pays est toujours guerrier, et la nature, toujours égale, le couvre encore de fleurs et de richesses. Ces belles contrées sont habitées, de concert, par des Indous et par des Musulmans ; on y trouve des Parsis, enfans de Zoroastre ; les hermites, dans les montagnes, savent conjurer les orages ; et le nom de Salomon, le nom même de Moïse, universellement répétés, donnent à tant de doctrines diverses une sorte de fraternité.

La science profonde de l'Inde ne cessera pas d'obtenir notre muette vénération. Le nom de Bénarez, séjour des plus savans brachmanes, présentera toujours l'idée majestueuse d'une sagesse toute divine et des

plus augustes lumières. On se figure un asile saint, inaccessible aux troubles des affaires et aux tourmentes des passions, éclairé des clartés célestes, et ombragé d'arbres antiques, dont la fraîcheur ajoute au calme et au repos de l'ame contemplative. Bénarez est toujours une ville magnifique par les monumens qu'elle renferme; mais ses hautes maisons, ses rues étroites et tortueuses, ses pièces d'eau mal entretenues, la mauvaise odeur qu'on y respire, attestent que le temps doit user peu à peu tout ce qui ne suit pas sa marche, et ne se renouvelle pas avec son cours.

Le samskrit, la langue sacrée, est maintenant le seul objet de l'étude orgueilleuse des brames chargés encore du sacerdoce. La tradition de leurs nombreuses divinités s'est perdue même parmi eux. Quelques notions, belles parce qu'elles sont simples, mais quelquefois revêtues de paroles mystérieuses; l'habitude religieuse de la méditation, qui donne de la dignité aux actions et de la grandeur aux pensées; voilà peut-être tout ce que les brames de nos jours ont conservé de leur antique splendeur.

Ce n'est pas, quoi qu'il en soit, chez les écrivains antérieurs au siècle qui fixe nos regards, ni même chez ceux qui les suivent que nous trouvons des détails sur les Indes, et de l'enthousiasme pour leur sagesse : si les opinions reçues en ce pays avaient, à quelques égards, percé, par le chemin de l'Egypte, les ténèbres de l'Occident, je pourrais presque affirmer hardiment qu'on en ignorait l'origine. Pline, beaucoup plus tard, s'est étendu sur l'Inde avec quelque intérêt;

il a vanté la ville de Palibothra, et la science qu'on y cultivait. Les voyageurs ont voulu tous retrouver cette ville savante, et le major Symes l'a placée dans la deuxième presqu'île de l'Inde; la langue sacrée des Birmans, la langue qu'ils n'entendent plus se nomme chez eux le pali. L'historien qui n'eut à consulter que les Mémoires d'Aristobule et du célèbre Ptolémée, Arrian, s'est borné à peindre les Indous comme des peuples libres, divisés par classes ou castes; peu habile sur les détails, ce n'est que par leurs propriétés qu'il a désigné le cocotier et l'arbre qui donne le coton. Le lin, dit-il, dont les Indous sont généralement vêtus, est plus blanc que le nôtre, et se recueille sur les arbres.

Après la religion et après la sagesse, qui, dans la haute antiquité, passaient pour le plus beau savoir; les connaissances astronomiques de l'Inde ont eu quelque célébrité. Je trouve pourtant bien des erreurs dans le Livre de l'Ezour-Védam, dont la date n'est pas certaine. Le sage Chumontou enseigne que les étoiles reçoivent leur lumière de la lune, que leurs orbites sont plus bas que le sien, et que les nuages sont des corps durs, dont le frottement produit l'éclair. Il prend pour base de la division des temps, le simple clignotement de l'œil, et l'heure, ainsi qu'il la conçoit, doit avoir vingt-quatre minutes ou bien vingt-quatre divisions; en véritable Indou, le sage Chumontou partage les saisons, par celle des pluies et celle de la sécheresse. Il est si naturel à l'homme de se rattacher aux objets qui le touchent, et dont naissent toutes ses

idées, qu'Aristote lui-même, entouré des objets qu'un conquérant offrait de toutes parts à ses études, Aristote a presque toujours pris les exemples dont il appuie ses opinions, ou de l'histoire naturelle du Pont-Euxin et de ses rives, ou de celle des îles de la Grèce.

Je ne crois pas qu'il y ait une ère dans les Indes; les Tartares n'en ont aucune.

Les mois chez les Birmans se composent de quatre semaines, dont chacune comprend sept jours, et chaque phase de la lune est en outre marquée par un jour de repos. Les heures pour ce peuple, équivalent à trois de celles que nous comptons nous-mêmes; elles sont annoncées par des coups de tambour. Les Birmans ont aussi l'usage d'une sorte de sablier, et de véritable clepsydre pour mesurer ces longues heures. Les autres sciences ne paraissent pas être bien avancées dans l'Inde; mais les arts mécaniques y furent de tous temps exercés. On y aime la musique, elle y est cultivée, et on la nomme le langage des dieux. Elle accompagne les cérémonies religieuses; l'Ezour-Védam en recommande l'usage. S'il faut toutefois en croire Anquetil Duperron, le chant malabar a fort peu d'harmonie; quatre ou cinq notes composent un chant très-court, que l'on répète pendant des heures entières, d'un ton monotone et très-bas, interrompu d'éclats inattendus.

Nous avons eu lieu d'observer combien l'architecture antique des Indous supposait de hardiesse et d'efforts; nous avons admiré ces sculptures étranges, mais sacrées, dont la durée atteste des travaux im-

menses. Mais l'indifférence prodigieuse que les êtres les plus favorisés de la nature mirent dans le commencement à l'imitation de ses ouvrages, les a toujours trop éloignés du beau, en les éloignant trop du vrai. Leurs monumens n'offrent à nos regards que d'insignifiantes énigmes; le talent y disparaît sous les caprices d'une imagination déréglée. Les graces constantes des fameuses bayadères n'ont pas autant besoin de commentaire aujourd'hui. Leur éducation surpasse en général celle des autres femmes de l'Inde : elles font des vers, elles dansent, elles chantent, elles ne cessent pas, en chaque pagode, d'embellir les fêtes religieuses; et, comme les *almés* de l'Egypte, elles possèdent le don magique de subjuguer ces fiers Européens qui font d'ailleurs tout céder autour d'eux.

La poésie enchante les Asiatiques, et les femmes surtout ont en ces belles contrées une fertilité d'imagination, une abondance d'expressions, à quoi l'on ne peut rien comparer. Dans le siècle qui nous occupe, dans ce siècle où la poésie commençait à plaire moins aux Grecs, les Indous composaient des poèmes, dont les Anglais Jones et Wilkins nous ont donné quelques morceaux. On croit que le *Mahabarat*, un véritable poème épique, fut composé trois siècles environ avant l'ère chrétienne : je n'ai pas eu connaissance de ce Livre; mais le fragment que l'Europe en possède, respire, dit-on, à la fois, la plus touchante simplicité et la plus naïve énergie. On y trouve des idées grandes sur l'ame et la Divinité.

Les écrits des Indous sont gravés d'ordinaire sur les

feuilles de leurs palmiers. On voit aussi de leurs manuscrits en lettres noires, et sur des feuilles tissues de filamens de bambou, vernissées et dorées; mais je ne pourrais dire, si un art de ce genre est ancien dans les Indes. Celui de l'écriture y remonte à l'antiquité la plus haute. Il y est encore vulgairement enseigné, ainsi que la science des calculs, et l'on a cru que les chiffres arabes avaient été imaginés dans l'Inde.

Les contes et apologues du célèbre Bidpay ou Pilpay, doivent donner une idée avantageuse de la littérature indienne, dans toutes les occasions du moins où la morale et la sagesse n'ont eu qu'à exprimer leurs plus doux sentimens, et leurs moins douteuses maximes.

Plusieurs des contes indiens qui nous restent peuvent bien appartenir au sage de Nubie. Lockman y est cité sans cesse. Le recueil de ces Contes a été traduit en français par MM. Galand et Cardonne; mais cette traduction a été faite elle-même sur une version turque tirée d'une version persane. Tant de changemens dans le langage en ont apporté dans le texte. On y trouve des passages qui tiennent évidemment au siècle et aux idées des traducteurs musulmans. Les titres en usage dans leur gouvernement y sont partout donnés aux personnages mis en action, et Bagdad est souvent le théâtre des scènes que le conteur prétend décrire.

Il paraît que Bilpay, ou Pilpay, composa son écrit pour l'instruction du bon roi Dabchelim, que l'on a cru successeur de Porus. Quelque incertaine que soit, à quelques années près, l'époque de la vie de ce

brachmane, c'est toujours vers trois siècles avant l'ère chrétienne que les savans pensent qu'il a vécu.

Dabchelim s'acquit une gloire qui le fit passer pour le modèle des rois, et il laissa le livre de son Philosophe comme le trésor le plus précieux que pût offrir son héritage. Ce livre fut un secret d'état qu'on ne communiqua à personne; mais Kosroès Ier, nommé Nouschirvan par tous les Orientaux, ayant voulu se le procurer, un médecin réussit à le traduire en persan et à le lui faire parvenir. Les califes long-temps négligèrent cet ouvrage; et, sous le règne seulement du premier Abasside, les apologues de Pilpay furent traduits soigneusement en arabe, et même de nouveau en persan, à cause des changemens qu'avait subis cette langue. La version turque en fut faite au temps de Soliman II. Son grand visir reprocha à l'auteur l'emploi frivole qu'il avait fait de son temps; Soliman le combla de bienfaits.

On trouve dans ce recueil, altéré, comme on le voit, par tant de changemens, et pourtant consacré par de si longs hommages, une morale douce et pure, une sagesse pleine d'équité, des leçons utiles, de solides réflexions. C'est essentiellement à l'instruction des princes qu'elles paraissent destinées. Les Orientaux, au lieu d'écrire des constitutions trop vaines, cherchèrent toujours à modifier le caractère du prince par de salutaires conseils. Ils ne cessent de lui insinuer l'amour de la justice, le goût de la clémence. Pendant que les sages de la Grèce rêvaient des réglemens pour toutes les sociétés, les sages de l'Inde faisaient péné-

trer la lumière dans le cœur de ceux qui les gouvernent. Je ne sais qui d'entre eux travaillait davantage au bonheur des humains. Les masses, de quelque manière qu'elles soient organisées, ont une destinée et une vie dont le cours n'est susceptible que de modifications; et peut-être qu'un seul règne heureux, en répandant l'aisance et la félicité, influe encore sur la période suivante, comme le souffle du printemps sur les récoltes de l'automne.

Les récits nombreux de Pilpay sont tous faits avec assez de grace. La Fontaine y a puisé l'idée de quelques fables; il y a trouvé celle des Deux Pigeons, dont le cœur a dicté les plus aimables traits; il y a trouvé l'histoire des Deux Amis. Dans tous les temps comme dans tous les lieux, un véritable ami fut une douce chose, et chercha nos besoins au fond de notre cœur.

La Tortue et les deux Canards; l'Ours et l'Amateur des jardins; le Faucon et le Chapon; la Souris métamorphosée en fille; les deux Aventuriers et le Talisman; l'Homme et la Couleuvre; le Chat, la Belette et le jeune Lapin; le Mari et le Voleur; le Dépositaire infidèle; l'Homme entre deux âges et entre deux Maîtresses; et d'autres encore, qui nous causent tant de plaisir, sont imitées des Apologues indiens.

On ne pourrait se flatter de citer les mots heureux dont l'ouvrage de Bidpay présente l'assemblage. Le coloris oriental qui les fait ressortir, ajoute à la justesse d'une belle pensée celle de la comparaison qui, pour l'ordinaire, l'exprime.

En voici quelques traits empruntés au hasard.

« L'aigle n'honore jamais de sa présence le pays où le vautour est plus considéré que le rossignol.

« Quand le prince est bon et les ministres mauvais, le peuple est devant lui comme un homme altéré devant une rivière où il aperçoit un crocodile.

« Si tous les hommes se donnaient des maîtres à leur choix, ils pourraient ne pas s'arrêter aux plus vaillans et aux plus généreux, mais ils chercheraient certainement le plus modéré, le plus humain et le plus propre à leur servir de père.

« La vertu ressemble au musc, car le musc caché aux regards se décèle par son odeur.

« Toutes les épines ne portent pas des roses. »

CHAPITRE II.

De Rome, depuis le quatrième siècle jusqu'au troisième siècle avant l'ère chrétienne.

PLUS inconnue alors à la Grèce, à ses héros et à ses écrivains, que ne l'était déjà l'Inde elle-même, la république romaine marchait cependant tous les jours dans les voies de l'agrandissement et de la puissance. L'Asie, en devenant grecque, préparait le monde à devenir romain, et un siècle et demi après la période qui nous occupe, l'univers devait recevoir les lois de la ville souveraine.

Les arts et les lumières avaient fait l'empire grec;

la sagesse et les armes firent l'empire romain. En moins de douze années et l'Egypte et l'Asie étaient devenues grecques. Répandus en ces belles contrées au signal de la victoire, les Grecs y avaient de suite attaché leur patrie. Leur empire y dura pendant plus de trois siècles, et leur salutaire influence y survécut à leur autorité. Ce ne fut que pas à pas, au contraire, que Rome se rendit maîtresse; et, devenue reine par sa puissance, elle n'eut toujours que des sujets.

La prise de Veies par les Romains, celle de Rome par les Gaulois, sa soudaine délivrance, la guerre des Samnites enfin, marquent, à cette époque, l'histoire de l'Italie.

Les soldats de Rome, vers ce temps, commencèrent à recevoir une solde et à s'éloigner de leurs foyers pendant un intervalle plus long que la durée des anciennes campagnes. Toutes les dignités patriciennes furent partagées alors entre les citoyens des deux classes de l'état; mais, loin de rien ôter à la première classe de Rome, l'admission égale aux emplois augmenta sa prépondérance; elle lui agrégea bientôt tous ceux que leurs services et leurs nobles talens permirent de lui assimiler, et toute la gloire qu'ils acquirent se confondit avec la sienne. Il s'écoula toutefois plus de quarante-cinq ans depuis l'institution des tribuns militaires, avant que le peuple en eût choisi un seul dans la ligne des Plébéiens; et le premier qui obtint les suffrages, en fut redevable aux soins de la famille Cornélia, à laquelle il était étroitement allié. Une alliance de cette nature excita le plébéien Licinius

Stolon à prétendre au consulat même, et les Fabius le secondèrent. Le mélange des familles devait nécessairement modifier quelque chose dans les institutions. « Mais, quoi qu'il en soit, dit Tite-Live, le peuple ne fut pas moins surpris d'avoir pu élever un plébéien jusqu'au tribunat consulaire, qu'il pouvait s'étonner lui-même de s'y voir enfin parvenu.

« Licinius, ajoute l'auteur, jouit de sa magistrature aussi paisiblement qu'il y était entré, et son élévation, sans déplaire trop au sénat, plut excessivement au peuple. Elle le mit en goût d'élire des plébéiens, et, dans l'élection suivante, les patriciens n'obtinrent, à leur tour, qu'une seule place; mais, après ce premier mouvement, le mérite reprit ses droits, et, avec les occasions d'acquérir et de montrer d'admirables talens, quelques familles plébéiennes acquirent une illustration qui ne permit plus de les distinguer des anciennes familles patriciennes; elles s'y trouvèrent naturellement rangées. »

Ce fut immédiatement avant le siége de Veies que le sénat accorda, sans qu'on l'eût demandé, une indemnité aux soldats. Ses membres contribuèrent en présence du peuple, et les tribuns déclamèrent vainement contre ce bienfait empoisonné qui devait un jour, disaient-ils, retomber sur le peuple même.

Dès que les troupes eurent hiverné devant Veies, le système politique et militaire de Rome fut changé sans retour; mais, quelles que dussent, pour l'avenir, en être les conséquences, les sénateurs, les plébéiens, le peuple enfin, faisaient tous, et sans réticence, cause

commune avec la patrie; et les intérêts opposés n'avaient alors qu'un même centre.

Camille, dictateur, eut la gloire de prendre Veies à la dixième année du siége. Il s'était signalé dès sa première jeunesse, et avait mérité la charge de censeur. L'on cite comme une de ses plus belles opérations, dans ce ministère imposant, celle d'avoir contraint les citoyens non mariés à épouser les veuves de ceux qu'avaient moissonnés tant de combats. Cet ordre, qui fut approuvé, nous fait connaître à quel degré les antiques institutions permettaient aux gouvernemens d'influer sur les actions individuelles. Les sociétés, en se grossissant, ont mis le repos particulier de ceux qui les composent à l'abri de la masse dans laquelle ils disparaissent; mais la nécessité suggérait en de faibles états des mesures qui ressemblaient à des réglemens de famille.

Le lac d'Albe, à la fin du siége, offrit un phénomène, ou plutôt un prodige, et la république, alarmée, envoya consulter à Delphes. Un oracle étrusque, surpris à un Véien fait prisonnier, fut conforme aux réponses de l'oracle de Grèce. On détourna les eaux du lac, on répara d'anciens sacrifices négligés; Camille enfin voua la dîme du butin, et Veies fut prise d'assaut. Camille, en cette prospérité, confessa la faiblesse de l'homme en présence des dieux immortels, qui se jouent à leur gré des efforts qu'ils inspirent. Ses yeux se remplirent de larmes au sein de la victoire, et il pria les dieux, que s'ils prétendaient compenser tant de bienfaits, par quelques malheurs, ils les détour-

nassent de sa patrie, et les fissent tomber sur lui seul. Une chûte qu'il fit, l'instant d'après, lui parut d'un heureux augure; mais bientôt, enivré de cette gloire dont le poids d'abord l'avait comme accablé, il oublia son vœu, et ce qui fut plus remarquable, il triompha orgueilleusement sur un char attelé de quatre chevaux blancs, tel que ceux dont l'opinion réservait l'usage aux dieux. Ce triomphe lui attira l'envie, et bientôt la cupidité se joignit à la superstition pour élever contre Camille un nuage de malveillance; il se souvint du vœu qu'il avait fait, et le sénat, craignant d'attirer sur la ville quelque punition des dieux, obligea chacun de ceux qui avaient eu part au butin, d'en rapporter la dixième partie.

On manquait d'or pour composer, de la somme réunie, une grande urne d'or du poids de huit talens. Les dames romaines donnèrent tous leurs bijoux, et le sénat, en reconnaissance, leur accorda la permission de se faire conduire en char aux sacrifices. J'observerai ici une fois pour toutes, combien les historiens les plus graves de Rome furent toujours soigneux de rapporter les faits relatifs aux dames romaines, et au dévouement qu'elles montrèrent dans les différentes occasions.

L'ambassade nommée pour porter cette offrande au sanctuaire de Delphes, fut prise pendant le passage, par des pirates Lipariens; mais sa mission fut respectée, et le sénat, à son retour, donna au chef de ces pirates droit d'hospitalité avec la république.

On trouve dans Tite-Live le récit des troubles

divers dont, à toutes les époques, la république fut agitée; ils ressemblaient aux vagues qui blanchissent seulement la surface des flots. Le salut commun, au besoin, réunissait tous les efforts; la sagesse du sénat qui possédait l'estime et l'attachement du peuple, servait dans le danger de ralliement et de lumière. C'était en lui que résidaient alors le vrai patriotisme et les vertus de Rome; et la corruption du sénat, bien plus que celle du peuple même, fit la ruine de la république.

On demeure étonné, qu'après la prise de Veies, l'an 360 de Rome, le peuple et les tribuns voulussent partager la cité, et faire habiter Veies conquise, par la moitié du peuple et du sénat; une pareille mesure eût neutralisé les destins de Rome, si l'égalité se fût maintenue entre les deux nouvelles cités; elle les eût retardés du moins, puisqu'en affaiblissant l'aînée de ces deux villes, elle lui eût imposé, pour première tâche, l'obligation d'étouffer l'autre; le sénat sentait mieux sans doute l'instinct de victoire qui l'attachait au Capitole, et cette confiance vague, mais noble, qui est un gage de l'avenir.

Il fallut employer l'ascendant d'un oracle pour faire renoncer le peuple au parti singulier d'abandonner ses murs, et de se partager dans la cité vaincue. Je suis loin de croire cependant que les idées religieuses les plus étranges ne fussent alors qu'un instrument entre les mains des grands de Rome. Les sénateurs et leurs familles, déja à demi plébéiennes, formaient la majeure partie de la république. Il ne pouvait y avoir aucun

secret dans un gouvernement que toutes les mains tenaient tour à tour, et les nuances d'instruction acquise étaient alors peu remarquables. La sagesse personnelle et désintéressée des hommes qui avaient rempli de suite les grands emplois de l'état, et le profit que leur droiture et leur civisme pur avaient tiré de leur expérience; voilà ce qui distinguait alors éminemment les pères conscrits. Supérieurs au vulgaire et au-dessus d'eux-mêmes dans les circonstances difficiles, ils ne faisaient cependant que déployer ces lumières que le sentiment donne, comme on voit des parens qui doivent à leur tendresse le talent d'élever et de guider leurs enfans.

Camille, à qui son zèle pour empêcher le peuple de se transporter à Veies, avait mérité plus d'ennemis, fut cité en justice par un tribun hardi; et Plutarque nous dit que le malheur qu'il avait eu de perdre, en ce temps, un de ses fils, ne fut pas suffisant pour toucher le peuple en sa faveur. Camille ne comparut point; il s'exila lui-même, et il fit contre sa patrie le vœu d'en être regretté quand elle serait malheureuse: on le condamna, quand il fut loin, à une amende considérable.

Le vœu de Camille fut bientôt exaucé; les Gaulois firent la guerre à Rome. On sait qu'un essaim de ce peuple demi civilisé, demi barbare, s'était, depuis environ deux siècles, répandu successivement et en différentes colonies ou nations, dans les régions septentrionales de l'Italie, et y avait fondé Milan et d'autres villes: ces établissemens, comme on voit, dataient

du temps de Tarquin l'Ancien. Bellovèse avait fait passer les Alpes à ceux de ses compatriotes qui avaient choisi de le suivre, et qui venaient, selon Tite-Live, d'aider les Grecs de Phocée à vaincre les obstacles qui s'opposaient à la fondation de Marseille sur un rivage encore tout couvert de forêts. On sait bien mieux encore que Brennus, chef ou roi des Gaulois établis du côté de l'Apennin, vint assiéger la ville de Clusium; que les jeunes Fabius envoyés par la république romaine à la prière des Clusiens, pour tenter de faire leur paix, prirent les armes pour les défendre. Les Gaulois acceptèrent un ennemi plus digne d'eux; ils vainquirent les légions qui leur furent opposées à la fameuse bataille d'Allia; ceux qui purent fuir se retirèrent à Veies. Les vertueux vieillards dont s'honorait le sénat de Rome, surpris en quelques heures, n'hésitèrent point à faire entrer au Capitole tous ceux à qui leurs forces permettaient de se défendre, et pour eux, revêtus des marques des dignités qu'ils avaient autrefois reçues, on les vit se dévouer, et se résigner au destin de leur patrie. Quel spectacle dans cette ville où les fuyards eux-mêmes n'étaient pas retournés; d'où ceux qui pouvaient tenir des armes s'étaient retirés à la hâte pour s'enfermer au Capitole; d'où le reste du peuple enfin s'était sauvé; quel spectacle, dis-je, que celui de ces vieillards seuls assis en silence dans le vestibule de leurs maisons, et attendant leur sort avec une majesté religieuse! Tite-Live nous apprend, qu'avant de s'y disposer, ils firent tous prononcer par le pontife suprême la formule de consécration, et se

dévouèrent pour la patrie. Admirable enthousiasme dont les vierges de la Grèce avaient donné l'exemple plus d'une fois à l'époque des temps héroïques, et dont les guerriers de Rome adoptèrent les sacrifices par vertu. Les Gaulois, au premier instant, crurent voir les images vénérables des dieux de la cité; mais un soldat ayant touché la barbe blanche du sévère Papirius, ce consulaire le frappa sur la tête de la baguette d'ivoire qu'il tenait à la main; le coup de poignard qu'il reçut, fut le signal du massacre et celui de l'incendie.

Cependant les réfugiés de Veies avaient retrouvé leur courage; Camille avait de lui-même armé les Ardéates, l'armée le demanda pour chef, et un soldat osa, avec des périls inouis, pénétrer jusqu'au Capitole pour le faire nommer dictateur par ceux en qui, dans ses dangers, la patrie semblait vivre encore. On sait par quels exploits Manlius sauva le Capitole, où, malgré la disette, on avait respecté les oies sacrées qui veillèrent pour son salut. Mais enfin le dénuement était devenu tel, que ce peuple romain qui, selon l'expression de Tite-Live, devait un jour asservir tous les autres, se vit réduit à payer mille livres d'or pour sa rançon. Camille, dictateur, interrompit ce traité honteux, à l'instant où Brennus s'écriait plein d'orgueil: « Malheur soit aux vaincus! » et deux combats consécutifs anéantirent en peu de jours cette multitude confuse que les maladies épuisèrent. Camille, proclamé le père de la patrie, et le deuxième fondateur de Rome, y rentra en triomphe après de si rares exploits.

On ne songea plus qu'à rendre hommage aux dieux, à rétablir leur culte et à rebâtir la cité.

Camille survécut vingt-cinq ans à cet événement glorieux que suivirent de nouveaux triomphes. Les Volsques succombèrent sous l'effort de ses armes. Les Eques furent vaincus, les Etruriens le furent aussi; et enfin les Gaulois, qui, après vingt-trois ans, avaient fait contre Rome une tentative nouvelle, furent repoussés encore par Camille, dictateur. Camille mourut d'une maladie contagieuse, l'an de Rome trois cent quatre-vingt-dix, et avant l'ère chrétienne trois cent soixante-deux, à peu près vers le temps où Epaminondas, vainqueur, mourait aussi à Mantinée, et ne laissait à sa patrie que la gloire de l'avoir produit.

Camille n'était pas d'une famille qui se fût illustrée avant lui; mais, honoré du titre de deuxième fondateur de Rome, il eut cinq fois la dictature, et il obtint quatre fois le triomphe : plusieurs fois tribun consulaire, il ne fut pas une fois consul. Camille n'ambitionna pas ce titre, que le peuple alors se refusait à conférer. Ceux qui, dès cette époque, ne pouvaient supporter l'antique oligarchie, souffraient plus patiemment six hommes que deux seulement à la tête des affaires. C'était une sorte de gradation qui conduisait au partage nécessaire des dignités entre tous ceux qui en étaient devenus capables. Au reste, dit Plutarque, entouré de collègues, Camille, en toutes les occasions, recueillit la gloire toute entière. L'autorité était commune sans doute à cause de la grande modestie avec laquelle il gouvernait sans aucun sentiment d'envie; mais la gloire lui revenait toujours à cause de

sa prudence et de sa capacité. On le vit donner jusque dans sa vieillesse un bel exemple de générosité; il répara la faute d'un jeune tribun consulaire qu'on lui avait associé, et qui seul avait prétendu se soustraire à la déférence dont Camille toujours avait été l'objet. Camille sauva ses troupes, et le sauva lui-même du danger où son inexpérience l'avait précipité; et après ce service il voulut bien encore ne montrer que son estime pour les talens et le courage que le téméraire annonçait.

Camille, quoi qu'il en soit, ne fut pas vingt-cinq ans l'arbitre unique des destinées de Rome. Il y eut pendant cet intervalle plusieurs dictateurs différens; mais ce héros fut toujours invoqué dans les calamités qu'elle eut à ressentir. Il eut le bonheur de terminer dans la dernière année de sa vie les querelles survenues au sujet du rétablissement et du partage du consulat; et le temple élevé alors à la Concorde, le fut de ses victorieuses mains.

Manlius éprouva un sort bien différent; mais si la jalousie profonde dont ce Romain parut pénétré contre Camille, put contribuer à ses fautes, Camille, trop au-dessus de toute rivalité, ne dut pas contribuer aux malheurs de Manlius. Plutarque avance que ce fut Camille qui fit convoquer l'assemblée du peuple hors de la vue du Capitole, afin d'en obtenir la condamnation de Manlius. Tite-Live, en ce fatal moment, n'a même point nommé Camille; c'est aux tribuns qu'il attribue ce raffinement d'animosité; et l'imagination, comme le cœur, a besoin de ne pas souiller l'auguste vie d'un si grand homme.

Le supplice de Manlius fut un acte barbare ; et le sénat couvrit alors, comme déjà il l'avait fait, les mesures dictées par une crainte soupçonneuse, du prétexte spécieux du salut de l'état. Et, en effet, quand, peu d'années après l'expulsion des rois, Spurius Mélius eut aspiré à obtenir parmi le peuple une considération plus grande, en y répandant des bienfaits, le sénat suscita Servilius Ahala, qui lui ôta la vie, et prétendit avoir sauvé la république. Le peuple, exalté tout à coup par la hardiesse de l'action, joignit son suffrage à tous ceux dont le concours commandait l'opinion. Le supplice de Manlius était un sacrifice plus difficile à obtenir. Le sénat ne put alors trouver de Servilius. L'opinion populaire, devenne plus imposante, n'aurait pu voir sans doute qu'un assassin dans celui qui l'eût imité ; et avant que d'atteindre jusqu'au sauveur de Rome, il fallut que la jalousie plébéienne s'unît à celle des patriciens pour conduire la main du peuple dans le sein de son libérateur.

Sans doute que Manlius était un de ces hommes en qui la réunion d'une naissance illustre, et de quelques avantages extérieurs, semblent à leurs propres yeux un titre pour se placer au-dessus de tous, et pour qui le bonheur d'une action, grande en elle-même, grande sur-tout dans les résultats qu'elle obtient, paraît l'explosion du génie et l'appel des destinées. Rien n'annonce que Manlius eût en lui les ressources d'esprit et de caractère que ses prétentions demandaient. Je doute même qu'il eût des prétentions bien fixes ; en sacrifiant son repos et sa fortune, il cédait au hasard et au mécon-

tentement dont sa fierté déçue lui avait fait prendre le rôle. On le vit plus soigneux d'offenser ses collègues qu'il haïssait, que de leur nuire, en se servant lui-même. Manlius vainement paya avec éclat les dettes des citoyens que leurs avides créanciers faisaient traîner en prison. Un dictateur l'y fit conduire; et les magistratures étaient alors si respectées, que les nombreux cliens de Manlius vinrent en foule pleurer près de lui, sans qu'aucun tentât de le défendre. Le dictateur n'osa pas davantage; il se démit, et Manlius, plus aigri par la persécution, et moins propre que jamais à en déjouer le complot ou à s'en garantir, se conduisit ouvertement en séditieux : c'est la ressource de l'orgueil irrité qui connaît le secret de sa faiblesse. Les tribuns profitèrent d'une si favorable occasion pour ruiner le crédit et l'ascendant qu'un patricien eût acquis sur le peuple : ils ajournèrent Manlius, et l'accusèrent en termes positifs d'aspirer à la royauté.

Ces paroles magiques séparèrent à l'instant la cause du peuple de celle de Manlius; car il semble que le peuple n'apprécie réellement que les services désintéressés, et qu'il dédaigne promptement le flatteur qui le sert pour gagner un appui. Manlius Capitolinus comparut seul, vêtu de deuil, et ses frères même ne l'assistèrent point. Son ame alors se releva toute entière; il produisit pour sa défense quatre cents débiteurs affranchis par ses dons; il étala les récompenses militaires qu'il avait reçues, au nombre de plus de quarante; huit couronnes civiques, deux couronnes murales étaient de ce nombre; il fit voir les dépouilles de

trente ennemis tués de sa main en combats singuliers; enfin il montrait le Capitole, et jamais à la vue du Capitole, qu'il avait sauvé, Manlius n'eût été condamné. L'acharnement de ses ennemis fit remettre le jugement; l'assemblée fut appelée dans une place différente; on arracha cette condamnation, dont ceux qui la prononcèrent eurent horreur. Les tribuns firent précipiter Manlius, et ce tragique événement arriva moins de six ans après son immortel exploit. On rasa sa maison; il fut déterminé qu'aucun patricien désormais n'en possèderait au Capitole : les parens mêmes de Manlius décidèrent qu'aucun de leurs enfans ne recevrait le prénom de Marcus. Mais quel que fût alors l'ingratitude jalouse de cette famille, qu'il avait illustrée, c'est la gloire dont brille encore le vigilant sauveur du Capitole, qui fait tout l'éclat de son nom.

Ce fut l'an 378 de Rome, et après la mort de Manlius, que Licinius Stolon, secondé de Sextius, également plébéien, et du patricien Fabius Ambustus, son beau-père, fit l'entreprise audacieuse de rétablir le consulat dans Rome, et de le faire partager aux deux ordres de l'état. On sait quelle frivole circonstance enflamma l'orgueil de la jeune Fabia, épouse de Licinius; on sait par quels efforts Licinius, Sextius, et Fabius son père, réussirent à combler ses vœux; et sans doute les rapports intimes qui existaient dès-lors entre les familles plébéiennes et patriciennes concoururent à opérer cette fusion devenue nécessaire; mais on ne pouvait rien sans le peuple, et le peuple ne s'agite que très-difficilement pour tous les intérêts qui ne le

touchent que de loin. Le peuple de Rome, comme celui de tous les pays, sentait peser au-dessus de sa tête l'orgueil d'un riche plébéien autant que celui d'un patricien, et peut-être lui semblait-il moins fait pour être aisément supporté; car l'élévation fictive du patricien tient toujours du hasard auquel on pardonne tout, parce que l'on en espère tout; celle du plébéien pose sur des bases réelles bien plus indépendantes de l'opinion de la multitude, dont le plus fier patricien a besoin. Il y avait, à cette époque, peu d'esclaves à Rome et dans son territoire. Le peuple, vertueux et simple, s'honorait par des travaux agricoles, que les plus grands de l'état ne dédaignaient pas eux-mêmes. Toute la nation Romaine, et la plupart de celles qui l'entouraient alors, ignoraient et les arts et leurs molles jouissances. Les dignités que certaines familles exerçaient, comme tour à tour et passagèrement, étaient réellement des charges, et ceux qui les recevaient, jugés toutes les années, n'en exerçaient les droits que pour l'utilité de tous. Le tribunat marchait presque de pair avec les autres magistratures; il était même plus puissant qu'elles en de certaines occasions; et il avait suffi long-temps à l'ambition de quelques familles qui, sans être patriciennes, n'appartenaient déjà réellement plus au peuple: mais les vues de ces familles devenues plus nombreuses, et continuellement en contact avec les familles patriciennes, dûrent nécessairement s'étendre et les porter à convoiter un rang que les citoyens, encore pauvres, ne pouvaient pas saisir ni même convoiter. Je ne crains pas de considérer l'acte qui consacra le

partage des plus hautes dignités de l'état, comme le principe de ce développement immense qui accomplit sitôt les destinées du monde; lui seul peut-être conserva aux familles patriciennes une existence et même des droits qui ne leur furent jamais contestés. Toutefois il fallait quelques réflexions pour que les patriciens pressentissent à cette époque l'intérêt de leurs descendans; et il fallait aussi que de longs efforts sur le peuple eussent assez triomphé de son insouciance présente, pour faire juger aux patriciens que la résistance deviendrait inutile, et qu'elle serait à la fin dangereuse.

Licinius et Sextius obtinrent le tribunat; et le besoin de gagner le peuple leur fit proposer à la fois trois projets différens de lois. Le premier, en faveur des pauvres débiteurs, leur accordait trois ans pour le paiement des dettes, et statuait que les sommes payées jusqu'à ce temps, comme intérêts, seraient considérées comme à compte du capital. Le deuxième interdisait à chaque particulier, la possession de plus de cinq cents arpens de terre. Le troisième prescrivait le partage du consulat. La lutte fut de dix années; et, pendant ces dix ans, Licinius et Sextius furent conservés dans le tribunat. Les sénateurs eurent recours quelquefois à l'opposition de leurs collègues; les auteurs des projets usèrent du privilége, et suspendirent par la même voie toutes les élections curules; mais il fut aisé de remarquer que leurs vues et celles du peuple n'étaient pas entièrement les mêmes. Le peuple, comme le dit Tite-Live, acceptait volontiers les lois sur la réduction des dettes et sur la possession des terres; mais il ne prétendait rien

innover relativement au consulat, et tout eût été conclu de la sorte si les tribuns n'eussent déclaré leurs propositions indivisibles, en protestant qu'il fallait à l'instant ou les recevoir ensemble, ou bien n'accepter rien. Les lois passèrent, le trouble fut extrême: Camille, octogénaire et encore dictateur, concilia tout de son char de triomphe, et les acclamations qu'excitait de toutes parts la défaite nouvelle des Gaulois redoutés, tinrent lieu alors d'assentiment. Il fut convenu qu'on créerait un préteur pour rendre la justice dans Rome, et que cette magistrature appartiendrait aux patriciens. On leur accorda également deux nouvelles charges d'Ediles; mais le consulat demeura partagé. Le sénat prit le parti d'ordonner les grands jeux; il ajouta un jour à la solennité des anciennes féries latines; il décida que, dans ce jour, tous les Romains seraient couronnés de fleurs; et, selon le vœu que Camille en avait fait, on bâtit le temple de la Concorde. Cet événement arriva l'an de Rome 388, et avant l'ère chrétienne 364. Sextius fut le premier des consuls plébéiens, Licinius fut le troisième, et le sénat renonça bientôt, et presque sans effort, à exclure les plébéiens de la nouvelle édilité curule.

La censure ne tarda pas à être partagée comme les autres dignités; mais ce ne fut que l'an 452 de Rome, et trois cents ans avant l'ère chrétienne, soixante-quatre années enfin après le partage du consulat, que celui du sacerdoce fut aussi accordé. Cette nouvelle dispute, dit Tite-Live, était indifférente au gros des plébéiens, mais elle intéressait personnelle-

ment leurs chefs, ces plébéiens justement illustres qui avaient joui du consulat et qui avaient mérité le triomphe. Les patriciens se revoltèrent d'abord, et soutinrent leur cause comme si elle eût été celle des dieux; mais, accoutumés à céder dans les contestations de ce genre, ils ne mirent pas dans leur opposition une longue opiniâtreté. Ils avaient à lutter non plus contre des plébéiens qui réclamaient des dignités, mais contre des rivaux de gloire, de mérite et d'honneurs. Décius Mus, plébéien d'origine, mais fils du consul Décius, qui s'était dévoué pour le salut de Rome, vint représenter l'action de son illustre père; et le peuple, sans plus hésiter, lui décerna la dignité qui occasionnait le différent. Devenu consul cinq années après, il se dévoua, comme avait fait son père, dans une guerre contre les Gaulois, et il paya de sa vie la victoire de ses armes.

Le temps où les droits de l'orgueil sont dans le cas d'être débattus, est ordinairement celui qui en précède l'anéantissement; le silence le plus profond succéda aux cris sans mesure des passions exaspérées. Un demi-siècle suffit pour laisser prendre aux plébéiens la dignité dictatoriale elle-même, et pour ouvrir au petit-fils d'un affranchi l'entrée à la nouvelle édilité curule.

L'orgueil des patriciens n'eut pas toujours la dignité de celui que montrèrent leurs filles quand elles devenaient plébéiennes. Appius, censeur, essaya de tout confondre, et dans un temps où les familles que leurs positions rapprochaient, s'étaient peu à peu

réunies, il fit entrer dans le sénat et dans les tribus différentes un nombre infini de sujets de la plus basse extraction. Le courroux des dieux se manifesta par des malheurs particuliers. Appius devint aveugle, et on crut qu'il était puni pour avoir profané de religieux sacrifices. Il fallut réformer le sénat et tous les ordres de la cité. Fabius fit de cette multitude quatre tribus qu'on nomma de la ville; elles furent toujours sans considération, mais elles n'eurent par la suite qu'une trop grande influence.

La dernière moitié au moins du siècle que nous parcourons fut marquée par les pas immenses de Rome vers son agrandissement. Rome, après l'incendie qu'elle avait éprouvé, se renouvela comme un arbre coupé au pied, qui repousse avec plus de force, et prend une vigueur nouvelle. Les Gaulois furent vaincus en toutes les rencontres, et particulièrement par le fils de Camille. Les précoces exploits de Valérius Corvinus et de Manlius Torquatus ont laissé à ce temps d'immortels souvenirs. Le Latium fut subjugué, les vaisseaux des villes maritimes furent brûlés dans leurs ports, et les proues arrachées aux galères d'Antium furent attachées à la tribune qui en prit le nom de *Rostra*. Les Romains néanmoins conçurent, en peu d'années, le dessein de posséder quelques navires eux-mêmes. Ils nommèrent deux magistrats pour inspecter leur marine naissante, et Carthage renouvela, pour la troisième fois, les traités qu'elle avait contractés avec Rome; mais il est vraisemblable que, de la part de Carthage, des traités de ce genre tendaient plus alors

à garantir la sûreté de son commerce qu'à en resserrer les limites.

La guerre des Samnites, commencée vers ce temps, faillit engloutir l'Italie. Capoue, ancienne colonie des Etrusques, pour se soustraire à la domination des Samnites ses nouveaux maîtres, voulut se donner aux Romains, et ce fut l'occasion d'une guerre qui dura plus de quatre-vingts ans. Des prodiges inouis de patriotisme et de courage la signalèrent des deux côtés; l'événement des fourches caudines, et le joug sous lequel passèrent les Romains, donnèrent aux combats un caractère d'acharnement, qui ne s'éteignit que dans le sang des Samnites. On ne peut évaluer les désastres qu'une pareille lutte causa. On ne peut compter les supplices auxquels les révoltes sans nombre des factions puissamment excitées, donnèrent lieu dans les villes conquises et dans les colonies elles-mêmes.

Tite-Live s'étonne, avec quelque raison, que la population alors pût fournir à tant de ravages; il déclare que les auteurs les moins éloignés de ce temps n'avaient pas répondu à sa curiosité. Il est tenté de supposer que les cantons d'un même état ne fournissaient pas ensemble à la milice; mais il remarque aussi que ces malheureuses contrées, à peine habitées, de son temps, par quelques familles éparses, et cultivées seulement par des esclaves, étaient alors une pépinière d'hommes libres, tous citoyens et tous guerriers.

L'époque de tant de meurtres, ou si nous voulons, de tant de triomphes, était aussi l'époque des victoires d'Alexandre. Des Indous, des Samnites, qui s'igno-

raient également, tombaient à la fois sous le fer de leurs vainqueurs, qui ne se connaissaient pas mieux. Agathocle, à ce temps, désolait la Sicile et les côtes d'Afrique, sans que la Grèce ni l'Italie prissent aucune part à leur désastre; le reste de l'Italie enfin avait ses guerres particulières; une troupe d'hommes réunis, dont on n'a point étudié l'origine, s'emparèrent, au milieu du siècle, de la province de Lucanie, nommée depuis l'Abruzze, du nom de ces Brutiens qui en prirent possession.

Quelque progrès, au reste, que fissent à cette époque les relations de la République romaine, ses mœurs et celles des peuples différens dont elle était environnée, conservaient leur simplicité agricole, et les vertus avaient toute leur rectitude. On cite pour exemple un trait d'un Manlius qui, relégué aux champs par ordre de son père, apprit que ce dur traitement servait de prétexte à un tribun pour pousuivre en justice l'auteur de ses jours. Il se rendit chez le tribun et le menaça de le tuer s'il ne rétractait aussitôt l'accusation qu'il avait entreprise; le tribun promit, et vint se désister en exposant devant le peuple la scène qui l'y avait contraint. Touché de la vertu que montrait ce jeune homme, le peuple lui donna bientôt une des charges que son âge lui permettait de remplir à l'armée. Il vainquit un Gaulois en combat singulier, et le collier dont il le dépouilla, lui valut le surnom glorieux de Torquatus. Mais ce Romain, devenu consul, fit périr son propre fils, pour avoir combattu et vaincu sans son ordre: des rigueurs de cette espèce annoncent

toujours plus de dureté que de zèle pour la chose publique. Tout ce qui révolte la nature ne saurait servir la société; et les malheurs des hommes ont toujours tenu peut-être à ce qu'une fausse politique, se cachant à elle-même l'excès de son insuffisance, affecte de méconnaître les grandes lois de l'humanité qui la condamnent, et qui seules sont immortelles. La vraie grandeur ne se trouve que dans les inspirations de l'ame, et le sentiment intime de tous les hommes la reconnaît alors et l'applaudit.

La jeunesse romaine n'alla point au-devant de ce père égoïste et féroce; son crime ne servit point l'état: et Fabius, au contraire, en défendant son fils, ménagea dans le même temps et dans un cas pareil, un citoyen qui mérita le beau surnom de *Maximus*.

Il faut lire dans Tite-Live les détails curieux de cette affaire intéressante. Papirius Cursor tenait la dictature; et forcé de rentrer à Rome pour y reprendre des auspices, il interdit à son armée de livrer combat en son absence. Fabius, son lieutenant, oublia la défense, et remporta une victoire complète. Le dictateur le jugea digne de mort. Fabius se réfugia dans Rome; le dictateur l'y poursuivit. En vain le sénat voulut solliciter sa cause: le père de Fabius fit un appel au peuple, et se présenta dans la place; le peuple ému devant ce jeune vainqueur, que son père serrait dans ses bras, et retenu pourtant par les discours pressans de l'inflexible Papirius, hésitait et n'osait prononcer, quand les tribuns, se mettant à sa tête, implorèrent en son nom la grace du coupable, et le dictateur ne la refusa plus.

Quelques années après, Fabius, devenu consul, eut le courage de nommer dictateur ce même Papirius qui l'avait condamné. Les intérêts de la patrie firent céder ses ressentimens. Dans sa vieillesse il défendit son fils, comme il avait été défendu par son père. Il consentit, pour réparer ses fautes, à lui servir de lieutenant; et lui ayant procuré la victoire, il suivit avec modestie le char dans lequel il triomphait.

On ne peut trop admirer les vertus mâles et sincères qui se déployèrent à cette époque; rien ne peut dans nos mœurs peindre les dévouemens dont Rome vit à ce temps les actes généreux. Un chef qui se dévouait pour le salut de l'armée, dévouait avec lui toute l'armée ennemie aux divinités infernales. Le pontife prononçait une formule sur sa tête, et le dévoué, dans un costume prescrit, se jetait, pour périr, au milieu des dangers.

Décius et son fils se dévouèrent tous deux avec le même courage, et Curtius les imita. Un gouffre s'était entr'ouvert dans la place publique de Rome. Les ministres des dieux déclarèrent que si Rome voulait perpétuer son empire, elle devait consacrer l'instrument de sa force à la place même que le sort désignait. Jeune encore, mais déjà renommé par de brillans exploits, Curtius s'écria, que la force de Rome existait dans les armes et la valeur de ses enfans. On le vit revenir armé de toutes pièces, monté sur un cheval superbe; et après qu'il eut invoqué particulièrement tous les dieux, et qu'il se fut solennellement dévoué, il s'élança à la vue des Romains.

Il n'est point d'événemens dans l'Histoire Romaine

qui ne soient marqués en ce siècle par quelques actes religieux ; et je n'ai jamais pensé qu'à cette glorieuse époque la piété des premiers de Rome fût feinte. Quand leurs descendans abjurèrent une crédulité que sa naïveté du moins devait rendre respectable, le peuple, religieux autrefois, ne fut plus que superstitieux. Ce n'est point la nature d'une pratique religieuse qui constitue la superstition. La disposition intérieure, la franchise des sentimens, agrandissent toujours une action quelconque ; tandis que la superstition, fruit d'une vaine terreur, et dépouillée de tout motif estimable, dénature toutes les notions, et prête au cœur lui-même les inconséquences de l'esprit.

L'hypocrisie a moins encore le don de créer des prodiges; elle n'a point en elle ce principe de vie qu'il n'appartient peut-être qu'à l'ame de produire. Ce ne fut point au nom du mensonge que tant d'illustres Romains prirent et prêtèrent de victorieux auspices; et sans doute si leurs descendans n'avaient cru voir dans leur conduite qu'une politique pleine d'habileté, ils en auraient suivi le système.

Quelque singulières que paraissent les pratiques religieuses des Romains, la confiance profonde qu'ils y joignirent toujours, leur filiale obéissance, sous la main de la Divinité, les élevèrent presqu'au rang de ses enfans, et donnèrent à leurs inventions le sceau touchant de la vertu. Quand la statue de Junon fut conduite de Veies à Rome, il sembla que la déesse tutélaire de la ville conquise se rendait aux vœux des vainqueurs, et venait habiter leurs murs. Les Romains

le croyaient, ils l'en avaient priée, et ils l'avaient amenée au milieu des respects. Le blocus du Capitole n'empêcha point un des jeunes Fabius de descendre, à la vue des Gaulois étonnés, pour accomplir un sacrifice réservé alors à sa famille; et quand il retourna vers cette forteresse, dans son costume sacerdotal, les ennemis, touchés d'une exactitude religieuse qui ne leur était pas étrangère, respectèrent la témérité que consacrait un devoir saint, et ils laissèrent passer Fabius en l'admirant. Au milieu des troubles affreux qui suivirent la bataille d'Allia, on vit les sénateurs songer d'abord à mettre en sûreté les gages de la religion. Les vestales prirent la fuite en emportant le feu sacré; et un Romain qui emmenait sa famille, leur donna le char rustique sur lequel il l'avait placée. La ville de Céré accueillit les vestales, et elle obtint ensuite, et pour toujours, le droit d'hospitalité avec Rome.

Après la délivrance, le premier soin de Camille, dictateur, porta sur le rétablissement des temples et des sacrifices : on crut avoir trop négligé les avertissemens surnaturels des dieux; on érigea une chapelle pour la dédier au dieu qui parle, dans le lieu où l'on prétendait qu'une voix céleste avait prédit les maux que l'imprudence de Rome lui préparait.

Sans doute on ne lit pas sans horreur la condamnation d'une vestale, quelques années après cet événement; mais j'oserai observer que cette infortunée victime, et celles qui partagèrent son sort, étaient considérées en quelque sorte comme les dépositaires des destins de la patrie; coupables d'un crime politi-

que, la politique les condamnait. Les barbares sacrifices dont Rome, aux derniers temps, donna quelquefois le spectacle, furent plutôt sans doute le détestable fruit de quelque antique tradition, dont ils ne comprenaient plus le sens, et peut-être alors l'imposture servit la superstition.

Les Romains, tourmentés de maladies contagieuses, songèrent presque uniquement à fléchir la colère des dieux; et quand on considère bien l'effrayante faiblesse humaine, on ne conçoit presque plus l'utilité d'un autre recours. On les vit pratiquer la fête étrange des Lectisternes, dont la cérémonie fut renouvelée plus d'une fois. On dressait, dit Tite-Live, trois lits aussi richement parés qu'ils pouvaient l'être à ce temps, autour d'une table splendidement servie pendant huit jours consécutifs, à l'honneur d'Apollon, de Latone, de Diane, d'Hercule, de Mercure et de Neptune: c'était les Livres Sibyllins qui en avaient fourni l'idée. On rapporte, ajoute Tite-Live, que pendant tout ce temps, les citoyens de Rome en faisaient autant dans leur particulier; les portes des maisons demeuraient ouvertes dans la ville, et les tables restaient chargées de toutes sortes de provisions à l'usage des premiers venus; on invitait, comme à l'envi, les étrangers et les gens les moins connus; on exerçait à leur égard les devoirs de l'hospitalité; on s'entretenait sans répugnance avec ses plus grands ennemis; on se réconciliait avec eux; on renonçait à tous les procès; on terminait toutes les querelles; les prisonniers retenus dans les fers étaient élargis pour la fête, et l'on se faisait

un scrupule de remettre dans les liens ceux que les dieux en avaient délivrés.

Le fléau des contagions fit recourir aussi dans le même temps à la nomination expresse d'un dictateur, qui devait placer solennellement un clou dans le mur du temple de Minerve. Une loi conçue en vieux termes et écrite en caractères antiques, portait que le premier des magistrats en exercice planterait un clou chaque année le jour des ides de septembre, et cette cérémonie, selon toute apparence, devait servir à indiquer le nombre des années, dans un temps, dit Tite-Live, où les lettres numérales n'étaient pas encore d'usage ; il est bien remarquable en effet que les peuples anciens, excepté peut-être ceux de l'Inde, n'aient pas eu l'usage des chiffres, si nécessaires au moindre calcul. Le défaut d'instrument explique assez le peu de progrès de l'art.

La singulière cérémonie du clou fut renouvelée en ce siècle par le conseil des plus anciens, et détournée, comme on voit, de son objet; on eut recours enfin aux jeux scéniques pour appaiser les dieux. Car après avoir épuisé, dit Tite-Live, toutes les ressources humaines, les Romains acceptaient aveuglément toutes les pratiques pour désarmer le courroux des dieux. L'invention des jeux scéniques était, ajoute l'auteur, assez extraordinaire pour un peuple si belliqueux, et qui n'avait connu jusqu'alors d'autre spectacle que les exercices du cirque. Ces jeux furent d'abord très-peu de chose, comme il arrive dans tous les commencemens; des étrangers furent les premiers auteurs. Il n'y

entrait ni poésie, ni chant, ni mouvemens étudiés; tout s'y bornait à une simple danse au son de la flûte, que des baladins qu'on avait fait venir d'Etrurie exécutaient avec assez de grace, à la mode de leur pays. Bientôt la jeunesse romaine se mit à les imiter, ajoutant à ces danses des vers grossiers, mais plaisans, accompagnés d'attitudes et de gestes qui y convenaient assez bien. On en vint successivement à représenter des satires, pièces dramatiques en vers, auxquelles le chant et des mouvemens ajustés au son de la flûte, prêtaient une sorte de perfection. Ce ne fut toutefois que plus de cent ans après que Livius Andronicus sut donner quelque forme au théâtre romain.

Les arts étaient alors tout à fait étrangers dans une ville qu'ils devaient orner de leurs prodiges; celles d'Etrurie, plus anciennement fondées et éclairées à leur berceau, par quelques communications avec les Egyptiens, et ensuite avec les Grecs, lui avaient seules fourni quelques-unes des notions qui embellissent l'existence. Rome n'avait eu encore aucune relation suivie avec le midi de l'Italie : elle n'avait jamais demandé que des oracles à Delphes et des blés à Syracuse. Il n'est question, nulle part dans les annales, de ces chants, de ces chœurs qui prêtaient tant de vie à la mythologie des Grecs; et les joueurs d'instrumens et de flûtes qui pouvaient se trouver à Rome, étaient des étrangers, considérés à peu près comme esclaves. Trois cent neuf ans avant l'ère chrétienne, cinquante-trois ans par conséquent après l'introduction des jeux scéniques, les musiciens indignés de la défense que les

censeurs leur avaient faite de manger, selon leur usage, dans le temple de Jupiter, se retirèrent tous à Tibur; il n'en resta pas un, même pour les sacrifices : cet objet religieux attira l'attention du sénat réuni. On députa aux Tiburtins, qui ne trouvèrent d'autre moyen pour renvoyer les musiciens à Rome, que de les enivrer dans un festin, et de les faire reconduire doucement sur des charriots pendant le temps qu'ils dormiraient. Le peuple accourut sur la place; ils promirent de ne plus fuir; on leur permit à ce prix de célébrer tous les ans une fête pendant trois jours, et même de manger dans les temples quand ils auraient prêté leur ministère aux sacrifices. La fête se célébrait même dans le temps d'Auguste, et c'était au milieu de la guerre des Samnites, que le traité dont elle rappelait le souvenir avait été conclu.

La peinture, chez les Romains, fut encore moins cultivée que la musique. On cite pourtant un Fabius, à qui le surnom de Pictor fut donné, et qui, l'an 450 de Rome, trois cent deux ans avant l'ère chrétienne, peignit le temple de la Santé. Pline vit cet ouvrage, qui subsistait encore; mais il n'en dit pas davantage. Il ne paraît pas que cet exemple eût excité d'émulation, et que jamais un grand de Rome ait depuis cultivé les arts, si l'on excepte la poésie; mais Rome, à proprement parler, n'avait pas de poésie au temps dont nous sommes occupés.

La sculpture n'a laissé de monumens d'aucun genre dans la naissante capitale de l'univers; l'architecture ne paraît pas non plus avoir été employée à cette

époque, pour l'ornement et la décoration de la ville. Tite-Live, rapporte, qu'au moment où elle fut rebâtie, chacun ne songea qu'à s'établir le plus promptement qu'il lui serait possible, et l'on fit un amas confus de rues tortueuses et sans alignement; aucun des temples voués et bâtis dans cette période, n'a été célèbre depuis; cependant la solidité présida toujours aux travaux des Romains. La voie Appienne qui menait à Capoue, et un aqueduc très-utile, immortalisèrent la censure d'Appius Claudius, trois cent dix ans avant l'ère chrétienne, l'an de Rome 442.

La simplicité des futurs conquérans du monde était extrême, et les prix qu'ils décernaient après des services publics peuvent nous en donner la preuve. Le triomphe empruntait son lustre de la propre gloire du héros, et des exploits des guerriers qui chantaient ses services en marchant autour de son char. Une louange, dans la bouche d'un consul, était une récompense faite pour enorgueillir; et quand le sénat lui-même voulut payer les sacrifices que les dames Romaines avaient faits de leurs ornemens après la délivrance de Rome, il décida que désormais on prononcerait leur oraison funèbre, comme on prononçait celle des hommes. Le nom de Camille fut gravé sur trois coupes d'or, qu'on dédia dans les temples; et quand le dictateur Quintius eut conquis neuf villes en vingt jours, et porté dans ses bras, jusqu'au Capitole, la statue de Jupiter, empereur, qu'il avait enlevée à Préneste, on grava au-dessous de la statue ces paroles: JUPITER ET TOUS LES DIEUX ONT ACCORDÉ A F. QUINTIUS, DICTATEUR, LA

CONQUÊTE DE NEUF VILLES. De glorieux surnoms devinrent aussi des gages de la reconnaissance publique; ceux de Capitolinus, de Torquatus, de Corvus, sont demeurés fameux, et ont ensuite marqué les races. Un taureau blanc ou à cornes dorées, quelques autres présens de cette espèce, complétèrent toujours alors les témoignages si flatteurs de la satisfaction des chefs. Une couronne de gazon honorait celui qui montait le premier à l'assaut; une couronne de chêne se donnait à celui qui sauvait un concitoyen; et les Romains, cultivateurs et guerriers tour à tour, pauvres et vertueux tout ensemble, et supérieurs toutefois et en toutes choses à ceux qui les environnaient, comptèrent de grands caractères et de grands hommes avant de savoir décerner des statues.

Ce fut, nous l'avons dit, ce fut de l'Etrurie que la république agricole et guerrière reçut, dans le principe, et ses arts et ses lettres. Les joueurs d'instrumens venaient de ce pays; ceux qui exécutèrent les premiers jeux scéniques, étaient également Etruriens, et le dessin, la peinture, ou même l'architecture étrusque, furent long-temps les seuls en usage dans Rome.

Précepteurs en tout des Romains, et tels que ces esclaves qui enseignaient, chez les anciens, les enfans destinés à être un jour leurs maîtres, les Etruriens leur donnèrent les augures, ou plutôt l'espèce de science qui devait toujours y présider. L'importance des jours heureux et malheureux fut à Rome un fruit de leurs leçons; mais cette superstition attachée à de vagues souvenirs, dans un temps presque sans épo-

ques, fut commune aux peuples du Nord, et, généralement, provint d'eux.

Les Etruriens avaient des écoles où leurs enfans étaient instruits : Camille, au siége de Phalère, renvoya les jeunes enfans qu'un maître infidèle lui livrait. Les Romains possédaient, comme eux, la connaissance précieuse des lettres étrusques; on dit même que la jeunesse de Rome apprenait les lettres, mais il ne paraît pas que la législation eût dès-lors donné aucun soin de prévoyance à l'éducation publique. Les institutions de la Grèce étaient basées, en quelque sorte, sur les lois imposées à l'enfance; les Romains, sans combinaison, laissaient l'enfance toute entière aux bons exemples des familles. Quelle que soit en effet la sagesse des mesures prises par-tout, c'est la société toute seule qui imprime son caractère aux hommes, quand ils sont d'âge à y entrer.

Rome eut des registres comme Tyr, comme Carthage et d'autres cités; Tite-Live nous donne lieu de croire qu'ils étaient tenus par les pontifes. Les temples ont été les plus anciens dépôts de la science des mortels, parce qu'ils ont toujours été l'asile de la paix et le réfuge de la faiblesse. La dignité de l'historien, en des temps où le petit nombre de livres donnait tant de poids à des lignes écrites, approchait, parmi les anciens, de celle du sacerdoce même.[1]

Rome perdit presque toutes ses annales à l'envahissement des Gaulois; et Tite-Live n'y reconnaissait de certitude absolue que depuis cette époque fameuse. De semblables mémoires ont fait considérer les peuples

de la Chine comme les premiers de ceux qui eussent écrit l'histoire; mais l'usage qui les fit recueillir à la Chine fut général dans la plus haute antiquité. Les premiers monumens dressés par les Chinois ont été détruits comme les autres ; et les fragmens qui peuvent en rester, retrouvés et rédigés par le sage Confucius, ne datent plus réellement que du temps où il vécut.

SEPTIÈME ÉPOQUE.

Du troisième siècle au second siècle avant l'ère chrétienne, ou depuis l'époque de la bataille d'Ipsus, jusqu'au temps de Philopemen; depuis la guerre des Samnites, jusqu'à la fin de la seconde guerre punique.

LIVRE TREIZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Grecs, depuis le troisième jusqu'au second siècle avant l'ère chrétienne.

Le siècle que nous commençons comprend beaucoup d'événemens remarquables; il semble consacré, ainsi que le suivant, à l'extension progressive de l'empire romain sur la surface du monde. Rome, qui n'avait pas encore porté ses armes jusqu'à Tarente, s'empare de cette ville florissante après avoir vaincu Pyrrhus. La guerre contre Carthage s'élève dans la Sicile pour des secours accordés par Rome aux Mamertins; quarante-six ans après, elle se renouvelle, en Espagne, pour les intérêts de Sagunte, et le siècle ne voit finir

cette lutte terrible qu'après la bataille de Zama et le désarmement de Carthage. Cependant les troubles de Grèce préparent les voies à son entière désorganisation et à l'influence de Rome. Vainement la ligue achéenne développe une puissance que l'on n'attendait pas, vainement elle unit aux villes confédérées la ville antique de Lycurgue; la Macédoine donne des lois à la Grèce, et doit, dans le siècle suivant, l'entraîner, en tombant elle-même, sous le joug qu'elle va subir.

Mais l'empire grec, si malheureux en Grèce, semble briller d'une vigueur nouvelle, et en Egypte et en Asie : les villes de Séleucus deviennent opulentes; l'Egypte, héritière de Tyr, fait un commerce avantageux. Ces puissances jumelles, et si jeunes encore, n'éprouvent d'autres maux que ceux qu'elles se causent; mais elles se déchirèrent sans relâche, et, pendant trois siècles environ, ce n'est entre elles qu'un funeste enchaînement de querelles sanglantes et d'exploits sans résultat. Dans la tourmente générale des dominations et des conquêtes, on vit se former les royaumes de Pergame, de Cappadoce, de Bithynie; on vit s'élever l'empire des Parthes, depuis si redoutable aux Romains; enfin la Chine, cette immense contrée, dont le nom à peine était connu alors par quelques Grecs d'Alexandrie, la Chine fut réunie sous une main unique, et prit pour la première fois le nom d'empire.

Lorsque l'on suit avec l'histoire les pas des hommes sur cette terre dont ils ne connaissent pas encore toutes les parties, on demeure frappé de la rapidité subite d'un essor préparé par de si lents essais. Les triomphes

récens d'Alexandre avaient à peine retenti jusqu'à Rome, et Pyrrhus vient d'Epire attaquer ses cohortes et admirer ses citoyens. C'est un élan universel : des essaims de Gaulois se répandent sur la Grèce, plusieurs de leurs tribus se fixent dans l'Asie mineure; les Ptolémée comptent dans leurs armées plusieurs légions de ces nations belliqueuses ; des Espagnols combattent en Sicile, et jusqu'au sein de l'Afrique même; en moins d'un siècle enfin, Rome domine le midi de l'Italie, la Sicile et Carthage; elle prend la tutelle du jeune roi de l'Egypte grecque, elle devient l'arbitre de la Grèce, et va menacer le roi de Syrie.

De nouvelles routes ouvertes à l'industrie, de nouvelles ressources offertes aux besoins des hommes, une nouvelle prospérité qui se présente dans un moment où les anciennes carrières étaient devenues impraticables, favorisent les succès des monarques nouveaux. Alexandrie se peupla rapidement; les hommes de toute nation y furent bien accueillis; les Hébreux mêmes y eurent des priviléges, eux qui n'avaient que rarement communiqué avec les étrangers, et dont le mouvement universel éveilla dès-lors l'industrie et les dispositions mercantiles.

Séleucus fonda Séleucie, Apamée, Laodicée, Antioche, et une autre Séleucie sur le Tygre, à quarante milles de Babylone. Cette cité ne tarda pas à réunir les habitans de la ville superbe, dont la rupture des canaux de l'Euphrate avait fait un séjour mal sain; Babylone fut détruite, et les oracles saints se trouvèrent accomplis.

Ptolémée Philadelphe bâtit la ville de Bérénice sur la mer Rouge, et il fit un canal du Nil à cette cité. Ce prince avait des flottes, et tenait sous le joug plusieurs des côtes de l'Asie mineure et de l'île de Chypre; et, quand Pirrhus eut quitté l'Italie, il envoya une ambassade à Rome. Le roi d'Egypte en reçut une à son tour, et les illustres citoyens qui furent députés près de lui, allèrent déposer sur le front de ses statues les couronnes d'or qu'il leur avait données. Comblés de nouveaux présens, et forcés de les recevoir, ils les remirent à Rome dans le trésor public.

Nous aurons lieu de revenir bientôt sur l'établissement que firent alors les sciences et les lettres dans l'Egypte devenue grecque. Ptolémée Philadelphe leur consacra ses soins, il leur consacra ses richesses; le goût qu'elles lui inspiraient contribua même à l'attacher aux succès de la ligue achéenne. Aratus, qui la dirigeait, mit tous ses soins à réunir les tableaux et les manuscrits dont Ptolémée orna son musée immortel.

Le mélange des mœurs orientales avait corrompu, dans les cours, les mœurs régulières de la Grèce, et, à l'exemple d'Alexandre, ses successeurs épousèrent plusieurs femmes. Bérénice, l'epouse ou la veuve d'un capitaine macédonien, n'était venue en Egypte que pour accompagner la fille d'Antipater, à laquelle Ptolémée Soter devait s'unir : elle réussit à plaire au monarque guerrier, et elle devint sa deuxième épouse. Mère de Philadelphe, elle fit exclure du trône Céraunus, fils aîné du prince qu'elle gouvernait, et elle

obtint le royaume de la Cyrénaïque pour Magas, son propre fils, né de l'époux qu'elle avait eu.

La Cyrénaïque fait partie de cette côte d'Afrique habitée aujourd'hui par des soldats farouches. Les pratiques religieuses de ces hommes ignorans les éloignent entièrement des jouissances sociales; l'esprit de leur gouvernement écarte de leur imagination toute idée d'ordre et de stabilité. Des tribus nomades vivent près de ces Maures belliqueux, et sont, de nos jours, ce qu'elles furent en tout temps dans une région immense, dont la navigation d'aucun fleuve n'a changé l'état immuable. Mais quand des Grecs habitaient ses rivages; quand leurs arts et leur industrie y faisaient rencontrer la richesse et le plaisir, et qu'Aristippe y puisait des notions de volupté; quand Platon enfin refusait de donner des lois à Cyrène à cause de son opulence, les sciences germaient dans son sein, et, presque chaque année, un vainqueur de Cyrène illustrait les jeux de la Grèce. Des ruines, des tombeaux, annoncent au voyageur la splendeur antique de cette contrée, qui comptait, nous dit-on, jusqu'à soixante villes. Le luxe et les travaux des successeurs d'Auguste couvrirent aussi plus tard ces bords, maintenant abandonnés, de portiques et de monumens; mais ce ne sont pas des pierres disposées avec art, ce sont les relations des pays et des hommes qui constituent la prospérité d'un lieu quelconque. La prospérité est comme l'eau; elle semble s'écouler à l'ordre de celui qui la dirige, mais, pour qu'elle paraisse obéir, il faut qu'on ait bien observé les lois que lui prescrit la nature.

La Cyrénaïque fut le sujet d'une guerre entre Magas et Ptolémée, son frère : Antiochus, roi de Syrie, y prit une longue part; l'épouse de Magas était une de ses sœurs. Mais enfin le mariage de Bérénice, fille de Magas, avec le jeune Ptolémée, surnommé, depuis, Evergète, assura le retour de la Cyrénaïque à l'Egypte; et, quoique Antiochus Théos eût déjà une épouse, Ptolémée la lui fit répudier, et lui mena sa fille chérie, à laquelle il voulut que l'on portât chaque jour l'eau du Nil nécessaire à sa consommation.

Il est facile de juger combien les incestes, les répudiations et le nombre des épouses, dûrent occasionner de troubles et de forfaits entre ces deux races puissantes, qui se déchiraient de leurs propres mains. L'Egypte en souffrit moins; les alliances du frère et de la sœur y furent bientôt consacrées sur le trône, et l'usage en fit une loi. L'Egypte ne pouvait d'ailleurs se diviser, et les débordemens salutaires du Nil l'obligent encore à conserver, pendant les plus beaux mois de l'année, le calme qui doit régner à la surface d'un lac. A cette époque, où tant de révolutions changeaient le sort des états, c'était une foule d'aventuriers et de malheureux mercenaires qui faisaient la force des armées : sans autre asile que les camps, ils fournissaient à la fureur guerrière un inépuisable aliment, mais ils ménageaient le sang des citoyens eux-mêmes.

L'avénement du fondateur du nouveau royaume de Syrie a servi de base à une ère de l'Orient; l'ère

des Séleucides y répond à l'année trois cent douze avant l'ère chrétienne : elle concourt avec la prise de Babylone par Séleucus Nicanor, roi de Syrie. Ce prince vécut le dernier des capitaines d'Alexandre le Grand; il périt dans la Macédoine, et il y fut assassiné par le cruel Ptolémée Carannus, le fils aîné de Ptolémée Soter, qu'il avait reçu dans sa cour, après que son père l'avait déshérité. Séleucus venait, en ce pays, de l'emporter sur Lysimaque, à qui une défaite complète avait aussi coûté la vie; et, comme ce soldat couronné se trouvait, à ce moment, maître de la Macédoine, Séleucus essaya de s'y affermir lui-même. Son assassin prit le rôle que Séleucus voulait remplir, et il régna sur la Macédoine, ravagée jusqu'à l'irruption des Gaulois.

Antiochus Soter succéda, en Syrie, à son illustre père, et Antiochus Théos, fils de la belle Stratonice, succéda à son père Antiochus Soter, deux cent soixante-un ans avant l'ère chrétienne. Antiochus Soter avait fait périr son fils aîné, qu'il avait eu d'une autre femme, pour le motif ou sous le prétexte d'une révolte; car les passions qui ne connaissent aucun frein, dépravent les ames au lieu de les exalter. C'est toujours dans les crises violentes, le sentiment de l'ordre et de ce qui est bien, qui élève les caractères.

Le surnom de Théos ou Dieu fut donné à Antiochus par les habitans de Milet, à l'occasion de quelque exploit guerrier. Déjà les citoyens de quelques îles de la Grèce avaient élevé des autels au père, à l'aïeul et même à la mère de ce prince. Lorsque l'adulation adopte

un certain mode, il faut bientôt que de toutes parts le langage y soit assorti; mais l'usage ôte leur force à des termes dont on abuse, et la raison qui ne réussit pas à modifier les plus étranges expressions, en neutralise en effet tout le sens.

Ce fut sous le règne de ce dieu mortel que la puissance des Parthes se forma et s'affermit, pendant que la guerre de la Cyrénaïque et la part trop active qu'y prenait Antiochus le détournaient de l'attention qu'il aurait dû reporter toute entière sur la puissante révolution qui s'opérait alors dans ses états.

Le principe en parut léger; le gouverneur de ce vaste pays, soumis alors, comme presque toute l'Asie, aux Grecs vainqueurs de Babylone, voulut commettre une violence envers un très-jeune homme d'une basse naissance et qui lui semblait sans appui; le frère de ce jeune homme, Arsace, prit sa défense, et devenu chef, en peu d'instans, d'un parti redoutable et nombreux, il fit alliance avec le gouverneur de la Bactriane révoltée, et se fortifia de son secours. La mort d'Antiochus suivit cet événement, et les plus cruelles dissensions favorisèrent l'agrandissement des Parthes.

Antiochus Théos, ainsi que nous l'avons dit, avait répudié sa femme Laodicée, pour épouser la jeune Bérénice, fille du roi Ptolémée Philadelphe. Il avait même alors déshérité les deux enfans qu'il avait eus de sa première femme; mais à la mort du monarque d'Egypte, Laodicée reprit ses droits; et pour mieux

assurer le sort de ses deux fils, elle empoisonna son époux.

La jeune Bérénice et son fils au berceau, furent victimes de sa haine. Ptolémée Evergètes prétendit les venger, et les fils de Laodicée, Séleucus Callinicus, et son frère Antiochus, ajoutèrent aux malheurs et aux excès dont le crime marquait leur vie, en se faisant une guerre cruelle. Callinicus trop tard voulut réduire les Parthes ; Arsace le fit prisonnier, et ce roi vaincu mourut dans la captivité, vers deux cent trente années avant l'ère chrétienne.

Ptolémée Philadelphe, ainsi que nous l'avons dit, n'avait pas pu survivre à son épouse Arsinoé, qui était également sa sœur. Il l'avait suivie au tombeau, et Ptolémée Evergètes, ou le Bienfaisant, se montrait héritier du goût qu'il avait eu pour les sciences et pour les arts; mais Evergètes fut le dernier de ceux à qui le nom des Ptolémée a dû sa renommée et sa gloire.

Philopator, son fils, qui monta sur le trône deux cent vingt-deux années avant l'ère chrétienne, marqua ses premiers jours par des assassinats dans sa propre famille ; méprisable jouet de la crainte, et entraîné cependant à une guerre contre la Syrie, il remporta une victoire brillante à Raphia, sur Antiochus, le second fils et le deuxième successeur de Séleucus Callinicus ; ce fut le jour même qu'Annibal triomphait des Romains au lac de Trasimène, et peut être l'acharnement fut presque égal sur ces deux champs de bataille, où des motifs si peu semblables avaient con-

duit les combattans. Les soldats d'Antiochus et ceux de Ptolémée n'étaient poussés les uns contre les autres par aucune sorte d'intérêt, et le hasard, pour eux, n'avait aucune chance. Rome entière vivait dans chacun de ses soldats, chacun alors se battait pour soi-même, pour sa famille et pour sa cause. Les vétérans que menait Annibal, pris dans tous les pays, mais unis par les succès, ne connaissaient plus à sa suite que les triomphes et les combats. En contemplant les tableaux que toute l'histoire nous présente, en comptant si on le pouvait et les exploits et les actes sublimes de dévouement et de courage, et les preuves multipliées de talens vraiment supérieurs, dont elle seule garde le trésor, et semble posséder le secret, on pourrait, je pense, conclure que le sentiment du devoir est celui qui mène le monde. En effet, malgré les orages, malgré la confusion et le tumulte des sociétés, malgré l'ambition irréfléchie qui en agite souvent les premiers personnages, c'est le sentiment du devoir, c'est le sentiment du bien, qui guide les individus dont se composent toutes les masses. L'espoir vague de la renommée ne détermine pas le soldat pendant qu'il brave la mort dans la mêlée, et l'obscur habitant d'une ville qu'on assiége, ne songe pas, quand il s'expose, à s'acquérir un nom fameux. Tous deux, quand le moment est venu, font ce qu'ils doivent, et veulent remplir convenablement leur tâche.

La bataille de Raphia n'eut d'autre suite qu'une paix qui remit les puissances rivales dans une situation à peu

près semblable à celle dont elles étaient sorties. L'indigne Philopator se plongea de nouveau dans la cruauté et les excès. Cléomène, son hôte, et sa famille entière, furent égorgés par ses ordres. Arsinoé, son épouse et sa sœur, fut assassinée avec eux. Agathocle, concubine de Philopator, Agathocle, frère de cette femme, d'infames ministres enfin, conduisaient ce monarque odieux. Il mourut, et ils périrent tous dans une émeute populaire.

Antiochus, roi de Syrie, fut contraint, vers ce temps, de signer un traité avec le roi de la Bactriane et celui des Parthes redoutés; il les reconnut tous les deux; mais il convoita une partie de l'héritage de roi d'Egypte, dont commençait à jouir Ptolémée Epiphanes, âgé seulement de quatre ou cinq ans. Philippe, roi de Macédoine, arbitre et presque maître de la Grèce, conçut aussi quelque espérance de profiter de cette minorité. Les ministres du roi enfant ne purent assurer son salut qu'en remettant sa tutelle au peuple romain même, récemment vainqueur de Carthage. Emilius vint en Egypte, pour y régler les intérêts du jeune pupille; et Philippe reçut bientôt une solennelle ambassade, dont le premier objet fut de protéger le roi d'Egypte, et le deuxième, de défendre les intérêts des peuples qui commençaient de toutes parts à réclamer l'intervention des Romains. Nous verrons dans le siècle suivant, quelles furent les conséquences de cette importante médiation. Le monde semblait renouveler entièrement ses maîtres. L'anarchie, entre ceux que le hasard faisait dépositaires de quelque portion de pouvoir, était complète, parce que leurs rapports

respectifs ne permettaient à aucun d'eux de prendre un ascendant absolu sur les autres; cette situation offrit un moyen de plus à la puissance romaine, qui vint, comme la mer, recouvrir la terre ébranlée.

Il faut jeter un coup d'œil sur l'état des nations à une époque si agitée. La Judée se soutenait au sein de la Syrie, et le plus souvent était indépendante. Gouvernée depuis le temps d'Esdras par l'autorité de ses pontifes, elle pliait quelquefois, et se retrouvait toujours avec ses vieilles institutions, quand la crise redoutable était passée pour elle. Ptolémée Soter, une fois, lui enleva des citoyens, qu'il transporta dans la ville d'Alexandrie. Philopator y parut un moment après la bataille de Raphia, et sembla s'y montrer en maître. Mais, quand ces secousses ne se faisaient plus sentir, la république théocratique des Juifs continuait d'être la même; elle continuait de se régir par ses institutions morales et par des réglemens empreints du sceau de la Divinité. Ptolémée Philadelphe voulut enrichir sa bibliothèque du recueil précieux de ses lois et de son histoire; et c'est à lui que nous devons encore la version grecque des Septante.

Après la bataille d'Ipsus, Lysimaque, nous l'avons dit, avait gardé pour son partage et la Thrace et la Bithynie. Il succomba quelques années après sous les coups de Séleucus, autrefois son ami; il ne laissa que de jeunes enfans et une veuve jeune elle-même, et fille de Ptolémée Soter. Ptolémée Cérannus fit périr Séleucus; il contraignit sa propre sœur, déjà veuve de Lysimaque, à le prendre lui-même pour époux; maître de

sa personne, il fit égorger ses enfans, la relégua en Samothrace, et occupa pour quelques temps le trône sur lequel Alexandre était né.

La Bithynie devint un royaume séparé. Mais dès le temps d'Alexandre le Grand, un Thrace, appelé Zipèthes, en avait posé les fondemens. Il est des temps où la fortune jette les couronnes aux plus heureux. Nicomède, sans que rien eût illustré son nom, se trouva roi de Bithynie. Il reçut les Gaulois, expulsés de la Grèce, et les ayant fixés pour la plupart dans le pays appelé depuis Galathie, ou Gallo-Grèce, il s'en fit des soldats qui maintinrent sa puissance. Nicomède bâtit une ville de son nom. Prusias II, le second de ses successeurs, donna asile à Annibal, aprés les défaites de Carthage; et le peuple romain fut enfin l'héritier du roi Nicomède III, cinquième des rois de Bithynie.

Le royaume de Pergame se forma au même temps. L'eunuque Philatère, chargé par Lysimaque de la garde de ses trésors, renfermés alors dans Pergame, continua après lui de gouverner cette ville; son neveu Eumène lui succéda; Attale, successeur d'Eumène, s'arrogea le titre de roi, et ses successeurs le portèrent pendant un siècle ou environ; mais le peuple romain hérita du quatrième roi de Pergame.

Nous avons vu comment, dans le siècle dernier, un Grec, appelé Mithridate, forcé, par les soupçons d'Antigone son chef, de se dérober de son camp, avait fondé une puissance dans le Pont. L'alliance d'une fille de Séleucus Callinicus, roi de Syrie, ajouta la Phrygie, en ce temps, aux états de ses successeurs. Sinope

conquise devint leur capitale, et moins d'un siècle après ce moment de splendeur, la chûte disputée du fameux Mithridate ne servit qu'à flatter l'orgueil des grands capitaines de Rome. Devenue aussi un royaume, par les soins de l'audacieux Ariarathe, au milieu des débats sanglans des capitaines d'Alexandre, la Cappadoce ne perdit son indépendance politique que sous le joug universel des Romains.

L'Arménie, qui depuis si long-temps était soumise à l'empire des Perses, n'en conserva pas moins ses rois particuliers; et Tigrane, gendre et allié de Mithridate, a mérité l'attention de l'histoire. L'Arménie fut alors soumise par les Romains; mais on retrouve bientôt des rois de l'Arménie au nombre des ennemis de l'empire.

Pendant que la fermentation, dont la désorganisation générale était la cause, produisait tant de compositions nouvelles, la Grèce était en proie aux déchiremens les plus terribles, et ce sol usé était moins que tout autre susceptible de produire encore. Ce n'est plus Athènes, ce n'est plus Sparte, ce n'est plus Thèbes, qui balancent ses intérêts; la Macédoine, l'Epire, jusqu'à ce moment si peu connue, Sycione, et toutes les villes comprises dans la ligue des Achéens, les Etoliens, presque sauvages dans la patrie des arts et des plaisirs, tels vont être successivement les arbitres de toute la Grèce; ils seront les agens des discordes funestes et des bouleversemens qui préparèrent des voies faciles à la puissance des Romains. Mais quand Rome eut établi son ascendant dominateur, Athènes, comme école et

comme académie, rentra dans ses imprescriptibles droits; elle sembla reprendre sa place, et, dispensant les lois du goût, elle fut encore la Grèce pour tous les esprits cultivés.

Le fameux Démétrius Poliorcète n'avait pas épuisé dans le siècle dernier tous les caprices de la fortune; vaincu à la bataille d'Ipsus, où Antigone, son père, perdit la vie, il ne put trouver à Athènes, et parmi ceux qui lui avaient élevé des autels, l'asile sur lequel il comptait. Mais il avait une grande ame, et quand, en des temps plus heureux, il eut mis le siége devant Athènes, ce fut en père qu'il y entra : la touchante réconciliation de la ville ingrate et de son ancien libérateur est peut-être le plus beau monument de la vie de Démétrius. Cassandre, vers ce temps, termina sa carrière; ses fils, dignes héritiers d'un père tel que lui, se disputèrent sa dépouille, et l'un d'eux poignarda sa mère, irrité de la préférence qu'elle accordait à son rival. Thessalonique était sœur d'Alexandre, et elle périt la dernière de cette famille infortunée. Démétrius parvint alors à s'emparer du trône de Macédoine : Pyrrhus tenta vainement de le lui disputer. Lysimaque s'en rendit maître à la mort de Démétrius; et à celle de Lysimaque, Séleucus voulut l'envahir. Ptolémée Cérannus, qui prévint ses succès, ne tarda pas à périr lui-même dans l'irruption des Gaulois; et quand Sosthène, guerrier de Macédoine, eut achevé, avec le nom de roi, la défaite de ces tribus redoutées, Antigone Gonatas, fils de Démétrius, qui n'avait perdu que par intervalles son influence sur la Macédoine,

traita avec Antiochus Soter, et se vit possesseur paisible de la couronne d'Alexandre, deux cent soixante-seize ans avant l'ère chrétienne.

L'irruption des Gaulois sur la Grèce sembla comme le prélude de toutes celles que tant de nations tentèrent sur le monde policé, quand il fut devenu l'empire des Romains.

L'Asie paraît, ainsi que nous l'avons dit, avoir été le berceau des hommes. L'Inde, l'Egypte, et de proche en proche, l'Ethiopie, se couvrirent d'une population dont les principes sages et la pure morale, conservés jusqu'à nous comme la vapeur d'un parfum, attestent de primitives clartés. Jamais aucune antique tradition de ces peuples n'a présenté l'idée de la barbarie; et sur le même sol, dans les mêmes contrées, d'immenses nations de pasteurs nous rappellent encore des mœurs auxquelles, sans ce vivant exemple, l'Europe sans doute ne croirait plus. Les migrations des pays circonscrits, où d'abord les sciences et les arts prirent naissance, tels que l'Egypte et la Phénicie, portèrent des lumières acquises en Grèce et sur tous les rivages où leurs relations s'étendirent et où les familles errantes s'étaient peut-être trop isolées.

Les hommes, en se répandant et en s'étendant de toutes parts, formèrent les nations nomades, comprises par les anciens sous le nom de Scythes, et appelées par eux la Nation juste. L'influence d'un climat plus âpre se fit remarquer chez les Sarmates, aujourd'hui appelés Tartares. Des notions d'ordre et de culture, et des rapports plus directs avec l'Inde, et peut-être

avec Babylone, commencèrent l'empire de la Chine, dont l'existence souvent troublée, et l'état intérieur à tant d'égards contre nature, offrent cependant le triomphe imposant d'un code de lois et de réglemens, en équilibre depuis tant de siècles sur quelques principes de morale.

Les nations, devenues de plus en plus hyperborées, occupèrent de grands espaces à cause de leur défaut absolu d'industrie, et elles redescendirent successivement sur diverses contrées, mais toujours, comme les ruisseaux, en tournant les obstacles qu'une irrésistible nécessité ne les obligeait pas de franchir. Ainsi l'on ne vit qu'une fois une peuplade de Scythes envahir la Médie et les pays voisins. Il n'est mention qu'une fois, dans l'histoire de la Grèce, des Amazones et de leur défaite dans la ville même d'Athènes. La Thrace fut, durant long-temps, comme la barrière de la Grèce; et, déchirée par ses chefs ou ses rois, presque toujours égaux en force et en puissance, cette contrée, où la Mythologie avait placé le séjour de Mars, ne devint jamais redoutable à celles dont elle protégea la sécurité et les arts.

L'Italie fut toujours parcourue et peuplée du nord à son extrémité, si l'on excepte les colonies grecques, fondées tardivement sur ses rivages méridionaux. Denys d'Halicarnasse a compté quelques-unes des nations ou tribus pastorales et guerrières, qui se succédèrent rapidement depuis l'Eridan jusqu'en Sicile, en se poussant l'une sur l'autre, et presque sans difficulté, parce qu'il ne se trouvait pas alors d'établissemens fixés à

conquérir ou à défendre. Les Gaulois qui prirent Rome n'étaient plus errans ni nomades. Un grand nombre de leurs tribus habitaient, depuis trois siècles au moins, les belles contrées du nord de l'Italie; et Milan date son existence du temps où elles cédèrent à l'influence heureuse de l'abondance et du climat.

Les flots de ces peuplades belliqueuses se perdirent, comme des torrens après quelques heures de ravage, quand ce fut sur des nations entièrement civilisées qu'elles vinrent à se précipiter partiellement. Rome, après le désastre qu'elle en avait souffert, détruisit en quelques années jusqu'au dernier de ses altiers vainqueurs, et les colonnes conduites en Grèce au temps même qui nous occupe, furent presque entièrement anéanties dans l'espace de quelques mois. Les Cimbres, les Teutons, éprouvèrent, un siècle après, un traitement absolument pareil, sous les coups de Marius auprès des bouches du Rhône. Mais, quoi qu'il en puisse être, l'empire romain eut beau reculer ses frontières, il fut toujours réduit à l'état de défense contre ces hyperboréens, qu'on appelait du nom de Barbares. César eut à lutter contre eux. Auguste redemanda ses légions à Varus. Germanicus dut une partie de sa gloire aux digues victorieuses qu'il sut leur opposer; et, quand l'empire se désunit, elles inondèrent toutes les provinces. Les Tartares, appelés Turcs, prirent le chemin de l'Asie, et ceux qu'on a nommés Mogols prirent, dans la suite, celui qui devait les conduire à la Chine et aux Indes.

En général, l'histoire du monde a toujours présenté

un mouvement successif de tribus, comparable à celui des vagues de la mer, et ce fut peu à peu une véritable lutte entre les nations errantes et celles qui s'étaient fixées. L'histoire des peuples modernes en a offert encore des exemples frappans : les Danois, les Saxons, couvrirent la Grande-Bretagne; Charlemagne eut à les repousser. Les Normands assiégèrent la ville de Paris même; la belle Neustrie devint leur proie. Enfin ces croisades immenses, que l'esprit chevaleresque a si fort distinguées, furent produites essentiellement par le besoin qu'avaient nos pères de répandre au loin leurs essaims, et de verser l'Europe sur l'Asie. C'est au triomphe des arts et de l'industrie, c'est au commerce, et aux lumières qui l'étendent et qu'il multiplie; c'est peut-être enfin à la découverte tardive d'un hémisphère tout nouveau que l'Europe doit de se voir préservée de ces déplorables secousses.

Je reviens aux Gaulois qui, conduits en trois bandes, faisaient racheter du pillage toutes les contrées qu'ils épargnaient. Ptolémée Cérannus, que tant de crimes avaient élevé sur le trône de Macédoine, aveuglé certainement par quelque dieu vengeur, refusa tout traité, et ne sut pas combiner ses moyens de résistance; il fut tué au premier combat. Sosthène, ainsi que nous l'avons dit, prit aussitôt sa place, et se conduisit en habile guerrier. Les Gaulois, commandés par un autre Brennus, osèrent s'exciter au pillage de Delphes; et un prodige consacré par l'histoire, manifesta le courroux et la puissance du dieu. Le plus terrible des orages renversa des roches sur les têtes sacriléges des barbares.

Une partie des Grecs en armes seconda la vengeance divine. Brennus blessé perdit tout à la fois et le jugement et l'espérance; il exhorta vivement ses guerriers à donner la mort aux blessés, pour faciliter leur retraite, et il s'enfonça lui-même son poignard dans le cœur.

Les Gaulois qui purent échapper passèrent la mer, ainsi que nous l'avons dit; ils furent accueillis par le roi Nicomède : ils fortifièrent son royaume naissant; et pendant ce mouvement, Pyrrhus, en Italie, exaltait la valeur et la puissance romaines. Vainqueur d'abord, bientôt vaincu, il montrait aux Romains un art de guerre nouveau, et décorait leurs solides trophées des palmes qui paraient les siens.

Pyrrhus, neveu de la célèbre Olympias, avait été détrôné au berceau, pendant qu'Eacidas, son père, tentait de secourir la mère infortunée d'Alexandre le Grand. Rappelé sur le trône à l'âge de douze ans, il fit reconnaître en lui, dès ses premières années, l'ambition, la passion de la gloire, et même une partie des talens qui venaient de briller dans le vainqueur de l'Asie. Il n'eut pas, comme lui, l'avantage prodigieux de passer son enfance à l'école d'Aristote, et de succéder à Philippe, qui venait de réunir la Grèce sous ses lois, et dont l'ombre habile et puissante conduisit le jeune Alexandre à l'autre bord de l'Hellespont. Fougueux et inconstant, terrible et même cruel dans ses emportemens, Pyrrhus fut toutefois aussi sensible au vrai mérite qu'il parut l'être à l'amitié. On sait l'estime qu'il eut pour Fabricius, et l'accueil qu'il fit à ce Ro-

main. On sait combien Cinéas lui fut cher, et quel attachement sincère l'unit, dans tous les temps, à cet homme sage et vertueux. Le plus grand de ses chagrins, en perdant ceux qu'il avait pu chérir, fut toujours de ne leur avoir pas rendu tous les plaisirs qu'il avait reçus d'eux. Pyrrhus enfin apprécia la vertu; et c'est, selon Plutarque, un mérite à un prince que d'aimer les gens vertueux.

Après avoir conquis et reperdu la Macédoine, Pyrrhus fut appelé au secours des Tarentins. On dit que le philosophe qui ne le quittait point, voulut savoir ce qu'il se proposait pour dernier résultat après les conquêtes glorieuses dont il goûtait l'illusion. Nous vivrons, répondit Pyrrhus, dans le repos et les plaisirs : et Cinéas alors lui demanda ce qui le forçait à reculer une si facile jouissance.

Nous verrons, en reprenant la suite de l'histoire de Rome, ce qu'était l'opulente et voluptueuse Tarente, et quel motif avait allumé une guerre entre la ville de Phalante et la ville de Romulus. Pyrrhus, avant que de combattre, offrit sa médiation. Les Romains refusèrent Pyrrhus pour leur arbitre, et déclarèrent qu'ils ne le craindraient point pour ennemi. Il vainquit toutefois le consul Lévinus. La supériorité de sa tactique savante, l'effroi que jetèrent ses éléphans dans la cavalerie romaine, secondèrent sa brillante valeur. Mais Pyrrhus admira dès ce moment les Romains; il envoya Cinéas au sénat pour y porter des propositions de paix. Appius Claudius, aveugle et retiré des affaires, se fit, à cette nouvelle, conduire par ses esclaves : ses gendres, ses

enfans, le reçurent dans le sénat; il y soutint le mâle parti de ne rien écouter de la part de Pyrrhus, qu'il n'eût, avant toute chose, évacué l'Italie : et ce noble conseil, fortement motivé sur la situation trop précaire de Pyrrhus et sur celle de ses alliés, entraîna d'unanimes suffrages.

Fabricius, à son tour, vint trouver le prince grec, et traiter avec lui de l'échange des prisonniers. Les ames des héros s'entendent comme des sœurs. Et le caractère de Fabricius honorant, aux yeux de Pyrrhus, toute la république romaine, il permit à ses prisonniers d'aller à Rome aux saturnales.

Fabricius et Pyrrhus se retrouvèrent sur le champ de bataille; Pyrrhus, après de longs efforts, parut avoir remporté la victoire, mais elle lui coûtait si cher, qu'il s'écria : Encore une semblable, et sûrement nous sommes perdus!

La fortune lui ménagea une retraite exempte de honte. Cérannus, dans la Macédoine, succomba devant les Gaulois, et on lui offrit l'espérance de conquérir encore une si belle couronne. La Sicile, en même temps, se fit offrir à lui, et implora son assistance contre les maux qu'elle éprouvait de la part des Carthaginois. Pyrrhus vola dans la Sicile; y paraître, y régner, y vaincre les Carthaginois, ce fut pour lui l'ouvrage d'un jour. Mais l'ambition de Pyrrhus lui présentait l'Afrique; il avait besoin de matelots et de flottes pour s'y rendre. Ami des Siciliens, il devint leur tyran; il punit comme trahison l'opposition que lui montrèrent sur ce point les chefs des villes qui

l'avaient appelé. La haine se souleva contre lui, et, sous prétexte de retourner au secours des Tarentins et des Samnites, il s'éloigna de la Sicile, de même qu'il l'avait envahie. Son dernier regret fut prophétique : « Quel beau champ d'exercice, dit-il, nous laissons aux Romains et aux Carthaginois ! »

La fortune de Pyrrhus ne fit plus que le trahir. Tite-Live en attribue la cause au pillage du temple de Proserpine, dont il s'était rendu coupable. Le consul Curius Dentatus eut la gloire de le vaincre, et après six ans de guerre, et la ruine totale de ses intérêts, il fut contraint de repasser en Epire.

Plutarque observe que ses défaites ne l'empêchèrent point de passer pour le premier des capitaines de son temps ; mais ce qu'il gagnait par les plus grands exploits, il le perdait par ses vaines espérances ; et le desir, dit Plutarque, de courir après ce qu'il n'avait pas, l'empêchait de conserver ce qu'il pouvait posséder.

Le besoin de pourvoir à l'entretien de ses troupes força Pyrrhus de se jeter sur la Macédoine : il la parcourut en vainqueur ; mais bientôt appelé par Cléonyme, de Sparte, il le suivit dans le Péloponèse, avec la secrète pensée de l'assujettir bientôt.

Cléonyme était descendu de la race royale de Sparte : la violence de son caractère fournit toutefois à Arcus le moyen de le faire exclure, et de régner paisiblement à sa place ; et, pour comble d'injures, le jeune Acrotatus, fils du roi Arcus, enleva à Cléonyme Chélidonide son épouse. La vengeance enflammait

le cœur de Cléonyme; il voulait qu'on hâtât toutes les opérations; trop de confiance dans ses forces, ou trop de prudence peut-être, empêcha Pyrrhus d'attaquer, dans la nuit même où il atteignit Sparte. Arcus se trouvait absent. Sparte était prise à l'improviste, et la première proposition agitée alors dans le conseil, fut de faire retirer les femmes. Archidamie l'apprit, et s'emparant d'un glaive, elle entra dans le sénat, et demanda, au nom de toutes, si l'on pensait qu'elles pussent vivre, après la ruine de leur patrie. Elles se chargèrent courageusement de concourir à sa défense; et travaillant de suite aux remparts que le temps qui restait permettait qu'on élevât, elles unirent le lendemain encore leurs efforts à ceux des guerriers. Les éléphans que les triomphes d'Alexandre avaient amenés en Grèce, et même en Italie, pour décider le destin des hommes, les éléphans ne purent pénétrer au travers des obstacles que le zèle et la vigilance leur offrirent de toutes parts: Acrotatus fit des prodiges, et Pyrrhus, qui portait constamment la victoire partout où il portait ses coups, fut entraîné de la bataille par son cheval blessé à mort. Les femmes de Sparte envièrent Chélidonide; les vieillards mêmes félicitèrent Acrotatus; le retour d'Arcus, l'arrivée des secours qu'Antigone Gonatas envoyait contre son ennemi, achevèrent la délivrance de Sparte, et une faction d'Argos, ayant alors appelé les armes de Pyrrhus, il se hâta de tout quitter pour se porter à cet appel.

Les exploits personnels du plus brave des guerriers marquèrent encore cette route funeste; mais l'oracle

avait dit que Pyrrhus trouverait sa fin là où se rencontreraient un loup et un taureau. Danaüs autrefois avait fait cette rencontre, et la ville d'Argos, d'après la tradition, gardait sur la place publique deux statues de bronze, qui représentaient ces deux animaux réunis. Pyrrhus les vit, et il en fut frappé; jugeant d'ailleurs que sa situation exigeait qu'il sortît de la ville, il essaya de faire retraite: l'encombrement des rues, la rendit impossible. Pyrrhus, dans la mêlée, combattit en héros; mais la mère d'un jeune Argien, apercevant, du haut d'un toit, le roi d'Epire prêt à frapper son fils, elle jeta une tuile qui le renversa mort.

Tel fut le sort du plus intrépide soldat et du plus habile capitaine; son fils Hélénus, accueilli par le roi Antigone lui-même, régna quelque temps en Epire, et ce royaume, dont le nom de Pyrrhus avait fait deux fois la splendeur, se perdit bientôt comme les autres dans l'immensité de la grandeur romaine.

La mort de Pyrrhus arriva deux cent soixante-douze ans avant l'ère chrétienne. Antigone Gonatas lui survécut vingt ans, et eut pour successeur son fils Démétrius. Après Démétrius, Antigone Doson, tuteur du jeune Philippe, son fils, régna pendant plusieurs années sur la Macédoine et la Grèce.

La Grèce avait entièrement changé de face. Athènes, après un enchaînement d'agitations et de revers, avait pris le parti de demeurer en paix avec les héros éphémères de tant de luttes et de triomphes. Thèbes, ruinée de fond en comble, n'avait plus d'elle-même que la

maison de Pindare et le nom d'Epaminondas; mais Corinthe, mais Sparte, placées dans le Péloponèse, étaient forcées d'en suivre entièrement la fortune. Les masses commençaient dès-lors à faire la mesure des puissances; les villes étoliennes, en se confédérant, acquirent quelques momens d'une véritable importance; et la ligue achéenne, malgré ses divisions, eut durant un siècle environ, la gloire de représenter la Grèce.

La ligue achéenne, long-temps presque inconnue, avait été de temps immémorial, composée de douze petites villes, et elle demeura unie de cette sorte jusqu'au temps des guerres d'Alexandre. Dispersée pendant les désordres qui furent la suite de sa mort, elle ne tarda pas à resserrer ses nœuds, et cette seconde époque fut celle de sa gloire. Polybe toutefois raconte que, même avant ce temps, la haute sagesse des Achéens avait pacifié la grande Grèce. « Les colléges des pythagoriciens, dit-il, avaient été réduits en cendres : cette violence causa de grands mouvemens parmi les peuples, et cela ne pouvait arriver autrement, après un incendie, où avaient dû périr les principaux de chaque ville. On ne voyait dans les villes grecques répandues dans cette contrée, que meurtres, que séditions, et que troubles de toute espèce. Alors, quoique l'on envoyât des députés de presque toutes les parties de la Grèce, pour rétablir la paix; il n'y eut que les Achéens à la foi desquels on voulut bien s'abandonner, et ce ne fut pas seulement en cette occasion, que le gouvernement des Achéens fut goûté

dans la grande Grèce; quelque temps après, on l'y adopta d'un consentement unanime. Les Crotoniates, les Sybarites, commencèrent, de concert, par élever un temple à Jupiter Honorius, et ils bâtirent un édifice public pour y tenir les assemblées, et y faire les délibérations; ils convinrent de se conformer aux réglemens des Achéens, et ils n'y renoncèrent enfin que quand la tyrannie de Denys, de Syracuse, et la puissance des Barbares voisins les y eurent tout à fait obligés. »

Les lois de l'association achéenne étaient simples; aucune ville ne devait recevoir d'ambassadeurs, sans qu'ils portassent des instructions écrites; aucune ne devait envoyer d'ambassade particulière, ni recevoir les présens d'aucun roi; le conseil général ne devait durer que trois jours, et aucune ville ne devait être admise dans la ligue, sans le consentement unanime des autres villes confédérées.

Ce fut vers le milieu de ce siècle à peu près, que le célèbre Aratus y réunit Sycione, sa patrie; et, dans l'espace de vingt-cinq ans, Corinthe, dont les rois de Macédoine avait fait une citadelle, depuis que Démétrius Poliorcète avait trouvé moyen de s'en rendre maître, Mégalopolis, Hermione, Argos et Phalœsie, y furent comprises par ses soins. Il étoit réservé à ceux de Philopemen d'y réunir la ville de Sparte, après qu'il aurait prononcé l'anéantissement absolu des institutions de Lycurgue; mais quoique ces institutions ne subsistassent déjà plus, et que Sparte eût même des tyrans, on ne voit pas sans regret porter

le dernier coup à cette nourrice des guerriers, dont la décrépitude inspirait le respect.

Les ambitions particulières ajoutaient aux calamités de la Grèce, épuisée d'anarchie; et, dans cette affreuse confusion, il n'y avait presque aucune ville qui n'eût cédé aux efforts d'un tyran; mais, dès que la ligue des Achéens eut présenté un centre de force, et eut donné un point d'appui à la liberté gémissante, les tyrans s'éclipsèrent bien vite, et souvent par composition.

Les assemblées de la ligue se tenaient chaque année; le capitaine général se nommait tous les ans, et Aratus fut élu dix-sept fois dans l'espace de trente-quatre années.

Le père de ce grand homme était un magistrat qui fut assassiné dans Sycione, sa patrie, par les démagogues furieux qui s'en rendirent les tyrans. Aratus, âgé de sept ans, échappa alors par miracle. Réfugié à Argos, il y fut élevé; et, s'étant livré de bonne heure aux exercices du gymnase, il fut couronné comme athlète.

Les bannis de Sycione jetèrent les yeux sur lui; il essaya de remplir leur attente, et il chercha des secours étrangers; mais, abusé long-temps par de vaines promesses, il ne s'en fia plus qu'à ses propres amis. Ils s'emparèrent de Sycione par surprise, il n'en coûta pas un seul homme; et la fortune prit le soin, dit Plutarque, de conserver cette action pure et nette du sang des citoyens et des ennemis. Le récit de Plutarque a, dans tous ses détails, l'intérêt d'une aven-

ture qu'on eût composée à plaisir. La faiblesse des moyens, la petitesse d'un état, laissent au héros, en de certains momens, la puissance d'un demi-dieu.

Aratus rappela les bannis. Leur nombre était de quatre-vingts; ils voulurent reprendre leurs biens, et cette prétention causa un trouble extrême. Aratus alla en Egypte, et les magnifiques présens du roi Ptolémée Philadelphe, mirent le bienfaiteur de Sycione en état de dédommager et les bannis trop exigeans, et ceux qui avaient pris leurs places.

Il réunit bientôt Sycione à la ligue des Achéens. La surprise de Corinthe et sa réunion à la ligue furent aussi le prix de son audace. Il réussit avec le même bonheur dans ses tentatives sur Argos, et il voulut enlacer Sparte. Cléomène, roi de Sparte, prétendit s'y opposer, et trop jaloux de le contraindre, on vit ce même Aratus, dont l'affranchissement de Corinthe avait surtout honoré la carrière, en restituer la citadelle à Antigone, roi de Macédoine, pour décider cet ennemi de la ligue à le seconder de ses armes, et à combattre Cléomène. Une action si passionnée ternit, aux regards mêmes de ses contemporains, toute la gloire du général. Cléomène fut vaincu à la bataille de Sélasie, et fut forcé de fuir en Egypte. Antigone pénétra dans Sparte; et ce fut au profit des rois de Macédoine que le Péloponèse fut ainsi déchiré.

Diverses convulsions préparaient depuis long-temps les destins de Lacédémone. Vingt-six ans environ avant cet événement, deux cent quarante-huit ans avant l'ère chrétienne, Agis avait commencé d'y régner.

Il ne se trouvait plus alors en Laconie que sept cents Spartiates naturels, environ, et cent d'entre eux seulement gardaient leurs héritages. Un Ephore, mécontent d'un fils trop peu soumis, avait obtenu le changement des institutions de Lycurgue relatives à l'hérédité; et le vain prétexte de donner l'intérêt pour base à la morale, avait ruiné, avait anéanti les familles elles-mêmes et leur moralité. Le jeune Agis se sentit enflammé d'une noble ambition de gloire; frappé de la faiblesse de son état dégénéré, il crut qu'il serait beau de repeupler sa ville, et il sonda les dispositions des jeunes gens, avec le secours desquels il songeait à rappeler l'ancienne discipline et les lois. Il les trouva prêts à y concourir; car s'il n'est point de nouveauté qui ne plaise à la jeunesse, des idées exaltées de vertu ont sur-tout le droit de la séduire. Chez elle, toutes les facultés pleines de vie cèdent facilement aux impulsions d'une ame ardente et généreuse. La maturité de l'âge ramène à la vertu par les chemins détournés d'une pénible expérience; mais le premier élan d'une ame neuve la porte vers ce qui est bien, et le dévouement et l'amour sont essentiellement son partage.

Les femmes de Sparte se trouvaient alors en possession de la plus grande partie de ces richesses sans mesure, auxquelles le nouvel ordre de choses devait prescrire de renoncer. Les femmes, à Sparte, avaient constamment exercé une influence assez heureuse; c'était entre leurs mains que le premier législateur avait eu l'inspiration de placer le dépôt de

l'honneur ; mais les expéditions lointaines avaient rompu tout équilibre. Les institutions de Sparte avaient été brisées, et l'habitude où elles étaient d'une extrême considération avait sans doute forcé les femmes de s'attacher aux seuls moyens qui pouvaient alors la donner. Elles avaient, pour la plupart, pris le goût effréné des richesses, et, dans le moment où le roi Agis préparait la révolution, elles excitèrent l'intervention du deuxième roi Léonidas; mais, indépendamment des efforts qu'elles osèrent faire, la haine générale des vieillards et la jalousie de son rival précipitèrent la perte et les malheurs d'Agis.

Agésilas, oncle d'Agis, et d'autres comme lui, accablés par les dettes, ne voulaient du nouveau système que leur complète abolition ; ils entraînèrent Agis dans une fausse mesure, et tous ceux que l'intérêt lui avait jusque là donnés pour partisans ne tardèrent pas à s'éloigner. Agis, conduit par de perfides conseils, fit décider l'abolition des dettes, et différa le partage des terres. Il partit pour combattre avec toute la jeunesse; car les petits états sont rarement en paix. Le peuple, excité sourdement, ne vit plus, dans son zèle, que de la témérité. On l'accusa de trahison; Léonidas fut rappelé, et Agis ayant un moment quitté le temple de Minerve, où il avait trouvé un asile, on se saisit de sa personne, et on l'étrangla en prison, avec sa mère et son aïeule.

Léonidas voulut que son fils Cléomène épousât la belle Agyatis, veuve du malheureux Agis. Cléomène était dans l'enfance, il s'attacha toutefois à cette ver-

tueuse princesse ; il mit tout son plaisir à l'entendre parler du généreux Agis et de ses nobles projets. Sa propre mère s'unit à son épouse pour affermir en lui le goût de la tempérance et de l'antique simplicité. Il étudia la philosophie stoïcienne sous les lois de Sphérus, disciple de Zénon ; il se pénétra de ses principes qui roidissent à l'excès les ames fortes d'elles-mêmes. La puissance des Ephores indigna sa fierté ; il voulut régner seul, et il les fit périr.

Cléomène se hâta de partager les terres ; il rétablit les repas publics et l'éducation primitive, et, pour ne point changer entièrement les usages, pendant qu'il rétablissait d'anciennes lois, il s'associa son jeune frère, et en fit le second roi de Sparte.

Aratus ne put supporter l'ascendant que Sparte allait prendre, et l'empire qu'allait s'arroger un chef couvert d'une cape grossière, soutenue par des mœurs trop rigides. L'armée de Cléomène, en campagne, était en ce temps la seule qui ne fût point suivie d'une troupe de musiciennes, de baladins, d'artisans de plaisirs ; et celui qui avait combattu pour la liberté de la Grèce, appela contre elle Antigone Dolon. Il remit à ce roi la citadelle de Corinthe, il lui offrit des sacrifices ; il lui dédia des fêtes. L'ennemi des tyrans épuisa l'adulation envers celui dont la passion invoquait ardemment le secours. Cléomène lutta long-temps ; il eut recours au roi d'Egypte ; il fut contraint de lui donner en otage sa vieille mère et ses enfans. Mais, après des prodiges d'une valeur inouïe, Cléomène, imprudent un seul jour dans sa vie, et trahi dans sa propre armée,

céda, à Sélasie, une sanglante victoire à un prince dont la maladie et la faim allaient réduire les troupes, et qui mourut bientôt après.

Cléomène, au désespoir, ne rentra chez lui qu'un moment; il refusa toutes les consolations, et tout armé, sa tête appuyée sur sa main, il se reposa debout et en silence près d'une colonne. Il partit de là pour se rendre en Egypte; il y fut accueilli d'une façon distinguée. Mais Ptolémée Evergète étant mort, Cléomène, incapable d'aucune condescendance, fut redouté à la cour d'un prince méprisable. Car, dit Plutarque, il semble à ceux qui n'ont point de sens, que le parti le plus sûr est toujours de tout craindre, et de se défier de tout.

Réduit graduellement à la captivité, Cléomène prit le parti d'une révolte ouverte; il tenta de soulever le peuple, en criant dans les rues le mot de liberté. On ne l'entendit point, on n'y répondit point, et Cléomène, avec ses compagnons, s'ôtèrent mutuellement la vie. Ptolémée fit périr sa mère et ses enfans, ainsi que les femmes qui les avaient suivis. Aucune ne démentit ni Sparte ni sa gloire. Le corps de Cléomène fut mis sur une croix, mais le jour même un serpent s'y roula, et le peuple en fut ému comme d'un vrai prodige. Mais des physiciens, dit Plutarque, lui apprirent que le serpent s'engendre de l'homme mort, comme les abeilles des bœufs, et les escargots des ânes. Et Plutarque, mieux informé des secrets du cœur humain que de ceux de la nature, prêtait lui-même une confiance implicite à des transformations de ce genre.

Les violences de Cléomène contre la personne des Ephores ont fait compter ce prince au nombre des tyrans, plutôt que des rois de Sparte; et il parut, par ce funeste exemple, avoir autorisé les excès de tous ceux qui exercèrent le pouvoir après lui. Jamais les sages n'ont regardé comme utile que ce que la justice avoue.

Sparte, après le départ de son roi, laissa entrer Antigone dans ses murs; mais il en sortit aussitôt, et elle parut garder toute son indépendance. Agésipolis fut fait roi, et après trois années, pendant le cours desquelles on avait attendu vainement Cléomène, on donna pour collègue au descendant d'Hercule un Spartiate choisi dans une autre famille. Machanidas, après leur règne, usurpa seul l'autorité; vaincu et tué par Philopemen, il eut pour successeur Nabis, dont la chûte n'arriva que dans le siècle suivant.

Le jeune Philippe, successeur d'Antigone, porta, au milieu des troubles de la Grèce, une immense ambition, quelques talens et de grands vices. Les désordres furent à leur comble pendant les vingt dernières années de ce siècle. Les Etoliens osèrent saccager l'ancien temple de Dia et celui de Dodone. Les Macédoniens, à leur tour, brûlèrent et renversèrent avec indignité le temple de la ville de Thermes, ville principale des Etoliens; Aratus et son fils furent victimes d'un poison que Philippe leur fit donner. Les différens de Carthage et de Rome tenaient d'ailleurs en suspens toute la Grèce; mais, après le combat de Trasimène, Philippe chercha l'alliance et d'Annibal et de Carthage; il tenta même

pour eux, et sans succès, une incursion navale dans la mer d'Italie. Cette dangereuse déclaration attira, peu de temps après, les armes de Rome dans la Grèce ; ce fut d'abord au nom des Etoliens : Rome, leur alliée, ne se présentait en ce moment que comme arbitre ; et Persée, fils de Philippe, quelques années après, vint décorer le triomphe de Paul Emile.

Bysance cependant, à l'époque où nous sommes, Pergame, Rhodes, Chio, d'autres villes encore, avaient acquis, par leur marine, une réelle prépondérance dans les destinées de la Grèce. Un homme l'illustrait encore. Philopemen, appelé le dernier des Grecs, s'était acquis de la gloire à la bataille de Sélasie. Plus d'une fois, dans les combats, il s'était fait suivre sans ordre ; et comme Plutarque nous le dit, par ce décret de la nature, qui veut que l'on obéisse à celui qui est le plus digne de commander.

Devenu chef des Achéens, il recréa toute leur armée ; il sut promptement lui inspirer ses sentimens et son courage ; et quand, après cette bataille de Mantinée, où le tyran Machanidas avait péri de sa main, il parut aux jeux néméens ; les spectateurs charmés lui appliquèrent d'un applaudissement unanime ces vers de Timothée, que chantait le musicien Pilade : « C'est lui qui couronne nos têtes des fleurons de la liberté. » Tous les Grecs, dit Plutarque, rappelant leur ancienne gloire par leur fierté, se croyaient déjà parvenus au degré le plus haut de magnanimité, par la confiance qui animait en ce moment tous les courages.

Tant de mérite et d'efforts devaient se terminer à l'asservissement. C'était contre elle-même, et dans toutes ses parties, que la Grèce s'agitait d'une façon cruelle, et alors une puissance unique et formidable, qui s'étendait chaque jour de proche en proche, présentait son intervention, et aussitôt donnait la loi. Les relations s'agrandissaient, il leur fallait un centre unique : la solide sagesse, les vertus graves de Rome, tournèrent vers elle tous les regards ; les faibles se mirent à l'implorer, et le protecteur des opprimés devient aisément le maître des oppresseurs.

Les Grecs de la Sicile, qui, durant tant de siècles, avaient écarté ou rejeté le joug menaçant de Carthage, subirent, dans celui ci, l'inévitable joug de Rome. Agathocle, fils d'un potier, dans les dernières années du siècle précédent, s'était fait revêtir lui seul du gouvernement de Syracuse. Devenu fameux par de brillans exploits, et chargé de lever des soldats pour les opposer à Carthage, il en avait fait près de lui autant de satellites cruels, et il sacrifiait ses ennemis. Vingt ans à peine s'étaient passés depuis la mort de Timoléon. Les exemples se multiplient pour nous prouver que les changemens politiques ne doivent jamais s'acheter par le sang. Il n'est pas d'institution précaire qui ne dure moins qu'une vie; et quand elle paraît subsister, c'est que le mouvement insensible des choses la modifie et la renouvelle.

Agathocle fit à la fois une guerre terrible à Carthage et aux villes dont il fut maître. Voyant enfin Syracuse assiégée, il conçut le hardi projet de sortir,

et de fondre sur l'Afrique ; et, descendu sur cette plage, il y fit brûler ses vaisseaux.

Ses premiers pas furent des triomphes. Carthage troublée recourut à des superstitions odieuses et criminelles ; les plus distingués citoyens se reprochèrent d'avoir trompé Saturne en lui dérobant leurs enfans, ils en firent immoler deux cents.

La nouvelle des victoires d'Agathocle en Afrique fit lever le siége de Syracuse ; mais le vainqueur craignit bientôt les chefs que la Sicile, délivrée par ses soins, pourrait se donner en son absence ; il laissa son armée aux mains de ses enfans, et recourut à Syracuse. De nouveaux avantages le rappelèrent en Afrique ; mais la fortune avait changé : des soulèvemens, des trahisons, détruisirent ses espérances ; il fut saisi et enchaîné, ses fils périrent. Il se sauva lui seul ; et, de retour en Sicile, prenant audacieusement le nom de roi de Syracuse, il y fut maître toute sa vie.

Agathocle la prolongea jusqu'à l'an 290 avant l'ère chrétienne environ ; un jeune esclave lui donna du poison. Il déclara, avant de mourir, qu'il eût rendu la liberté à Syracuse, sa patrie ; mais le peuple qui la recouvrait mit ses biens à l'encan et brisa ses statues.

Un extrême bonheur, une hardiesse sans mesure, de prodigieux succès militaires, ne constituent pas seuls ce qui fait le grand homme : le potier devenu roi, le guerrier qui le premier fit trembler Carthage dans ses murs, a laissé le nom d'un brigand. Il fut cruel, ce fut assez ; et les atrocités que Diodore lui reproche ont dégradé son caractère.

Syracuse, après Agathocle, parut jouir encore une fois de cette liberté dont elle avait toujours si chèrement payé l'apparence passagère. La puissance des Carthaginois, avec lesquels les villes grecques de Sicile n'eurent jamais que de simples trèves, obligea Syracuse et les autres cités d'appeler Pyrrhus à leur secours; et ce prince qui, selon Plutarque, ruina toujours ses affaires sans servir ceux qu'il secourut, ébranla néanmoins, par ses rapides triomphes, la puissance carthaginoise dans la Sicile.

Hiéron, un descendant du chef de ce même nom, qui avait autrefois gouverné Syracuse, avait eu l'art de se faire distinguer sur les pas rapides de Pyrrhus; il fut élu pour chef, tout d'une voix, par les soldats que soudoyait Syracuse. Maître de l'autorité d'une manière si peu légale, il vint à redouter ceux qui l'en avaient investi par caprice; il les livra sans défense à l'ennemi, et cette action détestable fut, au rapport des historiens, le prélude d'un règne de plus d'un demi-siècle, marqué par l'exercice des plus excellentes vertus.

Hiéron commença à gouverner sa ville vers l'an 275 avant l'ère chrétienne. Il s'appliqua à faire fleurir l'agriculture dans la Sicile, et à diriger les citoyens vers les utiles travaux qu'une récolte paie au centuple. La position de la Sicile rendait pour elle le commerce des grains aussi facile qu'avantageux. Les lois, les réglemens que fit alors Hiéron furent rédigés avec une sagesse admirable; les Romains en maintinrent toute l'autorité après l'époque de leur conquête. Hiéron ne craignit point de réclamer au besoin l'assentiment de

ses sujets citoyens, et la forme des délibérations se conserva sous ses auspices.

Fidèle à l'alliance des Romains, Hiéron ne se démentit jamais; et même après le désastre de Thrasimène, il envoya à Rome des blés, quelques soldats, et une Victoire d'or qu'on plaça dans le Capitole. Il survécut fort peu à ce trait généreux, qui fût devenu celui d'une politique profonde. L'ascendant d'Annibal et des Carthaginois se faisait puissamment sentir dans Syracuse, et Hiéronyme, son petit-fils, à peine au sortir de l'enfance, fut entraîné dans leur parti.

Ce jeune Hiéronyme fut tué peu de mois après son avènement. On l'accusa d'une odieuse tyrannie, et sa mort entraîna la perte de la famille entière de Hiéron. La faction de Rome et celle de Carthage déchirèrent dès-lors cette ville malheureuse; et l'an deux cent quatorze avant l'ère chrétienne, Marcellus en forma le siége.

On sait avec quel étonnant succès Archimède, par son génie, écrasa les machines, et retarda les efforts des Romains. La trahison détruisit tout l'effet des prodiges qu'il avait tentés; et Marcellus, en plaignant son destin, se crut forcé de livrer Syracuse au pillage. Archimède, abymé dans ses combinaisons, ignorait les calamités qui se répandaient autour de lui. Un soldat vint le chercher au nom de Marcellus, et, prenant ses délais pour de la résistance, il le tua au même instant.

Syracuse fut enlevée après deux ans de siége. La

Grèce, à son déclin, ne put la secourir. La Sicile toute entière fut bientôt une province. Mais les arts de la Grèce pénétrèrent dans Rome, et leur inimitable empreinte fit alors le sceau de sa gloire.

CHAPITRE II.

De la Philosophie parmi les Grecs, depuis le troisième siècle jusqu'au deuxième siècle avant l'ère chrétienne.

Le tableau seul des écrivains qui ont acquis quelque réputation dans le siècle qui nous occupe, indiquerait le changement des destinées du monde.

C'est à Alexandrie, ce n'est plus dans la Grèce, qu'il faut chercher la Grèce même. La Grèce, déchirée de toutes parts, n'a plus que des écoles philosophiques dont l'éclat s'éteint chaque jour. On n'y compte plus d'orateurs, car la force y décide tout; les confédérations y changent chaque jour; la nature des intérêts et le grand corps de la puissance romaine commencent à intercepter de toutes parts les rayons affaiblis d'une lumière qui devait bientôt disparaître. Mais Alexandrie devint le centre et l'asile de toutes les sciences; ce n'est même plus que dans la nouvelle Grèce qu'il faut maintenant chercher des poètes; Callimaque et Apollonius font retentir Alexandrie des vers qu'ils composent à l'envi. Théocrite, le berger de Sicile, Bion et Moschus, ses élèves, viennent implorer sur les rives du Nil, et les suffrages et les présens des Ptolémées qui y tiennent

leur cour; mais des palmiers aux bords d'un aride désert ne pouvaient long-temps suppléer les bocages et les fontaines qu'habite l'heureuse inspiration. Les Muses dépaysées portèrent leurs faveurs aux conquérans du monde; et dès la fin de cette période, Ennius, Nœvius et Plaute, leur rendirent dans Rome un culte auquel elles parurent sourire.

Ce siècle ne compte pas un artiste dont le nom soit parvenu jusqu'à nos jours; mais plusieurs peintres ou sculpteurs, déjà célèbres au siècle précédent, continuèrent d'honorer celui-ci. Le goût des arts pourtant, celui de leurs chefs-d'œuvres, devint universel sur la surface du monde. Aratus achetait les secours du monarque d'Alexandrie, au prix des tableaux et des livres dont ce prince ornait son muséum superbe. Marcellus apportait dans Rome les peintures et les statues de l'opulente Syracuse. Mais quand le goût n'a plus de centre fixe, les artistes, réduits au seul caprice de ceux qui les emploient, ne sont bientôt plus, quoique habiles, que de véritables ouvriers. Les talens se multiplient, mais le génie s'endort; car il faut un puissant motif à l'ébranlement qu'il doit donner.

Ce fut sur-tout pour les savans qu'Alexandrie devint une patrie. Euclide, Eratosthène, Apollonius de Pamphilie, Ctésibius, Dolithée, Conon de Samos, qui, les premiers, illustrèrent son académie, nous ont laissé quelques ouvrages qui sont encore la lumière des sciences. Archimède, ce grand homme qui, de la puissance de son génie, combattit seul la puissance des Romains, Archimède entretint des relations suivies avec le nou-

veau sanctuaire des plus abstraites vérités, et la plupart de ses ouvrages furent dédiés à Dolsithée.

Le muséum d'Alexandrie et sa fameuse bibliothèque dûrent leur création aux inclinations libérales de Ptolémée Soter, et aux connaissances philosophiques de Démétrius de Phalère, qui s'était réfugié près de lui. Démétrius promit au nouveau roi qu'il trouverait, en étudiant des livres, des conseils qu'aucun ami n'oserait désormais lui donner. Le desir de réunir un grand nombre d'ouvrages devint en Ptolémée une réelle passion. Ses successeurs suivirent son plan, et la bibliothèque d'Alexandrie monta à plus de cinquante-quatre mille volumes. Quelques auteurs ont porté ce nombre beaucoup plus haut; et les Ptolémées en effet l'augmentèrent au point qu'il fallut faire un second dépôt. On le plaça au Sérapion, temple de Sérapis, que Philadelphe avait bâti avec magnificence. Les rois d'Egypte, autant qu'ils le pouvaient, faisaient saisir tous les ouvrages que l'on apportait en Egypte; on les copiait au muséum, et c'était seulement les copies qu'on rendait aux propriétaires. Les rois d'Egypte achetèrent, des villes, leurs trésors les plus précieux. Les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, furent livrées, par les Athéniens, pour un convoi de blés considérable et nécessaire.

D'autres princes, dans le même temps, de simples particuliers amis des lettres et des sciences, formèrent des bibliothèques. Nous avons vu comment le dépositaire des écrits d'Aristote, craignant qu'on ne les lui dérobât, faillit en priver la postérité, en les cachant

au sein de la terre. La bibliothèque de Pergame fut quelque temps rivale de celle d'Alexandrie; et les soins que les rois de Pergame donnèrent à sa conservation, firent inventer le parchemin, ou le firent perfectionner; car l'usage d'écrire sur des peaux avait déjà été connu dans l'Orient. Les volumes des anciens ne ressemblaient point aux nôtres. Le papyrus leur servait quelquefois; les tablettes aussi leur étaient d'un usage que l'on a cru assez fréquent; mais, quelle que fût enfin la matière de leurs manuscrits, on ne peut douter que le mécanisme de l'écriture ne dût être pour eux moins simple que pour nous, et cette considération pourrait presque seule expliquer l'extrême lenteur avec laquelle les communications se sont étendues entre les hommes.

La belle bibliothèque d'Alexandrie, placée dans le quartier appelé Bruchion, tenait au fameux muséum. Elle devint la proie des flammes dans l'entreprise téméraire, mais brillante, de César sur Alexandrie. Celle du Sérapion fut au moins conservée, et Cléopâtre l'augmenta de deux cent mille volumes qu'Antoine avait enlevés à la ville de Pergame. C'est cette importante collection qui fut détruite au septième siècle par l'ignorance fanatique d'Omar et de ses Sarrasins vainqueurs.

Le muséum ne fut point dévasté dans l'incendie qui consuma la bibliothèque de Bruchion. C'était une véritable académie ou, si l'on veut, une sorte de communauté dans laquelle plusieurs savans pouvaient réunir leurs travaux. Les rois leur entretenaient une table

commune, et les Romains conservèrent ce bienfait. Ce muséum avait d'immenses portiques pour servir aux promenades et aux méditations des philosophes qui l'habitaient. Les cloîtres de nos anciennes maisons religieuses ont été sans doute un vestige des usages et des mœurs de toute l'antiquité. Converser, parmi les anciens, c'était étudier et s'instruire.

Le président de cette savante société était toujours au choix du roi. Démétrius, de Phalère, fut le premier; Callimaque et Eratosthène occupèrent successivement sa place; et ce fut au muséum que la version des Septante, c'est-à-dire la traduction en grec des livres hébreux, fut achevée par soixante-douze vieillards des douze tribus d'Israël, que Ptolémée Philadelphe avait solennellement invités.

L'asile qu'ouvrait Alexandrie et aux lettres et aux sciences doit mériter une gloire immortelle à la famille qui s'honora de le protéger dans tous les temps. Les éternelles vérités qu'offrent les mathématiques à l'esprit, le préservèrent alors du danger des subtilités auxquelles d'oiseuses discussions philosophiques l'auraient livré peut-être sans retour dans la Grèce désorganisée. Il est des temps où le défaut d'équilibre dans les divers gouvernemens, et un bouleversement universel et journalier, ébranlent tellement toutes les notions, que même les facultés individuelles en paraissent énervées. Les hommes, désabusés trop tôt de toute chimère ou de tout espoir de considération, ne donnent à ce qui les occupe qu'une partie de leurs moyens. Un entêtement factice pour quelques opinions, leur

tient lieu de passions ardentes. S'ils étudient, c'est pour user le temps; leur ame se fatigue et ne s'exerce pas. Ce n'est jamais sans une mélancolie secrète que l'on traîne sans projets une existence sans but fixe; et cette mélancolie se sépare rarement d'un vague sentiment de malveillance, qui appauvrit tous les talens en même temps qu'il dessèche le cœur.

Au milieu des calamités qui désolaient le monde connu, et jusqu'au moment salutaire où la puissance romaine put rendre aux sociétés dissoutes la sécurité d'un appui, Alexandrie offrit aux hommes éclairés la paix de ses murailles, la protection de ses rois et le souvenir de la haute sagesse de l'Egypte. Opulente par son commerce, à l'abri du fracas des armes, Alexandrie, pour un moment du moins, donna retraite aux Muses incertaines. Le repos du muséum permit à des philosophes nouveaux de ne porter leurs combinaisons que sur des vérités abstraites et des rapports intellectuels. Ils ouvrirent à l'esprit humain une route sans écueils, et au-dessus des sentiers obscurs où chaque jour les talens se perdaient sans espoir. Alexandrie demeura, même sous les Romains, et pendant plusieurs siècles, le siége des sciences exactes; car les Romains, qui surent les admirer, n'y excellèrent en aucun temps. L'éloquence, la poésie, et tous les dons heureux qui exercent sur les hommes une heureuse influence, furent bien plus tôt saisis par les vainqueurs du monde. Ils étudièrent de la philosophie tout ce qui facilite l'étude du cœur humain; mais les arts d'agrément, mais les sciences exactes, n'obtinrent d'eux que

l'admiration; et la protection dont ils les firent jouir fut celle qu'exigeait l'orgueil de la victoire.

Nous avons vu, dans le siècle dernier, comment s'étaient formés et l'académie de Platon et le lycée d'Aristote; nous nous sommes promis de considérer dans celui-ci et l'élévation du portique et la distribution des jardins d'Epicure; nous devons aussi chercher à découvrir comment les disciples nombreux de tant d'hommes qui furent célèbres, méritèrent moins successivement de le devenir à leur tour, et réduisirent, par degrés, la philosophie des écoles à de vaines argumentations.

Zénon, de Citium en Chypre, naquit vers le milieu du siècle qui précéda celui auquel maintenant se fixe notre attention; mais il vécut quatre-vingt-huit années, et c'est dans la période où il fut le plus célèbre qu'il m'a paru convenable de le placer.

Les habitans de Citium étaient d'origine phénicienne, quoique la ville fût de fondation grecque. Le commerce entraîna Zénon sur un navire; un naufrage le jeta dans Athènes, et l'on assure que, pendant toute sa vie, il bénit cet heureux naufrage.

On dit qu'ayant consulté un oracle sur les moyens de devenir sage, il en reçut pour toute réponse, qu'il fallait prendre la couleur des morts. Il se livra, sur cette parole, à l'étude des ouvrages anciens; et, desirant bientôt écouter les leçons d'un maître digne de les lui retracer, on lui montra le cynique Cratès.

La première épreuve que lui fit subir le bizarre professeur de sagesse, donnera l'idée des mœurs de

ce temps, c'est-à-dire de l'étonnante liberté dont jouissaient les habitans d'Athènes en toute action qui n'était pas du ressort immédiat des lois. Cratès voulut que son disciple fût au-dessus de tout frivole respect humain; il le chargea d'un vase plein de lentilles, et lui fit traverser une rue qu'habitaient de préférence toutes les femmes publiques : Zénon cachait soigneusement son fardeau; Cratès s'en aperçut, et, brisant le vase de son bâton, il exposa Zénon à tous les déplaisirs auxquels il avait essayé inutilement de se soustraire.

Stilpon, Xénocrate, Polémon, prêtèrent tour-à-tour leurs lumières à Zénon, et à la fin il professa lui-même. Il s'établit sous le portique que Polygnate avait peint autrefois, et qui était auparavant le point de réunion de quelques poètes.

Zénon obtint les hommages sincères du roi de Macédoine, Antigone Gonatas; les Athéniens, prodiguèrent envers lui les témoignages de leur estime; ils disputèrent à ceux de Citium l'honneur de lui élever une statue, et ils lui décernèrent une couronne d'or et un tombeau.

Ce philosophe se distingua par la sobriété de sa vie, il composa plusieurs ouvrages, et il laissa plusieurs disciples.

Les Livres de Zénon, selon Diogène Laërce, traitaient de la république, de la nature, de la nature de l'homme, des passions ou des vices, du devoir, des lois, de la science des Grecs, de la poésie, d'Homère,

et des différentes parties de la dialectique et de la logique.

C'est à lui qu'on a attribué l'introduction du mot sublime *devoir,* et on lui attribue aussi la définition d'un ami ; c'est un autre soi-même.

Diogène Laërce a réuni avec la Vie de Zénon, les opinions qui constituaient en général le système des stoïciens ; les disciples de Zénon y apportèrent chacun des modifications, mais le corps de leur doctrine fut constamment le même.

La physique, la dialectique, la logique, à ce temps, paraissaient presque autant du ressort de la philosophie que l'était la pure morale, et on les vit depuis en usurper la place dans les écoles qui prenaient le titre de philosophiques. Ce sont pourtant les principes moraux des stoïciens qui, plus que leurs spéculations sur les astres, ou leurs distinctions sur les parties du raisonnement, ont fait l'honneur de leur philosophie.

Les stoïciens ont prétendu que le premier instinct de tous les êtres animés était leur conservation et non le plaisir qui n'en est que l'accessoire, et ils reconnaissaient cet instinct jusque dans les plantes elles-mêmes. La fin de l'homme, disait Zénon, est de vivre selon la nature, c'est-à-dire, suivant la vertu, puisque la nature nous y porte toujours. En effet, ajoutait Chrysippe, vivre selon la nature, c'est vivre selon les moyens que la nature nous fournit pour vivre selon la vertu : c'est se conformer à sa propre nature, et à celle du tout, entre lesquelles il existe une relation

nécessaire; c'est donc ne rien faire de ce qui est défendu par la loi commune au tout et au particulier. Cette loi est une vertu répandue dans le tout; et Dieu qui gouverne le tout, s'y laisse lui-même conduire; ainsi, selon les stoïciens et l'interprétation de Diogène Laërce, ne rien faire de contraire à cette harmonie du tout, qui se rencontre selon la volonté de Dieu, c'est le bonheur de la vie de l'homme.

La vertu est une inclination qui s'accorde avec l'harmonie du tout: elle est vertu d'elle-même, sans l'influence de la crainte ou de l'espérance; et il n'y a personne qui ne porte en soi son bonheur, qui est donné à nos ames, pour l'accord de l'univers.

On ne peut donner le nom de biens à des choses dont on peut ou bien ou mal user, comme sont les richesses. On doit appeler devoir, tout ce que la raison commande, comme d'honorer ses parens, de combattre pour sa patrie, de faire des amis et de les servir.

Le sage, disaient les stoïciens, doit toujours être dans un même état et sans passions; car les stoïciens regardaient le soulèvement des passions comme l'effet des fausses opinions. Le sage devait être sans vanité, comme étant au-dessus de la gloire et de l'opprobre. Le sage devait se trouver au-dessus des voluptés, et ne point se mêler en toutes sortes d'affaires. Une sincérité parfaite devait même l'empêcher de tromper les regards par une fausse apparence de vertu. Le sage ne devait point se laisser aller à la douleur, parce que c'est une maladie de l'esprit, contraire à la raison. Le sage

devait avoir quelque chose de divin, puisqu'il portait en soi la divinité même; et les stoïciens pensaient que les sages seuls devaient exercer le sacerdoce.

Les stoïciens poussaient en général toute opinion à l'extrême; ils ne reconnaissaient aucune nuance entre les crimes et les fautes, et leur zèle pour la justice n'admettait aucune idée d'indulgence et de pardon. Telles étaient, telles furent en somme les opinions des stoïciens. Il est aisé de juger que la subtilité des Grecs y découvrit plus d'un sujet de contestations et de querelles; il fallut décider s'il était vrai que tous les crimes fussent égaux; si les vertus se tiennent nécessairement, de sorte qu'on n'en puisse posséder une seule, sans posséder toutes les autres; si on peut perdre les vertus que l'on a une fois possédées. Une foule de questions résultèrent des premières. Les Chrysippe, les Cléanthe et ceux qui les suivirent, ont fait de ces difficultés la matière de plus d'un livre.

La dialectique et la physique ont encore bien plus divisé les opinions des stoïciens.

Les philosophes néanmoins reconnaissaient en général un Dieu, qu'ils appelaient esprit, destin ou Jupiter, et qui pouvait encore recevoir d'autres noms. Dieu qui est éternel, avait tout créé au commencement qu'il était en lui-même, et en agissant par sa volonté sur une matière sans qualité, que sans doute ils regardaient comme éternelle avec lui. Ils disaient que Dieu, est le seul être qui ait une substance particulière, qui soit incorruptible, qui n'ait point été engendré, et qui ait fait un ouvrage si beau et des lois aussi belles.

Le monde leur paraissait régi par une souveraine providence, parce qu'il y avait un esprit qui pénétrait par toutes ses parties, comme notre ame pénètre en nos corps. Ils croyaient le monde susceptible d'altération et de corruption, parce que les choses dont il est composé sont susceptibles d'être comprises par les sens, et de se transformer de l'une dans l'autre. Il est facile de se figurer combien sur de telles matières il pouvait s'élever d'opinions : les uns doutaient si c'était le ciel ou le soleil, qui fût la principale partie du monde; d'autres niaient le vide et d'autres l'admettaient; d'autres encore considéraient le monde comme un animal, parce que ce qui est animé est plus excellent que ce qui ne l'est pas, et que le monde est excellent. Plusieurs pensaient que le soleil se nourrit des vapeurs toutes spirituelles de la mer, et la lune de celles des rivières, plus mélangées de l'air et des substances terrestres. Peut-être cependant qu'au milieu de leurs erreurs et de leurs divagations, soit en physique, soit en métaphysique; peut-être, dis-je, on pourrait retrouver des aperçus tout à fait lumineux dont ces sages n'auraient pas saisi toute la portée. L'intérêt qu'Aristote et Théophraste ensuite avaient répandu sur la simple observation des opérations de la nature, avait cédé trop tôt au desir de la juger, de la comprendre et de la deviner tout d'un coup, sur la seule comparaison de quelques effets apparens. Les stoïciens au reste avaient la confiance que les esprits d'un ordre supérieur ont de la compassion pour les hommes, et daignent les assister dans les actions de la vie; ils pen-

saient que les ames des sages deviennent des demi-dieux en se dégageant des corps.

Les opinions de Zénon n'étaient pas toutes nouvelles. Pythagore, Socrate, Platon, avaient proclamé celles qui leur servaient de base. Les conséquences qu'il en tira constituèrent, à proprement parler, les dogmes du sévère Zénon. Mais ce qui doit sur-tout distinguer les stoïciens, c'est qu'à compter de cette époque, leur secte fut la seule qui parut se rattacher essentiellement à la morale; elle eut, avec le temps, des partisans nombreux. Son austérité même satisfit les ames fortes, quand la corruption sembla tout envahir. L'on se plut à répéter, au milieu des délices, que le souverain bien ne se trouvait, pour le sage, que dans la plus sublime vertu, et que la douleur même ne pouvait être un mal.

Zénon composa beaucoup de livres; ses disciples en firent aussi, et aucun ne s'est conservé. On ne remarquait pas entre eux une conformité parfaite. Ariston, de Chio, supposait, par exemple, que la logique et la physique étaient également inutiles à l'homme; car l'une, disait-il, est au-dessus de nos forces, et l'autre ne nous regarde point. La morale seule lui semblait nécessaire, parce qu'elle règle notre vie. Il voulait que le sage fût comme un bon acteur qui s'acquitte également bien et du rôle du pauvre Thersite et de celui d'Agamemnon.

Lerillus, de Carthage, mit sur-tout du prix à la science, et écrivit plusieurs traités.

Denys d'Héraclée, écrivain très-fécond, abandonna

le portique dans sa vieillesse; une violente douleur qu'il sentit dans les yeux le força, dit-on, d'avouer que la douleur était un mal; mais les cyrénaïques, auxquels il s'agrégea, ne le soulagèrent sûrement pas davantage que les patiens sectateurs de Zénon.

Cléanthe, et après lui Chrysippe, son disciple, furent plus fidèles aux principes de leur maître. Cléanthe suivait la profession d'athlète: il entendit Zénon, et se livra à la philosohie. Mais il était si pauvre, que, pour pouvoir consacrer ses journées au portique, il était obligé de travailler la nuit. L'aréopage le cita, selon la loi, pour exposer ses moyens de subsistance; il produisit le témoignage d'un jardinier chez lequel il allait tirer de l'eau, et celui d'une vieille femme dont il allait pétrir le pain. Les juges, pleins d'admiration, lui adjugèrent une somme, que Zénon l'obligea, dit-on, de refuser; mais le roi Antigone lui fit un riche présent. Le poète Sosithée plaça un jour son nom dans la bouche d'un de ses acteurs; il y joignit l'épithète d'insensé. Le peuple s'indigna, et fit chasser l'acteur. Cléanthe seul ne s'émut point; il reçut les excuses que le poète vint lui faire; mais, ne se croyant point offensé, il dit qu'Hercule et Bacchus étaient souvent plus maltraités encore.

Cléanthe, pauvre comme il l'était, fut long-temps obligé d'écrire sur des tuiles et des os les leçons de Zénon, son maître. Il ne pouvait acheter les matières nécessaires, et ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il eut le moyen de composer des ouvrages.

Chrysippe, de Tarse, fut conducteur de chars, en-

suite disciple de Zénon et de Cléanthe. La facilité qu'il avait à raisonner, ainsi qu'à discourir, était si prodigieuse, qu'il demandait seulement à ses maîtres la connaissance des principes, et il se chargeait de trouver des argumens pour les soutenir. Il écrivit jusqu'à soixante-quinze volumes. Les citations des poètes, si ordinaires chez les anciens, étaient tellement familières à Chrysippe, qu'on prétendit trouver dans un de ses ouvrages la Médée entière d'Euripide. Il mourut de rire, pour avoir vu un âne manger des figues dans un vase d'or.

Les hautes vertus que professèrent les stoïciens, leur noble détachement des biens qui séduisent le vulgaire, éclipsèrent bientôt la fierté grossière des cyniques, et leur impudente misère. Cependant nous en retrouvons plusieurs sur les degrés mêmes du portique; nous y comptons le fameux Menedème, qui portait un habit de furie, et soutenait qu'il venait des enfers pour observer les actions des hommes, et en faire son rapport aux infernales divinités. Nous y voyons le mordant Menippus; il était né en Phénicie, et, dit-on, au sein de l'esclavage. Il laissa des ouvrages tous remplis de sarcasmes, au rapport des anciens, et son nom, employé heureusement par Lucien, est devenu caractéristique de toute satire amère. Diogène Laërce représente Menippus comme un insatiable usurier. Il le rendit d'ailleurs si complètement odieux, que, fatigué à la fin de sa propre existence, il se pendit et s'étrangla.

Epicure fut contemporain de Zénon. Il naquit à Gargète, petit bourg de l'Attique, trois cent quarante-

deux ans avant l'ère chrétienne, et il prolongea sa carrière jusqu'à deux cent soixante-quatorze ans avant cette ère fondamentale. On croit qu'il commença par tenir école de grammaire, et que ce fut la lecture des livres de Démocrite qui lui fit consacrer son temps à la philosophie. Epicure réunit un grand nombre de disciples, qui tous eurent pour lui le respect le plus tendre, et un attachement filial. Sa bonté, sa douceur, étaient incomparables. Ses serviteurs devinrent ses élèves. Son testament, que Diogène Laërce nous a heureusement transmis, est un monument de l'amour qu'il sut porter à sa famille, et de l'intérêt touchant qu'il prit à ses amis. Il leur partage tout ce qu'il possède; il pourvoit à l'éducation de leurs enfans et à l'établissement de leurs filles.

La vie d'Epicure fut paisible, et retiré ordinairement dans un simple jardin, il y menait une vie douce et frugale. Quand Démétrius Poliorcète mit le siége devant Athènes, Epicure supporta une horrible disette avec beaucoup de résignation. Aucun des disciples nombreux dont fut entouré Epicure ne chercha l'éclat d'un grand nom. Eloignés, comme leur maître, de tout ce qui peut troubler une vie calme et vertueuse, ils vérifièrent la distinction que Panætius établit depuis entre la volupté d'Aristippe et la volupté d'Epicure. L'une, disait-il, est la volupté debout, l'autre la volupté assise.

Diogène Laërce a conservé trois lettres écrites par Epicure; l'une sur les atomes et le système du monde, tel qu'il le concevait d'après les suppositions de Démocrite; l'autre sur les météores; la troisième sur la mo-

rale; et c'est d'après ce philosophe même que nous essaierons d'esquisser les bases de ses opinions. Le nombre de ses écrits passait trois cents volumes, et l'on dit que Chrysippe s'efforçait vainement d'atteindre à cette fécondité.

Nous avons observé que lorsque les anciens veulent expliquer leurs systèmes sur la nature et sur la formation des êtres, ils manquent presque toujours de clarté, et mériteraient qu'on leur expliquât ce que disait Cléanthe des seuls péripatéticiens: ils ressemblent au luth qui rend un son charmant, et qui n'a pas le plaisir de s'entendre. Epicure n'a pas présenté sous un jour lumineux les opinions de Démocrite; mais son exposé a le mérite d'avoir suggéré à Lucrèce le beau poème que nous aurons lieu d'étudier avec détail.

Epicure, après Démocrite, suppose que les atomes, particules indivisibles et toujours en mouvement, ont formé et forment les êtres. Si une physique plus éclairée a distingué dans l'air un fluide sonore, un fluide lumineux, un fluide électrique, si elle y a décomposé et la partie de l'air qui alimente la vie animale et qui produit la combustion, et cette autre partie qui éteint la flamme et anéantit l'existence des êtres organisés, Epicure, avec Démocrite, reconnaissaient, dans les phénomènes de l'air, dans ceux de la vue et de la respiration, l'effet du mouvement des atomes qui formaient le son pour l'oreille, et faisaient communiquer les objets avec l'œil.

Epicure pensait que les sens ne se trompaient jamais, parce qu'ils n'avaient en eux-mêmes aucun

jugement. C'est à l'ame nécessairement que les sensations se rapportent, et le sentiment n'est qu'en elle. L'ame, selon Epicure, est composée des moindres parties qu'on puisse imaginer, et est répandue dans toute la masse du sang. C'est le corps qui lui fournit les organes du sentiment, et c'est par elle seule que le corps l'éprouve; le sens périt dès que l'union du corps et de l'ame est rompue.

Le monde, selon le même système, a pu se composer et doit se dissoudre un jour; il n'en est peut-être pas de même de la substance immortelle et bienheureuse; mais aussi l'on ne doit pas croire que l'Etre immortel et bienheureux,. prenne quelque trouble et quelque soin du mouvement du soleil et de celui des astres, et nous ne devons pas, sur un pareil sujet, nous tourmenter l'esprit en recherches vaines et curieuses; le même effet peut s'attribuer à plusieurs causes, et le nombre de ces causes ne doit pas troubler notre repos.

« En effet, ajoute Epicure dans sa lettre des météores, il ne faut pas philosopher sur la nature pour établir des axiomes, et en traiter avec autant d'assurance que si on pouvait la régler; il en faut raisonner selon que l'apparence des choses l'exige. Le bonheur de la vie consiste dans le perpétuel repos de l'esprit, et non dans le triomphe des dogmes que l'on fait valoir. »

Epicure n'ose prononcer si le soleil et les astres ne s'éteignent pas quand ils disparaissent à nos yeux, ou s'ils se cachent à ce moment sous la terre. Il n'affirme

rien sur le principe de leur mouvement, sur celui des phases, ou des éclipses de la lune, et en général sur aucun des phénomènes dont il parcourt l'énumération.

La lettre dans laquelle Epicure explique ses opinions relativement à la morale, devait être fort courte; la morale d'Epicure, toute fondée sur le sentiment, ne pouvait prêter à des raisonnemens longs.

Epicure considère Dieu comme un être immortel et bienheureux. « C'est ce que nous dicte, dit-il, la connaissance que la nature nous en donne; mais il faut bien se garder de lui rien attribuer qui répugne à son immortalité, ou qui s'éloigne de sa béatitude. Cependant, ajoute-t-il, il vaudrait mieux se livrer à des sentimens fabuleux relativement à la Divinité, que de s'assujettir au destin que certains physiciens reconnaissent; ces sentimens donnent l'espérance qu'on sera exaucé des dieux, à cause du respect qu'on leur porte, et le destin est accompagné d'une nécessité que rien ne peut fléchir. »

La mort ne nous importe point; elle est la privation de toutes les sensations, et rien ne peut en faire craindre ou l'instant ou les suites.

Un Dieu, mais étranger à toute notre existence; une existence, mais seulement éphémère, ne laissent pas plus de fin sans doute à nos actions, que le plaisir. Epicure en fait consister toutes les jouissances dans le repos, et la modération lui paraît la sagesse. « Tout plaisir est, dit-il, un bien de sa nature, mais on ne doit pas s'y abandonner. Toute douleur est un mal de sa nanature, et pourtant il ne faut pas la fuir; il faut peser

les choses avant de les juger, parce que quelquefois nous nous servons du bien comme du mal, et du mal comme du bien. Le souverain bien c'est la prudence, les autres vertus en procèdent. On ne peut vivre heureusement si on ne vit avec prudence, dans l'honneur, et avec justice; et l'on ne vit point avec prudence, dans l'honneur et avec justice, sans aussi vivre heureusement, car les vertus naissent toujours avec le bonheur de la vie, et on ne peut séparer le bonheur d'avec elles.

« Ne croyez pas, continue Epicure, que la fortune soit une déesse, car la Divinité ne fait rien sans un ordre; elle ne fournit aux hommes ni bien ni mal, mais des occasions de bien et de mal; et il faut préférer d'être infortuné sans l'avoir mérité, à être heureux avec injustice.

« Méditez toutes ces choses pendant le jour, et la nuit vous ne serez jamais dans aucune inquiétude, et vous vivrez parmi les hommes, comme si vous étiez un dieu, car un homme qui passe sa vie dans la possession des biens immortels, n'a rien de semblable à un animal mortel. »

Telles sont les belles conclusions d'Epicure, et le cœur s'enorgueillit de trouver tant de conformité entre les résultats de tous ceux qui ont médité à la pure lumière d'une ame exempte de souillures. Les erreurs de l'esprit s'anéantissent à sa clarté, comme celles des sens devant un raisonnement désintéressé. Epicure respecte le culte de sa patrie autant que les nœuds de famille, et on le vit, sans hypocrisie, s'agenouiller aux

pieds des autels. Plein de respect pour ce dieu dont il n'avait pas le bonheur de connaître toutes les perfections, il éprouvait le besoin de lui rendre hommage, et il le priait sans le savoir.

Il n'est pas difficile de concevoir comment, en des temps aussi malheureux pour la Grèce que ceux où vécurent Zénon, Epicure et leurs disciples, les hommes éprouvèrent le besoin ou de cette vertu haute qui s'élève au-dessus des faiblesses et des maux de l'humanité, et que le monde, en s'écroulant, frapperait de ses ruines sans l'ébranler, ou de cette vertu douce qui se laisse aller sans effort aux mouvemens de la tourmente, et qui ne cherche que l'obscurité et le repos.

Pyrrhon, d'Elide, contemporain d'Epicure et de Zénon, eut à quelques égards l'estime du premier. Il professa le doute universel. La secte qu'il forma et qui prit le nom de sceptique, se subdivisa en elle-même, selon les nuances des opinions de ceux qui l'avaient adoptée; et les autres sectes alors reçurent, en général et par opposition, l'épithète de dogmatiques.

On croit que Pyrrhon avait d'abord étudié la peinture; on conservait un tableau de sa main d'une médiocre exécution. Il écouta les leçons de Dryson, fils de Stilpon; il suivit ensuite Anaxarque; il accompagna Alexandre, et il connut les graves gymnosophistes.

On a rapporté qu'Anaxarque étant un jour tombé dans une fosse, Pyrrhon affecta de passer près de lui sans lui prêter le moindre secours, et qu'Anaxarque donna des éloges à cette sublime indifférence. Je n'oserais pourtant décider que l'exagération des opinions

de ces prétendus sages fût réellement portée jusqu'à ce point. Mais il leur arrivait parfois de mettre en action l'expression de certaines maximes, et de proposer ainsi des paraboles dramatiques.

Pyrrhon ne se contenta pas du doute; il se livra à une sorte de mépris pour les jugemens des hommes, parce que ce sentiment séduit toujours la vanité. Sa vie d'ailleurs fut simple. Il portait lui-même au marché les produits de sa basse-cour, et se livrait, dans sa maison, à tous les travaux du ménage. Sa sœur était sage-femme, et vivait avec lui. Sa patrie lui décerna les fonctions du sacerdoce, et accorda, à cause de lui, des exemptions à tous les philosophes.

Pyrrhon vécut près de quatre-vingt-dix ans; il n'écrivit jamais : ses disciples, assez nombreux, publièrent plusieurs ouvrages. On a cité sur-tout Timon de Phliasie, qui fit un grand nombre de poèmes et des traités philosophiques.

Arcésilas, illustre fondateur de la deuxième académie, admit le doute dans son école; il fit discuter les opinions contraires; mais il cherchait une solution, et Pyrrhon prit à tâche de l'éviter toujours. Lacydas, de Cyrène, suivit Arcésilas; Ecdemus et Démophanes, tous deux de Mégalopolis, furent disciples de Lacydas; ils eurent la gloire de présider à l'éducation de Philopœmen. Ils délivrèrent leur patrie d'un tyran qui la tenait sous le joug; et appelés par la ville de Cyrène, ils en réformèrent les lois.

Straton de Lampsaque eut la direction du lycée, que Théophraste avait long-temps conduit. Il paraît

qu'on le soupçonna de professer une doctrine impie. Mais l'historien des philosophes, Diogène Laërce, à cet égard, ne lui adresse aucun reproche. Nous n'avons aucun de ses ouvrages; et l'opinion de ses contemporains est le seul gage que nous ayons des opinions de cet homme savant. Les titres de ses écrits attestent que Straton avait traité plusieurs sujets de physique. La formation et l'accroissement des animaux, le sommeil, les maladies, les couleurs, avaient été l'objet de son attention. Il avait également écrit sur la justice, sur les biens, la félicité, et sur d'autres matières absolument philosophiques. Lycon de la Troade fut un de ses successeurs, et il se distingua par la suavité de son élocution et le charme de son éloquence.

Il ne m'est plus possible maintenant d'indiquer dans les arts, ou dans la philosophie, tous ceux qui, de leur temps, y acquirent quelque réputation. Le petit nombre de noms que je trouve épars dans quelques auteurs, ne me paraît pas toujours digne d'être cité, parce que les travaux de ces hommes dont les noms surnagent, n'ont laissé aucune trace de leur célébrité. Les écoles, en se multipliant, multiplièrent aussi les hommes instruits, et un grand nombre de connaissances purent alimenter à la fois les esprits, sans qu'aucune suffît désormais pour procurer assez de gloire. La philosophie répandue dans tous les ordres de la société, s'y trouvait comme amalgamée avec l'étude de toutes les belles connaissances. Cynéas, l'ami, le conseil, l'ambassadeur du roi Pyrrhus, avait joint les études de la philosophie à celle de l'éloquence, dont il avait reçu les principes de

Démosthène lui-même. L'histoire nous le présente dans le sénat romain, rendant hommage à cette assemblée de rois, et digne de traiter avec eux. Le seul ouvrage pourtant qui soit resté de lui, n'est rien moins que philosophique; c'est un livre de guerre, c'est l'abrégé des tactiques d'Ænéas.

Les sciences, les lettres et la philosophie, étaient montées sur tous les trônes avec les Grecs que les triomphes d'Alexandre y avaient placés. Les rois de Macédoine et ceux même de Pergame rivalisaient de magnificence, en leur faveur, avec les rois de l'Egypte. Mais tant de bienfaits, en dispersant dans toutes les cours les personnages doués alors de quelques talens ou de quelque instruction, nuisirent sensiblement à la philosophie. La vanité de réunir des philosophes abusa souvent le jugement des princes, et la vanité de paraître philosophe pour être recherché, mit souvent une vaine affectation à la place du vrai mérite. Il était d'ailleurs difficile que la philosophie pût jouir dans les cours, de cette indépendance sans laquelle elle n'est plus qu'un étalage de mots.

La première moitié de ce siècle vit disparaître entièrement dans la Grèce les philosophes les plus fameux. Alexandrie, devenue le centre des lumières, tourna sur-tout vers les connaissances positives les travaux des hommes éclairés qu'elle attirait de tous pays. Plusieurs philosophes cependant, attachés à diverses sectes, allèrent y chercher l'appui des Ptolémée; et ils surent profiter de la facilité avec laquelle communiquaient maintenant l'Egypte et une partie de l'Asie et de la

Grèce. On y vit avant tous les autres l'élève de Théophraste, Démétrius de Phalère. On y vit Straton de Lampsaque; et ce philosophe initia Philadelphe aux belles connaissances, dont le goût et l'amour signalèrent ensuite son règne. On y vit Sphorus, le disciple de Chrysippe, stoïcien distingué, dont l'austère doctrine avait puissamment exalté l'ame de Cléomène de Sparte, et dont les soins avaient efficacement servi à rétablir dans leur intégrité les institutions de Licurgue. Hégésias, disciple d'Antipater, qui l'avait été d'Aristippe, professa dans Alexandrie les principes voluptueux de la secte cyrénaïque; mais les conclusions rigoureuses que son esprit sévère tirait des vagues principes dont il voulait faire un système, vengèrent trop cruellement et la sagesse, et la morale. Pénétré du néant des plaisirs ici-bas, l'apôtre de la volupté ne vit pour l'homme d'autre ressource que de se délivrer de la vie; et plusieurs de ses auditeurs ayant suivi ce triste conseil, Ptolémée lui fit interdire toute espèce d'enseignement public.

Ce ne sera sûrement pas sans une vraie douceur que nous reposerons en ce moment nos regards sur un ouvrage plein de philosophie, composé, à cette époque même, par un disciple de Moïse; je veux parler de l'Ecclésiastique, de ce livre dont le titre répond à celui de prédicateur ou de l'homme qui répand de l'instruction. Le nom de l'auteur est Jésus, fils de Sirach : on a cru qu'il avait été au nombre des fameux Septante. Une courte préface nous apprend que le petit-fils de cet auteur vint en Egypte, et y

trouva l'admirable écrit de son aïeul. Pénétré de l'excellente doctrine dont ce morceau était rempli, il s'efforça de le traduire en grec, et c'est cette version qui seule nous est restée. Le traducteur a pris soin d'avertir que l'hébreu perd toute la force et la beauté de ses expressions, en passant dans une langue étrangère. Il n'est guère de mots en effet qui n'ébranlent à la fois plusieurs de nos idées, et qui ne se colorent en un instant pour nous de mille allusions différentes : plus une langue est antique, moins elle a de mots, et plus il appartient à chacun de ces mots de réveiller en ceux qui la possèdent des sensations et des pensées. Tel est sans doute le plus grand des obstacles que doit rencontrer un traducteur ; et plus l'ouvrage original aura de poésie, moins son imitation aura de vie et de chaleur.

L'Ecclésiastique est un livre rempli d'instructions morales appliquées aux devoirs les plus importans de la vie, et rattachées à l'idée d'un Dieu juste et plein de bonté, source unique de toute sagesse. Sa forme, à proprement parler, n'est point celle d'un dialogue, mais par-tout c'est un père qui donne des conseils à son fils, avec l'accent familier de la tendresse. Les idées renfermées dans ce livre, et même les préceptes qu'il contient, ne sont pas toujours liées avec beaucoup d'ordre ; mais, comme presque toutes les leçons de l'Ecclésiastique sont réduites en axiomes et en maximes ; comme presque toutes les vérités qu'il présente sont aussi simples que sublimes, il ne s'y trouve presque point de raisonnemens, et un même sentiment réunit toutes les parties de cet ouvrage.

C'est dans le cœur de son disciple que l'auteur desire faire pénétrer sa doctrine. Il lui retrace les devoirs d'un fils, d'un père, d'un magistrat, d'un riche envers les pauvres, d'un homme envers son prochain et Dieu même, d'un ami envers ses amis, d'un maître envers les esclaves qui le servent; et quoique, sous ce dernier rapport, les mœurs du temps lui dictent des conseils dont la dureté doit nous blesser, il recommande de chérir comme son ami le serviteur qui a du sens; il veut qu'on ne lui refuse point la liberté qu'il mérite; il étend sa sollicitude jusque sur les animaux domestiques dont les forces se sont usées dans la maison. Caton l'Ancien, bien différent, prescrit, dans son Traité de l'Agriculture et de l'Economie, de vendre les esclaves devenus vieux, et les animaux fatigués, qui ne peuvent plus donner de service.

Le moraliste d'Israël termine son Traité en rappelant les louanges de ceux à qui son peuple a dû sa prospérité et ses lumières; il célèbre Moïse, Josué, David, Salomon, les prophètes, etc., et l'on retrouve dans son discours des traits entiers de leurs écrits.

Nous en citerons seulement quelques passages. La morale de tous les peuples est la même; mais ses expressions ne sauraient avoir par-tout le même caractère : il est intéressant de les comparer, et je ne crois pas que l'on en puisse trouver de plus naïves et de plus consolantes.

« Toute sagesse vient de Dieu, le souverain Seigneur. La sagesse a été créée avant tout, la lumière de l'intelligence a été dès le commencement. — Mon

fils, si vous desirez la sagesse avec ardeur, conservez la justice, et Dieu vous la donnera. Ne soyez point rebelle aux impressions de la crainte de Dieu, et ne vous approchez point de lui avec un cœur double. Vous qui craignez le Seigneur, espérez en lui, et la miséricorde qu'il vous fera vous comblera de joie. Considérez, mes enfans, tout ce qu'il y a eu d'hommes parmi les nations, et sachez que jamais personne qui a espéré au Seigneur n'a été confondu. Qui est l'homme qui soit demeuré ferme dans les commandemens de Dieu, et qui en ait été abandonné? Qui est celui qui l'a invoqué, et qui ait été méprisé de lui? car Dieu est plein de bonté et de miséricorde; il pardonne les péchés au jour de l'affliction : autant sa majesté est élevée, autant est grande sa miséricorde. »

L'Ecclésiastique parcourt les différentes situations de la vie. « Ecoutez, dit-il, écoutez, mes enfans, les avis de votre père, et suivez-les de telle sorte, que vous soyez sauvés; car Dieu a rendu le père vénérable aux enfans, et il a affermi sur eux l'autorité de la mère. Celui qui honore sa mère est comme un homme qui amasse un trésor; celui qui honore son père trouvera sa joie dans ses enfans, et il sera exaucé au jour de sa prière. Mon fils, soulagez votre père dans sa vieillesse, et ne l'attristez point pendant sa vie; que si son esprit s'affaiblit, supportez-le, et ne le méprisez pas à cause de l'avantage que vous avez sur lui, car la charité dont vous aurez usé envers votre père ne sera point mise en oubli; et Dieu vous récompensera pour avoir supporté les défauts de votre mère.

Il vous établira dans la justice; il se ressouviendra de vous au jour de l'affliction, et vos péchés se fondront comme la glace en un jour serein.

« Mon fils, ne privez pas le pauvre de son aumône, et ne détournez pas vos yeux de lui. Ne méprisez pas celui qui a faim, et n'aigrissez pas le pauvre dans son indigence. N'attristez point le cœur du pauvre, et ne différez point de donner à celui qui souffre. Ne rejetez point la prière de l'affligé. Délivrez de la main du superbe celui qui souffre injure, et vous serez, à l'égard du Très-Haut, comme un fils, et il aura compassion de vous plus qu'une mère n'en a de son fils. L'eau éteint le feu lorsqu'il est le plus ardent, et l'aumône résiste au péché.

« La sagesse inspire la vie à ses enfans; elle prend sous sa protection ceux qui la cherchent. Affermissez votre cœur dans la droiture d'une bonne conscience, car vous n'aurez point de plus fidèle conseiller. L'ame d'un homme saint découvre quelquefois mieux la vérité, que sept sentinelles qui sont assises dans un lieu élevé pour contempler tout ce qui se passe; mais, sur toutes choses, priez le Très-Haut, afin qu'il vous conduise dans le droit chemin de la vérité. Ne faites point le mal, et le mal ne vous surprendra point. Ne cherchez point à devenir juge, si vous n'avez assez de force pour rompre tous les efforts de l'iniquité, de peur que vous ne soyez intimidé par la considération des hommes puissans, et que vous ne mettiez votre intégrité au hasard de se corrompre. »

Il n'est point de vertu dont la pratique ne soit re-

commandée, dans ses détails, avec l'accent le plus persuasif; car l'Ecclésiastique en présente toujours le résultat heureux, et ses réflexions, toujours courtes, ont une précision qui détermine l'esprit. « Ne vous moquez point, dit-il, d'un homme qui est dans l'amertume, car il y a un Dieu, et c'est lui qui élève et qui humilie. Ne méprisez point un homme dans sa vieillesse, car ceux qui vieillissent ont été comme nous. Ne vous réjouissez pas de la mort de votre ennemi; considérez que nous mourrons tous, et que nous ne voulons point devenir un sujet de joie. Accomplissez vos œuvres avec douceur, et vous attirerez l'amour des hommes sur vous. Pardonnez à votre prochain le mal qu'il vous a fait, et vos péchés vous seront remis lorsque vous en demanderez pardon. L'homme garde sa colère contre un homme, et il ose demander à Dieu qu'il le guérisse! Il n'a point de compassion d'un homme semblable à lui, et il demande le pardon de ses péchés! Lui qui n'est que chair, il garde sa colère! Qui lui pourra obtenir le pardon de ses péchés? Souvenez-vous de votre dernière fin, et cessez de nourrir aucune inimitié. »

L'Ecclésiastique suit son disciple dans les relations les plus ordinaires de la vie, et il ne lui prescrit pas moins la prudence que la charité. Il s'efforce de le mettre en garde contre les piéges du vice; il l'avertit et des biens et des maux que la femme peut lui apporter dans son ménage. Toutes ses peintures ont une énergie singulière, et ressortent des plus simples traits. « La femme, dit-il, peut épouser toutes sortes d'hom-

mes; mais, entre les filles, l'une est meilleure que l'autre. L'agrément de la femme met la joie sur le visage de son mari, et se rend plus aimable que tout ce que l'homme peut desirer. Celui qui a une femme vertueuse commence à établir sa maison. Il a un secours qui lui est semblable, et un ferme appui où il se repose. ».

Il n'est point de fautes ou de dangers contre lesquels le sage Israélite ne cherche à prémunir son fils; et les nuances qu'il exprime supposent l'observation profonde du cœur humain et de l'ordre des sociétés. Ce livre seul, bien médité et bien appris, suffirait presque à l'instruction d'un homme, doué d'ailleurs d'un cœur pur et d'un sens droit.

Platon a mis dans la bouche de Socrate des leçons de sagesse remplies de simplicité; mais c'est par la voie longue d'un raisonnement exact qu'il force son disciple à reconnaître le souverain bien dans la vertu. Le fils de Sirach parle au cœur un langage plus pressant, plus impérieux peut-être, et qui prévient toutes les objections.

Il est impossible de n'être pas frappé des sentimens de bonté et de charité que respire tout cet ouvrage. Ce caractère le distingue entre tous les ouvrages philosophiques que nous avons parcourus jusqu'à ce jour. C'est dans ce livre qu'on lit : « Consolez ceux qui sont dans la tristesse, et pleurez avec ceux qui pleurent. Ne mêlez point de reproches à vos dons; ne joignez jamais à vos dons des paróles tristes et affligeantes : la douceur des paroles surpasse le don même.

Tous les deux se trouvent dans l'homme juste; l'insensé fait des reproches aigres, et le don de l'indiscret dessèche les yeux. »

L'auteur parle de l'amitié en homme pénétré des douceurs dont elle est la source. « L'ami fidèle, dit-il, est une forte protection : celui qui le possède a trouvé un trésor. Rien n'est comparable à l'ami fidèle; l'or et l'argent ne méritent pas d'être mis en balance avec la sincérité de sa foi. L'ami fidèle est un baume de vie; ceux qui craignent le Seigneur le trouveront. Celui qui craint le Seigneur goûtera l'amitié, parce que son ami sera selon son cœur.

« Gardez, dit-il plus loin, gardez à votre ami fidélité pendant le temps qu'il est pauvre, afin de vous réjouir avec lui dans son bonheur; demeurez-lui toujours fidèle pendant le temps de son affliction, afin d'entrer avec lui dans son héritage. Je ne rougirai jamais de saluer mon ami. Je ne me cacherai point de devant lui, et s'il m'arrive du mal à cause de lui, je saurai le souffrir.

« Un ami s'écriera : Et moi aussi, j'avais fait amitié, mais il y a un ami qui n'est ami que de nom. N'est-ce pas une douleur qui dure jusqu'à la mort? O pensée détestable! d'où as-tu pris ton origine, pour venir couvrir la terre de ta malice et de ta perfidie? N'oubliez jamais votre ami, ne l'oubliez pas au fond de votre cœur, ne l'oubliez pas lorsque vous serez heureux. »

On ne trouve dans l'Ecclésiastique aucune trace des

sciences alors répandues dans tout l'empire grec; mais on y peut remarquer cette dignité philosophique, toujours relevée dans l'homme sage par la contemplation des bouleversemens qui l'environnent, quand il a le malheur de vivre aux temps marqués pour en être l'époque.

L'auteur ne s'étend en particulier sur aucune espèce de science, il rend seulement hommage au médecin habile qui guérit nos infirmités. « Dieu a créé, dit-il, les remèdes et le médecin. » Il condamne la divination si fort en honneur de son temps, et contre laquelle jusque là ne s'était élevé que le seul Epicure; il traite cette science prétendue d'imposture et de vanité. « C'est la parole de la loi, dit-il, qui s'accomplira sans mensonge, et la sagesse sera toujours claire dans la bouche du sage. » Enfin s'il parle de la nature, ce n'est jamais en physicien ni en savant, c'est en poète. Il emprunte de ses plus aimables productions, des comparaisons gracieuses, ou bien il en décrit les grands effets, en termes dignes de les exprimer. « Le Seigneur, dit-il, fait souffler le vent froid de l'aquilon. L'eau se glace comme le cristal; la gelée se repose sur les eaux suspendues, et s'en revêt comme d'une cuirasse: elle dévore les montagnes, elle brûle le désert, elle épuise la verdure, c'est comme un feu; mais un nuage monte, et tout est réparé; la rosée tombe, et les frimats se dissipent. »

Rien n'annonce que les rois protecteurs des hommes éclairés, dont Alexandrie devient l'asile, aient distingué le philosophe hébreu. L'Egypte, à cette époque, était

grecque comme Athènes, et tout ce qui pouvait être étranger à la Grèce, l'était généralement alors dans le Delta.

Nous ne retrouvons en effet à cette époque, presque aucun souvenir des antiquités de l'Egypte; rien ne dénote dans l'histoire que les monarques grecs aient même rendu hommage aux monumens dont les voyageurs modernes vont admirer, au milieu des périls, et la grandeur et l'existence.

La conquête de l'Egypte par Cambyse avait bouleversé à la fois et les superstitions de Memphis, et la science de ses prêtres. La religion pure des Mages avait porté une atteinte irréparable à la religion allégorique des Egyptiens, et leurs notions, depuis cette époque, étaient demeurées confondues; la religion des Grecs aussi triompha avec eux sur la plage où reposa leur puissance agrandie; mais elle se mélangea des anciennes traditions.

Ptolémée Philadelphe, emprunta à Sinope, colonie grecque du Pont-Euxin, l'image antique de Sérapis, et il bâtit pour la recevoir le temple le plus magnifique; mais Sérapis était une divinité de l'Egypte. Il avait eu un temple dans Memphis, et les étrangers en ce temps-là ne pouvaient pas y être admis; les prêtres mêmes ne pouvaient y être reçus, avant d'avoir pu voir mourir le bœuf Apis. Le temple de Canope eut de la célébrité; il devint le but et l'objet des pélerinages les plus rians; on s'y rendait d'Alexandrie sur un canal que bordaient les plaisirs, et il n'était point de voluptés dont Canope ne fût le séjour.

Le nom de Sérapis, à proprement parler, signifiait, dit-on, le Dieu universel, et lorsque les chrétiens professèrent l'adoration d'un seul Dieu, on prétendit qu'ils adoraient Sérapis. Mais, quoique cette divinité fût, comme nous venons de le dire, la plus ancienne divinité de l'Egypte, ce fut effectivement à Sinope qu'il fallut en chercher solennellement le simulacre. Son culte primitif établi à Babylone et en Egypte, avait passé en Grèce avec les migrations qui s'y étaient portées; il s'y était dénaturé, la trace même en avait disparu. Mais les plus anciennes colonies des villes grecques, telles que celles du Pont-Euxin, en avaient gardé le dépôt, et sur-tout dans le voisinage des rivages de la Colchide, où quelques familles égyptiennes s'étaient établies autrefois. Sérapis, revêtu de tous ses attributs, était sur-tout distingué par celui de la bonté, et par le symbole de l'abondance; il avait le boisseau sur la tête; on l'appelait Jupiter Sérapis, ou quelquefois Sérapis Plutus. Son culte renouvelé, fut transporté d'Egypte à Rome, avec celui de toutes les divinités; Sérapis eut un temple dans le cirque de Flaminius; les malades allèrent y demander la santé, et les jeunes gens, le don de plaire. Monument singulier des opinions humaines! Cette allégorie de l'Orient, et qui peut-être était, dans le principe, une expression du Très-Haut, Sérapis, fut graduellement réduit aux simples accessoires, dont on avait décoré son image: il s'éclipsa avec les dieux mystérieux de l'Egypte, quand le temps eut dérobé le secret de ses emblèmes; rappelé de Grèce, comme un Jupiter nouveau, son importance

s'accrut vaguement de la double vénération que lui rapportaient les traditions de deux peuples; transporté à Rome, à l'époque où le désordre moral y devenait le plus effrayant, il n'y fut que le dieu de Canope, et n'y reçut que les vœux les moins purs.

Le troisième des Ptolémées dut le surnom d'Evergète, ou de bienfaisant, au soin qu'il prit de rapporter de Syrie, après ses victoires, les dieux que le farouche Cambyse avait enlevés autrefois à l'Egypte; mais ce furent les dieux de la Grèce que les poètes célébrèrent à Alexandrie; ce furent les dieux de la Grèce qu'honora Ptolémée Philadelphe dans cette pompe célèbre, dont Athénée a conservé quelques détails.

Cette solennité singulière eut sur-tout pour objet d'éblouir les regards des peuples. Le père et la mère du jeune roi y eurent leur pompe séparée; chaque dieu eut la sienne, et l'on ne possède la description que de celle qui fut consacrée à Bacchus.

Il faut renoncer à transcrire dans ce livre l'énumération fatigante des ornemens, des richesses et des personnages allégoriques qui y parurent en si grand nombre. Les coupes, les vases, les trépieds fumans de parfums, les couronnes d'or, y furent prodigués; on porta des lits magnifiques, des tables d'or chargées d'objets précieux. Les victoires et les génies avaient des ailes dorées; plusieurs statues colossales l'étaient presque entièrement, et des troupes de jeunes filles et de jeunes garçons revêtus de costumes magnifiques, marchaient au son des instrumens de musique, et

figuraient sous divers attributs les personnages que la Mythologie met à la suite de Bacchus.

Cependant le souvenir d'une pompe si matérielle ne serait peut-être pas venu jusqu'à nous, si le concours des productions de la nature n'eût ajouté quelque intérêt vivant à cette vaine magnificence. On vit des chars traînés par des éléphans, d'autres par des lions, d'autres par des buffles, d'autres par des ânes sauvages, d'autres par des mules, d'autres par des boucs, quelques-uns enfin par des cerfs, et même par des autruches. Des chameaux portaient des fardeaux composés d'aromates les plus précieux. Une troupe d'Ethiopiens portaient de l'ivoire, de la poudre d'or, du bois d'ébène. On menait des chiens de divers pays; on portait des oiseaux de tous les climats sur des branches d'arbres, ou dans des cages; on conduisait enfin des animaux de tout genre, et entre autres un rhinocéros et une giraffe, animal qui pendant tant de siècles a passé depuis pour fabuleux.

CHAPITRE III.

Des Sciences parmi les Grecs, depuis le troisième siècle jusqu'au deuxième siècle avant l'ère chrétienne.

PENDANT qu'un prince mal affermi sur son trône essayait d'un grand spectacle pour confondre, dans l'esprit du peuple, l'idée de la grandeur avec celle de son nom, des hommes pleins de génie travaillaient de toutes parts à reculer les bornes des connaissances humaines, et seuls gravaient leurs noms au temple de Mémoire sans le concours d'aucun appareil. Nous avons vu que Pythagore, initié par les Egyptiens à la connaissance de quelques vérités mathématiques, avait dirigé l'esprit de ses disciples vers ces grandes spéculations idéales et positives qui produisent l'évidence sans le concours des sens, et qui, pour s'appliquer aux opérations de la vie, ont besoin, comme nos facultés intellectuelles, de se modifier de mille manières. Pythagore découvrit, dit-on, que le carré fait sur la ligne d'un triangle rectangle, opposé à son angle droit, est égal aux carrés faits sur les lignes égales entre elles qui forment les deux autres côtés du triangle. La solution de ce problème, en donnant le moyen de doubler les surfaces, fut un grand pas de l'esprit humain.

Les écrits de Platon attestent que, de son temps, la théorie des corps solides était encore à son aurore, quoiqu'il en annonçât les rapides progrès. L'un de ses

derniers ouvrages, l'Epinomis, ou le Philosophe, respire, comme nous l'avons vu, un tel enthousiasme pour les sciences exactes et pour la connaissance des mouvemens des corps célestes, à laquelle elles conduisent, que Platon ne craint pas d'y présenter cette belle étude comme la première base de la vertu. On a attribué à Platon la solution du grand problème de la duplication du cube; et les travaux des Grecs, que réunit le muséum d'Alexandrie, moins d'un siècle après Platon, annoncent la rapidité des découvertes immenses que la science avait faites sur ses traces.

L'école de Pythagore, en Sicile, avait fourni, à cet égard, les plus vives lumières. Les noms de Philolaüs, d'Archytas, d'Eudoxe, et d'autres encore, sont ceux des premiers auteurs de la mécanique dont Archimède fit ressortir les prodiges. La mécanique se fonde toute entière sur la justesse de certains rapports qu'un esprit sûr saisit, combine et applique de mille manières. On n'attendra pas de moi l'exposé détaillé des connaissances dont les grands hommes que je vais nommer ont enrichi le domaine de l'esprit humain; il faudrait, pour les apprécier, connaître aussi tous les trésors qu'ont amassés leurs successeurs, et leur simple énumération ne serait même pas en ma puissance.

Euclide est le premier qui ait donné un livre d'élémens. Cet ouvrage, parvenu jusqu'à nous, contient, en une série de propositions, la suite et l'exposé des vérités qui font la base de la géométrie proprement dite. Il se termine au rapport des corps sphériques entre

eux. Il était réservé à Archimède d'inscrire le cylindre à la sphère, et de déterminer le rapport de ces deux corps.

Quelques savans de nos jours paraissent attacher plus de prix aux découvertes d'Euclide dans la théorie des lignes et des surfaces courbes, consignées en plusieurs ouvrages qui sont perdus, qu'à son recueil d'élémens. Ce livre cependant a été long-temps le dépôt unique des connaissances fondamentales et des vérités sur lesquelles reposeront toujours les théories transcendantes. Il faut que la science existe avant qu'il soit possible d'en réduire les principes en un corps d'instruction. Les chefs-d'œuvres du théâtre ont précédé les Poétiques. L'art ne s'enseigne que quand il est créé; et si les Elémens d'Euclide ne sont pas son plus beau titre de gloire, ils sont au moins le titre le plus important que la science mathématique puisse fournir.

Apollonius, de Perge, en Pamphilie, a laissé un traité sur les sections coniques, qui est encore la lumière des sciences. Il suffira d'en comprendre le titre pour se former une idée des progrès que cet homme illustre fit faire à la science. Les sections coniques sont une théorie des lignes courbes, appliquée particulièrement à trois courbes, que l'on obtient en coupant un cône avec un plan.

Ces trois courbes sont de telle nature, que chacun de leurs points peut être déterminé par une même loi; c'est-à-dire, par des calculs et des opérations semblables. C'est en effet sur le calcul de la distance de chacun des points de ces figures à un ou deux points

déterminés, que se fonde leur théorie, dont l'application est sans mesure.

L'ouvrage d'Apollonius a servi de texte aux commentaires des savans les plus distingués; mais l'Europe n'en posséda long-temps que les quatre premiers livres. Maurolicus, géomètre sicilien du seizième siècle, essaya de suppléer le cinquième et le sixième. Borelli, napolitain, et mathématicien plein de zèle, publia ce beau supplément en 1654; mais quatre années après, étant venu à Florence, il y trouva un manuscrit arabe, dont le titre italien annonçait les huit livres d'Apollonius. Possesseur de ce manuscrit, que le duc de Toscane lui confia, Borelli le porta à Rome; et, aidé dans cette ville par Abraham Excellensis, qui savait bien les langues orientales, il réussit à publier, en 1661, une version latine de sept livres d'Apollonius; car le huitième ne s'y trouvait pas joint.

Les modernes ont accordé à ce grand et notable ouvrage la même estime que les anciens. On conçoit, en effet, sans être géomètre, de quelle difficulté doit être, en général, une théorie des lignes courbes. La ligne droite se détermine nécessairement par deux points; une ligne courbe ne peut l'être que par la position de chacun de ses points, relativement à un ou plusieurs autres points donnés, et les lignes courbes sont susceptibles de toute espèce d'inclinaison. La circonférence d'un cercle est la plus simple de toutes, puisque tous ses points, sans exception, sont à la même distance du point milieu, qu'on nomme le centre; mais cette loi ne peut s'étendre à aucune

autre courbe; il fallait de nouvelles méthodes; il en fallait une pour chacune des courbes à calculer; il fallait reconnaître des lois susceptibles de plusieurs applications toujours sûres, et c'est aux découvertes d'Apollonius en ce genre, que la science a dû, de son temps, les lumières qu'elle répand encore.

Eratosthène, de Cyrène, en ce siècle, fut un des plus illustres présidens du muséum d'Alexandrie, dont il eut la conduite après le poète Callimaque; son génie universel s'appliqua à tous les genres de connaissances. Il fut poète et philosophe: philologue, il écrivit sur une foule de sujets intéressans, et donna même les vies de plusieurs personnages célèbres; mathématicien et astronome, il s'occupa de déterminer, par la seule hardiesse des combinaisons de l'esprit, les grands problèmes de l'univers. Il prétendit mesurer la terre; et ses calculs, que l'on a conservés, ne diffèrent de ceux qu'on a vérifiés depuis, que de trois mille six cents toises par degré. Il imagina le premier de constater la position des lieux divers sur notre globe, par l'observation de la latitude; il chercha celle d'Alexandrie, et ne se trompa que de quelques secondes. De si nobles efforts pour appliquer l'astronomie à la mesure, et par conséquent à la description de la terre, supposent, de sa part, autant de confiance dans les moyens que la science mettait alors à sa disposition, que dans la portée de son génie.

Les anciens n'avaient point le secours de ces verres dont l'étonnante combinaison agrandit si fort nos fa-

cultés et notre existence, et nous fait reconnaître des vérités au-dessus de nos perceptions naturelles, de sorte que les effets que nos yeux distinguent d'eux-mêmes, ne nous paraissent plus que des illusions. Cependant les anciens aussi avaient découvert des moyens pour venir au secours des sens, ou du moins pour prolonger leurs aperçus et en fixer les trop fugitifs résultats. Les armilles qui servirent aux observations d'Aristote, de Tymocharis, d'Eratosthène et de plusieurs autres, ont été décrites dans les ouvrages de Ptolémée, au deuxième siècle de notre ère; et des inventions de ce genre sont comme l'heureux pressentiment des connaissances qu'elles procurent. Eratosthène fit enrichir le muséum d'Alexandrie de tous les instrumens connus.

Quelques savans lui ont attribué la construction du fameux puits de Syène, au fond duquel l'image du soleil allait se peindre, disait-on, chaque année le jour solsticial, c'est-à-dire, le jour même où le soleil atteignait le tropique du cancer. Cet ouvrage, le fruit d'une très-belle conception, eut sans doute une date commune avec les grands travaux que l'Egypte offre en énigmes aux spéculations des siècles. La haute Egypte et l'Ethiopie, recelaient, en ce temps, les trésors de sagesse dont la contemplation fait une si belle partie. Les dieux mettaient un prix particulier aux hécatombes des Garamantes, et les noms de Cassiope, de Céphée, d'Andromède, ont incrusté au firmament les feuillets qu'a perdus l'histoire. Eratosthène fit au puits de Syène des observations que Strabon et Gallus véri-

fièrent deux siècles après lui ; les résultats qu'ils obtinrent tous trois ont servi de texte depuis pour établir, ou bien pour contester les variations de l'écliptique. Eratosthène fit une description de la terre, et, le premier des Grecs, il y plaça la Chine, ou du moins une vaste contrée que le latin nomme *Thinæ*. C'était le temps où le fondateur de la dynastie des *Tsin*, réunissait sous son empire le Tonkin et la Cochinchine aux provinces du septentrion, et qu'il prenait le nom d'empereur. Alexandrie était alors en commerce avec les Indes, et le savant Eratosthène avait pu obtenir, par ses relations, quelques connaissances du pays qu'il hasarda de désigner. Strabon rapporte que, dans la géographie d'Eratosthène, la Chine était marquée comme la limite orientale de l'Asie, bornée par la mer de ce côté. L'on savait depuis plus d'un siècle que l'Océan bornait l'Asie à l'orient, puisque, selon les historiens, l'ambition d'Alexandre avait été alors de pousser ses conquêtes jusqu'aux rives de la mer.

Eratosthène plaçait *Thinæ* vers le trente-sixième dégré de latitude. La ville de Si-gan-fou est sous le trente-cinquième, et la petite ville d'Hien-hiang, qu'habita le premier empereur des Chinois, était un peu au nord de Si-gan-fou.

Des ouvrages nombreux que publia Eratosthène, pendant une vie de plus de quatre-vingts ans, il ne nous est resté que de simples fragmens, et le plus considérable est, à ce qu'il paraît, un dénombrement des astres.

Si Aristille et si Timocharis ont mérité d'être cités

ensemble à cette époque remarquable, Aristarque, de Samos, a plus de droit encore à notre admiration. L'usage qu'il fit de ses observations sur la lune, et sur-tout sur l'une de ses phases, le conduisit à calculer la distance du soleil à la terre, opération hardie qui reculait à la fois les bornes de l'univers et les limites de la pensée. L'homme est petit sans doute en marchant sur la terre, mais il est grand en mesurant les cieux.

Conon, de Samos, fouilla l'antiquité; il s'occupa de rechercher les anciennes observations astronomiques des Egyptiens, et l'on doit regretter vivement son intéressante collection, que rien ne peut suppléer pour nous.

C'est à Conon que l'on a rapporté la brillante métamorphose de la chevelure de Bérénice. Cette reine, épouse d'Evergète, avait consacré ses cheveux pour le succès de la guerre de Syrie; cette offrande, après la victoire, ne se trouva plus sur l'autel, et Conon la reconnut entre les astres mêmes. La chevelure de Bérénice attestera toujours aux regards les usages de l'antiquité et les graces de ses savans. Les anciens conservaient, au milieu de leurs lumières, une sorte de crédulité aimable, qui prêtait aux fictions mythologiques un charme de vie et de vérité.

Dosithée, ainsi que Conon, fut l'ami du grand Archimède. L'amitié d'un grand homme, ce pur bienfait des dieux, a suffi à la gloire du nom de Dosithée. Il a reçu la dédicace de plusieurs ouvrages d'Archimède; et l'on a cru qu'il avait partagé, ainsi que Conon, de

Samos, l'honneur de quelques-unes de ses belles découvertes.

Il ne m'appartient pas d'essayer seulement l'histoire scientifique d'Archimède. Cet oracle des sciences naquit à Syracuse, de la famille du célèbre Hiéron; la passion de trouver des rapports le poursuivait dans tous les lieux, et son génie, dans tous les lieux, déterminait une découverte. Ce fut au bain qu'il reconnut la pesanteur spécifique des corps, et la différence respective de leurs poids, lorsqu'on les pèse et dans l'air et dans l'eau. Cet aperçu le conduisit à calculer la proportion de l'or et l'argent qui se trouvaient dans une magnifique couronne qui aurait dû être d'or pur. Et en effet, si les métaux ne peuvent présenter le même poids dans l'air sans présenter des volumes inégaux, leur volume même et leur porosité doivent changer leurs poids dans l'eau. Cette grande découverte hydraustatique, simple et immense tout à la fois, est devenue la base des opérations les plus importantes.

Archimède s'attacha à l'étude des astres, et il fit une sphère mobile qui en retraçait les mouvemens.

Son génie créateur, appliqué à la mécanique, lui donna l'idée de ces leviers, au moyen desquels, disait-il, il eût soulevé le monde, s'il eût trouvé un point d'appui. Seul il lutta contre l'armée romaine; ses machines, placées sur les murailles de Syracuse, enlevaient les galères ennemies, et les faisaient retomber en pirouettant. Quelques savans lui attribuèrent l'invention des miroirs ardens. Je ne prononcerai pas sur une telle question; et la gloire unique d'Archimède n'aura jamais besoin

de titres contestés. Il est resté de lui un grand nombre d'ouvrages.

Le tombeau d'Archimède, oublié de ses compatriotes, fut soigneusement cherché par Cicéron pendant sa questure de Sicile. Un cylindre, inscrit à la sphère, fit reconnaître sous des broussailles la pierre modeste qui couvrait la sépulture de ce grand homme. C'était la seule décoration qu'il eût permis de lui donner; et le rapport du cylindre et de la sphère était marqué au bas de la figure qui le présentait.

Ce qui peut étonner le plus dans les travaux de tout genre des anciens, c'est le défaut de secours élémentaires. Les mathématiciens de cet âge manquaient de ces élémens faciles, qui font du calcul un jeu. Les chiffres, tels que nous les possédons, nous viennent des Arabes, qui eux-mêmes pensent les avoir tirés des Indes. Ils ne devinrent en usage en Europe que vers la fin du dixième siècle. Gerbert les reçut des Maures, et ce moine savant, qui fut pape sous le nom de Silvestre II, en répandit la connaissance. Les Romains se servirent, pour la numération, des caractères de l'écriture, et, selon les cas, ils ajoutaient des signes pour exprimer la multiplication des valeurs. Les Grecs aussi modifiaient les caractères de l'alphabet pour figurer les nombres différens.

On a cru retrouver dans les ouvrages des anciens quelques traces de l'algèbre, arithmétique universelle qui donne le moyen sûr de découvrir un ou plusieurs termes inconnus, en les représentant d'avance par quelques signes, et en opérant sur ces signes comme

s'ils représentaient des quantités connues. Mais le premier des mathématiciens qui ait laissé à cet égard quelques notions positives est Diophante, Grec d'Alexandrie, qui écrivait vers le troisième siècle de notre ère. Il paraît que les Arabes exercèrent plus tard leur esprit pénétrant sur cette belle partie des sciences, dont on pense encore que l'idée avait été puisée dans l'Inde. Luc Paciolo, moine cordelier, est le premier auteur européen qui ait écrit sur cette matière. Son ouvrage parut à Venise en 1494, et ce fut alors aux Arabes qu'il reporta la théorie dont il expliquait les usages. Viette, savant français, et Descartes après lui, exploitèrent cette mine précieuse; et Newton acheva d'épuiser ses richesses. On pense maintenant que ces vestiges algébriques, dont les auteurs les plus anciens semblaient indiquer le trésor, n'étaient que des expressions d'analyse et des formules géométriques.

Les anciens, selon toute apparence, travaillaient de génie, et pratiquaient leur analyse à force de tête. Et en effet, s'il est quelques exemples de découvertes faites, en remontant du connu à l'inconnu, je ne doute pas que la plupart des découvertes, même les plus modernes, n'aient saisi tout à coup l'esprit par un concours de rapports vrais et pressentis tout à la fois, et n'aient ensuite été réellement démontrées qu'après de longs et difficiles travaux par leurs auteurs.

Les anciens avaient fait des livres qui contenaient la solution détaillée de quelques problèmes généraux, auxquels ils s'efforçaient de ramener tous les problèmes. Euclide, Apollonius, ont laissé quelques ouvrages de

cette nature qui méritent encore d'être bien étudiés. Je considère avec surprise cet édifice idéal et immense des conceptions de l'esprit humain et des rapports immédiats, quoique inaperçus, avec les opérations matérielles que chaque jour nos besoins commandent. La plus étrange complication, les plus merveilleux résultats, ne sont que le développement incontestable de quelques axiomes qui en sont la base. Pénétré de respect pour ces connaissances magnifiques, dont je ne devine même pas la portée, je me crois aux pieds de ces pyramydes séculaires dont on n'a pu encore mesurer la hauteur, et je contemple dans le silence une ombre colossale étendue devant moi.

L'école d'Alexandrie continua pendant plusieurs siècles d'être le dépôt des hautes sciences. Nous y verrons bientôt fleurir et le célèbre Hypparque et Possidonius, et Sosigène, que Jules César appela à Rome pour réformer le calendrier. Ptolémée, Diophante, Théon, la célèbre Hypatia, sa fille, et plusieurs autres savans illustres, ajoutèrent successivement à la renommée de cette école; ce fut aux flammes d'Alexandrie conquise que se ralluma pour nous le flambeau du savoir. Les Arabes étonnés marchèrent à sa lumière; ils mirent dans leur langue les livres dont eux seuls avaient la possession, et c'est par eux que les plus belles connaissances sont parvenues à l'Europe barbare.

CHAPITRE IV.

De l'Histoire, de la Poésie et des Arts, parmi les Grecs, depuis le troisième siècle jusqu'au deuxième siècle avant l'ère chrétienne.

DE L'HISTOIRE.

L'ÉTUDE des mathématiques et des sciences exactes commençait sans doute à donner plus de précision aux opérations de l'esprit, et à répandre le goût des calculs. C'est au siècle qui nous occupe qu'il faut rapporter le premier ouvrage chronologique dont les bibliothèques de l'antiquité fassent mention. Deux cent soixante-quatre ans avant l'ère chrétienne, Athènes fit graver les marbres si connus sous le nom de marbres d'Arondel.

Cette chronique ne contient que soixante-quinze articles, et la date des événemens, indiqués en peu de mots dans chacun de ces courts articles, est marquée par le nombre d'années écoulées depuis leur époque jusqu'à celle de l'archontat de Diognète, dont la magistrature vit consacrer ce monument précieux. Ce trésor de chronologie peut bien contenir quelques erreurs légères, parce que les Athéniens n'avaient jamais fixé avec une attention particulière le temps des événemens, qui n'étaient pas exactement liés à leur histoire, ou qui appartenaient à une antiquité reculée.

On se tromperait si l'on imaginait que ceux qui

sont relatés dans cette chronique fameuse, ont tous une extrême importance; quelques-uns tiennent à ces temps héroïques dont la mythologie des Grecs avait emprunté les traditions; quelques autres indiquent les triomphes des poëtes selon leurs époques différentes: et le soin que les Athéniens prirent alors de les consigner, atteste évidemment le prix qu'ils attachaient à la belle poésie.

La première date marquée sur les marbres d'Athènes est celle de Cécrops et de son règne. L'article est conçu comme il suit:

« Depuis que Cécrops, premier roi d'Athènes, a commencé à régner, et qu'il a donné le nom de Cécropia à toute la contrée qui auparavant avait tiré celui d'Attique, d'Actœus qui y demeurait, il s'est passé jusqu'à Diognète, archonte d'Athènes, treize cent dix-huit ans. »

Cette date répond justement à quinze cent quatre-vingt-deux ans avant l'ère chrétienne: elle se rapporte au temps de Moïse.

La seconde époque est celle du règne de Deucalion, qui régna auprès du Parnasse, dans le temps que Cécrops régnait à Athènes.

La troisième est celle du plaidoyer de Mars et de Neptune, au sujet de la mort d'un fils de Neptune que Mars avait tué. Le tribunal d'Athènes, qui prononça entre eux, fut, depuis ce moment, nommé Aréopage. Cette époque répond à l'an quinze cent trente-deux avant l'ère chrétienne.

La quatrième est celle du déluge de Deucalion. La

cinquieme, celle de l'établissement des Amphictions par Amphiction, roi des Thermopiles, fils de Deucalion. Mais cet établissement n'est nullement indiqué comme une alliance fédérative de divers peuples. La chronique s'exprime ainsi : « Depuis qu'Amphiction, fils de Deucalion, régna aux Thermopiles, et nomma les peuples voisins Amphictions; les Amphictions lui sacrifient toujours, et il s'est écoulé douze cent cinquante-huit ans. »

La sixième époque est celle du règne d'Hellen, fils de Deucalion, qui régna en Phtiotide, et donna à ses habitans, qui auparavant s'appelaient Grecs, le nom d'Hellénistes. C'est celle aussi de l'établissement des jeux ou combats panathéniens à Athènes.

La septième est celle de l'arrivée de Cadmus, fils d'Agénor, à Thèbes.

La huitième, celle du règne commun de deux rois en Laconie.

La neuvième, celle de l'arrivée du vaisseau Pentecontore, qui conduisit d'Egypte en Grèce Danaüs et ses cinquante filles.

La dixième, celle de l'invention de la flûte et de l'harmonie phrygienne, par Hyagnis, de Phrygie, qui chanta le premier la mère des dieux, dont on trouva alors le simulacre sur le mont Cybèle : il chanta de même Bacchus et Pan.

La onzième, celle du règne de Minos, et de la découverte du fer par les Dactyles, sur le mont Ida, pendant le règne de Pandion à Athènes : elle répond

à quatorze cent trente-deux ans avant l'ère chrétienne.

La douzième et la treizième sont celles de l'arrivée de Cérès à Athènes, pendant le règne d'Erechthée, et celle des voyages du fameux Triptolème.

Il est impossible de penser que la culture fût inconnue dans un pays qui comptait déjà des villes; mais il est vraisemblable que cette époque, consacrée par les noms de Cérès et de Triptolème, fut celle des progrès sensibles de cet art fondamental des sociétés.

La quatorzième époque est marquée par les poèmes composés sur l'enlèvement de Proserpine, sur la recherche qu'en fit Cérès, sa mère, et sur ceux qui apprirent de Cérès à cultiver les terres sous le règne d'Erechthée. Elle est celle de l'établissement des mystères d'Eleusis et de la publication des poésies de Musée.

Ces traditions poétiques et celle de l'invention de la flûte et des hymnes phrygiens, nous prouvent l'heureux accord que les Grecs sentirent toujours entre la religion et les arts. Chez eux, la religion reçut de l'influence des arts ce charme qu'elle répand encore sur l'expression de tous les sentimens. Ils crurent que le plaisir devait, plus sûrement que l'intérêt, servir de lien entre les hommes, et ils comprirent, en les goûtant, que les jouissances de l'esprit développent les facultés de l'ame.

La vingt-unième époque est celle de la réunion des douze cantons des Athéniens, par Thésée, et de l'établissement du gouvernement populaire. Elle est

également celle des jeux ou combats Ithsmiques, établis quand Sinis fut tué. Elle répond à douze cent cinquante-neuf ans avant l'ère chrétienne.

La vingt-troisième est celle de l'établissement des jeux ou combats néméens.

La vingt-quatrième et la vingt-cinquième sont celles de la guerre de Troie, et de la prise de cette ville : le mois et le jour de ce grand exploit sont positivement spécifiés. Il répond à l'année douze cent neuf avant l'ère chrétienne.

La vingt-sixième est l'époque de l'absolution d'Oreste par l'Aréopage, pendant le règne de Démophon.

La vingt-septième, celle de l'établissement de Teucer en Chypre.

La vingt-huitième, celle de l'émigration de Nélée en Ionie, et de la fondation d'Ephèse, de Clazomène, de Colophon, mille soixante-dix-sept ans avant l'ère chrétienne.

La vingt-neuvième, celle des Poèmes d'Hésiode.

La trentième, celle des Poèmes d'Homère, neuf cent sept ans avant l'ère chrétienne.

La trente-unième, celle des monnaies d'argent, que Phidon, d'Argos, fit frapper à Egine.

La trente-deuxième, celle de l'établissement d'une colonie de Corinthe à Syracuse, sept cent cinquante-huit ans avant l'ère chrétienne.

La trente-troisième, celle de l'établissement des Archontes annuels à Athènes, six cent quatre-vingt-quatre ans avant l'ère chrétienne.

La trente-septième, celle du voyage de Sapho, de Mytilena en Sicile.

La quarantième celle de la première comédie représentée à Athènes.

La quarante-quatrième, celle de la première représentation de l'Alceste, de Thespis. Les époques intermédiaires indiquent seulement que Pisistrate se fit tyran d'Athènes; que Crésus régna en Asie, et consulta l'oracle de Delphes; que Cyrus prit la ville de Sardes; et il est ajouté que ce temps fut celui où vivait Hipponax, poète ïambique.

L'expulsion des Pisistratides n'est pas marquée avec plus d'appareil. L'époque du premier chœur où les hommes disputèrent pour la première fois le prix du chant, se trouve placée immédiatement après. La bataille de Marathon; le prix de la tragédie, remporté par Eschyle; la naissance d'Euripide; le passage de Stésychore de Sicile en Grèce; le combat des Thermopyles; les batailles de Salamine et de Platée, sont entremêlés également; et le texte qui spécifie que le poète Eschyle était à la bataille de Marathon, ne nomme ni Miltiade ni aucun des généraux de Sparte ou d'Athènes. Je ne trouve pas une fois les noms de Périclès, d'Alcibiade ou d'Agésilas; il n'est mention, sur ces marbres, ni de l'expédition de Sicile, ni de la guerre du Péloponèse, ni de la prise d'Athènes, ni de sa délivrance, ni même de la paix d'Antalcidas. Je n'y remarque, pour ainsi dire, d'autre événement politique que les avénemens des rois ou tyrans de Syracuse; celui des rois de Perse; la victoire des Thé-

bains sur les Lacédémoniens; le pillage du temple de Delphes par les Phocéens, et l'avénement de Philippe de Macédoine : cet événement est le dernier qui soit indiqué sur les marbres, en même temps que la mort du poète Timothée, nonagénaire. La soixante-quinzième époque ne porte que ces mots : « Depuis Callistrate, archonte d'Athènes, quatre-vingt-onze ans. »

Les succès et la mort des poètes paraissent le principal objet de la seconde moitié de cette chronologie, ouvrage d'un état et non d'un historien. La mort de Socrate est marquée, mais seulement en ces termes: « Le philosophe Socrate meurt septuagénaire. » La chronique ne cite d'ailleurs ni artistes, ni philosophes; on y trouve les noms des poètes Astydamas et Anaxandride, et ceux de Platon, de Xénophon, de Phidias et de Praxitèle, y sont absolument omis.

J'ai cru que ces détails ne seraient pas sans intérêt, et qu'on trouverait curieux de connaître de quelle manière un peuple à qui l'on doit et tant de livres d'histoire et de si grands événemens, avait lui-même consacré ses souvenirs; il n'est demeuré que les noms des historiens de ce siècle. Conon, de Samos, le célèbre astronome, doit être compris dans leur nombre; il composa outre ses traités de science, plusieurs morceaux entièrement historiques, et dont Photius dans sa bibliothèque a réuni quelques extraits. Duris, de Samos, fit l'histoire de Macédoine; Phylochorus, poète autant qu'historien, écrivit une histoire d'Athènes; Aratus, de Sycione, le chef des Achéens, rédigea des Mémoires que beaucoup d'auteurs ont cités. Il ne reste

rien de ces ouvrages, non plus que de ceux de Timée, de Sicile, qui fit, à ce temps, l'histoire de la Sicile, et celle des guerres de Pyrrhus.

L'Égypte, devenue le dépôt des connaissances universelles, acquit, à cette époque, une traduction grecque des Livres des Hébreux. L'historien Josephe nous a permis de juger de quelle manière furent accueillis les savans vieillards d'Israël, et quelle solennité présida au travail précieux dont ils enrichirent alors le muséum d'Alexandrie; la version des Septante fut une affaire d'état. La gravité des mœurs de l'Orient dut contraster sans doute avec les graces élégantes de la Grèce; mais ce contraste sans opposition dut plaire aux sages des deux nations, qui se rencontrèrent pour la première fois. Le goût des Grecs pour la philosophie rendait leurs entretiens généralement sérieux; et Josephe rapporte que la présence des philosophes hébreux ajouta à leur dignité. Les repas chez les anciens n'étaient pas seulement réglés par le besoin ou le plaisir. Les festins avaient quelques lois: les ouvrages de Platon, et de plusieurs autres sages sont pleins de projets de réglemens uniquement relatifs aux banquets; et les institutions de l'antiquité la plus haute, comme celles de Crète et de Lacédémone, avaient déterminé tout ce qui concernait la nourriture et les repas. Le muséum d'Alexandrie offrit toujours une table commune à ceux qui y furent admis; Josephe n'a point négligé de rapporter que l'honneur d'y présider fut conféré par les prêtres d'Egypte au sacrificateur Clisée, et que ce pontife, en se levant, prononça la prière

d'usage, et pour le roi et pour son peuple. Les anciens ne manquaient jamais à invoquer les dieux dans les festins, et à faire des libations. On eut soin, pendant leur séjour, de servir aux Israélites des mets conformes à leurs lois; et Ptolémée, à leur départ, leur fit des présens magnifiques en meubles et en vêtemens.

Manéthon, égyptien, de famille sacerdotale, et natif d'Héliopolis, écrivit, à ce temps, une histoire d'Egypte. Cet ouvrage qu'il donna en grec, fut extrait à plusieurs reprises, et il a été égaré avec les abrégés que l'on en avait faits; tout ce qu'on peut maintenant conjecturer, d'après les citations des différens auteurs, c'est que Manéthon marquait dans son histoire les dynasties des demi-dieux, et même celles des dieux qui avaient régné sur l'Egypte.

La Syrie, plutôt dominée que possédée tout entière par les Grecs et par leurs monarques, ne nous présente, à cette époque, d'autres écrivains que Mégasthène et Bérose: on voit que Séleucus Nicanor prit soin de réunir les livres enlevés aux Grecs par Xercès au temps du pillage d'Athènes, et qu'il les renvoya aux citoyens de cette ville avec la statue d'Harmodius et celle d'Aristogiton. Mais le guerrier couronné pensait plutôt sans doute à s'élever un nouveau trophée, qu'à venger la cause des lettres.

Mégasthène fut l'ambassadeur qu'il envoya à Sandrocotte, souverain d'une partie de l'Inde. La relation intéressante que fit Mégasthène à son retour n'est pas parvenue jusqu'à nous. Arrien, dans son His-

toire des guerres d'Alexandre, et Strabon, dont les ouvrages sont les archives universelles, en ont rapporté quelques traits; et l'on aura de la peine à concevoir comment, en un siècle éclairé, et dans un récit aussi grave, Mégasthène pouvait mêler des contes pleins d'absurdités sur l'extérieur et la conformation des habitans de quelques contrées des bords du Gange.

Bérose composa une histoire de Chaldée, dont Antiochus Théos reçut la dédicace. Bérose, né à Babylone, était savant en astronomie; l'esprit qui commençait à caractériser son siècle, l'encouragea à réunir dans son Histoire les observations astronomiques, qu'il se trouvait à portée de recueillir, et son ouvrage renferma celles de quatre cent quatre-vingts ans.

Les fragmens qu'on a de Bérose ont fourni aux savans les moyens de fixer leurs idées sur la période à laquelle les Chaldéens ont donné le nom d'année. Il a été reconnu qu'on ne pouvait l'étendre au-delà d'un jour solaire; et, d'après ce calcul, quatre cent soixante-treize mille ans d'observations faites à Babylone jusqu'au passage d'Alexandre, font douze cent quatre-vingt-dix-huit années solaires. Bérose en joignit dix-sept mille pour l'espace de temps écoulé, entre le passage d'Alexandre et le temps où il écrivait, et le même calcul en compose les quarante-six années qui constituèrent cet intervalle.

Bérose inventa l'hémicycle, pour marquer les déclinaisons du soleil, les jours du mois et les heures. Il enseigna l'astronomie à Cos; il passa ensuite à Athènes, et il mérita dans cette ville l'honneur insigne d'une

statue, à laquelle on donna, dit-on, une langue d'or.

DE LA POÉSIE.

Cette période était celle de l'essor des sciences. Les notions géométriques qui se répandaient, faisaient pâlir de tous côtés les faux brillans des sophistes; elles forçaient les esprits à porter l'analyse sur tous les résultats qui se présentaient à eux. Mais il est un art plus aimable qui n'a pas besoin de l'évidence, parce que ses effets tiennent à nos sentimens, et qui ne pouvait s'assujettir à de précises combinaisons. Muette et sans énergie, pendant que les destins du monde se balancèrent incertains, la poésie, compagne de la victoire, ne put renouveler que dans Rome les antiques lauriers dont la Grèce avait ceint son front; le mouvement imprimé pourtant par les triomphes d'Alexandre, les succès des Ptolémée, l'apparition subite d'une Grèce nouvelle et paisible, tout fit pour un moment illusion aux Muses, et on les vit payer de quelques faveurs l'asile qui leur fut offert.

Alexandrie eut une pléiade qui parut briller de quelque éclat tant qu'elle fut sur l'horizon, et qui ensuite fut oubliée. Ce nom de pléiade, donné alors à la constellation de sept auteurs, dont aucun n'avait atteint les cieux, attesterait tout seul l'ascendant qu'Uranie avait pris sur ses sœurs, éloignées du Parnasse. Les fastes poëtiques ont conservé vaguement les noms de ceux qui composèrent cette société; et, quoiqu'ils fussent poëtes tragiques, le théâtre d'Alexandrie n'obtint aucune célébrité. C'est le goût national, il faut

le dire, qui dirige seul le théâtre ; les productions qu'on y étale, sont, plus que toutes les autres, sous l'influence immédiate du peuple qui les juge. Le théâtre reste imparfait quand le public qui y assiste manque de ces notions communes dont l'accord spontané fait une puissance de l'opinion, et dont la justesse fait sa lumière. On ne peut, je crois, citer, depuis la création de l'art, que le théâtre d'Athènes chez les anciens, et le nôtre chez les modernes, pour être parvenus à quelque perfection. Il faut, chez le peuple qui juge, un sentiment d'indépendance qui lui permette, en prononçant, de ne consulter que la nature; il faut qu'il trouve dans ses mœurs le sentiment de la décence, et que son esprit saisisse ou réfléchisse le beau aussitôt qu'il en est frappé. Un peuple composé de diverses nations, ou trop divisé en lui-même, pourra jouir au théâtre, des chefs-d'œuvres anciens, mais il n'en fera jamais éclore.

Ménandre, à cette époque, soutint quelques années la scène décolorée d'Athènes; Machon, de Sycione; Pronomus, de Thèbes; Timon, philosophe pyrrhonien, y suivirent de loin ses traces. Les poètes de la pléiade avaient gagné, dans la ville d'Athènes, la renommée qui les fit accueillir en Egypte; mais Athènes ne régnait plus, et toute sa splendeur s'éclipsait.

Phylochorus, d'Athènes, cité aussi comme historien; Antigonus, de Caryste; Chilétas, de Cos; Aristophane, de Bysance; Sotades, de Thrace, poète satyrique; Phylostephanus, et Ister, disciple de Callimaque, y laissèrent, à cette même époque, des noms connus avec

quelque avantage. Les anciens ont loué leurs vers. Les routes qui, chaque jour s'ouvraient à la curiosité de l'esprit humain, multipliaient les hommes instruits qui pouvaient consoler le monde de la privation des hommes supérieurs. Nous ne possédons qu'une partie des poésies composées dans le cours de ce siècle ; mais les noms de leurs auteurs, Aratus, Callimaque, Théocrite, Bion, Moschus, éveillent en nous l'espérance du plaisir, et nous annoncent d'estimables ouvrages.

Le poème d'Aratus, de Cilicie, intitulé : *les Phénomènes*, porte le sceau du siècle pendant lequel il fut écrit ; c'est de l'astronomie qu'il traite.

Aratus cependant n'était pas astronome, et ce fut d'après les écrits plus anciens du fameux Eudoxe de Gnide qu'il put composer son poème. Cet ouvrage a joui long-temps d'une singulière célébrité. Hypparque, dans le siècle suivant, le commenta sous le rapport des sciences. Cicéron le traduisit en vers latins ; Germanicus le traduisit de nouveau, et Aviénus le traduisit encore. Ce poème est extrêmement court, et le texte de Cicéron, avec les supplémens que le temps a rendus nécessaires, ne compose pas huit cent vers.

Les Phénomènes d'Aratus peuvent en quelque sorte se diviser en trois parties : la première a pour objet l'énumération des constellations, leur position respective, l'éclat plus ou moins vif dont elles brillent à nos regards. Dans la seconde, Aratus traite des principaux cercles de la sphère. Dans la troisième, il suit le cours des astres qui montent sur l'horizon, ou qui descendent

au-dessous, lorsque chacun des douze signes célestes commence à paraître à son tour.

Il m'est presque impossible de rien citer de ce poème, qui n'est guère autre chose qu'une description du firmament mise en vers. Les noms divers des constellations, dont la plupart se conservent encore, ont permis au poète de leur supposer une figure et des dispositions conformes aux notions mythologiques, que ces noms pouvaient rappeler. L'intérêt que les Grecs mettaient à la poésie, et celui qu'ils avaient conçu pour les connaissances astronomiques, déterminèrent sans doute l'estime prodigieuse qu'ils portèrent au poème d'Aratus.

On n'y trouve pas, au reste, un seul vestige de cette astrologie que les Chaldéens mêlèrent toujours à leur savoir. Peut-être même l'école d'Alexandrie évita-t-elle, avec succès, de tomber dans une telle erreur; mais cette erreur se propagea sans elle, et le poème latin de Manilius, intitulé *les Astronomiques*, en fut totalement infecté. Manilius écrivit à Rome dans les dernières années d'Auguste; et l'on sait trop combien le farouche Tibère essaya de tromper ses terreurs en consultant les astrologues. C'est une chose bizarre que la tendance universelle des hommes à lire dans l'avenir! Il est très-surprenant qu'ils aient cru ses secrets à leur disposition ou à celle de leurs semblables. Les hommes, qui tour à tour interprètent les choses par des mots et les mots par des choses, se sont soumis à l'influence des noms qu'eux-mêmes ils avaient imposés.

Callimaque a laissé des hymnes qui méritent notre

attention ; c'est le seul ouvrage qui subsiste, de plus de quatre-vingts qu'il avait composés ; il avait fait entre autres un poème sur la chevelure de Bérénice, et sur la brillante apothéose que l'astronome Conon lui avait assurée. Nous ne connaissons ce morceau que par l'imitation de Catulle.

Callimaque était de Cyrène, et sa famille y tenait le rang le plus distingué. Elève, dans sa jeunesse, du grammairien Hermocrate, il parvint à lui succéder. Eratosthène fut un de ses disciples, ainsi qu'Apollonius, surnommé le Rhodien, et plusieurs autres qui se rendirent célèbres.

Ptolémée Philadelphe et Evergète son fils, comblèrent le poète Callimaque de témoignages de considération ; la reconnaissance qu'il en eut ressort de chacun de ses ouvrages ; mais pourtant il paraît qu'il ne fut jamais riche.

Callimaque a chanté l'amour, et Horace ne mettait que les poésies de Mimnerme au-dessus de ses Elégies. Ovide n'a fait que l'imiter et dans son Art d'aimer, et dans ses Elégies, et dans le récit admirable de l'histoire de Philémon et de Baucis. Les ouvrages de Callimaque étaient tous de peu d'étendue, et c'est de lui qu'était venu le proverbe : « Un grand livre c'est un grand mal. » Mais leur nombre fut excessif, et, selon l'usage que la multiplicité des connaissances rendait alors assez commun, il écrivit sur beaucoup de sujets.

Ses ouvrages en prose eurent pour objet l'histoire, la géographie, la physique, ou quelque point de litté-

tature. Il s'éleva, dans ses vers, jusqu'à la tragédie; on lui a attribué vingt-deux comédies et d'autres ouvrages dramatiques. Il composa des fables, des élégies, des épigrammes, quelques petits poèmes détachés et des hymnes enfin, qui sont demeurés seuls, et qui suffiraient seuls à sa réputation.

Les hymnes de Callimaque ne paraissent pas avoir été destinés à être chantés. Ils contiennent presque tous l'histoire de la divinité à laquelle ils sont consacrés, et les détails dans lesquels entre le poète, ne permettent pas toujours de supposer que c'est d'un dieu que l'on nous entretient. Ces hymnes d'ailleurs sont écrits en traits de flamme. L'enthousiasme les vivifie; on en compare les vers à ceux d'Homère; et la sublimité de quelques expressions offre ce caractère majestueux et simple dont les livres hébreux seront toujours le type, et dont le contemporain des Septante avait pu aisément se pénétrer auprès d'eux.

Quelques citations prises dans la belle traduction que nous devons au savant Dutheil nous donneront l'idée de ces poèmes sacrés, et nous feront connaître leur marche.

Le premier hymne s'adresse à Jupiter. « Tandis que l'on offre des libations à Jupiter, s'écrie le poète, quel plus digne objet de nos chants que ce dieu même, toujours grand, toujours roi, qui dompta les titans, et qui donne des lois à l'Olympe !

« Mais sous quel nom l'invoquerai-je? Est-il le dieu de Dicté? est-il le dieu du Lycée? j'hésite, puisque

enfin le lieu de sa naissance est contesté. O Jupiter! l'un veut que la Crète, l'autre que l'Arcadie ait été ton berceau. Grand dieu! qui des deux en impose? Mais toujours le Crétois fut menteur. Le Crétois osa bien, dieu puissant! t'élever un tombeau, à toi qui n'as pu mourir, à toi qui es éternel! Oui ce fut sur le mont Parrhasius, dans le plus épais de ses bois, que Rhée te donna la naissance. »

Le poète raconte ici les détails de cet enfantement. « Rhée cherchait vainement le canal d'une onde pure, afin de se purifier et de laver l'enfant. Le majestueux Ladon, le limpide Erymanthe, ne coulaient point encore, et l'Arcadie était encore aride. Rhée invoque la terre et frappe le roc de son sceptre; le roc s'ouvre à l'instant, l'onde coule à grands flots, et les nymphes prennent l'enfant et le portent dans les antres de la Crète, pour l'y élever dans le secret. La chèvre Amalthée donne son lait, l'abeille Panacris distille le miel le plus doux; les Curètes figurent la danse pyrrhique autour du berceau d'or et frappent sur leurs armes, pour que Saturne n'entende aucun cri.

« Poètes mensongers, poursuit Callimaque, en vain avez-vous dit que le sort distribua les empires aux trois fils de Saturne! Quel est donc l'insensé qui dans la même balance mettrait l'olympe et les enfers? Non, grand dieu, ce ne fut point le sort qui te fit roi des dieux; ce furent tes exploits, ta valeur et ta force que tu plaças au pied de ton trône.

« O Jupiter, tu t'es réservé l'élite des mortels; ce ne sont ni les nochers, ni les guerriers, ni les poètes.

Tu laisses à des dieux inférieurs le soin de protéger ceux-ci; à Jupiter appartiennent les rois. Rien n'est plus saint que les rois; aussi toi-même en as fait ton partage. Tu leur as confié la garde des villes; mais du haut des citadelles tu veilles sur ceux d'entre eux qui dirigent ou détournent les voies de la justice; tu leur dispenses à tous les richesses et l'opulence, mais avec inégalité; témoin mon roi qui l'emporte de si loin sur les autres. Il accomplit, le soir, les projets du matin. Le soir les plus vastes, les moindres aussitôt qu'il les forme; tandis que pour remplir les leurs, il faut au reste des rois une année, souvent plus; et combien de fois encore n'as-tu pas confondu leurs desseins et rompu leur effort!

« Salut, puissant roi de Saturne, dispensateur des biens et du bonheur, salut! etc. »

Le deuxième hymne fut composé pour les Argiens, et destiné à la cérémonie des bains de Pallas. Il rappelle une solennité pendant laquelle on supposait que la déesse sortait de son temple pour se baigner dans les flots de l'Inachus. « Argiens, dit le poète, gardez-vous, en ce jour, de plonger vos urnes dans le fleuve! c'est aux fontaines seules à vous désaltérer. Esclaves, ne puisez aujourd'hui qu'aux sources de Physadée ou dans les eaux d'Amymone. Si du haut de ces coteaux fertiles, Inachus roule son onde argentée sur un lit d'or et de fleurs, c'est pour les bains de Pallas que ce dieu la réserve. »

Le ton de l'hymne est par-tout celui d'une noble

inspiration; il est soutenu de toutes les images que le sujet pouvait fournir.

« Ministres des bains de Pallas, sortez toutes, sortez; j'entends hennir les cavales sacrées, et la déesse paraît. Accourez, blondes filles de Pélasque, accourez. Jamais l'auguste Pallas, avant d'essuyer les flancs poudreux de ses coursiers, n'est entrée dans le bain, pas même au jour où revenant de combattre les fils insolens de la Terre, elle rapporta ses armes souillées de leur sang.

« Venez jeunes Achéennes, j'entends crier les essieux, venez; mais n'apportez point d'odeurs, ni d'essences. Ministres des bains de Pallas, Minerve ne veut point de parfums composés; ne lui présentez donc point d'odeurs, d'essences, ni de miroirs, la grace est toujours dans ses yeux. »

Le poète, en rappelant le jugement de Pâris, n'oublie pas le soin que prit Vénus de recommencer sa coiffure, d'après les conseils du métal qui réfléchissait ses attraits; mais Pallas qui, telle que les jumeaux divins aux bords de l'Eurotas, venait de parcourir cent fois le stade, Pallas n'employa pour parfum que le simple jus de ses olives chéries, et, pareille à la rose du matin, ou plutôt aux grains éclatans de la grenade, une vive rougeur colora son visage. « Jeunes filles, ne lui présentez donc que le jus de l'olive; c'est le parfum de Castor ainsi que d'Hercule; offrez-lui des peignes d'or pour démêler ses beaux cheveux, pour en séparer les tresses luisantes. »

L'Hymne se termine par l'épisode de Tirésias. Il

fut frappé d'aveuglement pour s'être approché de la fontaine où la déesse se baignait, et il reçut ensuite le don de prédire l'avenir.

On trouve dans l'hymne à Cérès l'épisode d'Erésicthon condamné par la déesse à une faim insatiable, en punition de ses tentatives pour abattre un bois qui lui était consacré, dans le dessein d'en bâtir un palais où il se réjouirait avec ses amis dans les festins.

Ovide a traité ce sujet, et, en imitant le tableau de Callimaque, il y a joint les ornemens particuliers que la plus belle poésie pouvait offrir à son génie fécond. La description de la faim, dont le poète place la demeure en Scythie, appartient toute entière à Ovide. Il se joue des sujets qu'il traite; il se plaît à joindre sans cesse de nouvelles nuances, de nouveaux traits à ses tableaux. L'événement raconté par Ovide est une fable; celui que raconte Callimaque est un fait de la plus haute antiquité. Le morceau du poète grec a le coloris de ceux d'Homère, et l'on croit y reconnaître une certaine vétusté plus imposante à quelques égards. Callimaque peint l'enfance de la Grèce et la simplicité des premiers âges; la teinte morale qui règne dans son tableau, a ce caractère majestueux et pur qui n'appartient qu'à l'Orient.

L'hymne adressé à Apollon est brûlant de verve et de poésie. Le poète appelle de toutes parts les concerts et les danses. Mais ce n'est point à tous, dit-il, c'est au juste seul qu'Apollon se manifeste; qui le voit est grand, qui ne le voit point est petit. Je te verrai, dieu terrible, et serai toujours grand.

Le poète nomme Apollon de tous les noms qu'il doit à tous ses attributs. Il le nomme pasteur, en mémoire des troupeaux d'Admète, que l'amour l'obligea de garder. Il lui rapporte la médecine, il lui rapporte tous les arts, même la construction des plus beaux édifices, dont le premier fut un autel élevé de ses mains, dans son enfance, sur les rivages de Délos, avec les cornes des chevreaux que Diane perçait de ses flèches. Il le nomme le dieu de Carnus, du nom d'un devin que les Grecs honorèrent, mais pour lequel sur-tout les habitans de Cyrène avaient une vénération parfaite, et qu'Apollon avait comblé de faveurs. Le poète consacre les traditions qui donnaient la nymphe Cyrène pour épouse à Apollon, et qui supposaient que ce dieu, sous la forme d'un corbeau, avait guidé les Grecs dans la Lybie. Enfin, se rappelant sans doute que ses rivaux lui reprochaient la brièveté de ses ouvrages, il termine son hymne par cette belle fiction. « L'Envie s'est approchée de l'oreille d'Apollon, et lui a dit : Que vaut un poète, si ses vers n'égalent le nombre des flots de la mer? Mais Apollon, d'un pied dédaigneux, a repoussé l'Envie, et lui a répondu : Vois le fleuve d'Assyrie, son cours est immense; mais son lit est souillé de boue et de fange. »

L'hymne à Diane est très-long. Le poète y rappelle les attributs de cette déesse toujours vierge. Il y recueille une foule de traits mythologiques qui ont rapport à son histoire. Il nomme les peuples qui l'ont adorée; il nomme les nymphes qu'elle préfère, et il n'oublie pas la nymphe Cyrène.

La nature, toujours gracieuse, que le Grec ne cesse pas de chercher, lui a fourni des traits charmans. Diane, dans son enfance, assise sur les genoux de Jupiter, lui demandait les dons que bientôt il lui prodigua. « En parlant ainsi, dit le poète, l'enfant divin voulut toucher le menton de son père; mais elle étendit en vain ses petits bras pour l'atteindre. Jupiter en sourit, et lui rendant une tendre caresse : déesses, s'écria-t-il, donnez-moi toujours de semblables enfans, et je brave la fureur jalouse de Junon. »

« Heureux, dit ailleurs Callimaque, heureux le mortel à qui Diane sourit; ses sillons engraissés se couvrent d'épis; ses taureaux se multiplient; sa richesse s'augmente; la tombe ne s'ouvre sous ses pas qu'au bout d'une longue et paisible carrière; la Discorde, qui renverse les plus solides maisons, ne déchire point sa famille, et chez lui la belle-mère et la bru s'asseyent toujours à la même table. »

Ce beau passage rappelle à la mémoire et au cœur la peinture qu'a saisie David, du bonheur accordé au juste. Il se rassasiera du fruit de ses travaux; son épouse sera comme une vigne féconde, et ses enfans entoureront sa table, comme les olives qui se pressent autour de leurs rameaux.

L'hymne à Délos est destiné à célébrer cette île hospitalière qui recueillit Latone quand toute la terre conjurée refusait de la recevoir. L'impitoyable Mars veillait sur le continent, et Iris veillait sur les îles. Astérie était le nom de la nymphe, qui devint l'île sacrée de

Délos, après s'être précipitée dans les flots pour échapper au dieu de l'olympe.

Cet hymne est riche de traditions historiques et mythologiques et sur la Grèce et sur ses îles. Les plus riantes descriptions aussi l'animent des plus heureuses couleurs.

« Astérié, dit le poète, île parfumée d'encens, les cyclades semblent former un chœur autour de toi. Jamais Hespérus aux longs cheveux n'a vu la solitude ni le silence régner sur tes bords; mais toujours il y entend résonner des concerts. Les jeunes hommes y chantent l'hymne fameux que le vieillard de Lycie, le divin Olen, t'apporta des rives du Xanthe; et les jeunes filles y font retentir la terre sous leurs pas cadencés. On y voit, chargée de couronnes, la statue célèbre que Thésée et les enfans d'Athènes consacrèrent jadis à Vénus, échappée à la rage du monstre mugissant que la fille de Minos avait enfanté. Dégagés du tortueux labyrinthe, ils dansèrent au son des cythares, autour de tes autels, et Thésée lui-même ordonnait leur danse. Depuis ce temps, c'est son navire, soigneusement conservé, que les neveux de Cécrops envoient tous les ans porter leur hommage à Phœbus. »

Je me suis un peu étendue sur ces morceaux intéressans; c'était un hommage à payer aux ouvrages perdus de Callimaque: il m'a d'ailleurs paru curieux de considérer en quels termes les anciens célébraient les objets de leur culte et leur adressaient des prières.

Apollonius, surnommé le Rhodien, fut un élève de

Callimaque ; il nous reste de lui un poëme épique entier sur l'expédition fameuse des Argonautes.

Apollonius naquit à Alexandrie, sous le règne de Ptolémée Philadelphe, vers le même temps qu'Eratosthène; et le poëme des Argonautes fut un ouvrage de son adolescence. Callimaque, jaloux de son disciple, fit contre lui une satire, où il le désignait sous le nom de l'ibis, oiseau qui se nourrit de serpens. Apollonius se retira à Rhodes, retraite déjà consacrée par les talens et le malheur. Il y ouvrit une école de littérature; il y revit son poëme; il y fut adopté comme citoyen. Rappelé à Alexandrie, depuis la mort de Callimaque, il en fut bibliothécaire, après la mort d'Eratosthène, et il mourut dans cette fonction à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Le poëme des Argonautes fut traduit par Varron. Valerius Flaccus, plus tard, en fit une longue imitation, dont il n'est resté que huit livres. Virgile enfin ne dédaigna pas d'en faire une sorte d'étude, et d'en emprunter quelques traits.

Le poëme d'Apollonius est froid; c'est une relation en vers; l'ordre jamais n'y est interverti; les personnages qui y figurent n'inspirent presque aucun intérêt. Homère saisit son lecteur dès le début. L'olympe et les héros sont émus à la fois dans la cause d'Achille. Il faut reprendre Hélène; il faut perdre Illion défendue par Hector. On est sous les murs de la place, et l'on intervient en effet au dénouement d'une action.

Virgile place devant nous un héros fugitif, dépositaire des destins d'un empire futur, et chef des derniers ci-

toyens d'un empire écroulé. Jeté par les dieux sur une plage inconnue, il y trouve Carthage naissante, et quand il a touché la terre de l'Italie, le sort de Rome est annoncé par des présages immortels.

Apollonius n'a pas connu, comme eux, le secret d'ébranler les ames, ou l'art de rattacher d'antiques fictions à de réels et puissans intérêts. L'oracle d'Apollon avait prédit à Pélias qu'il périrait par les conseils d'un homme qu'il verrait paraître en public avec un seul brodequin. Jason traversait l'Anœurus; sa chaussure s'enfonça dans la vase du fleuve, il en perdit une moitié: Pélias alors offrait un sacrifice. La vue de Jason lui rappela l'oracle, et, pour se soustraire au péril qui dès ce moment le menaçait, il commanda au héros d'entreprendre une navigation dangereuse, dans l'espoir de l'y voir périr. C'est après ce peu de mots que commence la liste des compagnons illustres de Jason, et le poète y compte Orphée. Il décrit ensuite leur départ, et rien encore n'a disposé le cœur à s'émouvoir des pleurs d'Alcime, mère de Jason. Le vaisseau aborde à Lemnos, où depuis un an n'habitaient plus que des femmes. Jalouses de leurs esclaves, elles avaient égorgé les hommes; et la seule Hypsypile s'était contentée d'abandonner son père Thoas sur quelques planches, à la merci des flots. Les Argonautes, quoi qu'il en soit, sont accueillis et même sollicités par ces femmes vindicatives. Ils goûtent les faveurs de l'amour, et se rembarquent sans regret. Les détails de la navigation et du voyage de la Colchide, qui occupent tout le second chant, sont oin de l'intérêt des descriptions d'Homère. Les poèmes

d'Homère sont le monument de toute la science de son siècle; et Apollonius affecte de se reporter trop souvent à l'ignorance des Argonautes.

Le troisième chant a plus de mouvement. Junon et Minerve prient Vénus de seconder leur ressentiment contre Pélias, et d'obtenir de l'Amour même qu'il assure le succès des Argonautes. Médée est atteinte de la plus brûlante de ses flèches. La peinture du désordre subit de son ame et des troubles de sa violente passion est faite avec chaleur; et si Virgile a retenu quelques idées d'Apollonius, c'est sans doute dans ce tableau qu'il les aura choisies. La description du combat de Jason contre les taureaux d'airain qui jetaient des flammes, est extrêmement animée; et la victoire que procurent aux héros les enchantemens de Médée, prêtresse d'Hécate, est peinte aussi avec beaucoup de feu.

Le quatrième chant, fécond en événemens, comprend la fuite de Médée, la mort d'Absyrte, indignement trahi et abandonné par sa sœur; enfin le retour des Argonautes.

Ils remontent le Danube; et, comme les anciens avaient cru qu'un bras de ce fleuve se jetait dans la mer Adriatique, c'est par cette route que le poète conduit le navire jusqu'au promontoire de Circé, où la fille du Soleil doit purifier Médée, sa nièce, du meurtre de son frère. Les noces de Jason se célèbrent ensuite furtivement chez Alcinoüs, roi des Phéaciens. Une grotte sert d'asile aux époux; ils reposent sur la toison d'or. Les Argonautes veillent la lance en main,

et les nymphes, qui portent des fleurs, dansent au son de la lyre d'Orphée.

Le vaisseau cependant fait naufrage en Lybie. Les nymphes de cette plage brûlante inspirent à Jason de faire transporter le navire même par ses compagnons, jusqu'au lieu où l'embarquement sera possible, et les conquérans de la toison reviennent enfin en Thessalie.

Ce poème renferme plusieurs traditions mythologiques plus ou moins précieuses pour les poètes. Entre autres celle qui donnait Diane, la déesse vierge, pour protectrice aux matelots; mais il est dans ce poème un petit nombre de fictions qu'aucune tradition mythologique n'autorise; entre autres celle de la poutre parlante, qui faisait partie de la charpente du vaisseau. Au reste, les comparaisons que l'auteur emploie sont presque toutes fort belles, et prises dans la nature. On en retrouve quelques-unes dans Virgile, soit qu'elles se soient d'elles-mêmes offertes à son génie, soit qu'Apollonius ait la gloire de les lui avoir suggérées.

La Sicile, qui, vers ce temps, voyait fleurir l'immortel Archimède, retentissait aussi des poésies pastorales de Théocrite, de Bion et de Moschus.

La Sicile avait de tout temps possédé beaucoup de troupeaux; de tout temps les bergers avaient eu parmi eux des chantres et des poètes; mais la tradition seule en gardait les souvenirs. L'infortuné Daphnis, si souvent célébré par Théocrite lui-même, et depuis par Virgile encore, était un berger sicilien dont les pasteurs avaient conservé la mémoire; le plus beau des

bergers, le plus habile des chantres : long-temps rebelle à l'amour, il avait été sa victime, et les rigueurs d'une bergère l'avaient fait mourir de douleur.

Le voyageur Brydone atteste que, de nos jours, les bergers de Sicile se disputent encore le prix de la flûte et du chant; une panetière, une houlette, sont encore le prix du vainqueur, et nos idylles sont leur histoire. Théocrite met en scène des esclaves bergers, parce que, de son temps, les bergers de Sicile étaient autant d'esclaves qui vivaient dans les champs, presque en indépendance, au milieu de leurs immenses troupeaux. Théocrite, je pense, est le premier poète qui ait écrit des bucoliques. Ce n'était qu'à la vue des bergers et de leurs fêtes que l'on pouvait composer des églogues, et ce n'était qu'en Sicile que les mœurs permettaient d'en contempler un peuple entier. Il a fallu près de vingt siècles pour rendre à la poésie un chantre pastoral, et l'heureuse Helvétie nous a donné Gessner. Le génie, dans les sciences, devine la nature : il saisit une vérité, et, quand il la divulgue, il semble la produire; mais, dans les arts, dans la poésie, c'est en imitant qu'il triomphe. Théocrite nous retrace les mœurs qu'il a jugées; il peint le beau climat de sa patrie. Virgile, qui n'a fait qu'embellir les images qu'il avait puisées dans ses vers, doit toute la vérité qui respire dans les siens à la sûreté de son goût exquis et au charme des accessoires qu'il a unis à ses imitations. Mais Gessner, comme Théocrite, a représenté ce qu'il a connu : il a peint les vertus de l'Helvétie et des bergers qu'elle s'honore de compter; il a peint ses

hivers, son printemps, ses familles, et son admirable innocence.

Théocrite passa quelque temps dans la ville d'Alexandrie, et nous avons de lui un petit Poème à la louange de Ptolémée Philadelphe. Il y célèbre Ptolémée Soter; il y vante l'amour et la beauté de Bérénice; il y chante la gloire et les succès d'une race qui donne la paix à tant de peuples, et qui fait fleurir dans le monde et la justice et l'abondance; il y félicite Philadelphe de son union avec Arsinoé, sa sœur, et il compare leur hymen à celui de Jupiter et de Junon.

Le poète, ailleurs, n'a pas manqué de rendre un hommage sincère au protecteur de son pays, et c'est dans un bel hymne aux Graces qu'il a célébré Hiéron.

Les trente morceaux qui restent de Théocrite ne sont pas tous des pastorales. On y trouve les combats de Castor et de Pollux; l'éducation d'Hercule, et quelques pièces également étrangères au genre purement bucolique.

Le pinceau de Théocrite rend la nature, dans ses idylles, avec une extrême vérité. Ses descriptions ont la teinte colorée du ciel de la Sicile, et l'on y sent les rayons brûlans du soleil à travers le feuillage qui sert d'abri aux bergers. Tous ses entretiens sont naïfs; ses principales scènes sont rendues avec une simplicité parfaite. Ce n'est, le plus souvent, qu'un défi de bergers qui chantent les malheurs de Daphnis ou les caprices de Galatée. Une fois, c'est l'entretien rustique de deux pêcheurs, dont l'un raconte à l'autre le songe

qu'il avait fait : il avait pris un poisson d'or. Les accompagnemens heureux de cette petite composition lui donnent un mérite extrême. « Deux pêcheurs, déjà vieux, étaient couchés, près l'un de l'autre, sous leur cabane que formaient des branches entrelacées. Ils avaient étendu l'algue marine, et ils reposaient contre le mur palissadé ; autour d'eux étaient semés çà et là les instrumens de leurs travaux : les corbeilles, les lignes, les hameçons, les filets chargés de mousse, le crin tordu en ficelle, les nasses recourbées, les labyrinthes de jonc, les lacets, une peau de bête, et leur vieille nacelle portant sur ses étais ; une natte étroite, des vêtemens, leurs chapeaux, servaient de soutien à leur tête. Tels sont les instrumens du laborieux pêcheur, et telle est toute sa richesse. Ils ne possédaient pas un seul vase d'argile, pas un seul. La pêche faisait leur unique bien. Ils ne voyaient rien au-delà ; l'indigence était leur compagne. Entre eux et la mer nul voisin ; et de tous les côtés elle apportait mollement jusqu'au pied de leur frêle cabane, ses flots, qui doucement l'ébranlaient.

« Le char de la lune achevait la première moitié de son cours, lorsque le soin de leurs travaux réveilla les pêcheurs ; ils chassèrent le sommeil de leur pesante paupière, et commencèrent à converser, etc. »

Une champêtre naïveté règne dans l'entretien de Daphnis et de la belle Naïs, qui se laisse enfin persuader ; quelques autres morceaux ont de la rusticité, mais on trouve de la grace et de la vérité dans tous.

Les pièces héroïques comprises dans le nombre des idylles sont brillantes de poésie, et dictées avec feu; elles ont toujours pourtant de la douceur. L'épithalame d'Hélène est un morceau charmant; il est chanté par les filles de Sparte, couronnées d'hyacinthes, dans le palais du blond Ménélas; leurs pas enlacés marquent la cadence, le palais retentit des cantiques d'Hyménée. « Epoux chéri, disent-elles, tu dors dès le crépuscule! tes membres sont-ils fatigués? tes yeux succombent-ils au sommeil? si tu voulais te livrer au repos, que ne choisissais-tu de plus convenables momens? que ne laissais-tu, auprès d'une mère tendre et parmi ses compagnes, Hélène continuer ses jeux jusqu'au jour? O Ménélas! et le soir et le matin, et cette année et celles qui suivront, Hélène toujours sera ton épouse. Heureux mortel! un auspice favorable t'a conduit jusqu'à Sparte; tu as obtenu ce que briguaient si ardemment tant de héros, toi seul tu nommeras Jupiter ton beau-père. Sa fille, dont aucune des Grecques ne marchera jamais l'égale, sa fille repose près de toi! quel enfant précieux naîtra de vos amours, si cet enfant lui ressemble!

« Pour nous, compagnes de son âge, nous qui, frottées d'huile comme les hommes, nous exerçons à la palestre le long des bains de l'Eurotas, nous de qui le nombre ne s'exprime qu'en disant quatre fois soixante, nous ne saurions en nommer une qui pût se comparer à la fille de Tyndare. L'aurore qui se découvre aux dépens de la nuit, le printemps qui paraît quand l'hiver ne le retient plus, telle parmi nous se montre Hélène:

sa taille est haute et imposante; et, comme le sillon décore un champ fertile, comme le cyprès embellit un jardin, comme le coursier de Thessalie honore le char qu'il entraîne, de même Hélène, au teint de rose, fait l'orgueil de Lacédémone.

« Qui de nous dépose dans la corbeille des ouvrages mieux conduits au fuseau? Qui de nous sait mieux entrelacer les fils que croise la navette légère, et détache du métier une trame mieux ourdie? Qui de nous, touchant les cordes de la lyre, chante plus dignement et Minerve et Diane? Tous les amours sont dans les yeux d'Hélène.

« O fille aimable et belle, ce jour t'a mise dans le rang des épouses. Nous, dans nos courses matinales, lorsqu'au sein des prairies, nous irons cueillir des fleurs odorantes pour en former des couronnes, nous te regretterons comme l'agneau nouveau-né desire la mamelle qui le nourrit.

« C'est nous qui les premières tressant en une guirlande les belles fleurs du lotus, irons la rattacher sous l'ombre du platane; c'est nous qui les premières portant dans un vase d'argent des essences parfumées, les verserons goutte à goutte sous l'ombre du platane, et nous écrirons sur l'écorce, afin que les voyageurs le lisent pour toujours: *Respectez-moi, je suis l'arbre d'Hélène.*

« O nymphe, je te salue; et toi aussi, gendre de Jupiter; que Latone, protectrice des enfans, vous donne une postérité brillante! que Cypris rende vos amours mutuelles! que le fils de Saturne répande sur

vous d'immenses richesses, et que de nobles aïeux les transmettent par vous à de plus illustres enfans! »

Il n'y a pas, à proprement parler, d'esprit dans les ouvrages de Théocrite, ni généralement dans les ouvrages des anciens; si l'on entend par le mot *esprit*, une recherche d'idées que l'expression rend saillantes, à peu près comme une pierre, dont les facettes font le brillant. L'idée choisie ressort sur tout ce qui la prépare; et ce qui la précède, est seulement destiné à relever son effet. Théocrite et les anciens n'ont rien de cette manière d'écrire; ils ont beaucoup d'idées, et ne les enchaînent pas toujours avec rigueur : comme ils ne les forcent jamais, elles ne scintillent pas toujours; mais aussi leurs ouvrages n'ont jamais cette maigreur et cette pauvreté que notre affectation répand si souvent sur les nôtres. Les ouvrages des anciens ne se fanent point, parce qu'ils n'ont pas un vernis emprunté. Les entretiens des bergers de Théocrite ne contiennent pas une pensée étrangère à celles que pouvait avoir un berger sicilien. On y trouve son pays, sa mythologie et ses mœurs.

Bion était de Smyrne, il vint à Syracuse, et fut le contemporain et peut-être l'élève de Théocrite. Moschus, de Syracuse, fut le disciple et l'ami de Bion. Ils ont tous deux travaillé dans le genre pastoral : leurs douces poésies ont un charme harmonique; elles ont la fleur du sentiment, la simplicité de la nature, et les graces négligées d'une imagination riante. Ces poètes ont mêlé tous deux à leurs tableaux des allégories pleines de charme et des traits consacrés dans le com-

merce heureux des divinités et des mortels. L'idylle est pour tous deux comme un fonds de paysage, sur lequel ils dessinent des groupes élégamment conçus. On dirait qu'ils s'y dessinent eux-mêmes, quand on se rappelle le costume qui leur était familier : les poètes grecs, en robes longues, portaient des couronnes de roses.

Voici un morceau de Bion.

« Cypris m'est apparue en songe ; elle conduisait par la main le petit Amour, qui baissait les yeux, et regardait à terre. Chantre des bergers, m'a-t-elle dit, prends avec toi l'Amour, enseigne-lui tes chansons. Elle dit et s'éloigne. Insensé ! je crus l'Amour curieux de mes leçons ; je lui enseigne de quelle manière Pan inventa la flûte oblique, Minerve la flûte droite, Mercure la lyre, Apollon la cythare. Le petit dieu écoutait peu mes discours : il se mit à chanter des airs tendres ; il m'apprit les amours et des dieux et des hommes, divin ouvrage de sa mère. J'oubliai ce que je venais d'enseigner à l'Amour, et de ce moment il ne me souvint plus que de ce qu'il venait de m'apprendre. »

Moschus a mis en vers l'agréable fiction de l'enlèvement d'Europe. Il a laissé un morceau d'une touchante sensibilité sur la mort de Bion, son ami, qui fut, dit-on, empoisonné, et le petit nombre de ses pièces ne le cède point en mérite aux poésies de Bion. Si, dans les arts aimables, le succès est si près de la tentative, c'est que la nature, toujours bonne, a mis sous

nos mains les jouissances, et ne nous laisse à découvrir que d'abstraites combinaisons.

DES ARTS.

Les autres arts sentirent, à cette époque, l'influence de l'esprit de calcul, que les mathématiques répandaient de toutes parts. Les architectes que l'on compte, furent presque tous mécaniciens; et c'est dans la capitale des sciences qu'il faut s'attendre à les trouver. Sostrate, de Gnide, éleva le fameux fanal d'Alexandrie, dont la tour était revêtue de marbre. L'architecte Dinocrate osa proposer au roi Ptolémée Philadelphe de suspendre le cercueil d'Arsinoé sa sœur et son épouse chérie, par la seule attraction d'une voûte d'aimant; mais cette entreprise hardie ne fut jamais exécutée. Ctésibius fut l'auteur d'un instrument cité par Athénée, sous le nom vague d'*orgue hydraulique*. Je ne crois pas qu'on ait pu se former une juste idée d'une semblable invention, et je ne puis imaginer que l'instrument de Ctésibius ait eu l'apparence d'un rapport avec ceux que nous nommons orgues.

Timanthe continua de produire des chefs-d'œuvres; la peinture d'ailleurs n'en donna presque plus; la terre africaine put recéler les monumens les plus précieux; mais le jour brûlant qui l'éclaire ne pouvait pas fournir sans doute les effets variés qui sont dignes de ce bel art. La Grèce désolée négociait les tableaux de ses maîtres les plus habiles, pour avoir le moyen de soutenir ses fureurs. Le célèbre Aratus vida les col-

lections de Sycione, pour satisfaire le goût de Ptolémée Philadelphe, son protecteur. On dit qu'après avoir délivré sa patrie, Aratus y mit en jugement les portraits de ses tyrans divers. L'un d'entre eux était peint sur un char de victoire; tous les élèves de Pamphile et le célèbre Apelles lui-même avaient à l'envi concouru à la perfection du tableau. Aratus hésita long-temps, mais tout ce que le peintre Mélanthius put à la fin en obtenir, fut de conserver les accessoires; en effaçant le triomphateur, on mit une palme à sa place.

Aucun sculpteur, à cette époque, n'a, je crois, eu de célébrité, et pourtant les statues ne furent jamais plus communes: il n'y avait pas d'homme distingué, dont une statue de bronze ou de marbre ne consacrât quelque action. Les dieux recevaient chaque jour de nouvelles dédicaces, et les vainqueurs des jeux immortalisaient à la fois et leur victoire et leur image; mais la Grèce, alors profanée par l'influence de tant de peuples, dont elle aurait à peine avoué l'existence dans son sein; la Grèce déchirée par les Macédoniens, les Etoliens, et tant de puissances nouvelles, voyait aussi renverser tous ses temples et dévaster tous leurs trésors. Les Etoliens ravagèrent le temple antique de Dodone; les Macédoniens détruisirent le temple de la ville de Thermes, capitale des Etoliens; on y enleva quinze mille armures, et l'on y renversa plus de deux mille statues.

Enfin, les élémens eux-mêmes semblèrent conspirer, à ce temps, contre les monumens des arts; le colosse de Rhodes, ouvrage récent de Charès, fut abattu par

un tremblement de terre, vers l'an 222 avant l'ère chrétienne; la ville de Rhodes, presque détruite, implora la munificence des princes grecs qui régnaient sur la surface du monde. Hiéron, de Syracuse, prodigua ses richesses, et fit poser dans la place publique un groupe qui représentait l'un des peuples couronnant l'autre. Ptolémée Evergète, les rois de Bithynie, de Syrie, de Macédoine, se distinguèrent dans ce désastre par la magnificence de leurs présens. Rhodes reprit bientôt sa splendeur; mais elle ne releva point le superbe colosse, et s'autorisa d'un oracle pour faire alors un autre usage des fonds destinés de toutes parts à rétablir cette merveille. Cette masse immense demeura sur la plage sur laquelle elle était tombée jusqu'au septième siècle de notre ère; et quand le calife Moavie fit la conquête de cette île, il en fit vendre des débris qui composèrent encore, après ce long intervalle, deux mille sept cent quintaux d'airain.

LIVRE QUATORZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De Rome, depuis le troisième siècle jusqu'au deuxième siècle avant l'ère chrétienne.

La période que nous parcourons est peut-être celle qui, dans toute l'histoire, a mérité plus de gloire aux Romains; ils étaient encore vertueux, et leur grandeur prenait l'essor qui devait être irrésistible. Ce siècle, et spécialement dans ses premières années, marque l'adolescence de Rome. Chaque jour y devenait l'époque d'un progrès, et les événemens en sont tellement connus, qu'il pourra me suffire ici d'en indiquer seulement la suite.

La guerre des Samnites n'était pas terminée, et les efforts qu'elle exigea doivent honorer sans doute le nom même des vaincus. On regrette que les annales de ces estimables guerriers, ou n'aient point été écrites, ou ne nous soient point parvenues. Pontius Herennius, le plus fameux de leurs chefs, prolongea vainement une glorieuse résistance : prisonnier de Fabius, il orna son triomphe, et fut après décapité. On ne peut concevoir ce reste de barbarie, qui ternit tant de fois la

gloire des Romains; et c'était vraisemblablement pour en absoudre la victoire, que le triomphateur perdait toute sa puissance quand il descendait de son char, et au moment où les licteurs allaient s'emparer de leurs victimes.

Les Romains combattirent avec le même succès les Samnites, les anciens Sabins, les Toscans, les Sénonais, qu'ils anéantirent entièrement. Chaque campagne étendait leurs richesses autant que leur domination; car, en toute ville emportée de force, les habitans perdaient toutes leurs propriétés, et souvent devenaient esclaves. S'il est certain que l'extension des lumières ait amélioré le sort des hommes, c'est dans l'espèce de sauvegarde que les guerres des puissances laissent aux individus, qu'on peut reconnaître un de ses bienfaits.

Les dernières tentatives des peuples de l'Italie, pour resserrer du moins le peuple dominateur qui les dévorait peu à peu, occasionnèrent la guerre de Tarente, et par suite celle de Pyrrhus.

Tarente était une ville grecque opulente; ses citoyens, dont l'oisiveté voluptueuse était soutenue des travaux de leurs esclaves, consumaient en de vastes théâtres une grande partie de leur vie. Rien dans les mœurs modernes ne peut donner l'idée de celles des Tarentins; et à peine, dans les Antilles, l'existence de quelques créoles pourrait de nos jours en rappeler l'abandon. Les Tarentins cependant, révoltés des progrès d'un peuple austère comme les Romains, excitèrent les Samnites à de nouveaux mouvemens. Quelques vaisseaux de Rome, ignorant l'alliance des Tarentins et

des Samnites, entrèrent comme de coutume dans le port de Tarente. Les citoyens l'apprirent au milieu du théâtre, et, présomptueux comme tous ceux qui suivent d'ostentation les préjugés qu'ils croient honorable d'affecter, ils ordonnèrent en tumulte que ces vaisseaux fussent confisqués. Les Romains, toujours graves et toujours modérés, envoyèrent une ambassade : elle fut reçue dans le théâtre ; et les bouffons qui présidaient à cette étrange réunion, encouragés par les applaudissemens, poussèrent l'insolence jusqu'à salir avec indignité les robes des ambassadeurs. Ce fut avec du sang que furent lavées ces taches. Les Tarentins invoquèrent Pyrrhus ; mais ce qui achève de peindre jusqu'à quel excès la mollesse avait porté l'aveuglement, c'est que le citoyen plus sage qui voulut s'opposer à cette mesure trop inconsidérée, et représenter que Tarente allait se donner un maître, fut obligé d'user d'un artifice pour obtenir qu'on l'écoutât. Il se montra dans l'assemblée, précédé d'une joueuse de flûte en masque, et couronné de fleurs flétries, comme s'il fût sorti de quelque partie de plaisir ; il feignit d'être pris de vin, et s'écria d'une voix tonnante : Livrez-vous à la joie, hommes de Tarente, vous en avez encore le temps : Pyrrhus viendra bientôt, et vous serez esclaves. Le premier acte de Pyrrhus fut en effet de plier les Tarentins à une discipline exacte. Il ferma leur théâtre, il voulut les rendre soldats ; et quand, après six ans d'exploits, cet homme extraordinaire eut quitté l'Italie, Tarente fut prise, démantelée, et forcée de livrer ses vaisseaux. La prise de Crotone, la prise de Salente,

précédèrent et suivirent ce triomphe de Fabius. Enfin, au commencement de la première guerre punique, l'an 488 de Rome, deux cent soixante-quatre ans avant l'ère chrétienne, l'Italie toute entière, entre le Pô et les deux mers, avait subi le joug de Rome. Ptolémée Philadelphe avait réclamé l'alliance de la cité victorieuse, et la ville grecque d'Apollonie, sur les bords de l'Adriatique, venait aussi de l'obtenir.

Ce temps fut celui où les premiers de Rome montrèrent, dans les deux classes, les plus hautes vertus; il fut celui où l'accord unanime des opinions, ainsi que des sentimens, devait prêter une force incalculable à l'action du corps politique. Leur confiance égale dans les dieux et dans les pratiques religieuses unissait, d'une façon étroite, les divers ordres de l'état. Au milieu des batailles, les consuls exaltés retenaient les légions, ranimaient leur ardeur, en vouant un temple à la Terre, à Bellone, à Jupiter Stator, à quelque puissance céleste. Les pestes, les épidémies, toujours trop fréquentes à Rome, soumettaient les esprits à suivre aveuglément les ordres des oracles et ceux des livres sibyllins. Dans le siècle qui nous occupe, Rome députa à Epidaure, à l'effet d'en ramener le dieu de la santé. Un énorme serpent, qui sortit de l'autel, alla se placer dans le vaisseau qui avait apporté au temple et les présens et les ambassadeurs. On crut posséder le dieu lui-même. Le débarquement se fit devant un peuple immense. Le serpent se jeta dans une île du Tibre, et les Romains pleins de confiance bâtirent à Esculape un temple en cet endroit.

Ce trait, que l'histoire a consacré, semble n'appartenir qu'à la mythologie.

Mais ce peuple, qui croyait qu'Esculape avait pris une métamorphose pour soulager ses maladies, ne doutait pas que Mars en personne ne combattît pour soutenir sa cause. Un acte brillant de courage fut fait au milieu d'une légion, et comme aucun soldat ne se présenta jamais pour en recevoir la récompense, il fut attribué au dieu Mars. Tous les soldats se couronnèrent de feuillage, et, Fabius à leur tête, ils firent une procession en l'honneur du dieu protecteur.

L'orgueil de la patrie surpassait, en ce temps, toute autro espèce d'orgueil. Alors les consuls hors de charge remplissaient près de leurs successeurs les fonctions de lieutenant sans mécontentement et sans murmure. Alors Fabricius honorait les Romains aux yeux du héros de la Grèce, par la majesté de ses vertus. Pyrrhus tenta de se l'attacher, et toutes les séductions le trouvèrent inflexible. Fabricius opposa la noble pauvreté qui le laissait sans desirs ainsi que sans besoins. On rapporte que pendant le temps qu'il traitait dans le camp de Pyrrhus, de l'échange des prisonniers, Cynéas fit un jour tomber leur entretien sur les systèmes philosophiques; il parla de celui d'Epicure, il dit que ses sectateurs faisaient consister le souverain bien dans la volupté; qu'ils fuyaient les charges publiques, et regardaient la Divinité comme étrangère aux actions des hommes. O grand Hercule, s'écria Fabricius, puissent Pyrrhus et les Samnites adopter de telles opinions pendant qu'ils nous feront la guerre!

Curius Dentatus ne se rendit pas moins admirable par l'austérité de sa vie. Les ambassadeurs des Samnites le trouvèrent occupé à faire cuire lui-même les légumes grossiers dont il se nourrissait. Ils voulurent profiter de cette heureuse occasion pour lui offrir de riches présens; Curius les refusa, et trouva plus glorieux de commander à ceux qui possédaient tant d'or, que de le posséder soi-même.

Ce serait, quoi qu'il en soit, une erreur de penser que tant de vertus, que tant d'accord, prévinssent absolument tout désordre intérieur. Les maladies portaient quelquefois dans les ames un découragement si complet, que les enrôlemens devenaient difficiles. L'usure enfin, le défaut de circulation dans les signes de la richesse, dérangeaient sans cesse l'équilibre, et réduisaient le peuple, par intervalle, à la détresse et à la plainte; il fallait tour à tour et des mesures sévères pour armer le citoyen, et de la condescendance pour porter remède à ses maux. Un dictateur, dans une telle circonstance, composa une loi expresse pour obliger les membres de l'état à obéir, sans exception, aux lois qui émaneraient du peuple. Ce décret, par la suite, eut de fatales conséquences : on statua bientôt que le sénat serait obligé de soutenir de son autorité tout ce qui aurait été déterminé dans les assemblées du peuple, et quoique l'usage eût jusqu'alors tenu lieu de loi à cet égard, il semblait que le silence mît quelque incertitude, et inspirât plus de circonspection que le peuple ou ses chefs n'en montrèrent depuis. C'est ainsi, a dit un auteur, que le

peuple, sans prétentions quand il se trouve sans besoins, est poussé, par la tyrannie des riches, à usurper un pouvoir dont il ne sait pas se servir.

Il est facile de concevoir que les richesses qui commencèrent alors à s'accumuler au sein de la république, dûrent peu à peu en répandre le goût; et si le désintéressement des Curius et des Fabricius en fut beaucoup plus éclatant, il dut aussi bientôt être moins imité. Quand la pauvreté devient une héroïque vertu, la vénalité est bien près de maîtriser toutes les ames.

Il est une extrême différence entre les progrès de l'industrie et ceux de la corruption. L'élégance des chaumières est un signe de prospérité dans les états modernes où la richesse est en circulation, et doit porter la vie jusque dans les moindres filières. Mais le luxe matériel de ces anciens états, où l'on ne faisait qu'en amasser les objets et les signes, devait entraîner la chûte de l'édifice, en chargeant le faîte sans fortifier les bases. Caton l'Ancien allait quelquefois méditer dans la petite maison de campagne qui avait suffi, en ce siècle, au fameux Curius Dentatus. Il en rapportait de grandes idées sur la rusticité vertueuse de ce grand homme; mais il n'allait pas à sonder la plaie réelle que l'organisation de la société menaçait de creuser jusque dans ses entrailles. Il n'eut sûrement pas deviné que ce serait en disséminant les jouissances qu'on préviendrait le danger du luxe.

On porta au triomphe de l'un des Papirius une somme énorme qui provenait de la vente des prisonniers de guerre; et, l'an 270 avant l'ère chrétienne en-

viron, les dépouilles des Tarentins et des Samnites, donnèrent le moyen de battre une monnaie d'argent: c'était la première fois. Quand peu d'années après les Picentins eurent été subjugués, le peuple fit graver sur les deniers nouveaux, d'un côté l'image de Picus, fils de Saturne, que les Picentins reconnaissaient pour leur fondateur, et de l'autre un magistrat romain tendant la main à un Picentin prosterné; cependant, à cette même époque, les censeurs rayèrent et retranchèrent du sénat Cornélius Rufinus, personnage consulaire et ancien dictateur, parce qu'il avait possédé quinze à seize marcs d'argenterie. Une si inconcevable rigueur ne servit point de digue à la cupidité que la force des choses devait si rapidement exagérer dans Rome; mais elle fut long-temps fatale à la famille qui en resta flétrie, et, jusqu'au temps de Sylla, qui en sortait, aucun de ceux qui en faisaient partie ne put obtenir la possession d'une dignité. Egales à tant d'égards, et depuis sur-tout le partage des grandes charges, les familles principales conservèrent constamment des nuances de caractère et de considération. La famille Valeria fut toujours chère au peuple, pour avoir, à trois époques différentes, porté et renouvelé la loi sacrée de l'appel. La famille des Fabius donna, pendant une suite de générations, le sénateur que les censeurs nommaient à vie, le prince du sénat. Il y eut des races consacrées à la pratique des plus austères vertus; il y en eut de hautaines, il y en eut de populaires, et l'on eût dit que chacun de leurs membres recevait en naissant le rôle qu'il devait remplir.

La première guerre punique fut une grande époque. Elle hâta les destinées de Rome; elle accéléra ses progrès. Vingt-quatre années d'efforts déterminèrent en elle un développement immense : le monde s'étendit sur ses pas, et elle apprit à dominer les flots.

A Carthage, les richesses avaient depuis long-temps dénaturé les notions de considération et d'estime. Les préjugés qu'elles avaient soutenus, avaient presque étouffé tout esprit militaire ; des mercenaires portaient les armes, et le grand Annibal n'eut pas d'autres soldats. Ce germe affreux de décadence resta long-temps comme ignoré ; un empire qui s'accroît n'aperçoit pas le vice intérieur qui lui pronostique sa ruine. Dans l'apogée de sa puissance, il réagit avec quelque avantage, car il possède toujours, en de pareils momens, quelques hommes dont l'ame ardente lui infuse leur propre vie. Malheur à celui qui nierait ou repousserait la puissance active du génie ! Carthage compta d'illustres citoyens.

Les Carthaginois, dans le principe, avaient assujetti les contrées de l'Afrique, voisines de leur territoire. Ils avaient fait céder, ainsi que nous l'avons vu, les îles que baignent la Méditerranée ; ils en avaient réduit les habitans épars à ne rien faire produire au sol qui les portait, et à recevoir d'eux toute leur subsistance.

Nous avons vu que les Carthaginois disputèrent constamment la Sicile elle-même, aux Grecs qui l'avaient comme peuplée; les exploits de Pyrrhus ne purent les en bannir. Leurs établissemens en Espagne

n'acquirent pas moins de solidité. Les habitans de Gadès, comme eux originaires de Tyr, implorèrent leur secours contre quelques nations. Moins d'un siècle après cette tentative, leur première influence s'étendait aux rives de l'Ebre, et le beau port de Carthagène fut un monument de leur puissance.

Les Mamertins, ou Enfans de Mars, troupes auxiliaires que l'Italie avait fournies à Syracuse, passèrent à Messine vers ce temps; ils égorgèrent tout à la fois leurs hôtes, et s'emparèrent de la cité. Rome venait de punir avec une épouvantable rigueur les soldats campaniens coupables des mêmes crimes dans la ville de Rhège, et elle ne rougit pas de soutenir les Mamertins, que les Carthaginois voulaient anéantir. Ce fut le motif d'une guerre entre ces deux puissances. Le consul Claudius fit passer le détroit à ses soldats sur des radeaux; il en reçut un surnom glorieux, et triompha le premier des peuples d'outre-mer.

Les succès des Romains ne les éblouirent pourtant pas. Heureux dans la Sicile, ils jugèrent judicieusement qu'il leur fallait une marine. « Tel est, nous dit Polybe, le génie des Romains; ils n'agissent qu'à force ouverte; ils s'imaginent que tout ce qu'ils se proposent doit être conduit à sa fin comme par une espèce de nécessité, et que rien de ce qu'il leur plaît n'est impossible. Souvent cette politique leur réussit; mais ils éprouvèrent quelquefois des revers, et la mer, en cette circonstance, leur en fit subir quelques-uns. »

On construisit avec une diligence extrême un nombre considérable de navires, sur le modèle d'un vais-

seau de Carthage, qui avait échoué, et que l'on avait pris; et pendant que les chantiers présentaient le spectacle d'une admirable activité, les rameurs s'exerçaient à terre, et placés comme sur une galère, ils faisaient à chaque signal les mouvemens des diverses manœuvres.

Une première défaite maritime fut suivie d'une victoire mémorable à jamais; Duillius triompha de la flotte ennemie : il avait eu l'idée hardie d'en faire acrocher les vaisseaux par les siens, afin de rendre à ses soldats tout l'avantage de leur vaillance. Duillius fut comblé d'honneurs; il lui fut permis pour toujours de se faire accompagner le soir avec des instrumens de musique et des flambeaux. Le sénat fit élever une colonne de marbre ornée de proues; on y inscrivit les détails du combat, et les débris de ce glorieux monument ont été retrouvés vers la fin du seizième siècle.

Attilius Régulus, profitant de la splendeur où se trouvait alors la fortune de Rome, descendit en Afrique, y fit de rapides progrès, et pressa fortement Carthage. Cette république lui fit demander la paix. Régulus la refusa d'un ton plein de hauteur; mais alors un seul homme changea les destinées. Xantippe, de Lacédémone, arriva au secours des vaincus avec quelques troupes mercenaires; celles de Régulus furent défaites, et presque entièrement détruites; lui-même fut fait prisonnier. L'Afrique, pendant le reste de la guerre, se vit délivrée de ses ennemis; et ce ne fut plus qu'en Sicile que triomphèrent les armes des Romains.

Deux fois la flotte romaine fut détruite dans cette guerre; les Romains la recréèrent une troisième fois. L'épargne n'avait aucun fonds; le zèle des sénateurs, celui des citoyens, suppléèrent à tous les besoins. Luctatius eut le commandement de cet armement patriotique; et la guerre fut terminée par la victoire qu'il remporta sur le célèbre Amilcar-Barca, père du plus célèbre Annibal.

Un général, selon Polybe, ne porte justement ce beau nom que quand il connaît également et le temps de vaincre et celui de renoncer à la victoire. Les deux partis étaient totalement épuisés; les deux chefs traitèrent de la paix. Il fut convenu, après vingt-quatre ans de guerre, que les Carthaginois se retireraient de la Sicile, et des îles qui se trouvent entre la Sicile et l'Italie; qu'ils ne feraient point la guerre au roi Hiéron; qu'ils paieraient aux Romains une somme déterminée, et que les prisonniers seraient rendus sans rançon.

A peine les Carthaginois furent-ils délivrés de cette guerre qu'ils en eurent une plus affreuse à soutenir contre les soldats mercenaires qu'ils avaient employés, et qu'ils ne pouvaient pas solder exactement. Xantippe, leur libérateur, assailli à la fois et de gloire et d'envie, avait été heureux de se retirer à Corinthe et de sauver sa vie des piéges qu'on lui avait tendus. La multitude armée qu'il laissait après lui, se composait d'hommes de toute nation. Les Africains en faisaient le plus grand nombre; on y comptait des Espagnols, des Gaulois, des Liguriens, et même des Grecs.

Mathos et Spendius, leurs chefs, se comportèrent en brigands par leur cruauté, en héros par leur courage. On plaindrait davantage les hommes qui s'égarent, et l'on en ramènerait sans doute un plus grand nombre, si l'on voulait se bien convaincre que leurs vertus leur appartiennent, et que leurs torts, ou même leurs crimes, sont presque toujours l'effet de leur fausse position, des fausses idées qu'elle leur donne, et de l'horrible nécessité à laquelle ils croient qu'elle les dévoue.

Mathos et Spendius, persécutés par les Carthaginois, appelèrent les villes d'Afrique à la liberté; et les femmes elles-mêmes sacrifièrent tout pour leur fournir des ressources. Carthage trouvait dans son territoire de quoi fournir aux nécessités de la vie; mais toutes ses dépenses portaient sur les revenus qu'elle tirait de l'Afrique, et elle ne faisait point la guerre avec les armes de ses citoyens. Son joug était terrible; elle voulait que ses délégués tirassent des provinces pour emplir son trésor. Aucun peuple soumis ne rencontrait en eux ni indulgence ni affabilité. « Tandis, s'écrie Polybe, que, pour bien gouverner, il ne faut pas tant se borner au présent qu'on ne fasse encore plus d'attention à l'avenir. »

On vit les révoltés, après des efforts inouis, faire périr cruellement Giscon, leur prisonnier, pour lier sans retour leurs complices, qu'Amilcar aurait pu séduire. Des cruautés de plus en plus atroces suivirent cet acte de fureur. « Il s'élève dans l'ame, dit Polybe, de certaines vapeurs malignes qui portent les hommes

à des excès affreux. Les traitez-vous avec douceur, c'est piége, c'est artifice; ils vous haïssent à proportion de vos efforts pour les gagner. Usez-vous de violence, il n'est point d'attentat dont ils ne se rendent coupables, ils perdent toute humanité. » Aussi, comme le remarque un auteur, si les représailles peuvent servir dans une guerre ordinaire, il n'en est pas de même dans une guerre civile, quelle qu'elle soit; et, lorsque les soldats sont soudoyés de vengeance, selon l'énergique expression de Daubigné, elles ne peuvent produire qu'une lutte d'horreurs.

Les Romains parurent fidèles au traité qu'ils avaient conclu; ils refusèrent d'abord toutes les invitations des révoltés de Sardaigne et d'Utique, et ils envoyèrent même des vivres à Carthage. Mais bientôt l'intérêt reprit sur eux ses droits; ils passèrent en Sardaigne, et les Carthaginois, sauvés par Amilcar, mais épuisés par une guerre de trois ans, leur cédèrent aisément cette île.

Rome, durant la première guerre punique, donna encore des exemples frappans de la simplicité de ses mœurs. Les progrès de sa puissance l'obligeaient de proroger l'autorité confiée à ses consuls, pour continuer une entreprise, pendant que leurs successeurs dans cette dignité accomplissaient d'autres devoirs. Régulus était en Afrique, et il reçut, après l'année de son consulat, l'ordre de continuer la guerre. Il écrivit sur-le-champ au sénat, que le fermier des sept arpens de terre qu'il possédait, était mort; que le métayer avait pris la fuite avec le bétail et les charrues, et que

sa famille manquerait d'alimens, si lui-même il ne revenait pour cultiver son héritage. Le sénat porta un décret pour décider que le champ de Régulus serait cultivé, cette année, aux dépens de la République. Bientôt après, ce formidable vainqueur fut prisonnier de ses ennemis; mais les Carthaginois, accablés en Sicile, desirèrent la paix et l'échange des captifs : ils chargèrent Régulus de leurs propositions, et lui firent jurer de se remettre en leurs mains, s'il ne pouvait rien obtenir.

La fermeté de Régulus est un de ces faits héroïques sur lesquels notre orgueil revient complaisamment. Il détourna ses concitoyens d'accepter un traité préjudiciable à sa patrie; et, le front couvert d'une honte pleine de grandeur, il se refusa à revoir sa maison, et même à rendre à sa famille les embrassemens qu'il en recevait; il voulut revenir à Carthage, et les historiens de Rome ont dit qu'il y expira dans les tourmens.

Il est assez bizarre que cette période ait à nous présenter et le premier trait saillant d'incrédulité religieuse et l'introduction de plusieurs superstitions nouvelles que le sénat, en dépit de ses malheurs, ne parvint pas toujours à repousser.

Les croyances puériles nées pendant les premiers âges d'un peuple, peuvent presque toujours se perpétuer sans danger; et la naïve simplicité, qui en a été le principe, leur imprime son innocence; mais les suggestions nouvelles ne peuvent emprunter leur force que de la faiblesse et du dérèglement de certains esprits entraînés. Le mystère des premières est comme

celui qni entoure les bocages : c'est la nature qu'il recèle; le mystère des secondes est comme celui des prétendues combinaisons magiques, où l'on ne reconnaît enfin que néant et absurdité.

Le consul Claudius, dont l'incapacité perdit la flotte romaine sur les côtes de la Sicile, fit jeter à la mer les poulets consacrés qui refusaient leur nourriture, en disant qu'au moins ils boiraient. Les soldats, épouvantés de cette action sacrilége, et victimes d'ailleurs des fausses mesures du consul, furent complètement défaits.

Ce nouveau Capanée, qui unissait au mépris des cérémonies religieuses l'orgueil ulcéré d'un patricien mécontent, fut sommé, après ce désastre, de faire choix d'un dictateur. Il osa nommer Glicia son secrétaire, et, selon quelques-uns, son licteur. Glicia eut aussitôt l'ordre de se démettre, et se soumit sans résister; mais il conserva toute sa vie les honneurs de sa dignité.

Claudius fut cité en jugement pour cette action détestable; une pluie qui survint sépara l'assemblée : on crut que les dieux s'opposaient à ce que l'affaire fût suivie, et elle ne fut jamais reprise. Rome dut souvent son repos à l'opinion salutaire qui, dans certains cas, suspendait les délibérations, les scrutins, les suffrages. Il suffisait de quelques auspices; mais, lorsque l'intérêt, lorsque la politique, en eurent étrangement abusé, ce moyen religieux perdit toute sa force; le peuple ne garde pas long-temps les opinions qu'on veut lui imposer, uniquement pour le conduire.

Claudia, sœur du consul, fut mise en jugement, et subit une amende pour avoir fait, du haut de son char, une imprécation contre le peuple, dont les flots arrêtaient son passage. L'acharnement était extrême; mais les relations, les clientelles immenses de cette famille très-étendue, ne permirent pas qu'elle succombât; l'amalgame que le patronage et les alliances multipliées avaient fortement cimenté entre tous les individus, fut un des principes puissans de la vigueur et de la gloire de Rome.

Cependant, en suivant avec quelque attention l'histoire de Rome pendant ce siècle, il est, je crois, impossible de n'être pas frappé du changement successif arrivé dans ses mœurs; et, comme les progrès de sa puissance m'ont obligée de compter plusieurs périodes en une seule, j'ai cru qu'il convenait de rapporter à chacune de ces époques les nuances qu'éprouvaient les mœurs. Rome, menacée de présages funestes, fit enterrer vivans, sur la place publique, un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque : insigne barbarie qui fut depuis renouvelée, et même plusieurs fois.

L'exemple du premier divorce appartient aux années qui maintenant nous occupent. Le peuple s'indigna contre une telle action; mais bientôt elle fut en usage.

Cependant les Romains, dont le développement extraordinaire ne calculait plus aucun effort, portèrent la guerre au-delà du Pô. Marcellus triompha de toute la Lombardie, et aussi des Germains, auxiliaires des

Gaulois; et c'est pour la première fois que le nom des Germains se trouve marqué dans l'histoire. On instala des colonies et à Crémone et à Plaisance; une guerre contre l'Illyrie assujettit bientôt Corfou. Il fut statué de nouveau entre Carthage et Rome, que la puissance de Carthage ne passerait pas l'Ebre en Espagne, et que Sagunte, alliée de Rome, serait respectée par ses troupes. Rome se trouvait sans doute au plus haut degré de gloire, puisque, déjà victorieuse et puissante, elle avait encore devant elle des triomphes à moissonner : ce moment toujours est le plus beau dans les fastes d'un grand empire.

La deuxième guerre punique se déclara vingt-trois années après la fin de la première, et deux cent dix-huit ans avant l'ère chrétienne. Sagunte en fut l'occasion. Annibal, dans l'audace de la première jeunesse, et brûlant de nuire aux Romains, n'hésita pas de l'attaquer, dès qu'il crut avoir les moyens de le faire avec quelque succès. Fils d'Amilcar Barca, dès l'âge de neuf ans il avait fait serment sur les autels des dieux, de haïr les Romains pendant toute sa vie. Il fut mené à l'armée d'Espagne dès qu'il eut l'âge de quatorze ans, et il en prit le commandement après la mort d'Asdrubal, son beau-frère, successeur d'Amilcar Barca.

Sagunte, alliée de Rome, ville d'origine grecque et colonie de Zante, se défendit avec fureur : tout y périt. En vain Rome voulut-elle interposer en sa faveur le crédit de ses ambassadeurs; Fabius, devant le sénat de Carthage, fatigué des discours qu'on opposait aux siens, releva un pan de sa robe et dit : J'apporte ici et la paix

et la guerre, choisissez. Le sénat répondit que lui-même eût à choisir. Je vous laisse la guerre, reprit l'ambassadeur en rejetant les plis de sa robe, et sa mission fut terminée.

Cependant Hannon et tous ses partisans s'écriaient dans Carthage que les ruines de Sagunte allaient retomber sur leurs têtes, et qu'il fallait livrer Annibal aux Romains comme un infracteur des traités. Mais ce n'était pas de Sagunte qu'il s'agissait; c'était l'empire que se disputaient deux puissances rivales, c'était l'espace qu'enviait leur ambition; les ménagemens qui retardent les crises finales ne sauraient pas les empêcher, quand la combinaison des élémens qui les préparent ne peut pas elle-même se détruire.

Je ne sais s'il est donné à l'homme de déterminer avec précision le parti que les circonstances permettent ou commandent en certains momens décisifs. Les conseils d'Hannon parurent ceux d'un ennemi personnel et d'un lâche, et peut-être il était l'un et l'autre. Après la bataille de Cannes, Hannon sans doute eût dû se condamner, et pourtant Carthage fut perdue; mais il n'est pas certain que si Annibal eût été mieux secondé, ses armes n'eussent offert d'autres chances aux destins. Il est une hardiesse de conception qui étonne les esprits sages, lorsqu'ils n'aperçoivent pas les bases sur lesquelles elle repose; et c'est ainsi qu'on vit Fabius s'opposer de tout son pouvoir aux grands desseins du jeune Scipion sur l'Afrique, dans le temps même qu'Annibal occupait l'Italie.

« C'est être ignorant et aveugle dans la science de

commander les armées, dit Polybe, que de penser qu'un général ait quelque chose de plus important à faire que de s'étudier à connaître les inclinations et le caractère de son antagoniste. » Annibal s'y appliqua utilement, et trois grandes victoires successives furent le prix de ses rares talens.

Rome avait été comme surprise de l'attaque directe d'Annibal, et elle parut incertaine au premier moment de l'action. Elle comptait dans son sein un Fabius, un Marcellus ; le jeune Scipion déjà s'était signalé près du Tésin, en sauvant la vie de son père, et pourtant les premiers chefs qu'elle se donna furent au-dessous de sa confiance.

Cette guerre, au reste, offre, à chaque événement, des preuves multipliées du respect des Romains pour les dieux et pour toutes les cérémonies de leur culte. Aucune période même de l'histoire des Hébreux ne pourrait avoir un caractère plus sacré. Des prodiges sans nombre, qui chaque jour portaient l'effroi en des ames ébranlées, amenaient de nouvelles expiations et de nouveaux sacrifices. On inventa des fêtes en l'honneur de Junon ; on lui fit chanter des hymnes solennels par de jeunes filles en robe longue, qui dansaient au son de leur voix. On consacra des statues de cyprès dans ses temples ; mais il était difficile que les malheurs de Rome, en se multipliant, ne donnassent pas aussi aux plus étranges superstitions une force que le sénat ne put pas toujours retenir.

Quand Flaminius eut été vaincu et tué à Trasimène, on rejeta ses malheurs sur son impiété : Flaminius était

parti sans vouloir prendre les auspices. Fabius Maximus fut nommé dictateur, et sa première action fut de vouer un printemps sacré, c'est-à-dire, le sacrifice de tout ce qui naîtrait dans le cours du printemps.

On deviendrait religieux en étudiant l'histoire romaine. Il est beau de voir un vainqueur dédier, en robe triomphale, un temple voué au milieu des périls : il est beau de voir une armée pénétrée d'une sainte confiance après avoir calmé le courroux des dieux. Un consul veut attendre la célébration d'un rite sacré pour aller joindre son armée; au moindre soupçon d'inexactitude, il revient à Rome pour chercher de nouveaux auspices. Une telle conduite serait odieuse et méprisable, si elle n'avait pour principe que l'hypocrisie; mais le sentiment d'une communication directe avec la Divinité agrandit toutes les proportions, quand il est vrai.

Fabius fut nommé dictateur après la bataille de Trasimène, et le premier il soutint l'effort d'Annibal, mais ce fut en évitant de se laisser entamer et de jamais accepter le combat; et il reçut, pour prix de sa prudence, le surnom glorieux de *Cunctator*, ou temporiseur. Son système pourtant fut d'abord condamné, et le soupçon perçait avec le blâme. Les coups inattendus dont la république avait été frappée avaient porté atteinte à son organisation intérieure, et le peuple, qui ne se confie plus aux talens de ses chefs, n'a presque plus d'unité en lui-même. Le sénat se releva le premier de ce découragement subit qui flétrit les esprit en abaissant les ames; mais il n'osa soutenir ouvertement Fabius, ou peut-être il n'approuvait pas

la circonspection de sa conduite. Le dictateur avait fait un traité avec le général carthaginois, relativement à l'échange et au rachat des prisonniers; et livré à ses seules ressources, il vendit la terre qu'il avait, pour accomplir ses engagemens.

Le général de la cavalerie, Minutius, avait plus que tout autre décrié les mesures adoptées par son chef; et le peuple, aigri contre les nobles qui l'avaient jusque là mal conduit et mal défendu, le donna pour égal au dictateur prudent. On sait quelles suites eut ce parti, et comment Fabius délivra Minutius du péril où l'avait jeté une excessive présomption. Mais après cette dictature, le peuple, dominé par le mécontentement, porta au consulat Térentius Varron, dont le seul titre était un desir immodéré de s'élever et de parvenir.

Terentius Varron ne tenait point à ces familles plébéiennes que déjà le mérite et les dignités avaient presque entièrement assimilées aux plus illustres. Il était le fils d'un boucher, et s'était fait connaître en se montrant en toute rencontre et en soutenant sans ménagement les causes les plus mauvaises devant les magistrats. Paul Emile, excité pourtant par les prières des sénateurs, vint se présenter malgré lui, et lui fut donné pour collègue. Téméraire comme l'inexpérience, Varron méprisa ses avis; il fut vaincu à Cannes, et Paul Emile fut tué.

Une grande infortune sembla retremper les ames. Le sénat n'avait vu qu'avec indignation l'élévation de Terentius Varron. Après le désastre de Cannes, il le

fit remercier de n'avoir point désespéré du salut de la république. Les grandes ames des citoyens qui composaient ce corps auguste ne jouirent point alors d'un triomphe détestable, et n'humilièrent pas leur pilote qui faisait naufrage avec eux. Le jeune Scipion empêcha, dans ce désordre, la fuite d'un nombre infini de jeunes gens qui, croyant tout perdu, voulaient se jeter sur des vaisseaux et chercher une autre patrie. Une habitante de Canouse offrit ses biens à ceux qui, après la bataille, se réunirent dans cette ville. Le sénat lui marqua la reconnaissance du peuple. Mais les fuyards d'une bataille où tant de citoyens avaient péri furent envoyés en Sicile, comme en exil, avec défense de quitter leurs drapeaux jusqu'après la fin de la guerre; et le sénat fit des héros de huit mille esclaves enrôlés, plutôt que de racheter les soldats qui s'étaient rendus prisonniers.

Annibal ne sut pas saisir le moment de surprendre Rome; et tous ses citoyens s'unirent pour la sauver. Le trésor public fut comblé de prêts et d'offrandes volontaires : c'est alors que Rome fut grande; mais on frémit de joindre au tableau de cette héroïque fermeté celui du sacrifice humain dont nous venons déjà de voir un horrible exemple, et le supplice de deux vestales.

Cette époque fut celle du retour des destinées. Annibal demeura encore pendant dix ans en Italie, et il les consuma sans fruit dans ses provinces méridionales. Marcellus, le premier, vainquit cet invincible, et les succès furent ensuite balancés. On admire à chaque

page de cette curieuse histoire des traits multipliés de courage et de génie. Les circonstances développent les talens dans les hommes : les plus grandes actions ne sont pas préméditées ; un simple scribe défendit Casilin contre les efforts d'Annibal.

Hiéron, de Syracuse, mourut vers ce temps-là, et la faction de Carthage ayant triomphé dans cette ville, Marcellus y mit le siége, et l'emporta d'assaut. Tite-Live accuse Marcellus d'avoir traité cette cité malheureuse avec une rigueur barbare. Plutarque a essayé de prouver le contraire ; et il semble en effet que le sourire de la gloire donne un gage à l'humanité. Le triomphe de Marcellus répandit parmi les Romains le goût des chefs-d'œuvres de la Grèce ; mais, à compter de ce moment, la fureur du pillage aussi ne voulut plus rien respecter. Polybe a blâmé les Romains de dépouiller les villes vaincues. « Ils devaient mettre la gloire de leur patrie, dit-il, non dans le nombre et la beauté des tableaux et des statues, mais, dans la gravité des mœurs et la noblesse des sentimens. Quitter, ajoute-t-il, quitter les mœurs auxquelles on a dû ses victoires, pour prendre celles des vaincus, et se charger, en les prenant, de la jalousie, qui accompagne toujours les brillans dehors d'une grande fortune, c'est une conduite qui ne se peut excuser ; et, loin de faire des vœux pour la prospérité de ceux qui ont envahi les richesses étrangères auxquelles on porte envie, on a compassion de ceux qui en ont été dépouillés. » Lorsque Fabius eut repris Tarente sur Annibal, qui l'avait occupée, il respecta ses monumens ;

et ce grand homme protégea sa conquête contre les vengeances de sa patrie.

Capoue et les différentes villes qui s'étaient soustraites à l'obéissance des Romains furent traitées bien plus cruellement que Syracuse, et sous les yeux même d'Annibal. Capoue fut prise sans qu'il pût la secourir; le prêteur Fulvius Flaccus se hâta de livrer au supplice les sénateurs de cette cité. En vain le sénat de Rome ordonna de les épargner; il différa d'ouvrir la lettre, dont il soupçonnait le contenu, jusqu'après leur exécution. On vit un malheureux, réduit au désespoir, se poignarder aux pieds de cet homme farouche. Capoue s'était défendue avec la dernière opiniâtreté. Une partie de ses citoyens s'était empoisonnée avant que les portes s'ouvrissent; le reste fut vendu par les cruels vainqueurs, et la destruction des murailles fut même agitée parmi eux. Fulvius, épuisant sur Capoue les rigueurs des jugemens de Rome, s'écrioit qu'il haïssait les Campaniens comme les ennemis de la république, et qu'il ne cesserait pas de les traiter comme tels, tant qu'il les verrait demeurer dans les mêmes dispositions.

L'histoire met à leur place les atrocités de ce genre. Elle veille impartiale sur l'exercice du pouvoir; elle a horreur de ces combinaisons où les hommes ne se calculent que comme des unités, et dont la justesse prétendue donne le crime pour résultat.

Rome avait encore des armées dans la Corse et dans la Sardaigne. Sa marine se rétablit; et quand l'armée d'Espagne eut éprouvé des revers, quand les deux

Scipion y eurent perdu la vie, le sénat fit partir un secours considérable par la porte opposée à celle près de laquelle campait Annibal. Le champ qu'il occupait fut vendu au même prix que s'il eût été libre, et les ouvrages publics furent mis à l'entreprise sur le seul crédit de l'état. Annibal en fut effrayé.

Le jeune Scipion, âgé de vingt-quatre ans, demanda le commandement de l'armée en Espagne; il lui fut déféré à l'unanimité, et le lendemain seulement le peuple en eut de la surprise. On avait vu Valérius Corvinus consul à l'âge de vingt-trois ans; mais c'était presque le seul exemple d'un avancement aussi prématuré. Scipion avait, selon Tite-Live, le talent heureux d'inspirer une confiance surnaturelle. Il ne faisait pas une action sans consulter les dieux, et laissait supposer quelque mystère divin jusque dans sa naissance. Il sut, dès son adolescence, commander l'admiration et le respect; et son extrême continence lui fit l'honneur que cette vertu obtient toujours dans l'opinion de la multitude. La grandeur de Scipion ne tint pourtant point de l'artifice; il était magnanime et généreux. Sa conduite en Espagne en offrit, en toute occasion, les preuves les plus frappantes. Il ne redouta point le crédit que Marcius avait acquis dans son armée, dont il avait, avec succès, pris de lui-même le commandement après la mort des deux Scipion; il l'admit à tous les conseils, et ne craignit pas de l'approcher de sa personne; car ses plus intimes amis reconnurent toujours sa supériorité. Et ce qu'il craignait le moins, dit Tite-Live, était de rencontrer quelqu'un qui pût

ternir ou partager sa gloire. L'attachement sincère qui l'unit à Lelius, a consacré leurs noms dans tous les cœurs sensibles : une amitié inaltérable est la couronne de la vertu.

Scipion s'empara de Carthagène et fit de grand progrès en Espagne. Polybe a cru que les malheurs de Carthage étaient venus, en ce pays, de l'application d'une fausse maxime. Ils avaient cru, dit-il, qu'on garde les empires autrement qu'on ne les acquiert, tandis que le moyen de se rendre maître d'un peuple est de lui faire du bien, et de lui en faire espérer davantage. Scipion traitait avec bonté les Espagnols qu'il soumettait; mais la guerre est d'elle-même une si horrible chose, que les soulèvemens de plusieurs chefs amenèrent des scènes de carnage auxquelles l'humanité frémit de voir présider un philosophe comme Scipion. Les nations d'Espagne en proie à deux puissances ennemies, et ne trouvant leur propre cause dans aucune de celles qui les agitaient, se livraient tour à tour à tout l'acharnement de la haine, et à toutes les convulsions du désespoir. Quand les opinions manquent de base, et l'existence de point d'appui, les actions n'ont plus de mesure, et le découragement devient de la fureur.

Scipion réussit à repousser les Carthaginois de l'Espagne, et, se confiant à sa fortune, il osa, presque seul, débarquer en Afrique. Il parut chez Syphax, roi de la Numidie, et fit alliance avec ce prince, au nom de la République romaine. Il y rencontra Asdrubal, et ces deux guerriers, qui sortaient d'une lutte brillante et

terrible, assistèrent aux mêmes repas, et s'y placèrent sur un même lit.

En vain, durant cet intervalle, Annibal soutenait en Italie une armée d'étrangers qu'il ne pouvait payer exactement, et dans laquelle il entretint une soumission constante et une harmonie que rien n'altéra jamais. L'intrépide Marcellus succomba devant lui; mais tant de talens et d'efforts ne purent vaincre une fortune contraire, et triompher de l'abandon où Carthage le laissa toujours. Quand Asdrubal, après treize ans, eut obtenu de joindre son frère, les deux consuls de Rome allèrent à sa rencontre; il périt dans l'action, et sa tête fut jetée dans le camp d'Annibal.

Scipion fut nommé consul avec une sorte d'enthousiasme; on lui donna la Sicile pour province, mais c'était l'Afrique elle-même que les vœux lui attribuaient; et presque sous les yeux, sous les coups d'Annibal, chaque citoyen envahissait Carthage.

Cependant Fabius saturé de gloire, comme lui-même il en faisait l'aveu, Fabius s'élevait au sénat contre les projets de Scipion; il prétendait que Scipion devait rester en Italie, et vaincre d'abord Annibal. Il faut lire dans Tite-Live le récit des oppositions que la jalousie des anciens sénateurs formait secrètement à l'élan du jeune héros. Il est intéressant de voir, comment un vieillard du mérite de Fabius pouvait, avec des intentions pures, soutenir des avis trop prudens, et confondre, sans le savoir, ses notions habituelles, avec les règles de la sagesse. Chaque opinion mérite des égards; les motifs qui en fixent le choix,

ne méritent sûrement pas toujours qu'on en suspecte la candeur, mais il y a quelque chose qui échappe au calcul dans l'essor du génie.

Tous les esprits suivaient, comme par entraînement, les espérances de Scipion. Son armée fut presque entièrement composée par des volontaires, et équipée par les alliés. Scipion, en Sicile, se fit armer une cavalerie par les plus riches des citoyens, qu'il dispensa, à ce prix, du service personnel. Mais, tandis que tous ses préparatifs retardaient un peu son départ, la conduite odieuse d'un lieutenant, qu'il avait envoyé à Locres, et qu'il soutenait avec chaleur, fit mettre en question s'il ne serait pas rappelé, et traduit en jugement lui-même. Les murmures commençaient à grossir contre lui; on accusait ses délais, on accusait la mollesse de sa vie. On regardait le costume qu'il affectait de porter, comme indigne d'un consul romain. Il perdait son temps, disait-on, avec des poètes et des rhéteurs. Les avis les plus modérés furent enfin ceux qui l'emportèrent. On envoya des commissaires; ils trouvèrent l'armée et tous les équipemens dans un ordre tout admirable, et ils crurent, en voyant Scipion, que l'Afrique était déjà conquise.

Le héros prétendit donner à son embarquement une solennité religieuse; il prononça de son vaisseau une prière qu'accompagnèrent les sacrifices les plus pompeux. Il semblait que l'armée d'Afrique fut alors l'unique armée de Rome. Toutes les autres contribuaient pour elle, et leurs chefs s'efforçaient de mériter à l'envi la bienveillance de son jeune chef.

Les triomphes de Scipion furent les plus rapides. Syphax, en épousant Sophonisbe, fille d'Asdrubal, avait renoncé à l'alliance des Romains. Il en fut la première victime. Massinissa, prince numide, fut revêtu de ses états et de sa dignité ; mais la plus importante victoire fut celle qu'obtint Scipion, avant même de combattre. Carthage rappela Annibal. Sommé de quitter l'Italie, le grand Annibal pleura de rage, et accusa la faction ennemie de sa maison, d'écraser sa patrie, afin de l'engloutir sous ses ruines. Il obéit pourtant. Il revint en Afrique, mais la proue de son navire s'étant, pour débarquer, tournée vers un tombeau, il refusa de prendre terre en cette place.

Annibal et Scipion eurent une entrevue, et cette conférence magnifique, où paraissaient personnifiés les génies des deux nations, n'amena aucun résultat. Les deux armées se mesurèrent à Zama, et Annibal vaincu conseilla à Carthage de recevoir, sans hésiter, les conditions que le vainqueur imposerait. Lui-même n'en fit et n'en obtint aucune ; et il erra le reste de sa glorieuse vie, pour mendier des ennemis aux Romains.

Scipion désarma Carthage ; il se fit livrer ses vaisseaux et payer une immense tribut. Les nouveaux consuls voulurent lui disputer l'honneur de terminer la guerre ; le peuple le lui conserva, et lui décerna pour toujours l'immortel surnom d'Africain.

Ce fut au temps du départ de Scipion pour l'Afrique, et dans le dessein d'en assurer le succès, que les Romains, sur la foi d'un passage tiré des Livres Sibyllins, et expliqué par l'oracle de Delphes, adressèrent

à Attale, roi de Pergame, une ambassade solennelle, et lui demandèrent Ida, mère des dieux, qui se trouvait à Pessinonte en Phrygie. Cette ambassade fut l'occasion de l'alliance des Romains avec le roi de Pergame. Attale, selon l'expression de Tite-Live, remit entre les mains des religieux envoyés une pierre que les habitans de Pessinonte avaient en grande vénération, et prenaient pour la mère des dieux. Les dames romaines allèrent jusqu'au port au-devant de cette déesse; elle la portèrent tour à tour, et celles dont la vertu avait reçu quelque atteinte, furent comme purifiées par ce saint ministère. L'oracle avait prescrit que la mère des dieux serait placée dans la maison du plus honnête homme de la république. Scipion Nasica, fils de l'oncle du grand Scipion, était encore trop près de son adolescence pour avoir rempli aucune charge, et ce fut lui que le sénat désigna; mais il paraît que la pierre sacrée reçue d'abord par Nasica, fut déposée ensuite sur le mont Palatin, dans le temple de la Victoire, et tous les citoyens y portèrent leurs hommages.

Tels étaient, à ce temps, les actes de piété dont s'honoraient les conquérans de l'Espagne et les maîtres de l'Afrique; et quelques singuliers qu'ils paraissent aujourd'hui, on doit se rappeler que les opinions franches, dont le principe a de la grandeur, n'avilissent jamais les ames.

CHAPITRE II.

Des Arts et des Sciences, à Rome, depuis le troisième siècle jusqu'au deuxième siècle avant l'ère chrétienne.

Les richesses, quand elles s'introduisent, apportent le goût des productions des arts, considérés du moins comme nouveaux objets de luxe. Les relations nouvelles de Rome avec les villes grecques d'Italie et de Sicile, lui apprirent à estimer les chefs-d'œuvres de leurs artistes. Nous avons vu que les autels des dieux avaient été ornés de vases d'or et d'argent après que les usuriers connus eurent été mis à l'amende; nous avons vu que l'emblème du *Picenum* vaincu avait été gravé sur les monnaies frappées après cette conquête. Le sénat décerna, peu après, des statues à ses ambassadeurs assassinés en Illyrie. Fabius fit faire la sienne équestre, et la plaça près de l'Hercule armé qu'il avait pris dans la ville de Tarente, comme l'image de l'auteur de sa race; mais ce fut sur-tout la prise de Syracuse qui remplit Rome de merveilles, et Marcellus se glorifia toujours de les y avoir étalées.

Nous avons vu que Fabius Pictor avait peint de sa main le temple de la Santé; nous voyons, en cette période, Valérius Messala faire exécuter un tableau qui représentait Messine conquise. Cette peinture fut attachée aux murs extérieurs du palais d'Hostilius; on

vit porter, au triomphe de ce consul, une horloge enlevée à la ville de Catane. C'était un instrument que Rome ne connaissait pas, et nous ne pouvons avoir une idée de sa facture. Il ne paraît pas que les anciens aient perfectionné de bonne heure les moyens mécaniques de mesurer le temps; leurs cadrans étaient imparfaits, parce qu'ils n'avaient pas d'observations assez précises sur le mouvement des astres, et le premier cadran qu'on ait tracé à Rome fut dû aux soins de Papirius, et exposé vers l'an 293 avant l'ère chrétienne. Les horloges à eau, selon toute apparence, ne furent inventées que deux siècles plus tard. Les horloges à rouages eurent à peu près la même date, et les savans d'Alexandrie en peuvent réclamer tout l'honneur. Long-temps les mécaniques furent excessivement rares. On a cité celle que Trimalcion, contemporain de Pétrone, avait dans sa salle à manger; on a cité celle de Cassiodore, dans le sixième siècle après l'ère chrétienne; mais il n'est fait ensuite mention d'aucune horloge avant celle que le pape Paul Ier fit parvenir à Pepin le Bref, roi de France; et celle encore dont le calife Aaron al Raschid fit présent à l'empereur Charlemagne. Pacificus, archidiacre de Vérone, les renouvela au quatorzième siècle; et Jacques Dondis, de Padoue, appelé de son temps *maître Jehan des Orloges*, composa celle de Padoue, qui marquait, avec les heures, le cours annuel du soleil et celui des planètes. C'est en 1647 seulement que le célèbre Huygens a substitué dans les horloges le pendule au balancier.

J'ai cru que cette digression, empruntée des Mémoires de l'excellente Académie des Inscriptions, ne se lirait pas sans plaisir. Il est curieux d'observer avec quelle lenteur l'esprit humain procède, quand un grand intérêt n'éveille pas toutes ses facultés, ou que des communications faciles et multipliées ne stimulent et ne soulagent pas tout à la fois sa paresse. Ces montres, ces horloges, dont l'usage est devenu si familier, ont échappé long-temps au génie de la mécanique. Quand les savans d'Alexandrie crurent avoir découvert les divisions du temps, il s'établit des mercenaires qui se chargèrent de les annoncer nuit et jour. Cet usage se retrouve à la Chine et dans une partie de l'Asie : l'heure s'annonce en frappant un instrument dont le bruit est terrible ; et dans le nord de l'Europe, des crieurs publics encore proclament les heures pendant la nuit.

C'était aux Grecs qu'il appartenait d'instruire les conquérans du monde; et ce furent presque toujours des Grecs qui exercèrent auprès d'eux les arts, dont ils devinrent les protecteurs. La médecine fut introduite à Rome par un Grec, vers le temps de la seconde guerre punique, et il y avait plus d'un demi-siècle que Rome, dans ses calamités, avait appelé Esculape, sans penser à demander le secours de ses ministres. Les ouvrages de Caton l'Ancien, postérieurs d'environ un siècle à l'arrivée d'Arcagathus, attestent l'ignorance profonde des Romains dans l'art si consolant de guérir. Ces livres sont remplis de recettes aussi vaines que puériles, et l'on y trouve le moyen de rétablir un

membre fracturé, par la puissance de quelque charme et la vertu de quelques paroles dénuées de sens.

Arcagathus fut reçu à Rome avec honneur; on lui donna le titre de citoyen; mais ce furent presque toujours des étrangers ou des affranchis qui exercèrent la médecine dans Rome. Cette science, qui tient à toutes les autres, et qu'Hippocrate avait depuis longtemps éclairée de ses propres lumières, était alors dans une telle faveur auprès des princes grecs placés sur les différens trônes, que nous trouvons à chaque moment dans l'histoire les rôles de conseillers, de négociateurs ou de favoris, remplis par les médecins des rois de Syrie ou de Pergame. Le médecin Philippe avait été l'ami d'Alexandre le Grand, et la perfidie même du médecin de Pyrrhus nous apprend que ce roi était accompagné par un disciple d'Esculape.

On voyait poindre le beau jour des arts et de la philosophie, qui devait resplendir dans Rome. Le jeune Scipion fut, en Sicile, entouré de poètes et de rhéteurs. Il eut Ennius pour ami, et le sévère Caton lui-même goûta la société du premier des poètes romains. Le progrès des lettres fut rapide, car un peuple vainqueur ne peut, à cet égard, demeurer au-dessous des vaincus, à moins de les anéantir; et le deuxième Africain passe pour avoir pris en effet quelque part aux compositions de Térence. Les esprits des Romains, élevés par leurs vertus, exaltés par leurs triomphes, se trouvèrent dans le cas de saisir avidement et des lumières nouvelles et un nouveau genre de grandeur qui, tout à coup, s'offrirent à eux dans leur éclat. Les commu-

nications s'établirent complètement entre la Grèce et Rome, dans un très-petit nombre d'années, et la Grèce ouvrit des trésors qui ne pouvaient lui servir dès-lors qu'en se répandant chaque jour.

Rome avait honoré sans doute la rudesse première de ses mœurs par l'austérité de ses vertus; mais, quand l'étendue de son pouvoir leur eut causé de l'altération, quand des jouissances inconnues eurent fait éclore des graces qu'on avait ignorées, les nuances de barbarie qui ne s'effacèrent pas, eurent quelque chose de révoltant. Tite-Live et Plutarque affirment tous les deux qu'on vit deux fois, dans cette période, d'horribles sacrifices humains. Nous sommes forcés d'y rapporter aussi l'origine des combats entre les gladiateurs, spectacle étrange assurément, et dont la réaction morale eut peut-être sur les proscriptions plus d'influence qu'on ne l'a pensé.

Le premier de ces combats eut lieu dans les premières années de la première guerre punique. Marcus et Décius Junius Brutus, en donnèrent la sanglante représentation aux funérailles de leur père, et le peuple y assista avec enthousiasme. Le jeune Scipion crut honorer les mânes de son père, mort sur le champ de bataille, en célébrant à Carthagène un spectacle de même espèce; mais le caractère déjà chevaleresque des nations qui habitaient l'Espagne, fit de ce combat une sorte de tournois. Des hommes libres entrèrent en lice, et l'on y vit deux princes rivaux s'y disputer une couronne.

Le théâtre pourtant allait s'améliorer; Livius Andro-

picus, originaire de Grèce, fit jouer des pièces régulières, imitées du théâtre grec, à la place des satires et des dialogues bouffons qu'on avait jusque là débités sur la scène. Ce notable essai fut tenté deux cent trente-neuf années avant l'ère chrétienne.

Peu d'années suffirent pour donner à la comédie des Latins cette admirable perfection dont Térence offre les modèles; la tragédie n'eut pas les mêmes succès. La comédie se plie mieux aux mœurs des spectateurs; le jeu des passions est à peu près le même quand on les considère sous le rapport de la vie civile, et des liens d'intérêt privé qui unissent les hommes entre eux. La tragédie se naturalise avec moins de facilité; ses chefs d'œuvres d'ailleurs consacraient à jamais les antiquités de la Grèce, et Rome peut-être était encore trop près d'une gloire aînée de la sienne, pour se plaire à la rappeler. Ennius parut vers ce temps, il était de Rudies, entre Tarente et Brindes; né deux cent trente-six ans avant l'ère chrétienne, il vécut trente années dans le siècle suivant. On le considère comme le premier qui ait mis en usage le vers épique à Rome; il composa des pièces pour le théâtre, et dix-huit livres des Annales de la République Romaine, dont il n'est demeuré que de très-courts fragmens.

Le sage Quintilien engageait ses disciples à révérer Ennius comme on révère ces bois consacrés par leur propre vieillesse: On y voit, dit-il, de grands chênes que le temps a respectés, et qui pourtant frappent moins par leur beauté que par je ne sais quels sentimens de religion qu'ils nous inspirent. Virgile avait

étudié les longues poésies d'Ennius; mais quand il en empruntait quelques traits, il prétendait que c'était une perle qu'il avait tirée de son fumier.

Ennius jouit de toute sa gloire; il vécut dans l'intimité des hommes les plus estimables de Rome, et entre autres dans celle de Scipion Nasica et de la famille des Scipions; il eut enfin une place dans leur tombeau, conformément aux intentions que l'Africain avait témoignées.

Ennius savait la langue grecque, et l'on croit même que ce fut lui qui l'enseigna à Caton, le Censeur, déjà avancé en âge, quand il voulut s'y appliquer. La langue latine, si promptement épurée, dut ses progrès aux travaux d'Ennius. Car Tite-Live taxe de barbarie les vers de l'hymne des jeunes filles à Junon, que Fabius fit composer pendant la deuxième guerre punique.

Les annales d'Ennius furent tellement goûtées, qu'on en fit des lectures publiques; et par la suite, on fit des commentaires sur les expressions surannées qui s'y rencontraient quelquefois.

Ce poète créateur fit connaître aux Romains les Livres d'Epicharme, poète de Sicile et disciple de Pythagore; il entreprit de les traduire. Quoique auteur de tant d'ouvrages, il suivit à la guerre ses illustres amis, et se distingua sur leurs pas.

C'est avec un sentiment de joie qu'on voit s'ouvrir pour tout un peuple une source de plaisirs honnêtes. Notre esprit possède en lui-même la faculté des plus vives jouissances; la bonne Providence a voulu qu'il appartînt aux communications réciproques des hommes

de la développer pour leur bonheur, et ce sont les objets nouveaux qui produisent les idées nouvelles.

Nœvius, guerrier comme Ennius, fit en vers une histoire de la première guerre punique, et un grand nombre de comédies : la première fut représentée deux cent vingt-neuf années avant l'ère chrétienne. Ces ouvrages sont tous perdus. Ceux de Fabius Pictor ont éprouvé le même sort ; il composa en prose, à cette époque, les annales de sa patrie, et il a été regardé comme le premier de ses historiens.

Vingt comédies qui nous restent de Plaute nous donneront une idée suffisante du théâtre comique de Rome, si récemment créé par Livius Andronicus. Plaute, de Sarcine en Ombrie, appartient à ce siècle aussi bien qu'au suivant. Il mourut dans l'espace des seize premières années du second siècle avant l'ère chrétienne.

Les comédies de Plaute, comme celles de ses émules, Pacuvius Cœsilius, Licinius Tégula, sont toutes empruntées, imitées, et peut-être traduites du grec. Plaute nous a montré de la sorte deux théâtres tout à la fois. Toutes les scènes se passent en Grèce, et n'ont que des Grecs pour acteurs.

Il règne un grand comique de situation dans les pièces de Plaute, et l'on y trouve une extrême variété, quoique le fond en soit presque toujours le même. Un jeune homme se trouve amoureux d'une courtisane, enfermée par un homme ou par une femme, qui trafiquent de ses appas. Le jeune homme a besoin d'argent, pour affranchir celle qu'il aime : il se confie à un esclave,

plein de hardiesse et d'effronterie, qui trouve moyen de dérober la somme à un père dur et avare. Tel est le cadre à peu près dans lequel Plaute, presque toujours, a dessiné ses caractères.

Je n'ai trouvé dans les pièces de Plaute aucune intrigue du genre de celles qui font le nœud de toutes nos pièces, et dont le dénouement est un mariage. Il s'agit bien, dans l'Aululaire, de faire donner à son amant la fille de l'avare, qu'un homme riche demande; mais l'héroïne ne paraît pas, et l'on suppose même qu'elle accouche pendant que son hymen se décide.

Si l'on excepte quelques femmes qui ne se montrent sur la scène que pour quereller leurs maris, vieillards ordinairement sans mœurs, et pour développer cet esprit acariâtre qu'Aristophane et tous les comiques grecs ont attribué aux Athéniennes, les actrices de Plaute sont de jeunes esclaves ou bien des courtisanes, des musiciennes éprises plus ou moins de leurs amans, plus ou moins adroites et hardies; leurs mères ou les femmes qui les vendent ont le langage le plus assorti à leur métier abominable, et les rôles d'hommes, en ce genre, ne sont pas moins odieux.

Les esclaves de Plaute ont fourni à nos poètes comiques le type de leurs valets. Ce sont eux dont l'adresse, l'intelligence, la perfidie, la malice, les escroqueries, donnent le mouvement aux intrigues. On ne cesse de les menacer de coups et de supplices. Les vieillards, dupés par eux, en viennent presque aux exécutions. Il faut que la subtilité de l'esclave le tire des plus difficiles épreuves; mais, dans ce cas, la li-

berté devient souvent sa récompense. Aucun d'eux ne se dissimule les excès dont il est capable; ils sont vicieux à découvert; ils s'accablent réciproquement d'injures; ils se reprochent les coups et les maux dont ils ont l'habitude d'être accablés, et ils conservent néanmoins beaucoup de gaieté et d'insouciance.

On trouve quelquefois dans ces pièces une espèce de personnage particulier à cette antiquité : c'est le parasite. Le parasite est un être qui fait métier d'aduler son patron pour prix des repas que celui-ci lui donne. La gloutonnerie, bien plus que la délicatesse, caractérise la gourmandise antique. Le porc entre essentiellement dans les repas dont les auteurs comiques nous détaillent les profusions, et leurs récits inspirent le dégoût. Nous supposons, d'après quelques-uns de leurs traits, qu'on louait des cuisiniers sur la place publique, quand on voulait donner un bon repas.

Les mœurs représentées dans les comédies de Plaute, et par conséquent dans les pièces qui appartiennent à la comédie grecque, désignée sous le nom de la Nouvelle Comédie, sont extrêmement licencieuses. On n'y voit que des courtisanes continuellement achetées ou vendues, des fils qui font voler leurs pères, des esclaves toujours menacés ou battus, et qui ne se consolent que par le talent de nuire. On ne trouve pas dans Plaute une scène de sentiment; les pères y sont débauchés ou avares, les femmes sans dignité, sans douceur, sans vertus, que celles qu'elles sont forcées d'avoir. Les épouses riches de leur dot,

les héritières opulentes, sont impérieuses à l'excès, et tout à fait insupportables.

Ce théâtre offre quelquefois des scènes produites par des reconnaissances; des enfans ont été enlevés, en bas âge, par des pirates, ou soustraits et vendus par des esclaves infidèles. Ces circonstances tiennent aux mœurs de la Grèce, dans les premiers siècles sur-tout. Quelques intrigues sont uniquement fondées sur des viols exercés pendant les fêtes nocturnes, et dont les filles devenues mères ne peuvent connaître les auteurs. Le Cistelaire, l'Aululaire, par exemple, roulent sur les suites singulières qu'ont eues de pareilles aventures.

Le dialogue de Plaute est ordinairement très-comique, mais il est trop souvent souillé par les idées les plus vicieuses et les expressions les plus grossières. Cependant, à côté de scènes de dépravation, on trouve des traits admirables. « Celui-là est vraiment bon, dit Philton dans le Trinumme, celui-là est vraiment honnête homme, qui ne se repent point de l'être. Quiconque est plein d'une vaine complaisance, et fait des retours flatteurs sur sa sagesse et son mérite, se croyant exempt de reproche, n'a ni le solide ni le fonds de la vertu. Le grand art de se mépriser soi-même est la perfection et du bon naturel et de la vertu acquise. Couvre tes bonnes œuvres par d'autres, de peur qu'il ne pleuve dessus. »

L'unité de temps et de lieu me paraît assez bien observée dans ces pièces. Des incidens qui sembleraient appeler de constantes répétitions, présentent dans le détail une extrême variété.

C'est de ce fatras, ou plutôt de cette mine, que Molière a tiré ses traits les plus piquans, et même plusieurs de ses inspirations. Régnard n'a pas eu moins de bonheur.

L'Amphitryon de Plaute est presque tout traduit dans l'Amphitryon de Molière : on reconnaît dans la pièce française jusqu'à la coupe du dialogue latin. Le caractère d'Harpagon, dans l'Avare, est entièrement calqué sur celui de l'Aulularie. Les Fourberies de Scapin sont puisées dans les scènes des esclaves de Plaute. On retrouve dans ses pièces une foule de répliques, une foule de mots heureux, que nos chefs-d'œuvres ont consacrés ; et quand le Bourgeois gentilhomme ordonne à ses valets de le suivre, de manière à ce qu'on s'aperçoive que c'est à lui qu'ils appartiennent, il répète, mot pour mot, le Soldat fanfaron.

Le Retour imprévu, et les Ménechmes de Régnard, sont imités des comédies de Plaute, du moins quant à l'idée sur laquelle roulent ces pièces. Dans le Mostelaire de Plaute, deux couples d'amans, dérangés au milieu d'une partie de débauche par l'arrivée soudaine d'un père, chargent un esclave habile de prévenir les effets de ses premiers transports. L'esclave court au-devant du père ; il lui persuade que sa maison est depuis quelque temps hantée par un fantôme, et que, n'étant plus habitable, elle n'est aussi plus habitée. Un créancier survient, et l'esclave détermine le père au paiement de la dette qu'il réclame, en l'assurant que cet argent si chèrement emprunté a servi pour l'acquisition d'une maison du voisinage. Le père veut

parcourir l'acquisition de son fils. Il faut toute l'adresse de l'esclave pour disposer à cette visite le propriétaire de la maison, qui ne soupçonne pas d'abord le stratagème. Tout s'éclaircit pourtant. Le jeune homme n'avait fait qu'affranchir sa maîtresse; mais le père pardonne, et tout se concilie.

Les Ménechmes de Plaute, très-différentes des Ménechmes de Régnard, ont pourtant fourni le modèle que le comique français a suivi. Jumeaux, et d'une ressemblance à tromper tous les yeux, ils sont nés à Syracuse; l'un des deux a été enlevé pendant une foire qui se tenait à Tarente. On l'a conduit, encore enfant, à Epidamne en Macédoine, et il y a fait un riche établissement. Le père meurt, et le Ménechme de Sicile croit de son devoir de chercher par-tout le frère qu'il a autrefois perdu. Le sort le mène à Epidamne, et il y arrive suivi de son esclave.

Ménechme le dérobé, car il faut bien qu'on les distingue, est marié à Epidamne, et il a, de plus, une maîtresse: c'est la courtisane Erotie. Il sort de sa maison pour s'entretenir avec elle, et lui porter une longue robe de prix, qu'il a secrètement choisie dans celles que possède sa femme. La courtisane ordonne un grand repas; et, pendant qu'on le dispose, Ménechme le dérobé, suivi de son parasite, va faire quelques tours sur la place publique.

Ménechme Sosicle, c'est le Sicilien, ne tarde pas à se montrer. Erotie croit voir son amant; elle l'oblige de partager le repas qu'on vient de servir à l'instant. Elle le comble de ses tendresses, et lui confie, en le

quittant, la robe et le bracelet qu'elle croit tenir de lui, pour y faire changer quelque chose.

Le parasite, à son retour, trouve que le repas est fini : il se croit abusé, et court, dans sa vengeance, avertir la femme de Ménechme de son intrigue avec la courtisane, et du vol de sa longue robe. On peut juger à quelles méprises le retour de Ménechme le dérobé donna lieu. Elles sont plus comiques encore quand le Sicilien lui succède, et méconnaît, comme de raison, son épouse prétendue et son prétendu beau-père. On le croit fou, le médecin est appelé; mais c'est le véritable Ménechme auquel il fait les interrogations. Méprises nouvelles. On prétend le saisir et l'enlever par force. L'esclave du Sicilien croit voir son maître aux prises; il joint tous ses efforts aux siens, et parvient à le dégager. Les deux frères à la fin se trouvent en présence; la reconnaissance est prompte, et la pièce est achevée.

Je suis entrée dans ce détail, pour que l'on pût juger la différence des mœurs à vingt siècles d'intervalle, dans un sujet dont le comique est pareil.

C'est dans le Pœnule, ou le Petit Carthaginois, pièce donnée pendant la deuxième guerre punique, que se trouve cette fameuse scène punique dont l'interprétation a tant exercé les savans. Hannon, de Carthage, vient à Chélidone en Etolie, pour chercher des enfans soustraits dans leur bas âge. Reconnu aussitôt par leur nourrice fidelle, il s'entretient avec elle dans sa langue; ce dialogue donne lieu à quelques scènes

comiques, et il a été l'occasion des commentaires les plus profonds.

En arrangeant les pièces des Grecs pour le théâtre de sa patrie, Plaute a laissé subsister leur ouvrage, et toutes les scènes leur appartiennent; mais c'est à Rome qu'il emprunte souvent et les noms des magistratures et les lois qu'il vient à citer, et quand il nomme une ville dans le cours de ses dialogues, c'est souvent une ville d'Italie.

Les prologues sont de Plaute, ou de ceux qui jouèrent ses pièces après lui. Ceux de plusieurs pièces sont perdus. L'auteur grec de la pièce est ordinairement nommé dans ceux que nous possédons, et le sujet de la pièce y est exposé en détail. On pourrait supposer que les Romains, encore peu accoutumés à la scène, avaient besoin de ce secours pour la comprendre.

Le personnage qui récite le prologue est quelquefois un de ceux qui vont figurer dans la pièce; quelquefois il y est étranger et même tout à fait fictif. Le Luxe et la Disette, sa famille, sont les deux interlocuteurs dans le prologue du Trinumme. L'Arcture, constellation claire et brillante, vient prononcer celui du Rudens, ou l'heureux naufrage. La nuit, dit-elle, je brille dans les cieux; le jour je me promène parmi les hommes. Le monarque des dieux et des hommes nous envoie les uns d'un côté, les autres d'un autre, pour être les témoins des actions, des mœurs, de la bonne foi et de la piété des mortels. Il connaît tous ceux qui se parjurent, afin de gagner des procès. Ce grand Dieu revoit les procès; il les juge de nouveau, et condamne ceux

qui les ont gagnés à une amende plus forte que leur illicite profit. Les méchans se sont mis en tête d'appaiser Jupiter par des sacrifices et des offrandes; mais il ne reçoit pas les prières des parjures.

Quelquefois l'acteur du prologue se présente pour donner ses lois. Il défend que les esclaves prennent la place des hommes libres, et que les femmes publiques s'emparent du premier rang. Il interdit le bruit, il prescrit le silence, et sur-tout aux femmes, afin qu'elles n'importunent pas leurs maris à la maison et au théâtre : il exclut les nourrices et les petits enfans. Les prologues de Plaute ou de ses successeurs sont écrits presque tous d'un style un peu grossier, et n'en appartiennent que mieux au siècle dans lequel ils furent faits.

Le ton du théâtre de Plaute est d'autant plus remarquable, que les dames romaines, et même les vestales, assistaient alors aux spectacles : elles se trouvaient également aux combats des gladiateurs. Mais des actes religieux avaient été à Rome l'origine des représentations dramatiques et des jeux. C'est par-tout la religion qui a créé les fêtes. Celles de Bacchus, chez les Grecs, les expiations chez les Romains, les mystères chez nos ancêtres, ont été les occasions de la naissance et du renouvellement de la scène. Le comique animé de Plaute nous fait reconnaître à chaque instant la source où Molière a puisé; et ce qui prouve à quel point il a de vérité, c'est que les pièces de Plaute, jouées à Rome au temps de la deuxième guerre punique, l'ont été sous Auguste encore. Elles l'ont été sous Dioclétien;

nous en applaudissons chaque jour des traits entiers. Elles avaient été applaudies dans la Grèce, et depuis vingt siècles au moins Amphitryon a fait le divertissement des nations les plus différentes.

CHAPITRE III.

De la Chine, depuis le troisième siècle jusqu'au deuxième avant l'ère chrétienne.

Un grand événement dans l'histoire de l'Orient appelle nos regards sur un pays immense. L'empire de la Chine fut, à cette époque, réuni et véritablement fondé.

La Chine, ainsi que nous l'avons vu, se trouvait partagée en royaumes distincts, et particulièrement depuis que les Tcheoux avaient commencé d'y régner. Tchar-Siam-Yam, chef des Tsin, les rassembla tous sous sa loi, et prit le titre de Hoam-Ti, ou Empereur, deux cent quarante années avant l'ère chrétienne. Nous avons observé, à cette époque aussi, qu'Eratosthène a, pour la première fois, fait mention de ce vaste pays.

Le chef des Tsin, conquérant formidable, n'épargna rien, selon toute apparence, pour consolider son pouvoir. Il fit bâtir la grande muraille, monument qui subsiste encore, et que l'ambassade anglaise n'a pu, dans ces dernières années, contempler sans surprise et sans admiration.

Cette muraille a quinze cents milles de longueur. C'est

une fortification avec des bastions de cent pas en cent pas. On ne peut concevoir comment les matériaux ont été transportés et employés en des lieux presque inaccessibles. La muraille s'élève, par exemple, sur une montagne haute de plus de cinq mille pieds. Elle traverse les rivières, les vallons, sur des arches doubles ou triples. Xénophon trouva en Médie plusieurs murailles fortifiées. Un des successeurs d'Alexandre en éleva une près de la mer Caspienne. Les Romains en firent une dans la Grande-Bretagne. Rien pourtant ne donne l'idée de la grande muraille de la Chine; elle est en briques; elle existe sans entretien et sans notable altération. Mais à présent elle n'a guère d'autre usage que de retenir les bêtes fauves qui viendraient de la Tartarie.

Le fondateur des Tsin fit brûler tous les livres, et sur-tout ceux qui traitaient de l'histoire, soit qu'il fût mécontent des citations perpétuelles dont les sages de son nouvel empire appuyaient leurs représentations et leurs conseils, soit qu'il voulût plutôt confondre dans une seule nation les états divisés dont il se composait, et qu'il voulût anéantir les titres de leur séparation. L'ouvrage de ce génie ardent n'a pas encore été détruit. Le titre que ce conquérant s'était audacieusement donné a été porté depuis par tous ses successeurs; mais c'est la dynastie des Han qui a recueilli le fruit de ses travaux. Elle remplaça celle des Tsin, un demi-siècle environ après ses commencemens. Elle date, dans l'histoire, de l'année 207 avant l'ère chrétienne; et l'un de ses premiers empereurs s'acquit une réputation immortelle en

faisant chercher et réunir les livres échappés à l'incendie légal.

Sir Georges Staunton, rédacteur de la relation de l'ambassade anglaise en 1794, nous peint la Chine comme un pays immense, couvert d'une population innombrable. Cette multitude ne pourrait subsister sans l'extrême frugalité à laquelle elle se conforme. Une famine passagère peut causer en peu de jours la mortalité d'une province. Les livres classiques des Chinois nous font une semblable peinture de son ancienne administration. Les livres de Meng-Tsée, ou Mencius, sage Chinois, qui vivait vers la fin du troisième siècle avant l'ère chrétienne, et au commencement du deuxième, sont remplis de conseils pour les princes et les ministres; et il y est sur-tout insisté sur la nécessité de fournir la subsistance au peuple. Mais rien, dans l'expression même, ne caractérise l'abondance; on parle de quelques poules, de quelques porcs et de quelque farine de millet. Confucius, trois siècles avant, faisait de pareilles recommandations.

Les travaux ne laissent pas, à la Chine, un seul coin de terre dans le repos. Les pâturages et les bois y sont excessivement rares; les animaux le sont dans la même proportion, et les engrais ne peuvent avoir lieu.

Le préjugé de l'antiquité, une obéissance semblable à celle des animaux domestiques, soumettent cette multitude dont le caractère est doux, et l'ont assujettie aux Tartares conquérans. Ce peuple, dont la masse est en paix, connaît peu les distinctions militaires. La science y fait le rang des individus, et, malgré le respect que

l'on garde aux ancêtres, les familles n'en ont aucun. Cette science consiste en une pénible étude de mots et de caractères, et dans la répétition des préceptes moraux les plus purs, mais aussi les plus antiques et les moins variés. Tant de liens de subordination font du peuple chinois une masse presque inerte, mais douce, mais civile, et dont le besoin aiguillonne l'industrie dans le cercle très-étroit où chaque famille peut l'étendre. Le respect envers l'empereur est presque pour tous idéal. Ils ne sentent point immédiatement son joug, et cependant, en beaucoup de lieux, un coin de l'appartement est regardé comme le sanctuaire où son esprit devient présent; et chaque fois qu'on se tourne vers ce côté, on le salue: voilà ce qui ne peut se créer nulle part. Il faut un souvenir immémorial pour conserver, pour ennoblir de telles notions. Des mandarins de tout grade sont appliqués à toutes les branches, à tous les rameaux de l'administration. Il faut en Chine une permission pour les démarches les plus simples. Toutes les provinces sont distinctes entre elles; et le gouvernement est un immense réseau dont les mailles déliées, mais continues, enlacent toutes les facultés.

Ce peuple, contenu dans toutes ses relations, étranger à lui-même, de contrée à contrée, est, à plusieurs égards, dans l'état de l'enfance. Il conserve une civilité méthodique; il pratique une industrie dont les progrès sont peu sensibles, mais dont tous les efforts perfectionnent les détails, et donnent au luxe à proportion de ce qui se retranche aux besoins de la vie. Un peuple qui couche sur des bancs, a de jolies mai-

sons légères et vernissées, porte de belles étoffes, s'éclaire avec des lanternes élégantes; mais le vernis et la soie sont des productions du pays. Les fleuves sont habités, et il y faut constamment des lumières. Une estime héréditaire pour les sciences, donne du prix, à la Chine, aux arts qui demandent de la précision, non de l'élan, ni de l'enthousiasme. Les peintures chinoises expriment avec justesse les objets un à un; mais l'illusion des ombres est nulle pour leurs regards. Ils font le commerce par besoin, ils le font avec méthode, mais ils n'en possèdent point les notions capitales.

Nous avons eu occasion d'observer que les connaissances des Chinois, dans les mathématiques et dans l'astronomie, n'avaient pas une grande portée. Ils datent du règne de leurs princes. Le cycle de soixante ans n'est guère qu'additionnel. Lorsque le prince change de nom, ce qui arrive quelquefois, c'est encore une ère nouvelle; et ce genre de supputation, est, à ce qu'on croit, en usage à la Chine depuis le deuxième siècle avant l'ère chrétienne.

Les Chinois n'ont jamais acquis d'idées saines sur la médecine; le secret de ceux qui l'exercent consiste à étudier le battement des artères à diverses places, à percer les parties souffrantes avec une aiguille d'or, à administrer enfin quelques remèdes; mais ils ont horreur de l'anatomie, et ne pratiquent point la saignée.

Leur costume ample a sur-tout pour objet de dissimuler les formes du corps, qu'ils ne peuvent reconnaître sans dégoût; et c'est là sans doute une des causes du peu de progrès qu'ils ont fait dans les arts.

La navigation des Chinois est peu avancée, quoique leurs jonques parcourent les mers d'Asie jusqu'aux îles des Hollandais ; et l'on a lieu de penser que la propriété de l'aimant, dont la belle découverte a produit la boussole, fut connue parmi eux long-temps avant que l'Europe en eût fait de si grandes et de si belles applications. Le Neptune chinois se représente une pierre d'aimant dans la main, et ils est assez remarquable que l'aiguille aimantée, en usage à la Chine, ait été constamment disposée de manière à indiquer le sud et non le nord.

Au reste, les Chinois sont encore convaincus que la terre est toute plane, et que la Chine en occupe le centre. Ils appellent la Chine le royaume du milieu ; ils regardent leur empereur comme le souverain de toute la terre. Les présens que l'ambassade anglaise porta en 1794, furent qualifiés de tribut, dans l'inscription en chinois, que le fier Macartney feignit de ne pas interpréter.

Ce préjugé, dont la haute sagesse de leurs anciennes maximes et de leurs antiques auteurs a peut-être fondé l'orgueil dans l'origine, est cause aujourd'hui que les Chinois qui s'établissent hors de leur grand pays, en sont rejetés comme des sujets indignes, à qui l'amour du luxe a fait abandonner les tombeaux de leurs ancêtres. Les Hollandais, en 1740, firent mettre à mort, sur un léger soupçon, les chefs des familles chinoises fixées à Batavia ; l'empereur de la Chine dédaigna de recevoir aucune satisfaction sur un pareil sujet. C'est toutefois à l'active industrie des Chinois

qui viennent l'habiter, que la colonie hollandaise doit une partie de sa splendeur.

Le théâtre, à la Chine, est aussi peu avancé que l'état et la pauvreté générale du peuple nous permettent de le concevoir. On ne voit guère en Chine, comme en Europe, de ces hommes qui, vivant de leur patrimoine avec aisance, forment la société proprement dite, et cultivent noblement les arts et les plus belles connaissances par plaisir. A Batavia, les Chinois représentent quelques parades sur des charrettes; à la Chine, les fêtes consistent en feux d'artifice donnés en plein jour, ainsi que dans le royaume d'Ava, en illuminations, en chants peu variés, en danses qui sont plutôt des tours de force, en pantomimes, enfin, d'une extrême vivacité. La musique des Chinois n'a aucun agrément pour des oreilles européennes; leurs instrumens sont imparfaits. Les cimbales et les claquets font, dans cette musique, un bruit assourdissant. La mélodie est compliquée, et l'extrême subdivision des tons en fait une sorte de miaulement. La musique turque a beaucoup de ces défauts; au reste, les rameurs qui montent et redescendent les fleuves de la Chine, règlent leurs mouvemens au son d'une chanson, et les Anglais en ont trouvé le rhytme animé et le refrein agréable.

Quelle que soit l'affectation des sentimens de famille, à la Chine, on y rencontre bien rarement de purs élans d'humanité: on y expose, chaque année, un nombre prodigieux d'enfans. Les nœuds de famille cependant ne permettent pas qu'on y connaisse ni les mendians, ni les hospices. Il n'y existe d'hôpitaux que pour la gué-

rison de la lèpre. L'Inde, qui ne connaît pas non plus d'asiles publics pour la misère, entretient effectivement des hospices pour les animaux, pour les insectes rebutans; et le fameux Anquetil Duperron a assisté, dans une contrée de l'Inde, à la fête des mouches.

Les femmes sont, à la Chine, les seuls tisserands de l'empire. Un trousseau est leur unique dot, et la conduite des hommes à leur égard est, en général, douce et civile. On ne peut rapporter à aucune époque connue l'usage où sont encore toutes les femmes chinoises de se défigurer les pieds au point de s'interdire presque entièrement la possibilité de marcher: c'est parmi elles un signe qui les honore. Les femmes des Tartares ne tordent point leurs pieds; elles montent leurs chevaux aussi bien que les hommes, et elles ornent leur visage, en se servant toutes de fard.

Le dictionnaire de l'empereur Kang-Hi, composé dans le dix-septième siècle, porte qu'anciennement les marchés, à la Chine, ne se faisaient que par échange; ce livre ajoute que la première monnaie qui ait eu cours pour tenir lieu de signe, était composée de coquilles; et ce symbole commercial est encore reçu dans les Indes. L'auteur qu'on a considéré comme le père de l'histoire chinoise, Se-ma-tsien, qui écrivit au dernier siècle avant notre ère, a rapporté l'usage de la monnaie à vingt siècles avant l'ère chrétienne. Le Chou King nulle part n'indique une monnaie, et quand il parle de métal, il en fait le calcul en poids. Mais, aujourd'hui encore, tout l'argent, à la Chine, ne passe

dans le commerce qu'au poids. On le fond en pains grands ou petits.

La monnaie de Ceylan, au rapport de Thumberg, ressemble à un crochet, et paraît une des plus anciennes qui aient jamais été d'usage dans l'Asie; le fameux Tavernier trouva à Bornéo une petite broche d'argent pliée, qui se distribuait comme une monnaie de Bagdad. En grec, le mot qui signifie obole, veut dire également une brochette de fer, et le mot drachme une poignée.

Les pièces de bronze, à la Chine, selon le dictionnaire que j'ai déjà cité, datent de la troisième dynastie, onze siècles environ avant l'ère chrétienne. Elles n'avaient aucune empreinte; elles étaient percées au milieu; mais par-tout les Orientaux, et comme eux tous les hommes qu'on a nommés sauvages, percent les pièces de monnaie pour s'en faire des ornemens.

C'est vers le temps de Confucius, au sixième siècle avant l'ère chrétienne, que les monnaies commencèrent, à la Chine, à porter des inscriptions, et ces empreintes ont été variées par les différens empereurs.

J'ai tiré ces détails, et d'autres remarques encore, d'un ouvrage savant, intitulé: *De la Numismatique chinoise*, par Hager. Ils tiennent, pour la plupart, à des siècles modernes, mais ils nous mettent dans le cas de juger aussi du passé, dans un pays où rien ne s'est oublié, et où les moindres changemens ont des époques bien connues.

Il paraît que la langue chinoise procède par idées, sans liaisons explétives. Les langues anciennes, faites

pour être parlées bien plutôt que pour être écrites, sont en général harmonieuses; l'accent ou le chant de la prononciation modifie de mille manières l'expression de tous les mots. La langue chinoise, selon Georges Staunton, ne donne guère plus de quinze cents sons distincts; mais l'écriture emploie beaucoup plus de quatre-vingt mille caractères pour en exprimer les nuances. Les caractères fondamentaux sont rangés, selon Hager, sous deux cent quatorze clefs ou caractères élémentaires; les autres caractères indiquent essentiellement la prononciation ou les tons.

La composition de ces caractères est une véritable pasygraphie; c'est-à-dire, qu'elle est le résultat de la composition des idées dont chaque expression se forme. Les anciens caractères chinois étaient des hyéroglyphes qui représentèrent d'abord des choses, et successivement des mots; mais ils ne peuvent s'analyser, comme les nôtres, en syllabes. Le signe du *cœur* est, dans cette langue, le caractère fondamental par lequel s'expriment les passions; le signe *parole* est la base de toute expression de l'intelligence; le signe *main* entre dans l'expression de tous les travaux; le caractère *bonheur* indique des terres et des enfans, et on le considère à peu près comme un talisman, quand l'empereur le trace de sa main et le donne à celui qu'il favorise.

On découvre d'intimes rapports entre la configuration que l'écriture chinoise donne aux nombres, et celle dont usaient les Romains : le chiffre romain marque de cette manière, un, deux, trois, quatre,

I, II, III, IIII; le chiffre chinois place les lignes dans une autre direction; ━, ☰, ☰, ☰; mais l'expression en est la même. Le dix, en un chiffre chinois, le dix, en un chiffre romain, se marquent par notre lettre *x* X; mais pour exprimer le cinq, les Romains partageaient ce caractère en deux, ils en faisaient un *v* V. Les Chinois le placent au milieu du signe deux, X. Les savans ont reconnu que le *v* et l'*x* n'entraient point dans l'alphabet phénicien, dont le *t* est la dernière lettre.

Il n'est pas extraordinaire de trouver parmi les Romains des traits ou des usages que la Chine revendique. La maîtresse des nations tint, dans son origine, à toutes les nations de la terre. Une ancienne colonie troyenne fut son berceau, au milieu d'un pays agreste que plusieurs peuples, venus par le nord, avaient successivement parcouru et habité. Quelques villes grecques, lui fournirent, dans le principe, des habitans plus ou moins distingués, et des lumières plus ou moins précieuses. L'Etrurie l'enrichit de ses sciences et de ses arts, et Rome se trouva le résultat imprévu d'un inconcevable mélange. La statère, ou balance romaine, ne fut pas connue dans la Grèce; elle est encore la balance des Chinois. Les litières, communes à Rome, ne furent jamais employées par les Grecs; et le cyprès, que les Romains ont placé auprès des tombeaux, les ombrage encore à la Chine.

Le sage Meng-Tsée, ou Mencius, vécut à la Chine vers la fin du troisième siècle, avant l'ère chrétienne, et vers le commencement du second. Ce contemporain

de Zénon, d'Epicure et de Fabricius, suivit imperturbablement les maximes de Confucius. Il me paraît que l'objet de ses instructions fut de réformer une fausse doctrine qui s'introduisait tous les jours; et l'on peut juger sur ses livres, qu'il parcourut, dans ce dessein, les royaumes divers non encore réunis sous le pouvoir du chef des Tsin. Le recueil de ses entretiens forme celui de ses ouvrages; et je ne puis affirmer si la rédaction en appartient à ses disciples, ou si elle a été faite par lui-même.

« Croyez-vous, lui dit Si-Ven-Vam, que je puisse procurer aux peuples la paix et la tranquillité, et que je puisse les protéger, les aimer comme mes enfans? Vous le pouvez, répondit Mencius : voici ce que m'a raconté Hu-Ha, votre premier ministre. Vous étiez assis dans la cour du palais; vous vîtes passer un bœuf garrotté; vous demandâtes où l'on menait cet animal, et l'on vous répondit qu'on allait l'égorger pour remplir de son sang les fêlures d'une cloche d'airain nouvellement fondue, comme cela est d'usage : je ne peux, dites-vous, voir traîner à la mort cet animal tremblant, ainsi qu'un innocent qu'on conduit au supplice; qu'on le délie, et qu'on le laisse libre; et lorsqu'on vous eut représenté la nécessité de remplir les fêlures de la cloche avec le sang d'un animal, vous ordonnâtes que l'on prît un mouton; cela est vrai, dit le prince : eh bien, répliqua Mencius, je vous assure que le sentiment de commisération que vous avez éprouvé à la vue du bœuf garrotté et tremblant, suffit pour rétablir la paix parmi le peuple, et pour affermir votre empire. »

« Le livre des Poésies, ajoute Mencius, nous dit que le prince Ven-Vam avait pris pour modèle Tay-Su-Mu, son épouse ; c'est-à-dire, que le prince Ven-Vam ne faisait que pratiquer ce qu'inspire le sentiment d'humanité avec lequel la nature fait naître tous les hommes. Tout prince qui aura soin de cultiver et d'exercer ce penchant inné dans l'homme, pourra, sans fatigue et sans peine, conserver son empire, quand il aurait pour bornes les quatre mers. C'est la pratique de cette bienveillance, de cette humanité, de cette piété, qui fit la gloire des premiers empereurs. »

Le titre d'empereur se retrouve souvent dans les livres chinois, antérieurs à l'époque où le conquérant, fondateur de la dynastie des Tsin, prit le premier le titre de Hoam-Ti, qui l'exprime ; mais sans doute la vénération des Chinois pour leurs anciens chefs les engagea toujours à la leur attribuer. Cependant quand la longue dynastie des Tcheou eut partagé les différentes provinces, les monarques particuliers n'eurent plus que le titre de rois ; et vraisemblablement c'est par inadvertance que les traducteurs quelquefois les ont appelés empereurs.

« La perfection de la justice, dit Meng-Tsée, naît du cœur, et réside dans le cœur. »

« La nature a placé dans le cœur de tous les hommes, dit ailleurs ce sage sensible, une disposition expresse à la pitié, qui leur fait ressentir le mal des autres. L'émotion que cause en nous la vue d'un malheureux, est la preuve de l'existence de l'humanité dans notre ame, et le spectacle du malheur la fait, pour ainsi dire, étin-

celer tout à coup. L'équité, l'honnêteté, la prudence, que la nature a déposées dans notre cœur, se manifestent de même. Ces qualités ou ces vertus sont l'apanage de la nature humaine, autant que les pieds et les mains. »

« Vous ne trouverez point d'homme qui, par la bonté essentielle de sa nature, ne tende à la vertu; comme vous ne trouverez point d'eau qui, par sa gravité naturelle, ne tende à couler de haut en bas. »

« Un grand homme, dit Mencius, ne renonce jamais au caractère de candeur et d'innocence de l'enfance. »

On trouve des raisonnemens plus suivis, et moins de préceptes ou de maximes dans les livres de Meng-Tsée que dans ceux de Confucius. On y trouve quelques emblèmes assez heureusement choisis, et quelques simples apologues racontés avec intérêt.

Les Chinois ont un livre classique, sous le titre de l'*Ecole des enfans* : sa rédaction ne date que du douzième siècle de notre ère; mais elle a été faite alors d'après les monumens anciens. Je n'en citerai que ce seul trait.

« La famille de Chum-Kum, depuis neuf générations, habitait et vivait dans la même maison, et les trois familles impériales de Cy, de Hoei, de Tam, l'avaient honorée des plus magnifiques éloges. Un jour l'empereur Lin-te-Kao, allant à la montagne Tay-Nom, pour y offrir un sacrifice, voulut voir la maison qu'habitait cette famille respectable, et demanda au père

par quel moyen ou par quel art on avait pu conserver si long-temps la paix et la concorde dans la famille? Le vieillard, pour réponse, prit de suite un pinceau, et il écrivit plus de cent fois le caractère qui signifie *patience*

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SUITE DE LA SIXIÈME ÉPOQUE.

LIVRE ONZIÈME.

LIVRE DOUZIÈME.

SEPTIÈME ÉPOQUE.

Du troisième siècle au second siècle avant l'ère chrétienne, ou depuis l'époque de la bataille d'Ipsus, jusqu'au temps de Philopemen; depuis la guerre des Samnites, jusqu'à la fin de la seconde guerre punique.

LIVRE TREIZIÈME.

LIVRE QUATORZIÈME.

FIN DE LA TABLE.

